REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXe ANNÉE. — CINQUIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXe ANNÉE. — CINQUIÈME PÉRIODE

TOME CINQUANTE-NEUVIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—

1910

MORALE ET RELIGION

Parmi les idées générales, plus ou moins distinctement aperçues, qui déterminent actuellement les jugemens des hommes, et qui provoquent entre eux d'âpres disputes, il en est peu d'aussi importantes que celles qui concernent les rapports de la morale et de la religion. Que signifient nombre de dissentimens sur la liberté, la société, la famille, l'école, le droit, le devoir, le sens de la vie, sinon que les uns trouvent, dans la nature et dans la raison humaine pure et simple, toutes les conditions nécessaires et suffisantes de la pensée et de l'action, tandis que les autres persistent à croire que l'homme ne se suffit pas, mais doit, pour accomplir sa destinée, s'appuyer sur quelque principe qui le dépasse? Et, certes, ce conflit existe depuis longtemps. « De quelle vertu Jupiter est-il doué, disait Chrysippe le stoïcien, que, par lui-même, Dion ne se soit donnée! » Mais peut-être les deux principes n'ont-ils jamais paru aussi irréconciliables qu'aujourd'hui.

Une évolution s'est accomplie, semble-t-il, à ce sujet, durant les derniers siècles. Au temps des Descartes et des Leibnitz, la morale et la religion s'accordaient naturellement, comme deux émanations d'une source commune. Il entrait dans le plan divin que l'homme fît, selon sa raison, son métier d'homme, en même temps que, soulevé par une assistance surnaturelle, il tendait à une perfection supérieure. Mais à l'époque du romantisme, de la course aux extrêmes, des contrastes et des antinomies, le lien parut se rompre, qui unissait la raison à la foi, la vie tem-

porelle à la vie spirituelle. La raison, disait-on, foncièrement panthéiste ou même naturaliste, ne pouvait tenter d'expliquer les choses spirituelles sans les défigurer en les interprétant à sa manière. Réciproquement, la religion, destinée à satisfaire les besoins transcendans de la conscience, du cœur et de l'imagination, apparaissait comme oppressive dès qu'elle intervenait dans la direction de la vie politique des sociétés. Comment, s'il en était ainsi, réaliser l'idée d'ordre moral et de conservation sociale, alors prédominante? On y réussit au moyen du système dit de la cloison étanche. « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu : » ce fut la devise du siècle. Justice et charité, État et société, vie publique et vie privée, réel et idéal, raison et foi, morale et religion furent respectivement séparés l'un de l'autre par des barrières infranchissables. L'âme humaine, composée elle-même, à cette époque, de facultés radicalement distinctes, ne trouva pas de difficulté à vivre, de la sorte, simultanément, plusieurs vies sans rapport entre elles.

Mais voici que, de toutes parts, les barrières élevées par un conservatisme ingénieux volent en éclats. La justice rejoint la charité; l'État intervient dans la vie économique, sociale et morale des individus; la science envahit les sanctuaires qui lui étaient interdits, et prétend que toutes choses, sans exception, relèvent de sa compétence; et l'âme humaine voit ses facultés diverses se fondre en une vie foncièrement une, dont le trait distinctif est, précisément, la puissance de coordination, de synthèse, d'unification.

Entre la morale et la religion, les frontières s'effacent pareillement. Et les conséquences de ce changement sont particulièrement graves. De toutes parts surgissent des systèmes tendant à démontrer que la morale se suffit et nous suffit; qu'elle possède ses fondemens propres, tout rationnels, analogues à ceux des sciences positives; qu'elle donne satisfaction à tous les besoins réels de la conscience, même aux plus relevés; qu'il lui appartient de gouverner la vie des individus et des sociétés, en tout domaine; et qu'en dehors de ses lois, il ne peut y avoir que fanatisme, routine, ou vaine sentimentalité. Tantôt, faisant appel à la conscience, ou à la raison, ou à une sorte de sens moral, on affirme que chaque homme porte en soi, dans sa nature même, tous les principes nécessaires à la direction de sa

vie d'homme; tantôt, on demande à l'observation et à l'induction, telles que les pratiquent les sciences expérimentales, l'établissement d'une certaine catégorie de lois positives, qu'on appelle lois morales; tantôt, on voit dans la morale un art pratique, qui, en lui-même, comme l'industrie en général, n'a aucun principe propre, et qui n'est autre chose que l'application méthodique des principes théoriques fournis par une branche spéciale de la science, celle qui concerne les mœurs des hommes ou les conditions d'existence de la société. Réciproquement, la religion, aujourd'hui, se sent à l'étroit dans la sphère des choses purement spirituelles. Comment, d'ailleurs, se désintéresserait-elle des progrès d'un esprit laïque qui se propose précisément de l'anéantir? Elle aussi reconnaît désormais l'union réelle, la solidarité inéluctable du temporel et du spirituel; or elle considère comme indigne d'elle d'acheter la liberté dans l'autre monde au prix de la servitude dans celui-ci. Si l'esprit est, et s'il est souverain, tout lui doit obéissance. La prière du chrétien n'est-elle pas : Que la volonté divine s'accomplisse sur la terre, comme elle est réalisée dans le ciel!

Et ainsi, morale et religion apparaissent aujourd'hui comme prétendant chacune, respectivement, à l'empire. Et il semble que la seule issue possible de la lutte résultant de ces prétentions soit celle qu'exprime la formule célèbre : Ceci tuera cela!

Opinion, d'ailleurs, aujourd'hui fort répandue, et, par là même, déjà propre à précipiter l'événement. Convient-il, toutefois, de s'y tenir, sous prétexte d'être de son temps et d'en partager les préjugés? Qu'est-ce donc que la philosophie, sinon un examen calme et exempt de parti pris des opinions même les plus accréditées? Il est incroyable à quel point une doctrine qui, à telle époque, était l'évidence même, apparaît, à telle autre, comme une simple curiosité historique. C'est que nos idées sont, plus que nous ne croyons, les reflets de nos actes, de nos passions, de nos habitudes contingentes et passagères. Et, alors même que nous essayons de raisonner, que de fois ne sommes-nous pas dupes de ce classique sophisme de l'alternative, qui, posant *a priori* comme contradictoires des choses qui, en réalité, ne sont que différentes, nous somme brutalement d'opter pour l'une ou pour l'autre?

I

Il est nécessaire, si nous entendons nous adresser à d'autres qu'à ceux qui déjà sont de notre avis, de nous interroger sur la méthode qui convient à la question. Les hommes qui se trouvent dans des camps différens, d'ordinaire, se comprennent peu, parce qu'ils ont d'autres habitudes d'esprit, d'autres pierres de touche de la vérité, d'autres idées sur la manière de diriger leurs recherches.

En ce qui concerne le problème des rapports de la morale et de la religion, la méthode la plus communément employée est ce qu'on peut appeler la méthode conceptuelle. On part de certaines définitions, et, les confrontant entre elles, on en déduit, par voie de syllogismes, la solution cherchée.

Cette méthode a de nombreux avantages. Elle donne à l'esprit la sensation de la clarté; et l'on sait qu'en France notamment, clarté est volontiers synonyme de vérité. Descartes n'a-t-il pas fait de l'évidence le critérium de la certitude? Il est vrai que, quant à lui, il entendait les mots évidence et certitude dans des sens extrêmement subtils, qu'il serait difficile de rendre clairs pour un lecteur non initié aux recherches métaphysiques.

La méthode conceptuelle frappe l'esprit par la force de la logique. Quand un raisonnement est bien suivi, nous sommes séduits; et facilement nous passons condamnation sur l'insuffisance des prémisses. Un je ne sais quoi nous pousse à juger du fond par la forme, et à croire que ce qui est conséquent doit être vrai. Il est si rare que l'on raisonne! En général, on se borne à énoncer son opinion, et, en guise de démonstration, à l'affirmer d'un ton d'autorité, ou à la développer avec des mots, des comparaisons, des exemples et des images. Un discours où, à travers un langage élégant, l'on discerne des principes, une argumentation, une conclusion en règle, a d'avance conquis bien des suffrages. La scolastique n'est pas près de perdre son prestige.

La méthode conceptuelle est d'un emploi très commode.

Par exemple, je définis la morale : l'adaptation des dispositions intérieures de l'homme à ses conditions d'existence. Et je définis la religion : le mépris de la vie actuelle et la poursuite de fins dites surnaturelles, contraires aux fins de la nature.

Etant donné ces définitions, il est tout de suite évident que morale et religion sont incompatibles, et qu'entre elles il faut opter.

Que si je définis la morale : l'ensemble des règles rationnelles de la conduite humaine, et la religion : la représentation subjective de ces règles comme commandemens divins, il s'ensuivra que la religion n'est qu'un contrefort de la morale, et lui est subordonnée.

En revanche, je puis définir la religion : un ensemble de croyances obligatoires, liées à des pratiques définies qui se rapportent aux objets donnés dans ces croyances ; et la morale : un système logique de formules abstraites, traduction intellectuelle des croyances religieuses. Il est, dès lors, aisément démontrable que la morale n'est qu'un extrait et une dépendance de la religion.

Ces théories sont plausibles chacune à sa manière, et, selon les auditoires, facilement victorieuses dans l'exposition professorale ou dans la discussion. La pratique de l'enseignement, des conférences et des joutes dialectiques fait grandement apprécier cette réduction des choses en concepts, qui donne à la parole tant de netteté et de sûreté, et qui permet si bien aux auditeurs de fixer sur le papier ou dans leur mémoire les points saillans et l'enchaînement du discours.

Mais le succès d'une méthode dans les concours de dialectique ne suffit pas à en garantir la valeur. La méthode conceptuelle a cet inconvénient de se prêter également à la démonstration des thèses les plus opposées. Ce phénomène résulte d'une insuffisance radicale.

Si bien agencée que soit une définition, elle est un système clos de concepts, que l'esprit substitue à la réalité. Or, comment s'assurer que la réalité tient vraiment dans nos formules ? En fait, on sait bien que le concept ne pourra jamais embrasser exactement le réel ; que celui-ci ne saurait se confondre avec l'extrait que l'on en recueille dans un récipient préparé d'avance. On se rassure, il est vrai, en supposant que ce qui demeure en dehors ne peut manquer d'être analogue à ce que l'on a retenu après un sérieux examen. Mais on ne fait, en cela, que prendre pour accordé ce qui est en question. Supposez que la faculté de produire du nouveau, la vie, qui se rencontre dans la nature, soit, singulièrement dans l'ordre moral, non une pure apparence, mais une réalité ; et il sera véritablement contra-

dictoire et impossible que nos concepts, fermés et fixes, expriment jamais la réalité tout entière. Incapables d'être jamais définitifs, ils devront constamment être confrontés avec le réel, et refondus, de manière à en imiter, autant qu'il est en eux, l'essentielle puissance d'évolution. Il y a plus : ce résidu, que ne peuvent s'assimiler nos concepts moraux, s'il n'est autre que la vie inhérente à notre nature d'hommes, doit posséder une propriété qui paraît caractéristique de la vie en général, celle de se jouer de nombre d'incompatibilités que se plaît à décréter notre logique. Vivre et mourir, rester soi et changer, être mû et se mouvoir : selon nos concepts, ce sont choses inconciliables; pour un vivant, c'est tout un. Que vaut, dès lors, le triomphant exercice d'école qui consiste à poser d'abord telle ou telle définition de la morale et de la religion, et à déduire ensuite de ces définitions l'identité ou l'incompatibilité logique de ces deux activités? Pendant que le dialecticien prononce leur divorce, rien n'empêche que, dans la réalité, elles ne se réunissent et coopèrent. Ce que l'on désigne, dans la vie commune, par le mot de supériorité est-il, en somme, autre chose que la puissance de faire coexister et concourir des qualités qui, selon le train ordinaire des choses, paraissent incompatibles? Pour caractériser l'excellence de l'homme, comparé aux autres êtres, ne dit-on pas qu'il est un microcosme?

Si apparens que soient les défauts de la méthode conceptuelle, si banale que soit la condamnation de la dialectique abstraite, c'est, en fait, cette méthode qui, dans les discussions courantes, est la plus employée. Notre entendement a un faible pour la doctrine flatteuse dite ontologisme, qui, de la clarté des idées, conclut à leur vérité. Le sens du réel, toutefois, l'emporte, aujourd'hui, chez des esprits de plus en plus nombreux, et leur persuade de faire un sérieux effort pour mettre le fait au-dessus du concept, et pour saisir la vie directement, dans sa marche réelle et originale. A la méthode conceptuelle ces esprits substituent la méthode historique. Remontant, aussi haut qu'il nous est possible, aux origines de la civilisation, comparant entre elles les évolutions respectives des différens peuples, ils s'efforcent de démêler les tendances universelles et fondamentales du génie humain; et, forts d'observations minutieuses conduites à travers un champ si vaste, ils pensent pouvoir

distinguer avec certitude ceux des élémens de la vie humaine qui sont appelés à subsister et à se développer, et ceux qui sont condamnés à disparaître.

Cette méthode est fréquemment appliquée à l'étude des rapports de la religion et de la morale.

On démontre, en ce sens, par exemple, que la morale s'est historiquement créée en opposition à la religion; qu'elle est née d'une protestation de l'homme contre l'arbitraire et l'injustice de ses dieux; que, si elle a paru, çà et là, s'accorder avec la religion, c'est que celle-ci, forcée par la conscience publique de composer avec sa rivale, s'était modifiée à sa ressemblance; que, de plus en plus, la morale s'est, à travers les âges, développée d'une façon indépendante; et qu'elle est, en conséquence, destinée à se suffire et à refouler entièrement les religions.

Considérez, alléguera-t-on, le vieux philosophe grec Xénophane, l'un des premiers qui aient confronté les enseignemens de la morale avec ceux de la religion. « Ce ne sont pas, disait-il, les dieux qui ont créé les hommes, ce sont les hommes qui ont créé les dieux; car combien ceux-ci ne sont-ils pas inférieurs aux hommes! Homère et Hésiode nous montrent les dieux se targuant de tout ce qui, chez les hommes, est honteux et criminel. » Socrate, le fondateur de la morale comme science, la fait reposer uniquement sur la connaissance de soi-même. « Quant à savoir si ce qu'on raconte des dieux est véritable, je n'ai pas, déclare-t-il, le temps de sonder ces difficiles problèmes, j'ai assez à faire de chercher ce que je suis. » La foi en l'homme, tel est le titre d'un récent et vigoureux ouvrage de M. Gustave Spiller sur l'indépendance de la morale : *Faith in man, the Religion of the Twentieth Century*, 1908. Les religions, d'ailleurs, n'ont cessé de condamner cette prétention de l'homme à l'autonomie. Et c'est précisément en secouant le joug des autorités religieuses que la morale acquiert le remarquable développement que nous lui voyons prendre aujourd'hui.

Tel est, affirme-t-on, l'enseignement de l'histoire. Prétendre maintenir ensemble la morale et la religion, c'est nier le travail séculaire de l'humanité, c'est opposer au courant de la pensée universelle la répugnance sentimentale d'un esprit attardé.

L'évolution historique que l'on invoque, cependant, est-elle incontestable? Si un certain ordre de faits, convenablement choisis et interprétés, font apparaître une telle évolution, n'en

pourrait-on démêler d'autres, non moins réels, qui semblent manifester une évolution contraire ? Socrate, nous dit-on, fonda la morale sur l'observation de l'homme. Il est vrai ; mais Socrate était une âme profondément religieuse : il croyait l'homme en communication immédiate avec le divin. Il croyait à des lois divines, dont les lois humaines sont l'imitation. Scruter la nature humaine plutôt que les légendes rapportées par les poètes, était-ce, pour lui, s'éloigner des dieux ? C'était s'en rapprocher. La morale comme science a été mise implicitement par son fondateur sous l'invocation de la Providence divine. Et l'on pourrait faire une remarque analogue au sujet de Kant, l'organisateur de la science morale dans les temps modernes. Lui aussi est, jusqu'aux moelles, imbu d'esprit religieux. On a même pu prétendre que son impératif catégorique n'était autre chose que la forme abstraite et générale des commandemens du Décalogue.

Le fait que parfois le nourrisson bat sa nourrice n'empêche pas qu'il ne lui doive la force qu'il emploie contre elle. Il n'est nullement absurde de voir, dans nos idées de justice, de devoir, de dignité, de droiture, d'altruisme, de solidarité, d'humanité, de soumission aux lois de l'univers, une simple transposition des commandemens des religions touchant l'obéissance à Dieu, la protection des faibles, le soulagement des misères, la charité, le salut, les destinées supra-individuelles de la personne humaine. Certes, Moïse, Bouddha, Jésus, saint Paul, Mahomet, Luther n'enseignent pas des dogmes abstraits. Leur effort tend à transformer la vie extérieure et intérieure de l'homme, à la rendre plus puissante, plus profonde, plus pure, plus noble. Mais que ces créations concrètes soient soumises à la réflexion des philosophes, ou même simplement à cette action naturelle de l'habitude, qui, peu à peu, détache les actes de leur principe et les effets de leur cause : et les religions donneront naissance, précisément, à des codes de morale tels que ceux qui sont en vigueur parmi nous.

Nos systèmes mêmes de morale dite indépendante, il est douteux qu'ils ne retiennent rien de spécifiquement religieux. Il y a religion et religion. Le respect, la certitude sans preuves expérimentales, la vie intérieure, la recherche, par delà notre moi égoïste et satisfait, d'un meilleur moi, capable de souffrir des souffrances d'autrui et de se dévouer à quelque fin idéale,

peuvent n'avoir que peu ou point de rapport avec tels élémens extérieurs des religions positives; s'ensuit-il que ce soient des dispositions exclusivement morales? Ne sont-ce pas plutôt des expressions, intellectualisées, mais très reconnaissables, du sentiment religieux? Il existe des associations dont l'objet est proprement de cultiver la morale en soi, libérée de toute dépendance à l'égard des dogmes religieux ou des spéculations métaphysiques. Si vous assistez aux réunions de ces sociétés sans entendre la langue qui s'y parle, vous croirez être témoin d'un service religieux; et si vous comprenez les hymnes qui s'y chantent et les discours qui s'y prononcent, vous trouverez que ce qui les distingue du langage sacré, c'est principalement que Dieu y est remplacé par l'Idéal, ou par l'Esprit, ou par le Vrai, le Beau et le Bien.

La relation historique entre la morale et la religion est obscure. A-t-elle, au surplus, la signification décisive qu'on lui attribue? Admettons que la morale se soit réellement, comme plusieurs l'affirment, constituée en antagonisme avec la religion? Est-ce à dire qu'elle ne puisse, quelque jour, se réunir à elle? Les hommes s'abusent sur la portée de leurs dissentimens. Aristote était-il effectivement le négateur radical du platonisme qu'il croyait être? L'œuvre de Victor Hugo ne pouvait-elle subsister, sans vouer à la mort celle de Racine? Les nations, les individus, les idées sont-ils condamnés à s'entre-détruire, parce que, pour naître et se développer, ils ont commencé par s'opposer les uns aux autres? C'est la loi : les fils, d'abord, s'élèvent contre leurs pères; et puis, ils les continuent. La tendance actuelle de la morale, ses destinées ultérieures ne sont pas inscrites dans ses origines et son histoire.

Le préjugé suivant lequel l'avenir d'un être se peut lire dans son passé vient d'un effort de l'entendement pour réduire le dynamique au statique, la vie à la matière. Obsédé par la peur que la vie n'amène sur la scène du monde des phénomènes véritablement nouveaux, l'entendement logique imagine que dans la nature des êtres vivans est incluse, comme une entité immuable, la loi de leur entier développement. Dès lors, il suffit, en analysant la direction initiale du mouvement et une portion convenable de son cours, de déterminer la formule de cette loi, pour être à même de prédire, d'un bout à l'autre, toutes les destinées d'un être donné.

Mais, entendue à la lettre, cette doctrine, en définitive, signifie que la vie n'existe pas. C'est le propre de la mécanique, de pouvoir décrire *a priori* la trajectoire d'un point dont les conditions de mouvement sont déterminées. Si la vie existe, elle n'est pas seulement développement, elle est évolution, ce qui, à y regarder de près, est tout autre chose. Le développement proprement dit ne met au jour que ce qui était préformé dans le germe : l'évolution fait apparaître des caractères que rien, peut-être, n'annonçait. Dans l'histoire, il est vrai, plusieurs pensent découvrir de véritables développemens, logiques et uniformes : c'est qu'ils les construisent après coup. Notre pensée marche à reculons, comme l'écrevisse. Partant de l'être tel qu'il est aujourd'hui, nous démêlons, parmi les formes qu'il a revêtues antérieurement, celles qui ont préparé la forme actuelle, et nous ignorons ou écartons les autres : le germe, alors, tel que nous l'avons idéalement composé, renferme en puissance toute l'histoire future de l'être en question. Mais la réalité est autre. Un vivant est un être qui cherche, essaie, tâtonne, joue; se guidant sur son expérience, se travaillant et se modifiant lui-même, pour réussir dans les tâches qu'il se donne. Non qu'il crée purement et simplement, *ex nihilo*, les formes qu'il acquiert; mais ce qui, en lui, préexiste, ce n'est pas une nature achevée et fixe, pareille à l'équation d'un géomètre, c'est un ensemble de facultés vivantes et souples, de véritables puissances d'action contingente et imprévisible.

L'histoire, certes, nous instruit sur la nature des êtres, en nous montrant quelles puissances ils ont déployées, et de quelle manière. Mais, si elle est si instructive et proprement irremplaçable, c'est que la destinée des êtres n'est pas préformée dans leur nature. Si elle l'était, un jour viendrait, tôt ou tard, où, cette nature ayant été exactement déterminée, il serait inutile de continuer à en observer les manifestations. L'histoire, alors, contente de glaner des anecdotes, comme fait le *reporter*, aux alentours des événemens importans, n'aurait plus rien de sérieux à nous apprendre. En somme, elle serait toute faite d'avance, écrite, de toute éternité, dans l'essence même des choses; et elle perdrait tout ce qui, pour nous, en fait la réalité et l'intérêt.

Nous ne saurions donc, pour assigner les rapports de la morale et de la religion, nous contenter de considérer et d'in-

terpréter l'histoire de leurs relations. S'il est vrai que ce qui a été n'est jamais qu'une mesure inadéquate de ce qui peut ou doit être, force nous est de recourir à une méthode plus profonde et plus philosophique.

Mais d'abord, n'est-ce pas une illusion de croire qu'en une telle matière on puisse commencer par déterminer, une fois pour toutes, la méthode qu'il convient de suivre? Cette manière de procéder est très commode dans l'enseignement, auquel elle donne une grande clarté; et elle n'y est généralement remplacée qu'en apparence par une prétendue méthode de recherche et d'induction. Mais autre chose est, comme l'a si profondément compris Descartes, exposer la science faite ou prétendue telle, autre chose la faire. Nulle part, non pas même dans les sciences mathématiques, la méthode ne se peut, en réalité, détacher de l'objet. Elle est solidaire de la recherche, loin qu'elle la précède; et elle se détermine au fur et à mesure du progrès de la découverte. Et elle n'est jamais définitivement arrêtée, parce que les principes des choses n'en sont pas l'élément le plus apparent, mais le plus caché et le moins accessible. Les mathématiques ont longtemps passé pour une science toute déductive et abstraite : aujourd'hui, elles s'avouent inductives et généralisatrices, ainsi que les autres sciences; et elles ne croient plus pouvoir se passer jamais de l'intuition. Le mode de l'observation, de l'induction, de la systématisation varie avec les objets; et ce fut le mérite singulier d'Auguste Comte, d'avoir bien vu que, si l'idée générale de la science est une, il n'y en a pas moins autant de méthodes scientifiques distinctes que de classes d'êtres pour nous irréductibles.

Ce qui est vrai dans l'ordre matériel l'est, à plus forte raison, dans l'ordre moral; et l'on s'expose à laisser échapper les caractères essentiels des réalités de cet ordre, lorsque, sous prétexte de les connaître scientifiquement, on les aborde suivant des méthodes adaptées à d'autres objets. Sans doute, connaître, c'est saisir, comprendre, selon une métaphore demeurée classique. Et comprendre, embrasser, c'est enserrer, au moyen des instrumens de préhension dont on dispose. On ne perçoit qu'avec des concepts. Mais, si la connaissance doit être autre chose qu'un sport, où l'esprit ne demande aux réalités qu'une occasion de jouir de lui-même, il faut que l'entendement fasse constamment

effort pour assouplir ses concepts, en les adaptant aux données d'une intuition sans cesse renouvelée. Les choses morales sont si mouvantes, déliées, complexes, profondes et insaisissables, qu'à propos d'elles surtout il faut se garder de se présenter avec des moules tout faits et immuables, en déclarant que l'on ne tiendra compte que de ce qui pourra s'y conformer.

Déjà la méthode que l'on applique dans les sciences positives est loin d'avoir l'homogénéité et la rigueur absolues qu'on est disposé à lui attribuer. Elle met en jeu deux procédés essentiels : l'hypothèse et l'observation. Le point de départ nécessaire, c'est une question, c'est-à-dire une hypothèse; car toute question enveloppe une affirmation, au moins conditionnelle. Voir pour voir, c'est se condamner à ne pas voir. L'astronome, qui sait ce qu'il doit voir, le voit, quelquefois même sans que l'objet se présente en réalité. Mais l'ignorant, qui attend de l'objet tout seul la sensation qu'il doit éprouver, ne voit que des formes confuses, ou même ne voit rien du tout. Une observation scientifique, c'est la confrontation d'une idée préexistante avec l'expérience. Le concept n'est d'ailleurs, de la méthode, que le premier élément. Le second, c'est l'intuition, aussi impartiale que possible, de la réalité donnée. Insuffisante à elle seule, l'intuition est indispensable, puisque, sans elle, l'hypothèse, manquant de frein, tend à s'ériger dogmatiquement en vérité.

Ce qui est remarquable, c'est ce que ces deux momens : conception d'une hypothèse, vérification de cette hypothèse par l'intuition, ne suffisent pas pour obtenir la connaissance cherchée. En effet, entre le concept et l'intuition, il y a une hétérogénéité irréductible. Nos concepts, c'est, avec l'apport de notre mémoire et de notre imagination, notre parti pris de simplification, notre désir de voir les choses se fixer, se distinguer, s'ordonner suivant des rapports d'identité et de contradiction, de manière à devenir nôtres, et à se transmuter en objets proportionnés à notre intelligence. L'intuition, c'est le renoncement à toute idée préconçue et à la prétention de comprendre la nature, c'est l'abandon pur et simple de l'esprit à son action, à son influence, à ses révélations. Or, selon le juste mot de l'abbé Cotin, « la nature a plus de voies pour faire les choses que nous n'en avons pour les connaître. » Il y a toujours disproportion entre l'infini, le nouveau, le fluide, le continu, la vie, qui caractérise ses productions, et le fini, l'homogène, le

déjà vu, l'éternité immobile, que postulent nos concepts. Pourtant, la connaissance est la fusion d'un concept avec une intuition. Et la manière dont s'opère cette fusion décide de sa valeur. Nous avons une tendance à unir automatiquement les concepts et les intuitions qui se présentent ensemble à notre conscience. Mais ces associations fortuites sont sans portée scientifique. Les seules combinaisons de concepts et d'intuitions qui aient chance d'être approuvées par la généralité des intelligences sont celles qui sont opérées sous le contrôle d'une faculté de l'esprit qui domine et les intuitions et les concepts, et qui n'est autre que le bon sens ou la raison. La science, qui tend à mécaniser les choses, ne peut, elle-même, se faire mécaniquement. Ainsi que l'enseigne Descartes, elle a son premier principe dans la droite raison, *bona mens*, laquelle gouverne l'adaptation mutuelle des concepts aux intuitions et des intuitions aux concepts, de l'homme aux choses et des choses à l'homme.

Si déjà elle joue un rôle dans les sciences physiques, *a fortiori* la raison doit-elle intervenir dans l'étude des choses morales. Pour apprécier exactement la part qu'elle y revendique, il faut se rendre un compte exact de ce qu'elle est. La raison humaine n'est pas ce système abstrait de catégories qu'ont parfois imaginé les philosophes. Descartes se donnait pour tâche de cultiver sa raison, entendant par là que la raison n'est pas, d'avance, toute faite en l'homme; qu'il lui faut, par le travail, par l'effort, par une bonne volonté intelligente, la développer, la créer en soi. Pour être et grandir, la raison doit se nourrir de deux sortes d'alimens : les sciences, et l'expérience de la vie. La raison n'est pas théorique d'une part, pratique de l'autre. Kant a bien vu qu'elle est l'un et l'autre. Mais les Grecs ne se trompaient pas, qui croyaient qu'en elle l'un est inséparable de l'autre. La raison est l'unité de la pensée et de l'action. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore l'entend la langue commune.

Appliquée aux sciences positives, elle est le bon sens, qui, de l'harmonisation des intuitions et des concepts, compose ce qu'on appelle l'objectivité. Dans l'ordre moral, elle fait plus. Comme disait Aristote, elle détermine, en ce domaine, non seulement le possible, mais le convenable, τὸ δυνατὸν καὶ τὸ πρέπον. Elle étend l'idée d'objectivité, du réel à l'idéal. Elle suscite ou démêle des idées qui, pour n'être pas applicables à des objets perceptibles par nos sens, n'en sont pas moins dignes et sus-

ceptibles d'être reçues pour vraies par toutes les intelligences, ce qui est l'essentiel de l'objectivité.

La question de savoir suivant quelle méthode doit être traité le problème des rapports de la religion et de la morale semble ainsi devoir se résoudre de la manière suivante. Il est, certes, nécessaire de réunir le plus d'informations possible, d'être en possession des plus subtils concepts inventés par les théologiens, les moralistes et les philosophes, en même temps que de la masse de faits recueillie par les historiens. Mais ni les concepts, ni les faits ne suffisent : faits et concepts ne peuvent, d'eux-mêmes, s'ajuster de façon à produire des notions vraies. La puissance qui, d'un juste mariage des intuitions et des concepts, formera des créations harmonieuses et viables, c'est la raison, ou union vivante de la méthode et de la connaissance, de la pensée et de l'action.

Si nous étudions les rapports existant entre la religion et la morale du propre point de vue de la raison, c'est-à-dire d'une façon vivante et pratique, et non pas seulement spéculative ou empirique, nous nous efforcerons à considérer la morale et la religion, moins sous la forme donnée qu'elles revêtent ici ou là, que sous la forme idéale qui préside à leur évolution et à leur progrès. Et peut-être ces mêmes puissances qui, attachées à la poursuite de fins subalternes, se combattent, apparaîtront-elles comme convergentes, si on les considère dans leur marche vers leurs fins supérieures.

Ce n'est pas tout. La science proprement dite ne conçoit, entre les concepts, d'autres liaisons que des rapports synthétiques ou analytiques. Les deux termes, extérieurs l'un à l'autre, qui figurent dans l'énoncé d'une loi physique sont liés entre eux synthétiquement. La réduction des lois particulières aux lois générales se fait par assimilation, analytiquement. Mais la raison admet et détermine, outre ces deux types de rapports, l'un empirique, l'autre logique, des rapports de convenance ou d'harmonie, qui participent à la fois des caractères de l'un et de l'autre type, mais qui, par la fusion intime de ces caractères en apparence irréductibles, constituent une création originale. C'est sur le sentiment, plus ou moins conscient, de la possibilité de tels rapports que repose notre vie d'hommes. Nous cherchons à créer des solidarités rationnelles, plus intimes et profondes que les liaisons données dans l'expérience, plus respectueuses

de l'individuel et du contingent que celles qu'institue la pure logique. C'est précisément ce genre de rapports que, depuis les Platon et les Aristote, ont cherché à définir les métaphysiciens. La raison, objet et instrument de leur étude, est la puissance qui, au-dessus des rapports physiques ou logiques, pose des rapports d'intelligibilité concrète, reliant entre eux, non plus des faits ou des concepts, mais des êtres.

Au nom de la raison, il est permis de chercher, entre la morale et la religion, non seulement un rapport empirique de coexistence ou de séparation, ou bien encore un rapport logique d'identité ou de contradiction, mais un rapport métaphysique de solidarité et de libre accord, subsistant à travers les différences qui les distinguent. La vie n'est pas l'abolition des différences, elle est l'organisation du divers en vue d'une action commune. La puissance de la raison se mesure à la multiplicité et à la diversité des élémens positifs et dignes de subsister qu'elle sait fondre en une riche et vivante unité.

La question des rapports de la morale et de la religion peut être traitée à de nombreux points de vue. Mais peut-être la préoccupation principale de notre temps est-elle de savoir si la morale peut et doit être considérée comme totalement indépendante de la religion, et comme suffisant, par elle-même, à diriger la vie humaine. Nous nous bornerons à chercher quelques lumières sur ce point capital. Et il nous semble que nous aurons chance de réussir, si nous nous interrogeons sur les conditions : 1° de la détermination; 2° de l'efficacité; 3° du progrès, de la législation morale.

II

Il faut reconnaître qu'il est parfaitement possible, en fait, de déterminer les règles de la morale sans énoncer aucun principe métaphysique ou religieux. Il suffit de procéder en morale comme on procède dans les sciences positives, c'est-à-dire de se borner à observer et recueillir des faits, et à les classer suivant leurs ressemblances et leurs différences. On pourra ainsi, de la multiplicité et de la diversité, s'élever à l'unité, démêler des principes propres à systématiser les phénomènes, et constituer la morale comme une science analogue à la phy-

sique ou à la chimie. Et il semble que ce soit là, en effet, ce que, communément, on entend par la morale. Prise en elle-même, elle n'est autre chose que le résumé des règles, conscientes ou inconscientes, qui président aux lois et coutumes d'une société donnée, aux jugemens des individus sur les autres et sur eux-mêmes, à la recherche du bien dans les actions extérieures et dans les intentions de la conscience.

Mais, si elle est possible en fait, la détermination des principes de la morale, indépendamment de toute supposition métaphysique ou religieuse, est-elle également possible et légitime en droit? Qu'est-ce, au juste, que cette observation et cette induction, par lesquelles on dégage et réduit en système les notions morales communes?

Dans les sciences positives on ne se pose guère ce genre de questions qu'à un point de vue purement technique : on recherche les conditions pratiques d'une observation aussi minutieuse et exacte que possible, d'une induction rigoureusement proportionnée aux données de l'expérience. Pourtant, dans ces sciences mêmes, il y a, en réalité, pour qui approfondit leurs conditions d'existence, des postulats d'un caractère métaphysique, dont l'adoption ou le rejet ne saurait être indifférent. Mais on est généralement d'accord au sujet de ces postulats, lesquels, en somme, consistent à admettre que tous les phénomènes de la nature sont soumis à ce qu'on appelle des lois naturelles. C'est pourquoi on n'éprouve pas le besoin, dans le travail scientifique proprement dit, de s'expliquer sur leur nature. La morale n'est pas, à cet égard, dans la même situation que les sciences physiques.

Il convient, semble-t-il, de faire une distinction entre principe et fondement. Le principe proprement dit, c'est la proposition générale et abstraite d'où se peut déduire syllogistiquement la multiplicité des propositions particulières données par l'expérience. Le fondement, c'est la réalité concrète qui fait exister les phénomènes. Or les sciences positives paraissent avoir suffisamment résolu, à leur point de vue, la question du fondement pour s'en débarrasser dans la pratique : leurs postulats sont devenus, en quelque sorte, des formes de la pensée, des habitudes organiques. Peut-on dire qu'en morale il en soit de même?

L'observation et l'induction, comme méthode de la morale,

ont été préconisées par Socrate. Et il semble à plusieurs que, par là, Socrate ait constitué la morale comme science indépendante. Mais, si l'on y prend garde, l'observation socratique était orientée par certaines croyances qui, d'abord, en déterminaient l'objet et la signification. Socrate, prenant son point de départ dans les opinions des hommes, cherche en quoi consistent, en ce sens, la piété, la justice, la vertu, le bien, la sagesse, la liberté. Évidemment, il admet que ces choses existent, et que leur existence est légitime et désirable. Il cherche proprement comment il faut agir, pour les réaliser selon leur essence véritable. Mais dans ces objets sont nécessairement impliqués des élémens qui ne peuvent être assimilés à de simples faits : tels, la valeur attribuée à certaines formes d'existence qui sont représentées dans des idées plutôt que manifestées dans la réalité ; le devoir, incombant à l'homme, de travailler à réaliser ces fins idéales ; la possibilité, pour l'homme, de faire prédominer sa raison sur ses instincts ; et le concours de forces invisibles pour couronner ses efforts et faire prospérer ses œuvres. Si l'observation socratique nous fait connaître nos devoirs, notre dignité d'homme, nos destinées supérieures, c'est qu'elle présuppose la croyance à ces objets indémontrables. Voir, c'est interpréter. Le savant trouve des lois dans la nature, parce qu'en son esprit réside l'idée de loi, à laquelle il rapporte les phénomènes. Le moraliste socratique apprend par l'observation que l'homme a des devoirs à accomplir et un idéal à rechercher, parce qu'il contemple les faits moraux avec un esprit imbu de la croyance au devoir et à l'idéal.

Telle est l'observation socratique, telle est la question qu'elle pose à la nature. Des termes de cette question la réponse dépend. Dira-t-on qu'il faut, quand on observe, écarter tout postulat, et ouvrir simplement les yeux, de manière à voir les choses telles qu'elles sont en soi ? En fait, c'est impossible : connaître signifie reconnaître. Si le concept sans intuition est vide, l'intuition sans concept est aveugle, selon la formule de Kant.

Mais alors, conclura-t-on, pourquoi ne pas appliquer à l'étude des choses morales le genre même d'observation qui réussit dans les sciences, et auquel appartient ce privilège, de fournir des résultats qui s'imposent à tous les esprits ? Cette solution, certes, est très concevable. Mais comme, malgré qu'on en ait, on ne trouve que ce qu'on cherche, l'homme qui, pour considérer les

choses morales, n'admet d'autres postulats que ceux qui servent à connaître les choses physiques, ne découvrira pas, dans son étude du monde moral, des réalités morales, mais des phénomènes analogues à la pesanteur ou à l'équilibre. Les postulats de la science positive sont : la réductibilité de tout phénomène à des forces mécaniques agissant selon des lois immuables; l'impossibilité, pour un composé, de posséder des propriétés dont l'explication adéquate ne se trouverait pas, en droit, dans les élémens et les conditions d'où il dérive; en un mot, la détermination des faits les uns par les autres sans intervention d'aucune spontanéité, le déterminisme mécanique. Que l'on considère les manifestations morales de la nature humaine à ce point de vue précis; et l'on obtiendra une science des mœurs qui n'aura rien de commun avec ce qu'on appelle la morale, puisqu'elle ne sera qu'une constatation et une systématisation de phénomènes donnés, alors que la morale est proprement un commandement, l'énoncé d'un devoir-être.

La morale, donc, se suffit, au sens où se suffit l'individu qui, fermant les yeux, trouve en soi tout un monde, dont l'origine lui échappe. Dans son moi d'aujourd'hui, en effet, survit la trace des dix mille ans d'hier :

Myself with yesterday's ten thousand years,

comme dit l'Omar Khayyám de Fitzgerald. Grâce à la vie sociale, les pensées de millions d'êtres sont empreintes dans sa conscience. Et de ces pensées il s'imagine qu'il est l'auteur.

En ce qui concerne, secondement, l'efficacité de la législation morale, on doit également reconnaître que l'appel conscient à des mobiles pris hors de la morale proprement dite n'est pas pratiquement indispensable.

Quelle n'est pas, tout d'abord, la force, comme mécanique, de l'exemple, surtout de l'exemple qui nous est donné par nos pairs, par les personnes de même âge que nous et de même condition ! Voyez comment s'élèvent les enfans. Leurs parens, leurs maîtres, leurs pasteurs ont, pour les former, déployé pendant de longues années un zèle et une affection sans bornes : une heure de conversation avec un camarade détruit leur œuvre comme par enchantement. L'exemple, bon ou mauvais, donné par ceux que nous prenons pour modèles, a une puissance mer-

veilleuse pour déterminer notre volonté. Cette loi est bien connue des Anglo-Saxons, qui placent leurs enfans comme pensionnaires dans telle école, dans tel collège, moins pour l'instruction qu'il y recevra que pour les camarades qu'il y fréquentera. L'atmosphère que nous respirons, le milieu, comme on dit, où nous vivons, à notre insu modèle notre être. La vie est adaptation.

Il serait excessif d'ailleurs de supposer que l'action éducative proprement dite est nécessairement inefficace. Kant signalait très judicieusement la puissance singulière de cette formule : « Tu dois ! » L'homme se réjouit de la détermination imprimée à sa volonté naturellement irrésolue, et il se sent grandi à ses propres yeux, lorsqu'il se met au service d'une loi qui s'impose également à tous, qui représente un ordre de choses supérieur, attendant de nous sa réalisation. Un uniforme est, pour la plupart des hommes, un sujet de fierté, parce qu'il symbolise une fonction, une raison d'être, un devoir.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux exhortations, aux raisonnemens, aux démonstrations en règle, qui ne puissent avoir un effet pratique. L'homme aime à s'imaginer qu'il obéit à des raisons; que, s'il adopte telle maxime, c'est qu'il en a, par sa réflexion personnelle, reconnu la légitimité. Certes, nos théories dérivent grandement de notre activité pratique, dont, souvent, elles ne sont que la justification inventée après coup; mais elles nous imposent en elles-mêmes, par leur air d'impersonnalité. Nous sommes plus sûrs de nous, quand nous pensons obéir, non à une impulsion, mais à un raisonnement, même sophistique. Les assassins sont persuadés qu'ils sont les ministres de la justice immanente.

L'enseignement de la morale comporte donc une valeur éducative. Tel un germe, inoculé à un organisme, le modifie. S'ensuit-il, toutefois, que pour produire l'effet, le germe suffise, et que le terrain où il tombe soit indifférent?

Socrate, qui se proposait de régénérer ses concitoyens par l'enseignement des vérités morales, a énoncé précisément le postulat qu'implique une telle entreprise. « Nul, disait-il, n'est méchant volontairement. La raison du vice se trouve dans l'ignorance : connaître le bien, c'est le vouloir. » Ces propositions expriment-elles des faits d'expérience? Nul n'oserait le soutenir. L'homme qui résiste à l'évidence des vérités morales

existe, aussi bien que l'homme qui s'y conforme. Et Socrate n'en doutait pas, puisqu'il faisait de l'empire sur soi (ἐγκράτεια), la condition première de la connaissance même du bien. Finalement, la connexion entre la science de la vertu et la vertu, que Socrate discernait au fond de la nature humaine, était liée, dans sa pensée, à l'existence de la Providence divine et de l'harmonie universelle.

Cette conception définit la condition et comme le terrain dont l'action doit se combiner avec celle de l'enseignement moral pour que celui-ci porte ses fruits. La formule socratique exprime ainsi, non ce qui est, mais ce qui est requis pour que la morale ait une valeur pratique. Elle signifie l'impuissance radicale de la morale à se suffire.

L'intervalle qui sépare, en ce domaine, la théorie de la pratique a été si constamment et si fortement signalé, que, du point de vue même de la philosophie naturaliste, de sérieux efforts ont été faits pour le combler.

Une doctrine conçue en ce sens est celle de l'existence d'une conscience collective, dont ferait partie notre conscience individuelle, et qui la dominerait. Le bien, dans cette doctrine, n'est autre chose que l'objet auquel tend cette conscience collective. Nécessairement unie à ce Grand-Être, dont elle est une pièce, la conscience de l'individu trouve au fond d'elle-même cette impulsion morale, cette force vivante, qu'elle ne saurait recevoir d'une formule abstraite, et qui lui est indispensable pour s'élever de la connaissance nue à l'amour et à l'action.

Il est difficile de voir dans ce *deus ex machina* une solution qui s'impose clairement à la raison. Comment assimiler l'existence d'une conscience collective aux faits proprement dits, qui sont véritablement objets d'expérience? Sans doute, les consciences ne sont pas fermées les unes aux autres, comme on aimait à le dire au siècle dernier. Elles se comprennent entre elles dans une certaine mesure, et elles peuvent, en quelque manière, vibrer à l'unisson. Elles agissent les unes sur les autres. Elles se ressemblent par certains côtés, de même que, par d'autres, elles s'opposent, ce qui est encore se ressembler. Mais qu'est-ce que cette conscience collective, à la fois multiple et une, somme de nos consciences et s'imposant à elles, sinon une hypothèse, ou plutôt une métaphore, imaginée précisément pour expliquer ou exprimer l'influence mutuelle des

consciences les unes sur les autres, et pour justifier la croyance à la réalité du devoir, ainsi qu'à la possibilité de l'accomplir ?

D'ailleurs, est-il donc si évident que la vertu consiste à se laisser mener par la collectivité ? et faut-il répéter que les grands créateurs d'idéal et de force morale ont été persécutés par leurs contemporains, donc se trouvaient en opposition avec la conscience de leur époque? En réalité, la conscience collective d'aujourd'hui est le legs de quelques consciences individuelles des temps passés, devenu le fonds des consciences contemporaines. Et à telle conscience actuelle que l'on traite d'hérétique, il est réservé peut-être de surmonter et de remplacer la conscience collective qu'on lui oppose.

Suffirait-il, d'autre part, de chercher dans la nature elle-même, prise comme réalité spirituelle immanente à notre conscience et directement perceptible à notre expérience, ce divin, à la fois puissant et bon, dont on sent bien qu'on ne saurait se passer, si l'on veut que l'homme dispose, pour se hausser jusqu'à la vie morale, du point d'appui qui lui est nécessaire? Il convient, à cet égard, d'apprécier la généreuse tentative de M. Delvolvé (1), pieux héritier de la pensée du profond artiste Carrière. Mais peut-on, dans cette voie, aboutir à une doctrine vraiment philosophique ? Nul doute que si, d'avance, on met dans la nature précisément tout ce qui est requis pour que l'homme réalise les fins morales, le problème de l'efficacité de la morale ne se trouve résolu, sans que l'on ait besoin de sortir de la nature. Mais il est impossible d'admettre que la nature elle-même nous soit donnée telle que la voit l'artiste enthousiaste ou le moraliste religieux. La nature pure et simple, c'est, pour le philosophe d'aujourd'hui, la collection de faits, observables par nos sens et se déterminant les uns les autres, que considère la science. Tout ce qui va au delà est aperçu, non dans la nature, mais dans la conscience humaine traditionnelle, et, de celle-ci, transporté dans la nature, comme un principe d'ennoblissement et de transfiguration.

Il est vain de prétendre fonder sur l'expérience seule le postulat socratique : « Connaître le bien, c'est le faire. »

Que penser, enfin, des conditions du progrès touchant notre conception de l'idéal moral? Ce progrès est-il possible par le

(1) *Rationalisme et Tradition*, par Jean Delvolvé, Paris, Alcan, 1910.

seul jeu des forces dont se compose le monde donné, ou réclame-t-il l'action d'un moteur invisible, inaccessible à notre connaissance expérimentale?

En fait, le progrès dans les idées morales peut se produire, sans que les hommes semblent faire appel à d'autres principes que ceux qui résument leur expérience.

Une méthode de progrès communément employée est, par exemple, la recherche de la symétrie, de la correspondance, de ce que l'on appelle l'accord logique entre les règles diverses qui sont en vigueur dans une société. C'est ainsi que, certains droits étant reconnus à une catégorie d'individus, on considérera comme un progrès moral d'étendre ces droits à d'autres catégories, assimilées aux premières. On poursuit, en ce sens, l'abolition universelle et totale de tout ce qui rappelle la dépendance de l'homme à l'égard de l'homme, ou encore l'assimilation intégrale de la femme à l'homme, ou l'égalité de condition entre tous les membres d'une société.

Une seconde source empiriquement donnée de progrès dans les idées morales est le prestige et l'influence des hommes supérieurs. Par la puissance de leur intelligence, par leur énergie, par la forme saisissante dont ils savent revêtir leurs conceptions, par la durée et la grandeur de leurs œuvres, ils forcent l'attention des hommes, et déterminent parmi eux des impressions et des réflexions qui conservent, fixent et développent les vues nouvelles qu'ils ont apportées.

Enfin, l'on peut dire que la vie humaine tout entière est faite d'essais, d'épreuves, d'expériences, qui, en quelque sorte automatiquement, distinguent et dégagent les idées justes, belles et fécondes, de celles qui sont indignes et incapables de vivre. L'histoire est une dialectique. Elle provoque les solutions concevables, critique ces solutions, et retient celles qui résistent à ses objections.

Et ainsi, par des voies multiples, la morale semble, dans nos sociétés, progresser d'elle-même.

Peut-on, toutefois, assimiler réellement le travail qui engendre ce progrès au jeu mécanique de forces données? N'y a-t-il ici autre chose que la production automatique d'un état d'équilibre plus stable entre des élémens préexistans? ou surgit-il des inventions véritables, des créations, effectivement propres à grandir la dignité, à enrichir l'essence de la nature humaine?

Il est clair que l'idée de progrès en matière morale implique, non seulement un arrangement plus ou moins nouveau des notions préexistantes, mais la conception d'un idéal plus élevé, ainsi que de moyens destinés à réaliser cet idéal. Or ce sens du mot progrès devient une pure illusion, si l'homme ne dispose que des élémens d'action qui lui sont fournis par le réel donné. En croyant faire mieux, l'homme fait simplement autre chose. Il perfectionne l'industrie morale, au sens où il perfectionne l'industrie matérielle. Il accroît mathématiquement sa puissance et ses moyens d'action, mais il ignore le problème des fins, qui pourtant est le tout du problème moral.

Pour combler cette lacune sans faire intervenir aucun principe d'apparence surnaturelle, le moyen généralement employé a consisté, de tout temps, à invoquer le progrès nécessaire des lumières, et son influence sur le progrès moral. Doctrine cent fois réfutée, combattue notamment par Rousseau avec un retentissement incomparable ; sans cesse renaissante pourtant, parce qu'elle a ce double avantage, d'éliminer le mystère, et de nous garantir que le progrès moral se fera de lui-même, sans que nous ayons besoin de peiner pour le réaliser, puisqu'il n'est autre chose qu'un effet mécanique des lois naturelles.

Quels que soient pourtant les progrès extraordinaires des sciences, on ne voit pas comment ils pourraient jamais, à eux seuls, engendrer le progrès des idées morales. S'agit-il des sciences physiques? Plus nettement aujourd'hui que jamais, ces sciences n'enseignent que ce qui est et non ce qui doit être; elles considèrent les faits et leurs rapports entre eux, non l'idéal et son mariage avec la réalité. A-t-on en vue ce qu'on appelle les sciences morales? Ces sciences ont un caractère hybride : elles ne se constituent comme sciences qu'en réduisant artificiellement en concepts et en insérant *a priori* dans l'expérience des élémens qui, en eux-mêmes, sont irréductibles au concept et à l'expérience : à savoir les principes propres de la morale, les idées de devoir, de bien, de conscience, de liberté.

La science, comme telle, demeure impuissante à assurer le progrès de la législation et de la vie morales. Malgré tout l'enthousiasme de notre génération pour la science, cette impuissance est aujourd'hui assez généralement reconnue; et l'on voit les savans eux-mêmes, lorsqu'ils réfléchissent en philosophes

sur ces matières, chercher en dehors de la connaissance pure et simple les fondemens du progrès moral.

Ce que l'instruction ne suffit pas à fournir, plusieurs pensent le trouver dans les effets de la loi naturelle de l'adaptation, en tant que cette loi s'applique nécessairement aux rapports de l'individu avec la société dont il fait partie. N'y a-t-il pas, disent-ils, dans cette adaptation, que la vie elle-même impose et réalise chaque jour davantage, un principe de progrès, répondant de tout point aux exigences de notre conscience et de notre raison?

Certes, le progrès moral est une adaptation, mais ce n'est pas l'adaptation à une chose donnée, cette chose fût-elle la société. L'humanité, en poursuivant le progrès moral, veut s'adapter à quelque chose de supérieur à elle. Si la morale prescrit l'adaptation de l'individu à la société, c'est qu'elle voit dans la société un être qui vaut plus que l'individu. Ce n'est pas la société, c'est la perfection, qui est le modèle. La société est pour ses membres une fin morale, parce qu'elle comporte une perfection supérieure à celle dont ses membres, comme individus, sont capables. C'est donc à la société idéale bien plus qu'à la société réelle, que la conscience de l'individu a le devoir de s'adapter.

Et la société idéale elle-même n'est pas le terme de l'effort moral. L'ambition de l'homme, en ce domaine, ne va à rien de moins qu'à conférer à ses actions, à ses sentimens, à ses pensées, une valeur absolue. C'est, par delà toute réalisation visible de l'être, vers l'auteur même de l'être et de la perfection, que l'homme se tourne, plus ou moins consciemment, lorsqu'il cherche l'objet auquel il doit adapter sa vie pour lui donner vraiment un caractère moral.

De toutes parts, donc, l'examen des conditions de la morale mène au même résultat. La morale traditionnelle, la morale, peut, en fait, se constituer comme système de préceptes, être efficace, progresser, sans invoquer, explicitement, d'autres principes que ceux qu'elle porte en elle. Mais ces principes, que l'abstraction dégage, sont, en réalité, des postulats. Et si l'on veut que ces postulats n'apparaissent pas comme de simples faits, fortuits et sans valeur, il faut dépasser la sphère de la morale proprement dite, et chercher s'il n'existe pas, pour la vie

de l'âme, quelque domaine plus intérieur encore que la conscience de l'individu. La morale, comme discipline, tire d'elle-même ses principes; mais principe n'est pas fondement, théorie n'est pas réalité. Sur quoi se fondent les principes de la morale? Où trouvera-t-elle les forces dont elle a besoin pour être une réalité vivante?

III

Quelles sont, au juste, ces dispositions secrètes de l'esprit, qui lui permettent, observant le monde, d'y découvrir un rapport à la moralité, comme le savant, apportant à l'étude des phénomènes l'idée de loi naturelle, en forme un objet proportionné à son intelligence?

Qu'est-ce qu'affirmer le devoir? Ce n'est pas constater la liaison invariable d'un fait avec un autre fait, ou d'un moyen avec une fin donnée. Le devoir dépasse la finalité comme le mécanisme. Il est impératif; il dit: Fais ceci, ne fais pas cela. — Pourquoi? — A cette question, certes, on peut donner bien des réponses plausibles. Aucune cependant n'est assez forte pour lier réellement la volonté. Un homme qui entendrait sérieusement ne se décider que d'après les données de la science positive pourrait toujours protester qu'il ne voit pas sur quoi peut bien reposer une obligation morale. Le devoir n'est pas chose de science, mais de croyance. Il implique un risque, un pari, une affirmation que ne peuvent ébranler les plus évidens démentis de l'expérience. Il implique un acte de foi.

La foi ne va pas sans un objet. Croire, c'est croire à quelque chose. L'objet de la foi morale est à la fois double et un.

La foi morale s'adresse à un idéal, que l'on a coutume de désigner par le nom de Bien. Cet idéal est étrange, car il paraît en contradiction avec les conditions de l'action dans notre monde. Le bien, selon l'ordre visible, a sa condition dans le mal. Créer, c'est détruire ; et, pour que les uns soient libres et bons, il faut, en notre monde, livré à lui-même, que les autres soient mauvais et servent. L'idéal moral est ce paradoxe énorme, que le bien peut et doit être fait avec du bien, et non avec du mal; que la fin ne justifie pas les moyens; que les moyens, eux aussi, sont des fins; ou plutôt, qu'il n'y a ni moyens ni fins, mais que tous les actes ont en eux-mêmes une valeur absolue, et doivent être également bons.

Le second objet de la foi morale, c'est la réalisation possible de cet idéal paradoxal. Le bien ne doit pas demeurer une pure idée, simple occasion de contemplation esthétique ou de ravissement mystique : il ne doit pas dédaigner l'existence, sous prétexte de rester immaculé. Il doit se concilier avec l'être, l'admettre, l'engendrer. Serait-il vraiment le parfait, s'il ne pouvait exister ?

Perfection idéale, existence nécessaire, tel est l'objet de la foi morale : objet double et un tout ensemble, car l'essence et l'existence y sont à la fois distinguées et identifiées. Cette transfiguration morale de la nature n'est ni ne peut être pour nous un fait d'expérience. C'est, selon un mot de Platon, une noble espérance : ἐλπὶς μεγαλὴ, dont il convient de nous enchanter : χρῆ τὰ τοιαῦτα ὥσπερ ἐπᾴδειν ἑαυτῷ.

Enfin, si la morale doit être pour nous autre chose qu'un code abstrait, ou une discipline qu'on nous impose par la force ou par la ruse, il faut qu'il y ait en nous quelque penchant qui nous porte vers elle. Il faut, comme le supposait Socrate, que l'homme, s'il voit le bien, le veuille. Mais la volonté toute nue est ici insuffisante. N'est-ce pas tout aussi bien vouloir, que se vouloir et vouloir le mal ? Pour vouloir telle chose déterminée, il faut y participer déjà. S'unir, c'est se réunir. Donc, la volonté du bien, pour être possible, suppose quelque affinité du cœur de l'homme avec l'idéal. La morale nous serait étrangère, et ne serait pas notre perfection, si nous n'en désirions pas, au plus profond de nous-même, la vérité et la réalisation.

Et puis, l'œuvre morale, qui est l'accomplissement du bien, ne saurait évidemment être exécutée par un individu isolé, mais exige la collaboration des hommes. Or, cette collaboration ne réalisera la puissance qu'elle comporte que si elle est vivante, intime, fondée sur l'affection mutuelle. La force peut être organisée, matérialisée, employée par l'intelligence, mais c'est du cœur qu'elle vient. Pour que la morale soit, il faut que l'homme, non seulement croie et espère, mais aime.

Qu'est-ce maintenant que ces dispositions profondes de l'âme, que suppose la morale ? Peut-on dire qu'elles soient des manières d'être données, des propriétés naturelles de l'homme ?

Certes, ces dispositions sont naturelles, en ce sens qu'elles se manifestent dans la nature et se traduisent en phénomènes empiriquement observables. Mais à ce compte, tout est naturel.

The art itself is nature, comme dit Shakspeare. Reste à savoir si, considérée, en ce sens, dans tout ce qui s'y manifeste, la nature se suffit et n'est que nature. *Nature is supernatural*, disait Élizabeth Browning. Et Pascal : « L'homme passe infiniment l'homme. » Au sens strict et naturaliste du mot, la nature n'est autre chose que l'ensemble des choses qui ont été, sont ou seront perceptibles par les sens. Elle ne saurait donc fonder la foi, l'espérance et l'amour que la morale présuppose. Car cette foi porte sur des objets qui, matériellement, ne sont pas ; cette espérance conçoit comme possible la réalisation de fins indifférentes à la nature, par des moyens que la nature semble exclure. Et cet amour, assez fort pour persuader à l'individu de se donner, de se sacrifier, ne saurait se fonder, ni sur l'instinct de l'individu, qui est de se faire le centre du monde, ni sur le droit d'autrui, qui n'a pas plus de valeur que le nôtre propre. L'amour ne peut venir que d'en haut :

Das Ewig-Weibliche
Zieht uns hinan.

Qu'est-ce que l'amour de l'enfant pour ses parens, sinon une répercussion de l'amour des parens pour leur enfant ?

Supranaturelles, en tant que le mot nature est pris dans son sens strict et scientifique, les conditions premières de la vie morale répondent à l'idée que, communément, les hommes se font de la religion.

Si, de tout temps, la religion a exercé une si profonde influence sur la vie, les sentimens, les actions des individus et des sociétés, c'est, apparemment, qu'elle est une énergie, une chose vivante, et non pas seulement un système de formules et d'abstractions ; elle ne concerne pas seulement le penser, mais l'être. Elle est, essentiellement, un moteur, une source d'amour, de volonté, de force. Et, si elle demeure suspecte à la science, en dépit de tant d'efforts de conciliation, n'est-ce pas qu'elle vit d'élémens que la science, comme telle, ne connaît pas, ou ne peut faire rentrer dans ses cadres ?

Or tels sont précisément la foi, l'espérance et l'amour que demande la morale. La foi morale est une détermination de la volonté qui se rapporte au devoir ; et le devoir implique un objet supérieur, en face duquel l'attitude de l'homme est le respect, la vénération, l'obéissance. L'espérance morale est une

détermination de l'intelligence par où elle conçoit cela même que le langage traditionnel appelle Dieu, à savoir l'union immédiate de la perfection et de l'existence. Et l'amour qu'enveloppe la morale est une détermination du sentiment qui dépasse la puissance purement naturelle de la volonté. On aime comme on peut, non comme on veut : ainsi parle la nature. Le commandement d'aimer, s'il a un sens, vient d'une puissance plus haute que la nature livrée à elle-même.

Et, en fait, si l'on considère un certain phénomène historique qui, communément, est tenu pour une religion, je veux dire le christianisme, on y voit mises au premier rang les trois vertus que suppose la morale.

« Nous ne cheminons pas à la lumière des sens, mais de la foi, » dit saint Paul (2 *Cor.*, V, 7). Jésus, en effet, réprimandait en ces termes les incrédules qui, des choses divines, demandent des preuves visibles : « Si vous ne voyez des signes et des miracles, vous ne croyez pas... Heureux ceux qui, ne voyant pas, croient ! » (Saint Jean, IV, 48 ; XX, 29.)

« Que ton règne vienne ! Que ta volonté se fasse sur la terre comme elle est réalisée au ciel ! » lisons-nous dans la prière enseignée par Jésus à ses disciples. Cette prière n'implique-t-elle pas que Dieu est essentiellement la volonté efficace du Bien ?

Enfin le Dieu de l'Évangile est amour ; et son amour, descendant dans l'âme de ceux qui se tournent vers lui, devient l'amour des hommes les uns pour les autres. « L'amour, dit saint Jean (1 Jean IV, 7 sqq.), vient de Dieu... Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour est accompli en nous. »

Si la morale réelle, vivante, efficace, capable de progrès indéfini, contient des élémens auxquels il faut reconnaître un caractère religieux, il ne s'ensuit pas qu'elle rentre purement et simplement dans la religion. Il y a dans les religions nombre d'élémens auxquels la morale proprement dite n'est pas nécessairement liée : ce sont les déterminations particulières des dogmes et des rites. Est-ce à dire que l'attitude qui sied à la morale, au sujet de ces élémens, soit l'indifférence pure et simple, ou même l'hostilité ?

Bien que les dogmes et les rites ne se confondent pas avec l'essence de la religion, ils n'en sont pas moins indispensables pour que la religion soit saisissable à notre conscience,

et communicable parmi les hommes. Certes, le mot n'est pas la pensée ou le sentiment, il n'en est que le symbole : quelle n'est pas cependant son influence sur le sentiment et sur la pensée ! Le mot nous opprime, mais le mot nous affranchit. L'esprit inerte aligne des mots, et les prend pour des idées. L'esprit actif traduit ses idées en mots, pour les arrêter au passage, les définir, les approfondir, en disposer, et les faire, à son gré, pénétrer dans sa substance et s'y muer en forces vivantes. « Penses-y bien et souviens-toi ! » Cette excellente maxime de Leibnitz n'est réalisable que par les mots. Au commencement était la parole. Par elle, l'idée a commencé d'être et d'agir.

C'est pourquoi l'élément positif de la religion fait réellement corps avec elle ; et si, comme tout langage, il doit s'adapter au degré et au genre de culture des esprits auxquels il s'adresse, il est, comme le langage, nécessaire à l'esprit, si celui-ci veut être et agir dans notre monde.

La morale est donc indirectement intéressée dans la partie positive des religions Elle s'y relie, en tant que cette partie vise à traduire le contenu spirituel de la religion, à la fois le plus fidèlement possible, et dans le langage le plus propre à se faire écouter de l'homme actuel.

Quel est donc au juste le rapport de la morale à la religion?

La religion est l'élan de l'âme qui, se retrempant aux sources de l'être, conçoit un idéal transcendant et acquiert, pour y tendre, des forces dépassant la nature. Elle est essentiellement créatrice de modèles d'existence, et d'énergies capables de les réaliser. Elle se reconnaît à ce signe qu'elle va du devoir au pouvoir, et non du pouvoir au devoir. *Nemo ultra posse tenetur :* voilà le cri de la pure nature. Ce que tu dois, tu le peux : c'est la bonne nouvelle que nous apporte la religion. L'action de la religion dans une société se traduit par l'apparition de types et d'exemples de perfection qui dépassent les formes données. Et le principe et le moyen de propagation de ces modes d'existence, c'est la communion des hommes en Dieu.

La morale est l'effort de la raison pour formuler en termes intellectuels ces créations d'une vie supérieure, et pour en dégager les règles applicables à tous les membres d'une société donnée, et même à tous les hommes sans exception. Si le mot de la religion est : perfection, celui de la morale est : universalité. « Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait : »

tel est le commandement de l'Évangile. « Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse servir de principe pour une législation universelle : » c'est la formule de Kant.

On ne peut nier qu'il n'y ait, entre la morale et la religion, une occasion de divergence. La sainteté ne peut guère être, en fait, que le propre de quelques-uns ; le degré de perfection réalisable par l'universalité des hommes a peu de chance d'être élevé. Aussi de tout temps les Églises ont-elles eu une tendance à professer la doctrine du petit nombre des élus. Mais la morale se refuse à considérer comme perfection véritable un état que l'on n'acquiert et ne conserve qu'en se préservant du contact de la foule, et en dédaignant les tâches humaines les plus essentielles, pour se créer une vie et une destinée dans un monde autre que le nôtre. Vertu, sainteté : ces deux termes sont-ils conciliables ou incompatibles ? Tel est le problème.

Ces deux termes sont conciliables, s'ils sont conçus, non en opposition abstraite, mais en relation concrète l'un à l'égard de l'autre. La sainteté peut être, non une évasion hors de la nature, mais la plus haute identification possible de la nature elle-même avec l'idéal où l'esprit aspire : en sorte que l'effort des âmes pieuses soit, non de s'isoler, mais de s'unir aux autres âmes, pour travailler en commun à une œuvre qui, en effet, ne peut s'accomplir que par une action commune.

Et réciproquement, l'universalité que prétend la morale n'implique pas nécessairement l'accommodation du devoir à la médiocre capacité actuelle de la majorité des hommes. La quantité de puissance de l'homme n'est pas quelque chose de donné : elle n'est jamais connue qu'après l'action, et la source en est inaccessible. Le devoir doit être déterminé, non d'après le pouvoir supposé des hommes, mais d'après les injonctions de leur raison. Ainsi conçu, il implique entre les hommes égalité de fin, mais non de puissance actuelle, et il n'exclut nullement entre eux l'inégalité de fait. Et c'est précisément une partie essentielle de la vertu, de travailler à diminuer cette inégalité, en tendant la main aux moins avancés.

Religion et morale doivent concourir, loin de s'exclure. De la religion procèdent, comme d'un principe de vie et de création, les conceptions idéales de la destinée humaine, les enthousiasmes généreux, les élans vers l'inconnu, les énergies profondes et inlassables à la poursuite d'une perfection surhumaine, qui

soulèvent l'humanité et l'engagent en des luttes sans fin avec les choses et avec elle-même. La morale est la réflexion de la raison sur les manifestations de l'enthousiasme religieux, et la détermination des règles de conduite exprimant celles de ces manifestations qui sont actuellement en vigueur parmi la généralité des hommes cultivés.

Le rapport qui existe entre la morale et la religion ne peut être ramené, ni à une simple coexistence de fait, ni à une identité ou à une contradiction conceptuelle : c'est un rapport souple et vivant, analogue à ceux que de nombreux esprits cherchent aujourd'hui à définir en scrutant l'idée de solidarité. Morale et religion ont une existence distincte. En un sens, chacune d'elles est un tout : la morale peut s'enseigner sans que soit mentionnée la religion; de même que la religion, pour unir les âmes entre elles par leur communion avec Dieu, n'a pas besoin des formules abstraites de la science morale : la vie, par elle-même, communique la vie. Mais, d'autre part, la religion crée la matière sur laquelle s'exerce le travail critique de la morale; et la morale met en relief les côtés de la religion les plus propres à se fixer dans l'universalité des consciences humaines. Il y a donc bien, entre l'une et l'autre, liaison, en même temps que distinction. Comprendre et définir ces rapports vivans et concrets, qui dépassent la portée de notre science et de notre logique, est la tâche de la pensée philosophique proprement dite.

Ces remarques ne démontrent, ni ne tendent à démontrer, que l'homme est contraint, par la nature des choses ou par sa constitution, d'adhérer aux principes de la morale et de la religion. Il est concevable qu'un homme vive sans s'attribuer les destinées, sans s'imposer les devoirs, que représentent les mots de religion et de morale. Il suffit, pour cela, qu'il ne connaisse, de sa nature, que le côté proprement animal. Être moins qu'on ne peut être n'implique autre chose qu'un moindre effort, lequel n'offre aucune difficulté. Et il est certain que vouloir se dépasser, c'est s'engager dans une aventure qui, malgré toutes les bonnes raisons qu'on peut alléguer, demeure, selon la forte expression de Pascal, un pari. Mais ce qui paraît démontrable, c'est qu'opter pour la morale, et non pour l'instinct, opter pour la morale classique, rationnelle et impérative, et non pour une technique

morale qui ne serait que l'application industrielle d'une science positive des mœurs, implique un ensemble de postulats où l'on reconnaît certains élémens essentiels des religions.

S'ensuit-il que l'humanité doive, quelque jour, renoncer à ses croyances morales, de même que, selon plusieurs, elle commence à délaisser ses croyances religieuses?

Il n'est nullement prouvé que l'humanité se déprenne de la religion. Derrière les mots, il convient de regarder aux choses. Or nous voyons, en ce moment, les sociétés humaines se passionner pour des objets tels que : la réalisation, parmi tous les hommes, des conditions d'une vie libre, humaine et heureuse; la substitution, parmi les peuples, du droit moral au droit du plus fort; d'une manière générale, la fusion de la justice et de la bienfaisance, de la loi et de la bonté, de la solidarité et de la liberté, de la science et de l'amour. Ces objets ne s'imposent nullement à l'esprit en vertu de l'expérience toute nue. Ils sont la projection, dans le cadre de notre monde, d'une aspiration vers l'idéal qui, actuellement même, grandit au fond des âmes, et qu'il n'est que juste de rapporter au sentiment religieux. Car il serait vain de croire que l'on comprend et démontre ces objets, parce que l'on répète journellement les phrases qui les désignent. Il ne suffit pas d'accoupler les mots pour percevoir des rapports entre les choses. Rechercher et la science et la bonté, et vouloir leur union, c'est faire un acte de foi, c'est espérer la réalisation d'un idéal transcendant, c'est aimer.

La lutte à outrance entre la morale et la religion n'est donc pas, dans notre société même, la seule solution qui se conçoive du problème de leur relation. Que la morale prenne conscience des postulats qu'elle implique; que, non contente de classer et systématiser ses principes logiques, elle réfléchisse sur ses fondemens et ses conditions de réalisation; qu'elle songe à être, et non pas seulement à connaître : et elle aura, à l'égard de la religion, une attitude tout autre que l'hostilité. Sans doute, elle pourra se présenter comme une discipline distincte, et professer ce qu'on appelle la neutralité. Mais cette neutralité, loin de viser, ouvertement ou subrepticement, à faire concevoir la croyance en Dieu comme absurde, maintiendra ouvertes les voies de l'âme par où pénètrent les croyances religieuses. Elle ne sera pas seulement tolérante, comme on l'est envers un esprit que

l'on juge borné ou égaré, et à qui on accorde quelque délai pour s'élever jusqu'à nous : elle professera un respect sincère pour des croyances au fond desquelles elle reconnaîtra une orientation de l'âme vers la vérité. Et ce respect lui-même sera doublé de la sympathie que, selon une parole inoubliable, tout ce qui est humain doit éveiller dans le cœur d'un homme.

De son côté, la religion, si elle reste fidèle à ses traditions les plus hautes, consistera essentiellement dans la vie libre, généreuse et féconde de l'esprit, dans l'effort pour promouvoir, par la communion des âmes sous l'action divine, l'avènement du royaume de Dieu, c'est-à-dire l'avènement du règne de la justice et de l'amour, au sein de notre monde. Et les parties visibles et extérieures de la religion, en même temps qu'elles continueront à traduire le divin dans la langue des hommes, seront constamment rapprochées de la partie invisible, et interprétées d'après ce rapprochement même, de peur que la lettre, sous l'influence de la loi naturelle de l'habitude, ne se substitue à l'esprit.

Alors viendra, tôt ou tard, une heure où la morale et la religion, démêlant leur solidarité profonde, s'étonneront de s'être combattues, comme deux personnes qui, après s'être crues ennemies sur de fausses apparences, s'aperçoivent, venant à se mieux connaître, qu'elles étaient d'accord sur les points essentiels. Il est étrange à quel point, nos yeux s'étant dessillés, toutes choses, parfois, nous apparaissent sous un jour nouveau, en sorte que nous ne comprenions plus pourquoi tel objet, telle personne nous inspiraient une répulsion insurmontable. Ce n'est pas seulement dans la fiction, mais encore dans la réalité, que certains drames, gros de catastrophes, se dénouent par une scène de reconnaissance.

Émile Boutroux

LE BILAN[1]

I

En sortant de la gare par un froid soleil de printemps, Lizzie West prit la longue rue qui monte sur les hauteurs de Saint-Cloud. Tandis qu'elle gravissait la côte, elle observa que les glycines verdoyaient déjà aux grilles des jardins, et que le lierre sur les murs montrait ses jeunes pousses ; et pour la centième fois elle se dit que jamais elle n'avait vu printemps si beau.

Elle se rendait chez les Deering, tout en haut de la colline, et chaque pas du trajet lui était cher et familier. Elle suivait ce chemin cinq fois par semaine pour aller donner sa leçon à la petite Juliette, fille de l'artiste américain Vincent Deering. Juliette était depuis deux ans déjà l'élève de Lizzie, et depuis deux ans la jeune fille avait, un jour après l'autre, et par tous les temps, monté la côte, tantôt abritée d'un parapluie sous l'averse, tantôt opposant sa pauvre ombrelle de percale aux ardeurs de la canicule, tantôt par une neige épaisse qui trempait ses bottines rapiécées, ou une bise aiguë qui perçait sa mince jaquette ; tantôt parmi des tourbillons de poussière funestes aux fleurs du pauvre petit chapeau qui devait « faire tout l'été. »

Au début, cette ascension lui avait semblé ennuyeuse, à l'égal de ses autres corvées professionnelles. Lizzie n'avait pas le feu sacré ; elle s'occupait avec exactitude et en toute conscience de ses élèves, mais elle ne volait pas à ses leçons. Un

jour cependant quelque chose s'était passé qui avait changé la face de sa vie, et depuis lors, grimper chez les Deering était devenu pour elle comme de voler en rêve sur les routes du ciel.

Son cœur battait plus vite à ce souvenir; ce n'était pas l'agitation de la crainte ou du remords, mais l'émotion délicieuse de la possession : elle couvait un trésor dont nul ne pourrait la priver.

Au mois d'octobre passé, un jour, après la leçon, elle avait demandé à parler au père de Juliette. C'était toujours à M. Deering qu'il fallait s'adresser quand il s'agissait de Juliette. Mme Deering vivait sur sa chaise longue à lire du matin au soir des romans que la cuisinière ou la bonne allaient choisir pour elle dans le fond graisseux d'un cabinet de lecture; et il était admis dans la maison qu'on ne devait pas la « déranger » au sujet de l'enfant. M. Deering s'occupait de sa fille par accès, plutôt qu'avec suite; mais du moins il se laissait aborder, et écoutait d'un air aimable et un peu absent, en tortillant sa longue moustache blonde, quand Lizzie lui faisait ses doléances ou réclamait des cartes ou des cahiers.

« Oui, oui, — naturellement, — vous avez parfaitement raison. » Il approuvait toujours; parfois même il tirait de sa poche une pièce de cinq francs qu'il jetait négligemment sur la table; mais plus souvent il se bornait à dire, avec son aimable sourire : « Achetez ce que vous voudrez; vous le mettrez sur la note, n'est-ce pas ? »

Ce jour-là pourtant, Lizzie n'était pas venue demander des cartes ou des cahiers, ni même, — comme elle avait été une fois réduite à faire, toute rouge de honte, — rappeler à M. Deering la petite note déposée depuis deux mois sur un coin de son bureau, et qu'il avait dû oublier. Ce moment lui avait été assez pénible, bien que le peintre eût fait de son mieux, en galant homme, pour tourner la chose gaiement; mais sa démarche présente était infiniment plus pénible. Car elle venait se plaindre de son élève, et dire que, malgré toute son affection pour Juliette, il était inutile, — à moins que M. Deering ne pût « faire quelque chose, » — de continuer les leçons.

— Ce ne serait pas honnête de ma part, ce serait voler votre argent. Et je ne suis pas bien sûre de ne l'avoir pas fait déjà dit-elle, en riant à demi à travers les larmes qui lui montaient

aux yeux. La petite Juliette ne voulait pas travailler, ne voulait pas obéir. Elle se dévoyait, vivait entre la cuisine et la lingerie, n'avait d'intérêt et de curiosité qu'aux événemens de l'escalier de service.

C'était une curiosité de même ordre qui poussait Mrs Deering, claquemurée dans sa chambre pleine d'odeurs de pharmacie, à dévorer les romans du cabinet de lecture ou la chronique mondaine des journaux; mais comme l'horizon de Juliette n'était pas assez large pour embrasser des objets aussi élevés, son intérêt se concentrait sur les anecdotes que Céleste et Suzanne rapportaient du marché et de la librairie. Que ces histoires ne fussent pas toujours édifiantes, les babillages naïfs de la petite fille le montraient trop fréquemment; par malheur, elles absorbaient son imagination au point de chasser complètement les pensées plus sérieuses, telles que dates, dynasties et sources des grands fleuves.

A la longue, la crise devint si aiguë que la pauvre Lizzie se vit obligée, soit de suspendre les leçons, soit de faire appel à l'intervention de M. Deering; dans l'intérêt de l'enfant, elle opta pour l'alternative la plus pénible. Il lui était désagréable de parler à M. Deering, non seulement à cause de l'humiliation d'avoir à confesser son échec, et de l'humiliation plus grande encore de lui assigner des causes aussi vulgaires; mais aussi parce qu'elle avait honte d'appeler sur elle l'attention d'un esprit occupé dans des sphères supérieures. M. Deering était fort absorbé en ce moment : il avait un tableau « en train. » Et Lizzie pénétra dans l'atelier avec le sentiment de gêne d'un profane qui trouble un rite sacré; il lui sembla presque entendre un bruissement d'ailes qui se referment lorsqu'elle approcha.

Et alors, — alors, — comme tout avait tourné autrement! Rien peut-être ne serait arrivé, si elle n'avait pas été si sotte, elle qui pleurait si rarement, qui était si fière de la raideur stoïque avec laquelle elle gouvernait la petite volière gazouillante qu'était son cœur! Mais si elle avait pleuré, c'est qu'il l'avait regardée si gentiment, si doucement, et qu'il avait été, — elle l'avait senti, — si honteux et peiné cependant. Leur peine, à tous deux, était causée, non par les paroles qu'elle avait dites, mais par ce que ces paroles impliquaient et sous-entendaient, par le mot unique que ni l'un ni l'autre n'avait prononcé. Si la petite Juliette était ce qu'elle était, c'était la faute de sa

mère, cette mère qui avait transmis à son enfant ses instincts frivoles, et la privait des soins qui auraient réglé ses penchans. C'était un cercle vicieux d'une fatalité si évidente que, lorsque M. Deering eut murmuré : « Naturellement, si ma femme n'était pas souffrante.., » tous deux, d'un élan simultané, se rejetèrent à l'envi sur « les mauvais exemples » de Céleste et de Suzanne.

— Vous voyez bien, s'écria finalement Deering; raison de plus pour que vous restiez, et n'abandonniez pas cette malheureuse à l'influence des domestiques.

— Mais puisque je ne lui fais aucun bien! gémit l'institutrice.

Deering lui prit la main. « Mais si, mais si! » dit-il avec douceur. C'est alors que, tout d'un coup, ne sachant pas quoi répondre, Lizzie éclata en sanglots.

— A moi, au moins, vous me faites du bien, vous rendez cette maison moins triste, reprit-il; et l'instant d'après, elle se vit pressée dans les bras de Deering, qui embrassait son visage trempé de larmes, et à qui elle rendait son baiser.

Ils s'étaient embrassés, voilà le fait nouveau. Une pauvre petite institutrice, vivant à la pension Clopin, à Passy, qui a de beaux cheveux châtains, et des yeux confians, ne peut guère arriver à vingt-cinq ans sans avoir eu quelques banales aventures. Lizzie avait été embrassée à la dérobée, une fois, par un étudiant indiscret, une autre fois par un vieux barbon de professeur, tandis qu'elle se penchait sur le thème qu'il lui corrigeait : mais ces privautés, qui déveloutent la surface, n'ont rien à voir avec le cœur. Ce n'est pas le baiser subi, mais le baiser rendu, qui demeure. Et le premier baiser de Lizzie avait été pour Vincent Deering.

A l'instant où elle s'écartait de lui, quelque chose de nouveau s'éveilla en elle : un sentiment plus profond que la honte et le remords. Un germe engourdi tressaillit au fond de son être et s'éleva d'un élan aveugle vers le soleil.

Elle eût sans doute éprouvé d'autres sensations, la honte et le remords auraient peut-être prévalu, si elle n'avait pas connu combien Deering était bon et tendre, si elle n'avait pas deviné en lui tant de misères et de déceptions. Elle connaissait les déboires de son mariage, et elle soupçonnait une désillusion de même ordre dans sa carrière artistique. Lizzie, qui s'était elle-même timidement essayée à la peinture, se sentait suffisamment

du métier pour juger les tableaux de Deering. Elle les trouvait admirables, mais elle savait que le public était d'un autre avis, ou plutôt qu'il ne s'occupait nullement de l'œuvre de Deering. Lizzie crut deviner que le peintre avait eu son heure de célébrité, connu les récompenses officielles, une mention, une médaille; mais depuis longtemps déjà, la faveur des critiques s'était détournée, et il restait dans son isolement hautain. Il semblait incroyable à la jeune fille qu'une nature aussi exceptionnellement riche eût dû, comme elle-même, se soumettre aux vulgarités de l'existence, et, comme elle, souffrir la pauvreté, l'obscurité, l'indifférence. Pourtant, elle se rendait compte qu'il en avait été ainsi et que là était le lien merveilleux qui les unissait. Sans leur communauté d'infortune, en effet, comment l'aurait-il discernée dans son obscurité? Et elle revoyait le premier regard des yeux de Deering, de ces yeux gris, qui auraient semblé moqueurs, s'ils n'avaient été si doux.

Elle se rappelait tous les détails de cette première rencontre. L'inévitable migraine de Mme Deering l'avait empêchée de recevoir la nouvelle institutrice, et c'est chez Deering que Lizzie avait été introduite. Tout de suite, les questions du peintre avaient révélé l'intérêt qu'il prenait à la petite compatriote condamnée à gagner durement son pain si loin du sol natal. Quelle douceur alors de s'épancher! Elle lui avait tout confié, la pauvreté de sa condition, l'avortement de ses rêves artistiques, qui l'avait fait échouer à Paris, où elle courait maintenant le cachet. Longtemps après, elle se demandait encore ce qui avait déterminé cette heure d'effusion; elle s'étonnait d'avoir, elle si timide et si fière, étalé ainsi son âme. Mais à présent, elle ne s'étonnait plus; elle comprenait tout, depuis que Deering l'avait embrassée; ne savait-elle pas maintenant que, chez lui, la bonté égalait le génie?

Telles étaient ses pensées, tandis qu'elle montait la côte sous le frais soleil printanier. Elle songeait aussi à tout ce qui s'était passé dans les mois qui avaient suivi. Cet intervalle lui apparaissait comme une brume dorée d'où émergeaient çà et là les contours d'un brillant îlot. La brume, c'était la sensation omniprésente de l'amour du maître; les îlots brillans, c'étaient les journées qu'ils avaient passées ensemble. Ils n'avaient plus jamais échangé de baisers dans la maison du peintre : Lizzie était ombrageuse sur le point de l'honneur professionnel; mais elle

n'eut jamais besoin de repousser Deering au nom de la délicatesse. Heureusement, celui-ci « comprenait » toujours, là où le manque de compréhension eût risqué d'affaiblir son pouvoir sur la jeune fille.

Les jeudis et les dimanches, cependant, elle se trouvait libre, et elle prit vite l'habitude de lui consacrer chaque semaine ces deux journées. Elle aimait la peinture, s'y entendait, et, jusqu'alors, la visite des musées avait été l'unique tache claire dans la grisaille monotone de sa vie. Elle aimait aussi les poètes, les œuvres d'imagination, d'un goût qui avait eu de trop rares occasions de s'exprimer. Et voici que toutes ses aspirations comprimées et refoulées s'élançaient au jour comme des bourgeons qui éclatent. M. Deering savait exprimer avec une force et une clarté sans égales les pensées qui vagissaient en elle : quand elle causait avec lui, c'est comme si elle s'était envolée dans le ciel, sur des ailes éployées, à des hauteurs vertigineuses, d'où elle découvrait nettement les splendeurs et les merveilles du monde. Elle était un peu mortifiée parfois de constater le petit nombre d'impressions définies qu'elle rapportait de ces sublimes excursions; mais il n'y avait pas à en douter, c'était parce que auprès de lui son cœur battait trop vite, et que le sourire de Deering faisait à ses paroles comme un long sillage de lumière. Plus tard, lorsqu'elle était calmée, des lambeaux de leurs conversations surgissaient dans sa mémoire avec une précision miraculeuse, chaque syllabe comme ciselée, semblable aux ivoires ou aux cristaux dont il lui faisait admirer dans les musées le fini délicat. Mais jamais Lizzie ne put comprendre pourquoi le souvenir de certaines heures était si brouillé, et de certaines autres si lucides.

Ce jour-là, toutes les images du passé renaissaient avec une vivacité singulière, car il y avait quinze jours qu'elle n'avait vu son ami. Vers le milieu de l'hiver, Mme Deering s'était rendue à Saint-Raphaël, chez une parente, où, un mois plus tard, son mari et sa petite fille l'avaient rejointe. Avant le départ de Deering, Lizzie lui avait dit adieu, par une après-midi pluvieuse. Ils s'étaient retrouvés dans les couloirs humides de l'Aquarium du Trocadéro. Elle ne pouvait songer à le recevoir chez elle, cela eût été contraire au règlement de la pension. L'austérité calviniste de Mme Clopin n'admettait pas que le père d'une élève vînt voir une institutrice, surtout lorsque ce père, comme

disait Mme Clopin, était encore si bien. Deering avait, il est vrai, suggéré une autre solution; mais au premier mot, Lizzie avait bondi, dans un sauvage émoi. « Non, non, non! » Deering habitué à ces raffinemens de scrupules compliqués, la regarda un instant, comme il faisait en pareil cas, d'un air moitié tendre moitié moqueur, et n'en parla plus. Pour elle, elle vit dans cette acceptation soudaine un hommage délicat rendu à la noblesse qu'il devinait et respectait en elle.

Ils continuèrent donc à se rencontrer dans les musées; quand il faisait beau, ils allaient aussi dans la banlieue; et là, parfois, dans la solitude d'un bosquet ou d'un jardin désert, leur baiser se renouvelait, furtif et rapide, ou prolongé par une étreinte silencieuse de leurs mains enlacées. Mais le jour du départ de Deering, la pluie les avait obligés de rester à couvert, et comme ils erraient dans les galeries de l'Aquarium, regardant sans les voir les gros poissons qui aplatissaient leurs têtes grotesques contre les parois de verre, Lizzie se sentit comme un noyé au fond de la mer, tous ses beaux souvenirs tourbillonnant au-dessus d'elle comme les flots ensoleillés de la surface.

« Tu ne le reverras plus jamais, plus jamais, » disait le bruissement des vagues à travers les dernières paroles de Deering; et quand, au coin de la place du Trocadéro, elle lui eut dit adieu, et fut montée, toute grelottante et trempée, dans l'omnibus de Passy, les grandes roues grinçantes lui semblèrent répéter à leur tour ce même refrain : « Plus jamais, plus jamais... »

Deux semaines seulement s'étaient écoulées depuis ce jour, et voici que Lizzie, légère et joyeuse comme une alouette, grimpait la côte qui menait chez les Deering, sous un beau soleil de printemps. En vérité, un cœur aussi faible ne méritait pas tant de bonheur; et elle se disait que jamais plus désormais elle ne douterait de son étoile....

II

Le tintement de la cloche fêlée résonna délicieusement jusqu'à son cœur, tandis qu'elle guettait les pas légers de son élève. C'était presque toujours Juliette qui accourait avant la bonne pour ouvrir la porte à l'institutrice : non qu'elle cher

chât, par l'effet d'un zèle invraisemblable, à hâter l'heure des leçons; mais elle ne résistait pas au désir de voir ce qui se passait dans la rue. Cette fois pourtant, Lizzie, après avoir vainement prêté l'oreille, dut enfin donner un second coup de sonnette, et elle se dit que l'enfant s'était probablement attardée à l'office ou à la cuisine.

Lizzie sonna une troisième fois sans que l'on vînt ouvrir; alors, prise d'une crainte vague, elle se recula et leva les yeux sur la façade de la maison. Elle vit que les persiennes de l'atelier étaient grandes ouvertes, au lieu que celles de Mme Deering restaient fermées. Sans doute la maîtresse de la maison se reposait après les fatigues du voyage. Mais pourquoi Juliette ne venait-elle pas? Lizzie leva de nouveau les yeux et vit Deering qui s'approchait de la fenêtre. Il l'aperçut et vint ouvrir. Il semblait plus pâle que de coutume, et elle remarqua qu'il portait des vêtemens noirs.

« J'ai sonné et resonné... Où est donc Juliette? »

Il la regarda d'un air grave, presque solennel; puis, sans un mot, la conduisit à l'atelier dont il ferma la porte.

« J'ai perdu ma femme; elle est morte subitement il y a dix jours. Est-ce que vous ne l'avez pas lu dans les journaux? »

Lizzie eut un faible cri et se laissa tomber sur le mauvais divan de l'atelier. Elle voyait rarement les journaux, ne pouvant pas en acheter pour son compte, et ne trouvant jamais l'occasion de jeter un coup d'œil sur ceux que recevaient les pensionnaires plus privilégiées de Mme Clopin.

— Non, je n'en savais rien, balbutia-t-elle.

Deering se taisait; il restait debout devant elle, tortillant nerveusement une cigarette qu'il n'avait pas allumée, et fixant sur la jeune fille un regard où il y avait de l'hésitation et de l'embarras.

Elle aussi se sentait gênée. Après ce qui s'était passé entre eux, elle se voyait incapable de trouver des paroles qui ne sonnassent pas faux ou ne parussent pas un manque de cœur. Enfin elle soupira, en se levant: « Pauvre petite Juliette! Est-ce que je ne puis pas aller la voir? »

— Juliette n'est pas ici. Je l'ai laissée à Saint-Raphaël, avec les parens chez qui était ma femme.

— Oh! murmura Lizzie, avec le sentiment vague que l'absence de l'enfant rendait la situation plus difficile encore

Comme leur rencontre ressemblait peu à ce qu'elle avait imaginé !

— Je suis désolée pour elle ! bégaya-t-elle.

Deering, sans répondre, marcha lentement jusqu'au bout de l'atelier, et s'arrêta devant une toile posée sur le chevalet. C'était le paysage qu'il avait commencé l'automne précédent pour le Salon de mai. Mais il était resté inachevé, et Lizzie se demandait s'il y avait seulement touché, depuis le jour d'octobre où, debout près du chevalet, elle avait confessé son incapacité à discipliner Juliette. Deering eut peut-être la même pensée, car il eut un petit rire sec et se détourna du tableau en haussant l'épaule.

Le silence se prolongeait. Lizzie finit par se dire que, puisque son élève était absente, elle n'avait aucune raison de rester davantage. Deering s'approchait d'elle ; elle se leva et dit avec effort :

— Alors, je m'en vais. Vous me préviendrez quand elle reviendra.

Deering hésita encore, tordant toujours sa cigarette entre les doigts.

— Elle ne revient pas ; du moins pour le moment.

A ces mots, Lizzie crut défaillir. Tout allait donc être changé dans leur vie ? Mais oui, sans doute ! Comment avait-elle pu rêver qu'il en serait autrement ? Elle balbutia :

— Elle ne revient pas ? elle ne sera pas ici cet été ?

— Il est probable que non, puisque nos amis veulent bien la garder. Le fait est que je suis obligé d'aller en Amérique. Ma femme a laissé une petite propriété... quelques sous... Il faut que j'aille voir cela... pour l'enfant.

Lizzie restait debout devant lui, le cœur glacé.

— Je comprends, je comprends, répétait-elle, tout en sentant qu'elle comprenait de moins en moins.

— C'est bien ennuyeux d'avoir à décamper, reprit Deering, en jetant un regard maussade sur son atelier.

Elle leva lentement les yeux sur lui.

— Serez-vous longtemps parti ? demanda-t-elle timidement.

— Je ne peux guère savoir... C'est terriblement compliqué.

Il la regarda longuement, d'un air étrange.

— J'ai horreur de ce voyage, dit-il brusquement, comme se parlant à lui-même.

Lizzie sentit que des larmes lui montaient aux yeux. Son cœur éprouvait l'émoi particulier que lui causait toujours la voix de Deering. Elle mit la main devant ses yeux, d'un geste mécanique, et au même instant Deering lui tendit les bras. Elle s'y jeta, d'un élan subit, sentant qu'enfin la maison était à lui, qu'elle-même serait à lui s'il le voulait, et que jamais plus la présence obsédante de l'autre femme ne troublerait son bonheur.

Il releva sa voilette et couvrit son visage de baisers: « Voyons, petite bête, il ne faut pas pleurer! » lui dit-il.

III

Il sembla tout naturel à Lizzie que Deering, avant son départ, voulût la voir dans un lieu moins public que ceux qu'ils fréquentaient d'habitude. Elle trouva même, dans le fait qu'il en exprimait le désir, la preuve de sa tendresse profonde et respectueuse. Il était évident qu'un homme du caractère de Deering ne pouvait songer, dans les premiers jours de son veuvage, à s'engager dans une aventure légère. Si donc, à un pareil moment, il fallait à leurs propos une atmosphère de recueillement et de calme, cela devait tenir à des raisons qu'elle n'osait se formuler, mais qui l'agitaient d'un saint frémissement. Elle ne s'arrêta pas à objecter les convenances: dans l'état de crise où se trouvait Deering, c'eût été de la dernière vulgarité; les convenances sont des armes aux mains de l'innocence menacée: mais être en garde contre Deering!

Lizzie consentit donc sans peine à l'accompagner, la veille de son départ, au petit restaurant de la rive gauche où il l'avait priée de dîner avec lui. Et ce fut avec l'émotion grave d'une fiancée qu'elle descendit de son omnibus (elle n'avait pas permis qu'il vînt la prendre en fiacre), pour rejoindre l'élu qui guettait son arrivée au coin du pont de la Concorde.

Deering l'accueillit avec la même gravité attendrie, et le maître d'hôtel qui les introduisit dans un salon particulier n'aurait guère pu attribuer au motif habituel leur désir de s'isoler. Deering donna tranquillement les ordres, tandis que sa compagne se tenait menue et grave à côté de lui. Certes, elle ne voulait pas que son angoisse intime vînt ternir le bonheur de leur dernière réunion. Elle comprenait que Deering redoutait le

tristesse, et elle tenait à lui montrer qu'elle affrontait avec un gai courage l'imminente séparation, et saurait être tout entière à la joie de se trouver près de lui ; mais, comme toujours, elle attendait qu'il donnât le ton.

Plus tard, en évoquant ces minutes heureuses, elle en comprit toute l'exquise douceur. Elle n'était pas habituée au bonheur, mais Deering avait trouvé le secret de calmer l'inquiétude de son cœur, et d'affermir sa foi dans la destinée, dans tous les miracles de la destinée. Par-dessus tout, il imprima en elle la sensation qu'il y avait entre eux un pacte tacite et reconnu, que sa tendresse était une habitude de cœur qui n'avait pas besoin d'être confirmée par des paroles.

Tout ce qu'il lui disait par surcroît semblait donc un raffinement de tendresse, la floraison d'un sentiment profondément enraciné. Dans ces dispositions, les instincts de réserve se fondaient ; observer une attitude défensive eût été vulgaire ; seule la confiance était noble. Deering aurait pu tirer avantage de cette tendre casuistique du cœur. Mais après même que le couvert eut été enlevé et qu'ils restèrent seuls dans la petite pièce entresolée, dont l'unique fenêtre encadrait le remous sombre de la Seine, où tremblaient des lumières, il sembla demeurer, comme elle, sous le charme de mystiques influences. Lizzie le sentit plus profondément encore au long baiser d'adieu qu'il appuya sur ses lèvres et ses yeux. C'était sa fiancée, sa femme, qu'il embrassait ainsi, et s'il s'était avisé à cette minute de lui demander sa main, il l'eût presque offensée. Le pacte était suffisamment scellé par leur dernier regard.

Elle porta si loin cette pudeur du cœur qu'elle hésita même un instant quand Deering lui demanda de lui écrire. Certes, elle écrirait, mais surtout pour répondre aux lettres qu'elle recevrait de lui. Elle appréhendait si fort de l'accaparer, de chercher à prendre barre sur lui. Il serait occupé, absorbé, là-bas ; elle avait peur d'écrire à contretemps, de se montrer indiscrète.

— Indiscrète ? — Il eut un sourire. — Comment pourriez-vous être indiscrète, ma chérie, à l'égard d'un cœur sur lequel vous régnez seule ?

Il l'attira doucement à lui, et la regardant dans ses yeux brouillés de larmes heureuses, il ajouta, avec la tendre ironie qui lui était particulière : « Ma pauvre petite Lizzie, comme vous savez mal aimer ! »

Il parut suffisant à Lizzie de repousser l'accusation par un baiser; mais dans la suite, elle se demanda s'il n'avait pas eu raison. Était-elle réellement froide et formaliste, et les autres femmes donnaient-elles avec plus de prodigalité et d'abandon? Elle se rendit compte que chacune de ses réticences et de ses délicatesses pouvait passer pour des scrupules égoïstes et des pruderies mesquines, et à ce jeu elle employa bientôt toutes les ressources d'une casuistique surabondante.

Cependant, les premiers jours qui suivirent le départ de Deering s'illuminèrent pour elle d'une douce lumière réfractée, pareille à celle d'un crépuscule d'été. Lui, du moins, ne pouvait être taxé de réserve, ni de calcul, et les lettres d'adieu qu'il lui adressa du train et du paquebot retentissaient en elle en longs murmures qui semblaient l'écho de sa présence. Comme il l'aimait! et comme il savait le lui dire!

Elle n'était pas sûre de posséder la même habileté. Peu accoutumée à exprimer ses émotions intimes, elle flottait entre l'envie de lui raconter tout ce qu'elle sentait, et la crainte que ces détails ne lui parussent ennuyeux ou même ridicules. Elle ne perdait pas de vue cette idée, que ce qui était pour elle l'événement capital de son expérience devait paraître un simple épisode dans une existence prédestinée, comme celle de son ami, aux aventures romanesques. Tout ce qu'elle pourrait éprouver ou raconter serait mis en comparaison avec ce que d'autres femmes lui avaient déjà donné : de tous les points du globe, elle voyait voler vers Deering des lettres passionnées auprès desquelles ses pauvres petits billets devaient faire bien triste figure.

Mais après ces momens, il y avait des heures où elle relevait la tête et osait affirmer sa conviction intime qu'aucune femme n'avait jamais, autant qu'elle, aimé Deering, et n'avait dû par suite trouver de tels accens. Cette conviction en renforça une autre, moins solidement étayée, c'est à savoir que lui aussi, pour la même raison, avait dû trouver de nouveaux accens pour exprimer sa tendresse; et elle se persuada que les trois lettres qu'elle dissimulait dans son corsage, le jour, et cachait la nuit sous son oreiller, surpassaient non seulement en beauté, mais en qualité tout ce qu'il avait écrit pour d'autres yeux.

A tout le moins, durant les semaines qu'elle les porta sur son cœur, ces lettres lui donnèrent des sensations plus complexes et plus délicates que celles qu'elle avait jamais éprouvées en pré-

sence de Deering. Auprès de lui, il semblait toujours à Lizzie être sur une mer brillante et houleuse, qui la portait, mais dont l'éclat l'aveuglait: les lettres, en revanche, lui représentaient un lac paisible, sur lequel on pouvait se pencher et apercevoir le reflet du ciel en même temps que la vie aux formes innombrables qui se mouvait et glissait sous la surface des eaux. Elle s'émerveillait par-dessus tout de la richesse que recélait cette vie cachée. Chose incroyable, elle n'en avait eu jusque-là aucun soupçon! Aveuglément, elle avait suivi la petite route étroite de l'habitude, comme un voyageur qui gravit un sentier un jour de brouillard, et tout à coup se trouve sur un rocher au grand soleil, entre l'immensité du ciel et les abîmes des vallées. Le plus étrange, c'est que tous les gens d'alentour, — le petit monde de la pension Clopin, — semblaient suivre le même morne sentier, uniquement occupés des cailloux qui blessaient leurs pieds, sans pressentir le ciel qui resplendissait au delà du brouillard!

Il y avait des heures d'exaltation où elle aurait voulu crier ce que l'on aperçoit du sommet, et des heures d'abattement où elle se demandait pourquoi la chance avait ainsi guidé ses pas, au lieu que d'autres, non moins dignes de bonheur, tâtonnaient et trébuchaient dans l'obscurité. En particulier, elle ressentait une pitié aussi profonde que soudaine pour les deux ou trois autres jeunes filles de la pension Clopin, des jeunes filles plus âgées, plus apaisées, moins vivantes qu'elle, et par cela même plus spécialement désignées à sa sympathie. Sauraient-elles jamais? Avaient-elles jamais su? Voilà les questions qui la hantaient lorsqu'elle croisait ses compagnes sur l'escalier, qu'elle les voyait en face d'elle à la salle à manger, qu'elle prêtait l'oreille à leur insipide bavardage dans le salon glacial et mal éclairé. L'une de ces demoiselles était Suissesse, l'autre Anglaise; une troisième, Andora Macy, était une Américaine des États du Sud, qui apprenait le français avec l'ambition de faire partager un jour sa science aux élèves d'un pensionnat de Géorgie.

Andora Macy était pâle, maigre, flétrie. Elle avait l'accent traînard du Sud: dans sa conduite une audace puérile alternait avec des accès d'orgueilleuse timidité. Elle soupirait après les hommages, et redoutait les insultes; et cependant elle semblait se rendre compte qu'il n'était pas dans son lot d'éprouver l'une ou l'autre de ces sensations extrêmes, mais qu'elle devait se ré-

signer à ne les connaître qu'à travers les expériences de ses amies plus favorisées.

C'est peut-être pour cette raison qu'elle portait un intérêt mêlé d'envie à Lizzie West qui, au début, l'avait tenue à distance, voyant en elle une morne image de son propre avenir, mais qui maintenant comprenait tout d'un coup à quel point elle était digne de pitié.

IV

La chambre d'Andora Macy était contiguë à celle de miss West, et la jeune Américaine venait souvent se réfugier chez Lizzie, lorsque le couvre-feu précipité de Mme Clopin avait chassé les pensionnaires du salon. Certain soir qu'elle frappait ainsi à la porte de Lizzie, cette dernière, lasse d'une longue journée de leçons, commençait déjà à se dévêtir ; mais elle était dans une trop grande veine d'indulgence pour ne pas crier : « Entrez ! » A l'instant où miss Macy franchissait le seuil, Lizzie sentit que la première lettre de Vincent Deering, — la lettre écrite dans le train, — avait glissé de son corsage.

Miss Macy, voyant un papier à terre, se précipita pour le ramasser. Lizzie se baissa également, dans un mouvement de jalousie instinctive, mais non pas assez vite pour devancer Andora. Lizzie comprit alors que son amie avait vu glisser la lettre, et brodait déjà là-dessus tout un roman.

Elle rougit d'agacement : « C'est trop bête de ne pas avoir de poche ! Si l'on reçoit une lettre en sortant le matin, il faut la porter dans son corsage toute la journée ! »

Miss Macy leva vers elle un regard attendri : « Votre cœur l'a réchauffée, » murmura-t-elle en lui tendant à regret le billet.

Lizzie sourit, car elle savait que c'était la lettre qui avait réchauffé son cœur. Pauvre Andora Macy ! Elle ne pourrait jamais savoir ! Jamais son sein glacé ne s'enflammerait à un tel contact ! Lizzie la regarda avec une douce commisération, en déplorant l'injustice du sort.

Le lendemain soir, en rentrant, elle trouva Andora dans le vestibule : « J'ai pensé que vous me sauriez gré de vous remettre ceci en mains propres, » murmura la confidente d'un air entendu, en remettant une enveloppe à Lizzie. « Je n'ai pas voulu

la laisser traîner sur la table avec les autres. » C'était la lettre que Deering avait écrite sur le paquebot.

Lizzie rougit jusqu'aux yeux, mais n'en voulut point à Andora de sa pénétration. Pour rien au monde elle n'aurait soufflé mot de son bonheur, mais il ne lui déplaisait pas de le voir deviné ; et sa pitié pour Andora faisait place à la joie d'user de la détresse de la pauvre fille comme d'un miroir où se reflétait sa propre allégresse.

Deering écrivit encore une fois en arrivant à New-York : une lettre longue, tendre, pleine de regrets, sans précision sur ses projets, très explicite sur son amour. Lizzie était dans le ciel. Chaque syllabe s'inscrivait dans sa chair ; seulement, elle aurait été plus heureuse si Deering avait parlé plus clairement de l'avenir.

Cela viendrait, sans doute : il fallait lui laisser le temps de se retourner et d'aviser. Elle comptait les jours qui devaient s'écouler avant qu'elle pût recevoir une nouvelle lettre. Dès le matin, elle descendait furtivement au salon consulter les journaux et se renseigner sur la date d'arrivée du prochain courrier d'Amérique. Ce jour béni arriva enfin. Elle expédia distraitement sa besogne quotidienne, tâchant de cacher son impatience par les caresses qu'elle prodiguait à ses élèves. Il était plus aisé, dans l'état où elle se trouvait, de les embrasser que de retenir leur attention sur la grammaire.

Ce soir-là, arrivée au seuil de la pension Clopin, son cœur battait si violemment qu'elle dut s'appuyer un instant à la porte avant d'entrer. Mais sur la table du vestibule où était déposé le courrier, il n'y avait pas d'enveloppe à son adresse. Elle parcourut les lettres d'une main fébrile, et le cœur lui manquait, comme il lui était arrivé parfois en rêve, quand elle croyait rouler au bas d'un escalier sans fin, — ce même escalier, au sommet duquel elle avait cru voler, lorsqu'elle gravissait la longue côte conduisant à la porte de Deering! Une idée la frappa subitement : Andora avait dû prendre sa lettre et la lui garder. D'un bond, elle fut sur le palier, à la porte de miss Macy.

— Vous avez une lettre pour moi, n'est-ce pas? dit-elle, haletante.

Miss Macy la prit dans ses bras :

— Vous attendiez une lettre, chérie?

— Je vous en prie, donnez-la-moi, s'écria Lizzie, l'œil courroucé.

— Mais je n'en ai pas. Il n'y avait pas ombre de lettre pour vous.

— Je suis sûre que si. Il doit y en avoir une ! cria Lizzie en frappant du pied.

— Mais, ma chérie, j'ai regardé et il n'y avait rien!

Jour après jour, pendant les semaines qui suivirent, la même scène recommença avec d'innombrables variantes. Le premier moment d'humiliation passé, Lizzie ne fit aucun effort pour cacher son anxiété à miss Macy, et la tendre Andora fut chargée de surveiller l'arrivée du facteur et d'épier la bonne, coupable peut-être de négligence ou de malveillance. Mais toutes ces précautions demeurèrent sans effet; il ne vint aucune lettre de Deering.

Durant la première quinzaine, Lizzie, pour excuser son ami, inventa les sophismes les plus ingénieux; elle admirait plus tard les raisons qu'elle avait pu découvrir du silence de Deering : par momens, elle allait jusqu'à trouver tout naturel qu'il ne lui écrivît pas. Il n'y avait qu'une possibilité que son intelligence n'admît pas : la possibilité que Deering l'eût oubliée, que cet épisode se fût effacé de son esprit comme un souffle s'efface d'un miroir. Elle chassait résolument cette pensée, comprenant que si elle lui donnait accès, sa vie n'aurait plus de pivot, et qu'elle n'aurait plus alors aucune raison de se lever le matin et de se coucher le soir...

Si elle avait eu le loisir de s'abandonner à ses angoisses, elle n'aurait peut-être plus eu la force de les maîtriser. Mais elle devait se raidir et travailler; il fallait payer la blanchisseuse, puis la note de Mme Clopin, et tous les menus frais avec lesquels, malgré ses habitudes modestes, elle avait à compter. La terreur de la maladie et de ses conséquences l'excitait à travailler pendant qu'elle en avait la force. Elle se rappelait à peine le temps où elle avait vécu libre de ces appréhensions; elles faisaient à présent partie de sa nature, et la maintenaient debout quand les autres stimulans lui manquaient. Dans la médiocrité monotone de son existence, la mort n'était pas ce qui la tourmentait; elle redoutait bien plus la maladie, la possibilité d'être à la charge des autres.

Pendant les premières semaines, elle écrivit lettre sur lettre

à Deering, le suppliant de lui envoyer un mot, un signe de vie, quel qu'il fût. Elle qui, dès le premier jour, avait évité avec tant de soin tout ce qui aurait pu lui donner l'apparence de réclamer un droit sur son ami, — elle s'accusait maintenant d'avoir été trop exigeante, d'avoir essayé d'exercer une sorte de mainmise sur l'avenir de Deering. Sans doute avait-elle froissé, par quelque manque de délicatesse, la sensibilité rétractile du peintre. Elle comprenait maintenant qu'elle aurait dû s'en tenir à son rôle, rester la « petite amie, » l'âme simple où le génie tourmenté aime à trouver un refuge. Au lieu de cela, elle avait dramatisé leurs rapports, exagéré sa propre importance, prétendu même partager avec lui la première place sur la scène, au lieu de se contenter d'être une figurante ou une choriste.

Mais, tout en se disant que son aventure n'était évidemment qu'un incident sans portée, et que pour Deering il ne saurait être autre chose, elle restait convaincue de la sincérité du sentiment éphémère qu'il avait éprouvé. Rien dans sa conduite n'avait dénoté le viveur en quête d'une facile « victoire. » Pendant un temps il avait eu réellement besoin de sa présence, et s'il gardait aujourd'hui le silence, c'est peut-être afin qu'elle ne se méprît pas sur la nature et la durée possible de ce besoin. Il voulait lui épargner la douleur d'un espoir chimérique.

Aux yeux de Lizzie, l'amour n'allait pas sans la plus grande liberté laissée à l'objet aimé. Elle ne pouvait le concevoir exigé comme un dû ou imposé par une contrainte. S'en expliquer clairement avec Deering devint pour elle une nécessité irrésistible, et dans une dernière lettre très brève elle l'affranchit, en termes nets, de toutes les obligations sentimentales que ses lettres précédentes auraient pu lui imposer. Dans ces lignes elle s'accusait, sur un ton légèrement ironique, d'avoir laissé un simple badinage tourner au romanesque; et elle trouva, pour parler de la fragilité des sentimens tendres, des paroles tellement railleuses et désenchantées que Deering, en lui répondant sur un autre ton, eût paru jouer le rôle d'un fat ou d'un sentimental. Elle terminait gentiment en souhaitant de voir se continuer entre eux le commerce de bonne camaraderie qu'elle affirmait avoir « toujours compris » être la base de leur mutuelle sympathie. Cette lettre lui sembla en parfaite harmonie avec l'idée que Deering devait se faire de la conduite d'une femme du monde; et elle trouva une joie amère à la pensée de

lui apparaître pour la dernière fois sous cette forme distinguée. Mais elle ne devait jamais savoir l'effet que l'apparition avait produit, car cette lettre, comme celles dont elle cherchait à pallier l'impression, demeura sans réponse...

V

Deux années environ s'étaient écoulées.

Le soleil de printemps, sous la fraîcheur duquel Lizzie West avait tant de fois gravi dans la poussière les hauteurs de Saint-Cloud, de nouveau luisait au-dessus de la jeune fille, mais la scène et le décor avaient changé.

C'était aux Champs-Élysées, chez Laurent ; les rayons filtraient à travers la tête des marronniers sur le gravier des allées. Miss West, assise à une table dans cette enceinte élégante, arborait un chapeau mieux à même de soutenir l'examen que ceux dont s'abritait jadis l'institutrice de Juliette Deering.

La toilette était en rapport avec la coiffure, et l'une comme l'autre marquaient le rang d'une personne qui, entre mille loisirs, a celui de déjeuner chez Laurent un jour de vernissage. Ses compagnons des deux sexes confirmaient l'impression par leur mise et leurs manières ; c'étaient de ces riches Américains, dont tout l'effort est de n'omettre aucun rite de la grande vie désœuvrée de Paris. Andora Macy elle-même, assise en face de miss West, comme pour l'assister dans son rôle de maîtresse de maison, reflétait discrètement en gris et mauve cette note de fête.

Cet air de fête semblait frapper particulièrement un homme attablé seul à l'angle le plus reculé du jardin, et dont les yeux ne quittaient pas le groupe ; mais le fait de déjeuner chez Laurent en compagnie élégante n'avait pour miss West rien d'insolite, sinon la petite excitation que la présence de M. Jackson Benn commençait à communiquer à ces réunions.

— C'est extraordinaire comme vous vous y êtes habituée, observait Andora Macy dans les premiers jours de cette vie nouvelle.

En effet, Lizzie West s'était un matin réveillée riche, par l'héritage d'un vieux cousin avare dont le testament avait été, quand elle était tout enfant, un sujet de plaisanteries sans fin et de conjectures dans son imprévoyante famille. Le vieil Hezron Mears n'avait jamais donné signe de vie à ses parens pauvres ;

peut-être s'était-il à peine rendu compte qu'il couchait les West sur son testament; mais, selon la coutume américaine, il n'avait pas manqué de partager scrupuleusement entre sa parenté ses millions accumulés. C'est donc par un simple accident généalogique que Lizzie, tombant juste dans le cercle d'or, se trouva posséder une fortune suffisante pour la délivrer des interminables perspectives de la pension Clopin.

Au début, le soulagement lui avait paru immense; toutefois, elle s'aperçut bientôt que cet événement avait détruit son premier univers sans lui en refaire un autre. Sur les ruines de son ancienne existence s'épanouissait la fleur unique qui avait égayé sa route; mais, hormis le sentiment du bien-être présent et la sécurité du lendemain, son existence reconstituée ne faisait fleurir aucune joie comparable. Elle avait fondé de grands espoirs sur ce qu'elle pourrait se reposer, voyager, regarder autour d'elle, avant tout être « gentille, » avec toutes les délicatesses féminines, pour ses compagnes moins avantagées; mais on aurait dit que plus elle élargissait le champ de ses rêves, plus elle prenait conscience du vide de sa propre vie. Ce n'est qu'en acquérant des loisirs qu'elle se rendit pleinement compte de ce qui lui manquait.

Pour combler le vide de ses journées, elle s'attachait à multiplier et diversifier ses sensations; elle était comme un propriétaire qui, ayant à installer sa maison, entasserait dans les pièces des meubles de rencontre pris « à condition. » C'est en vue d'une expérience de ce genre qu'elle avait arrêté son attention sur M. Jackson Benn, et les efforts d'imagination par lesquels Lizzie cherchait à le trouver de son goût étaient secondés par la tendre complicité d'Andora, et le sourire approbateur de ses cousins. Lizzie se gardait de décourager ces tentatives : elle supportait sereinement les allusions d'Andora à la passion de M. Benn, et les détails sur la situation de fortune du jeune homme que Mrs Mears ne manquait pas de glisser à l'occasion. Tant mieux, s'ils parvenaient à draper ces épaules carrées dans les voiles embrumés du sentiment : Lizzie observait et écoutait, sans trop croire au miracle, et l'espérant peut-être un peu.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil! Les Français ont une façon de vous dévisager! Est-ce que cela ne vous agace pas, Lizzie? s'exclama tout à coup Mrs Mears, en ramenant son boa de plume d'un geste pudique. Mrs Mears était encore à l'âge

où ses compatriotes goûtent à plein le danger de s'exposer aux regards des effrontés Gaulois.

Lizzie était à ce moment plongée dans la contemplation de M. Benn; elle examinait ses joues rondes et poupines, ses mâchoires carrées et bleuâtres posées sur un col droit. Elle leva les yeux.

— Est-ce qu'on me regarde? demanda-t-elle avec un sourire.

— Surtout, ne vous retournez pas! Là-bas, juste entre les rhododendrons, le grand blond qui est seul à cette table. Réellement, Harvey, vous devriez parler au maître d'hôtel; mais dans un pareil endroit, on ne fera, je suppose, que se moquer de vous, conclut avec un frisson Mrs Mears.

Son mari, comme sûr d'avance d'un tel résultat, continua tranquillement à disséquer son aile de poulet; mais M. Benn sentit qu'il devait peut-être à la situation de se montrer plus pointilleux; il tourna sévèrement la tête dans la direction indiquée par le regard de Mrs Mears.

— Qui? Cet individu qui est seul là-bas? Mais ce n'est pas un Français, — c'est un Américain, énonça-t-il, avec une visible détente des muscles.

— Oh! murmura Mrs Mears, assez désappointée; et M. Benn poursuivit négligemment: — Il a fait la traversée avec moi; c'est une espèce d'artiste, un nommé Deering. C'est moi qu'il regarde, je parie; il se demande si je vais le reconnaître. — Tiens! comment allez-vous? — Et vous? — Mais oui, certainement, avec plaisir: mes amis, Mrs Harvey Mears, M. Mears; mes amies, Miss Macy et Miss West.

— J'ai le plaisir de connaître miss West, dit en souriant Vincent Deering.

VI

Malgré ce sourire, Lizzie avait vu, au premier regard, combien il était changé; l'impression s'aviva à en devenir douloureuse, lorsque, quelques jours plus tard, en réponse à un billet qu'elle reçut de lui, elle accepta de le recevoir.

Dire que ce papier, la première réponse à ses lettres, arrivait, au bout de trois ans, trois longues années! Et sous quelle forme! Quelques brèves lignes banales, où perçoit toutefois le malaise de conscience, au soin avec lequel Deering évitait

d'employer le langage d'autrefois! Tout en lisant, son esprit revenait aux lettres rêvées, aux réponses incomparables qu'elle avait composées sous son nom. Il n'y avait rien d'incomparable dans les phrases conventionnelles qu'elle avait sous les yeux; mais ses nerfs assoupis se mirent à vibrer de nouveau au contact de ce papier qu'il avait touché, et elle jeta le billet au feu avant d'oser écrire la réponse.

Maintenant que Deering se trouvait de nouveau en personne devant elle, il redevenait le seul point vivant de sa vie consciente. Une fois de plus, son âme tourmentée défaillait et se fondait mystérieusement dans l'être, si connu et en même temps si inconnu, qui se tenait de l'autre côté de la cheminée. Elle était encore Lizzie West, il était encore Vincent Deering, mais entre eux roulait le Styx, et elle n'apercevait son visage qu'à travers le brouillard du fleuve. Elle lisait à regards furtifs sur son visage, plus encore qu'elle n'apprenait par ses paroles, l'histoire des chutes et des rancœurs qui avaient peu à peu ravagé sa noble beauté. Il lui était impossible, plus tard, de retrouver dans sa mémoire le détail précis de ce qu'il avait raconté; la seule chose dont elle eût un souvenir net était l'effort douloureux que ce récit lui avait coûté à faire.

Confusément, toutefois, elle comprenait qu'il avait dû trouver, en débarquant en Amérique, le petit avoir de sa femme notablement diminué; que, tandis qu'il s'attardait là-bas à réaliser le peu qui restait, il avait trouvé le moyen de vendre une toile ou deux, et avait même un instant connu la vogue, recevant des commandes et louant un atelier. Mais sans qu'on pût s'expliquer pourquoi, la veine avait tari, ses tableaux lui étaient restés sur les bras, la maladie était venue, avec son lamentable cortège de dettes, et avait bientôt dispersé ses maigres ressources. Puis une période d'éclipse, pendant laquelle elle entrevoyait qu'il avait dû faire flèche de tout bois, accepter un emploi chez un entrepreneur de décorations, dessiner des papiers peints, illustrer des articles de magazines, et même, servir de racoleur pour un nouveau restaurant. Ces faits sans suite étaient reliés par un fil ténu d'allusions personnelles : amis compatissans (sa jalousie devinait qu'il s'agissait de femmes), ennemis sourdement acharnés. Mais fidèle à ses habitudes de « correction, » il évitait avec soin de citer aucun nom, et la laissait tâtonner à l'aveugle et avec effroi dans une foule étrange

et pressée où il ne semblait pas y avoir de place pour un petit être frêle et farouche comme était Lizzie.

En écoutant Deering, sa propre angoisse s'effaçait devant le sentiment intolérable de cette misère. Rien de ce qu'il avait dit n'expliquait ou n'excusait sa conduite vis-à-vis d'elle; mais il avait souffert, il avait été seul, humilié, et dans un brusque élan d'instinct maternel elle sentit que rien ne peut justifier un ordre de choses qui rend possibles de telles abominations. Elle n'aurait pu dire pourquoi; elle savait seulement que cela faisait trop de mal de le voir souffrir.

Peu à peu, elle se rendit compte que, si elle faisait ainsi abstraction de son grief personnel, cela venait de ce qu'elle avait sans retour possible réglé son avenir. Elle était heureuse d'avoir décidé, — car elle sentait maintenant qu'elle l'avait décidé, — qu'elle épouserait Jackson Benn. Au moins, ce parti une fois pris, elle avait le détachement qu'il fallait pour examiner le cas de Vincent Deering. Sa sécurité personnelle lui assurait l'impartialité requise, et lui permettait de s'attarder aussi longuement qu'il lui plairait sur les dernières lignes d'un chapitre dont, par un acte délibéré, elle avait elle-même fixé le terme. Toutes les hésitations qu'elle aurait pu avoir quant au caractère définitif de cette décision tombèrent devant le besoin pressant de la faire connaître à Deering; et lorsque celui-ci interrompit le récit de ses souvenirs pour dire en soupirant : « Mais il vous est aussi arrivé bien des choses! » elle songea moins à sa nouvelle fortune qu'au protecteur auquel elle était sur le point de confier sa destinée.

— Oui, bien des choses, depuis trois ans, répondit-elle.

Deering était assis, penché en avant, les yeux doucement fixés sur les siens; et à côté de cet homme fin et pâle, elle imaginait la silhouette massive de M. Jackson Benn, la carrure de ses épaules, exagérée encore par la coupe de son veston noir, son grand col éblouissant, soutenant ses joues poupines et son menton bleu. Puis la vision disparut aux premiers mots de Deering.

— Trois ans, reprit-il, semblant rêver. Je me suis si souvent demandé ce que ces trois ans vous apportaient!

Elle releva la tête, prise d'une rougeur subite et d'inquiétude de le voir se départir de son tact habituel, et glisser aux personnalités.

— Vous vous l'êtes demandé? dit-elle, vite ressaisie, et avec un sourire.

— En pouvez-vous douter? — Son regard resta posé sur elle. Oui, voilà sans doute ce que vous avez pensé de moi.

Elle eut envie de lui répondre : « Ma foi, je n'ai pas du tout pensé à vous, » mais la peur de déshonorer ses chers souvenirs la retint. S'il était de bon goût, pour Deering, d'ignorer, il ne saurait être de bon goût, pour elle, de renier.

— Voilà donc l'opinion que vous aviez de moi? Elle entendit qu'il répétait ces mots avec une insistance attristée. Alors, relevant vivement la tête, elle prononça résolument :

— Que pouvais-je penser? Je n'ai pas reçu un mot de vous.

Si elle avait attendu, et peut-être espéré l'embarrasser avec cette réponse, le regard tranquille dont il l'accueillit prouva qu'elle avait mal calculé.

— C'est vrai, vous n'avez pas eu un mot de moi. J'ai observé mon vœu.

— Votre vœu?

— Que vous ne recevriez pas un mot, pas une syllabe. Oh! je l'ai observé rigoureusement.

Le cœur de Lizzie se mit à battre avec un bruit qui résonnait à ses oreilles couvrant de son vacarme la petite voix grêle de la raison, qu'elle tâchait vainement de discerner.

— Qu'est-ce que c'est que ce vœu? Pourquoi ne devais-je pas recevoir un mot de vous?

Il était assis, sans un geste, la tenant sous son regard, un regard si doux, qu'il semblait presque pardonner.

Puis, brusquement, il se leva, et vint s'asseoir tout auprès d'elle, comme si rien entre eux n'avait été changé; et Lizzie instinctivement se retira un peu; mais il ne parut pas remarquer ce geste et la quitta enfin des yeux, pour jeter lentement un regard circulaire sur le petit salon.

— C'est charmant, ici. Oui, les choses ont changé pour vous, dit-il.

L'instant d'avant, elle souhaitait qu'il évitât la faute d'un retour vain sur le passé. C'était comme si toute sa tendresse d'autrefois eût redouté de le voir tellement à son désavantage, et se fût dressée pour le défendre contre ce péril. Mais sa façon d'éluder l'exaspérait, et soudain elle eut la tentation irraisonnée de l'attaquer face à face, avec ses propres armes.

Toutefois, avant qu'elle ait pu répéter sa question, il en posa une autre.

— Alors, vraiment, vous avez pensé à moi? Pourquoi avez-vous peur de l'avouer?

L'imprévu de ce défi lui arracha un cri d'indignation.

— Est-ce que mes lettres n'étaient pas assez claires?

— Ah! vos lettres...

Lizzie le regardait dans les yeux, fixement, courroucée; mais Deering ne montrait pas le moindre embarras, il semblait impassible; seulement, son regard exprima un peu plus de tristesse.

— Elles m'ont suivi partout, vos lettres; je ne m'en suis jamais séparé, dit-il.

— Cependant, vous n'y avez jamais répondu...

A la fin, le reproche trembla sur ses lèvres.

— Cependant, je n'y ai jamais répondu...

— Les avez-vous seulement lues?

Elle voulait lui infliger l'angoisse qui la torturait, comme si elle avait pu s'en délivrer en la lui imposant.

Deering parut à peine entendre sa question. Il changea simplement un peu d'attitude, s'inclina de façon à se rapprocher légèrement, mais sans chercher à rappeler par le moindre geste les privilèges qu'une telle intimité impliquait autrefois.

— Il y avait dans vos lettres des choses magnifiques, admirables, dit-il avec un sourire.

Elle se raidit sous ce sourire.

— Vous avez attendu trois ans pour me le dire!

Il la regarda gravement, avec surprise.

— Et vous m'en voulez de vous le dire, même aujourd'hui?

Ses parades étaient véritablement incroyables! Elle en demeurait interdite, avec l'impression qu'elle frappait dans le vide, et avec un désir désespéré, presque haineux, de l'acculer au mur et de l'y clouer.

— Non. Seulement, je m'étonne que vous preniez la peine de le dire, quand, sur le moment...

Brusquement, il ne se déroba plus, et lui fit la surprise d'accepter la lutte sur son propre terrain.

— Quand, sur le moment, je ne l'ai pas fait?... Mais comment l'aurais-je pu, sur le moment?

— Pourquoi ne le pouviez-vous pas? Vous ne me l'avez pas encore expliqué.

Il jeta de nouveau sur elle un regard de résignation désarmante.

— Est-ce nécessaire ? Ma triste histoire ne vous a-t-elle pas tout expliqué ?

— Expliqué pourquoi vous n'avez jamais répondu à mes lettres ?

— Oui, dès l'instant que je ne pouvais y répondre que d'une seule manière : en protestant que je vous aimais et que je brûlais de vous revoir.

Il y eut un long silence ; lui, résigné, dans l'attente ; elle, occupée à rajuster follement les morceaux de son passé détruit.

— Alors, vous prétendez que si vous n'avez pas écrit...

— C'est que j'ai découvert, en débarquant en Amérique, que j'étais pauvre ; que la fortune de ma femme avait fondu ; que tout ce que je pouvais gagner suffirait à peine, — je suis si mal doué à cet égard, — pour nourrir et habiller ma fille. C'était comme si une porte de fer eût été subitement fermée entre nous.

Lizzie, toute haletante, se sentit forcée dans ses derniers retranchemens. « Au moins, vous auriez pu me dire, m'expliquer... Croyez-vous que je n'aurais pas compris ? »

Il n'hésita pas.

— Vous auriez compris. Mais il y avait autre chose.

— Quoi donc ? dit-elle, les lèvres tremblantes.

— C'est extraordinaire que vous ne saisissiez pas ! C'est bien simple : je ne pouvais pas vous écrire cela. Tout, mais pas cela !

— Et alors vous avez préféré me laisser souffrir ?

Il y eut un accent de reproche dans les yeux de Deering. « Je souffrais, moi aussi. »

C'était le premier appel direct qu'il adressât à sa compassion, et Lizzie, pendant un instant, sentit que le frêle équilibre de ses sympathies vacillait, et qu'elle allait tourner à l'ironie méprisante. Mais l'impulsion déjà donnée fut réprimée par une autre sensation. Une fois de plus, elle prit conscience d'un fait avec lequel, Deering absent, elle avait toujours négligé de compter : le fait de la différence profonde, irréductible, entre l'image qu'elle se faisait de lui, et la réalité qu'elle percevait, de la mystérieuse transformation produite dans son jugement par l'inflexion de sa voix, le regard de ses yeux, l'action complexe et absorbante de sa personnalité. Elle avait une phrase qui exprimait bien cette

manière d'être : quand elle se reprochait, autrefois, « de ne pouvoir se souvenir de lui, » tant la vue de sa personne surpassait le portrait autour duquel sa fantaisie tissait tant de merveilles. Si brillant et vivant que fût le portrait, il devenait une grise abstraction lorsque Deering lui-même se montrait ; et dans l'occurence, l'effet fut immédiat : Lizzie ressentit le malheur possible de Deering avec une intensité auprès de laquelle sa propre douleur pâlissait.

— J'ai souffert horriblement, répéta-t-il, et d'autant plus que je ne pouvais faire un signe, que je ne pouvais crier ma misère. Il n'y avait pas d'autre issue pour moi, — me taire, et souhaiter que vous puissiez me haïr.

Le sang afflua au visage de Lizzie.

— Vous haïr ! Vous avez souhaité que je pusse vous haïr ?

Il quitta son siège et, s'approchant tout à fait, lui prit doucement la main : « Oui, parce que je voyais à vos lettres que sans cela vous seriez encore plus malheureuse. »

La main de Lizzie s'était abandonnée à l'étreinte réchauffante de Deering, et la pauvre petite âme tumultueuse se trouva subitement baignée de douceur.

— Et je comptais bien tenir la parole que je m'étais donnée, poursuivit-il, en relâchant doucement son étreinte. Je comptais même la tenir encore, après que le hasard des événemens m'eut refoulé sur votre route ; mais lorsque je vous ai vue l'autre jour, je me suis rendu compte que ce qui avait été possible loin de vous, devenait impossible auprès de vous. Comment aurais-je pu vous voir et supporter d'être haï de vous ?

Il s'était écarté, sans se rasseoir. Il se tint debout, à quelque distance, la main sur le dossier d'une chaise, dans l'attitude de quelqu'un qui s'apprête à se retirer.

Le cœur de Lizzie se serra. Ainsi, il s'en allait, et c'était là son adieu. Il s'en allait, et elle ne trouva pour le retenir qu'à bégayer étourdiment : « Je n'ai jamais eu de haine contre vous. »

Il la considéra et sourit faiblement.

— Il n'est pas nécessaire, en tout cas, que vous me haïssiez à présent. Le temps et les circonstances m'ont rendu si peu redoutable ! Voilà précisément pourquoi j'ai osé revenir. Et je voulais vous dire combien je me réjouis de ce qui vous est arrivé d'heureux. C'est le seul obstacle que je ne puisse me résoudre à souhaiter de voir disparaître entre nous.

Lizzie se taisait. Tandis qu'elle écoutait, brusquement surgit le spectre de M. Jackson Benn. Il était là, de nouveau, entre elle et Deering, droit et courroucé, mais moins réel et plus flou que tout à l'heure, avec un regard dans ses petits yeux durs qui implorait désespérément une réincarnation.

Deering poursuivait ses phrases d'adieu.

— Vous êtes riche, maintenant... vous êtes libre, vous vous marierez.

Dans le vague, elle perçut qu'il lui tendait la main.

— Il n'est pas vrai que je sois fiancée, s'écria-t-elle.

C'étaient bien les derniers mots qu'elle eût voulu prononcer, et c'est à peine si elle s'était rendu compte qu'elle les prononçait; mais elle sentit toute sa volonté soudainement concentrée dans l'impulsion irrésistible de répudier et rejeter à tout jamais les droits réclamés par le fantôme de Jackson Benn.

VII

Andora Macy avait la ferme conviction que tout, dans la charmante petite maison des Deering à Neuilly, devait servir de jouet à leur fils.

La maison était pleine de jolies choses fort impropres à cette fin, mais les caprices de l'enfant étaient sacrés pour miss Macy, et Lizzie avait facilement le dessous quand il s'agissait de défendre ses biens contre de tels alliés. Même, elle était parfois tentée d'adopter la classification de son amie, qui divisait les objets d'art en deux catégories, ceux que l'on pouvait sucer et les autres. Le plus souvent, elle se contentait de substituer à l'objet convoité par son fils un autre moins précieux et moins fragile. Ce fut le cas un beau matin de printemps, qui se trouvait précisément être le second anniversaire du petit.

— Tiens, chéri, fit-elle, ses lèvres appuyées contre les boucles blondes de l'enfant, tandis qu'elle dégageait de ses menottes une gracieuse figurine de Chelsea, n'as-tu pas envie d'avoir cette jolie chose là-bas qui brille?

Et elle attira l'attention de son fils sur un sachet brodé qu'Andora tenait à la main.

Les deux amies se trouvaient dans le boudoir de Lizzie. Dans la coquette villa de Neuilly, où les Deering s'étaient installés après leur mariage, Lizzie avait fait choix de cette pièce parce

qu'elle était au-dessous de l'atelier, et qu'elle y entendait le pas de son mari marchant de long en large devant son chevalet. Ç'avait été une joie pour Lizzie de faire construire cet atelier pour Deering, mais le pas qu'elle aimait s'était fait entendre moins régulièrement qu'elle n'eût pu l'espérer. Depuis trois ans, en effet, qu'ils vivaient heureux ensemble, il n'avait pas encore repris le travail auquel ce bonheur inespéré aurait dû l'encourager; mais même quand elle ne l'entendait pas, elle le savait là, au-dessus de sa tête, étendu sur le vieux divan de Saint-Cloud et fumant d'innombrables cigarettes, tandis qu'il parcourait les journaux; et le fait de le savoir là lui causait toujours la même joie qu'au premier jour.

Lizzie, ce matin-là, avait mieux à faire que de feuilleter les journaux. Elle avait conservé ses habitudes d'ordre et d'activité, et n'avait pu encore se faire au laisser-aller souriant de son mari. Elle avait d'abord attribué l'insouciance de Deering au désordre permanent de son premier ménage, puis elle avait compris que, tout en jouissant de sa bienfaisante direction, qui lui laissait tout le loisir voulu, il n'aurait jamais la volonté de reprendre son travail. Il aimait que les alouettes lui tombassent toutes rôties dans la bouche, mais les satisfactions que lui procurait le génie domestique de sa femme ne diminuaient en rien son inconscience.

Cette légèreté entraînait même parfois des conséquences imprévues. Ce jour-là, les deux femmes étaient occupées à vider trois vieilles malles de Deering, qu'il n'avait jamais voulu déballer et que sa femme avait fait porter chez elle en désespoir de cause. Ces colis fatigués étaient arrivés, quelques mois auparavant, des États-Unis où ils étaient restés en gage dans une pension de New-York. Lizzie, ayant appris par une lettre de la propriétaire que le compte de son mari était en souffrance, s'était empressée de le régler. La jeune femme avait trop l'habitude des difficultés d'argent pour voir une humiliation dans le fait que son mari eût contracté des dettes, mais il répugnait à son sens de l'ordre qu'il n'eût pas songé à les éteindre depuis son mariage. Deering accepta les remontrances de sa femme avec sa bonne grâce habituelle, et lui laissa le soin d'envoyer le mandat libérateur, bien que, par un sentiment délicat, elle lui eût ouvert dans une banque un compte qui assurait son indépendance. C'était de bon cœur que Lizzie avait

réglé cet arriéré. Elle savait que, si son mari lui en avait délégué le soin, c'était par paresse et non pour tirer parti de sa générosité. Deering n'était nullement grisé par sa nouvelle situation de fortune; il n'en était devenu ni avare ni prodigue. Il était simplement trop paresseux pour envoyer le chèque, comme il avait été trop paresseux pour se rappeler la dette que ce chèque eût éteint.

— Non, mon chéri! Non! s'écriait Lizzie en élevant hors de portée le bibelot de Chelsea! Voyez donc, Andora, si vous ne pouvez pas lui trouver quelque chose dans ce fouillis. Où est le sachet que vous aviez à la main tout à l'heure? Je crois qu'il pourrait le mettre dans sa bouche sans inconvénient.

Miss Macy, le sachet à la main, se releva en trébuchant sur le monceau de vêtemens et de défroques d'atelier qui encombraient la pièce.

Elle s'arrêta en admiration devant le groupe formé par la mère et l'enfant.

— Voyez donc : il cherche à l'attraper, le brigand! Ne dirait-on pas un petit Napoléon?

Lizzie éclata de rire en soulevant son fils dans les bras. « Agitez-le devant lui, Andora! Si vous le lui donnez trop vite, il n'en aura plus envie. Il est comme tous les hommes. »

Andora abaissa lentement le sachet de perles brillantes jusqu'à ce que l'héritier de Deering l'eût étreint de son jeune poing triomphant.

« Enfin! Voilà mon Chelsea sauvé! » fit Lizzie en souriant. Elle posa l'enfant par terre, et le regarda s'éloigner en chancelant avec son butin.

Andora se tenait auprès d'elle, couvant l'enfant des yeux. « Savez-vous d'où il vient, ce beau sachet? » demanda-t-elle brusquement.

Lizzie, penchée sur une pile de chemises effrangées, secoua distraitement la tête. « Je n'ai jamais vu de linge plus mal blanchi, » soupira-t-elle. « Il n'y a pas une seule de ces chemises bonnes à raccommoder... Le sachet, dites-vous, ma chère? Mais non, je n'ai pas la moindre idée d'où il vient. »

Andora jeta sur elle un regard lourd d'intentions.

— Ne vous sentez-vous pas tout à fait malheureuse à l'idée qu'une femme a pu lui broder cela?

Lizzie, toujours absorbée par l'examen des chemises, éclata de rire.

— Mais, voyons, Andora, voyons !... Six, sept, neuf ; non, il n'y en a pas même une douzaine ! Il n'y en a pas une seule en état. Non, je ne comprends pas comment les hommes peuvent vivre seuls !

Andora poursuivait son idée sur un ton rêveur.

— Écoutez, Lizzie, vous n'avez pas la prétention de me faire croire que cela ne vous fait rien de manier ces choses que d'autres femmes ont pu lui donner ?

Lizzie secoua de nouveau la tête, et se redressant avec un sourire, lança un lot de chaussettes dans la direction de son amie.

— Non, vraiment, cela ne me fait rien, absolument rien !... Tenez, soyez gentille, Andora, et comptez-moi ces chaussettes.

— Mais comment ? Vous ne sentez donc rien ? gémit Andora, en attrapant dans ses bras maigres le paquet lancé par Lizzie.

Celle-ci, en continuant tranquillement à déplier et inspecter le linge, sentait au contraire beaucoup de choses, mais ces sentimens étaient trop profonds et trop délicats pour pouvoir être exprimés. Elle ne savait qu'une chose, c'est que chacun des objets qu'elle sortait des malles lui donnait la sensation d'un contact de Deering. De tout ce qui appartenait à son mari semblait émaner quelque chose de lui-même : atomes subtils que seule la chaleur de son amour à elle rendait perceptibles, de même que certains élémens ne se révèlent qu'à une température excessive. Et dans l'espèce, il émanait des effets qu'elle avait dans les mains, témoins des mauvais jours de Deering, quelque chose de poignant par le contraste qu'ils présentaient avec sa situation présente de mari adoré. Maintenant ses séries de chemises étaient rangées et soignées comme de la vieille dentelle. Quant aux chaussettes, Lizzie connaissait le dessin de chaque paire, et « eût voulu voir » que la blanchisseuse se permît d'en égarer une seule, ou d'en faire passer la couleur ! Lizzie voyait dans cette sollicitude minutieuse et quelque peu terre à terre l'humble symbole de sa tendresse.

Deering s'en trouvait comme enveloppé, à l'abri de toutes les vicissitudes, et elle mettait au défi les atteintes du sort d'arriver jusqu'à lui, tellement il paraissait invulnérable sous la protection d'un pareil amour. Mais elle ne pouvait guère formuler ces sentimens, encore moins en faire part à d'autres.

Ils étaient, à proprement parler, partie intégrante d'elle-même plus imperceptibles aux yeux d'autrui que ne le sont, l'été, les abeilles bourdonnant dans le feuillage des tilleuls.

— Oh! je vous en prie, Lizzie, regardez-moi le petit coquin! Il a trouvé moyen d'ouvrir le sachet!

Lizzie s'arrêta pour sourire à son fils, qui trônait sur un tas de vieilles étoffes, tandis qu'Andora, à genoux devant lui, l'adorait en silence.

La jeune femme pensa vaguement : « Pauvre Andora! » puis elle continua l'inspection d'un gilet dénué de boutons.

Soudain, elle entendit son amie s'exclamer d'une voix émue :

— Savez-vous, Lizzie, à quoi *lui* servait ce sachet? A garder vos lettres!

Lizzie leva vivement la tête. « Lui, » cette fois, c'était Deering, et elle eut une sensation singulière et un peu pénible, à voir que des lettres d'elle pussent se trouver au milieu de hardes abandonnées en gage par son mari dans une pension de New-York.

— C'est drôle! Passez-les-moi, je vous prie...

— Donne le sachet à tante Andora, chéri! Regarde dedans, et vois ce qu'un grand garçon comme toi peut y trouver! Tiens, voilà une lettre... Et une autre! Mais comment?

Lizzie se leva brusquement et s'approcha.

— Qu'est-ce que c'est? Donnez-moi ces lettres, s'il vous plaît. En prononçant ces mots, elle se souvint du jour, où chez Mme Clopin, elle avait reçu de la main d'Andora la première lettre de Deering.

Miss Macy leva sur elle un regard effaré.

— Mais, Lizzie, voyez donc! Cette lettre n'a pas été ouverte! Pensez-vous que cette horrible femme ait pu l'intercepter?

Lizzie éclata de rire. Les imaginations d'Andora étaient vraiment par trop puériles!

— Quelle horrible femme voulez-vous dire? Sa propriétaire? Ne soyez donc pas si naïve, Andora! Comment aurait-elle pu l'intercepter puisque nous la trouvons dans ses effets?

Mais Andora tenait à son idée.

—Alors pourquoi n'a-t-elle jamais été ouverte?

Elle tendit la lettre à Lizzie, qui vit que l'écriture était bien la sienne. L'enveloppe portait le timbre de Passy, et elle n'avait

pas été décachetée. La jeune femme l'examina et se sentit soudain défaillir.

— Comment ! Toutes les autres sont de même, elles n'ont jamais été ouvertes ! s'écria Andora, en élevant de plus en plus la voix ; mais Lizzie lui saisit le poignet.

— Donnez-les-moi, je vous prie.

— Oh ! Lizzie, Lizzie ! — Andora, pâle de colère et de pitié, ne lâchait pas la liasse. — Lizzie, ce sont les lettres que je mettais à la poste pour vous, les lettres auxquelles il ne répondait jamais. Voyez donc !

— Donnez-les-moi, je vous prie. Et Lizzie s'en empara.

Les deux femmes se regardèrent bien en face, Andora toujours à genoux, Lizzie immobile devant elle, les lettres à la main. Le sang lui était monté au visage, bourdonnait dans ses oreilles, affluait à ses tempes. Elle se sentait faible et glacée.

— Il y a dû avoir quelque complot, quelque conspiration ! s'écria Andora, si agitée par sa découverte qu'elle parut complètement absorbée par le côté romanesque de l'affaire.

Lentement, Lizzie détourna les yeux et les reporta sur l'enfant assis à ses pieds et suçant avec placidité les glands du sachet. Elle se pencha sur lui et le lui enleva, non sans lui avoir arraché un cri de rage. Elle le souleva alors dans ses bras, mais pour la première fois, elle ne sentit pas, au contact du petit corps, cette chaleur mystérieuse qui semble faire de la mère et de l'enfant un seul et même être. Il lui parut lourd et gênant, comme si c'était l'enfant d'une autre : et ses cris l'ennuyèrent.

— Je vous en prie, Andora, emmenez-le.

— Oh ! Lizzie, Lizzie ! gémit son amie.

Lizzie lui tendit l'enfant, et Andora, se relevant, le prit dans ses bras.

— Je comprends tout ce que vous devez souffrir, soupira-t-elle par-dessus les boucles blondes du petit.

Lizzie, à travers le désarroi de sa pensée, eut comme un rire intérieur. Andora croyait toujours comprendre !

— Dites à Marthe de l'emmener avec elle lorsqu'elle ira chercher Juliette à l'école.

— Oui, oui, ma chérie ! — Et, la couvant des yeux, Andora insista : « N'essayez donc pas de vous contraindre devant moi ! »

Le petit garçon hurlait toujours. Par-dessus l'épaule d'Andora, il s'efforçait de ravoir le sachet.

— Oh! emportez-le, fit la mère, n'en pouvant plus.

Andora, de la porte, lui cria:

— Je reviens tout de suite! Souvenez-vous, ma chérie, que vous n'êtes pas seule.

— Allez donc avec Marthe. Je désire que vous alliez aussi, insista Lizzie, avec ce ton de voix qui laissait toujours miss Macy sans réplique. Elle se retira donc avec l'enfant, et Lizzie resta seule.

Ses yeux égarés parcoururent le boudoir en désordre. Une heure plus tôt, la pièce claire et riante avait présenté l'image de sa vie heureuse et ordonnée. Maintenant, un fouillis d'objets fanés traînait épars sur les meubles et le tapis, et ses illusions et ses rêves gisaient dans le même désarroi. Oui, c'était sa vie même qui se trouvait là à ses pieds, parmi cette défroque...

Elle ramassa ses lettres, dix en tout, et examina toutes les enveloppes. Pas une n'avait été ouverte, — pas une seule! En les regardant, chacun des mots qu'elle avait tracés lui revint à la mémoire, faisant courir par tout son corps un frisson. Avec une rapidité vertigineuse et une douloureuse minutie, toute cette période de sa vie se déroula devant elle.

Elle sourit tristement à l'idée d'Andora que les lettres avaient pu être soustraites à son mari. Il n'était nul besoin d'une pareille supposition pour déchiffrer l'énigme. Trois années de vie commune avec Deering l'éclairaient suffisamment. Il lui était singulièrement amer de reconnaître qu'elle n'éprouvait aucun étonnement. Et cependant, un instant auparavant, elle s'était crue parfaitement heureuse!

Elle se rendait si bien compte de ce qui avait dû se passer! En recevant les lettres, Deering, absorbé ailleurs, les avait mises de côté pour les lire plus tard, — à un moment qui n'était jamais venu. Qui sait? Peut-être même sur le paquebot qui le portait là-bas avait-il rencontré une autre femme, — cette femme inconnue qui se dresse, redoutable et fatale, au fond de tous les soupçons féminins. Lizzie savait aujourd'hui que les sensations les plus intenses ne laissaient aucune trace dans son esprit — qu'il ne revivait ni ses plaisirs, ni ses peines. La meilleure preuve en était la légèreté de sa conduite vis-à-vis de sa fille. Il semblait avoir trouvé tout simple que Juliette restât indéfiniment avec les amis qui l'avaient reçue après la mort de sa mère, et c'était uniquement sur la proposition de Lizzie que la petite

fille avait été ramenée auprès d'eux et que le ménage s'était établi à Neuilly pour être à portée de la pension de l'enfant. Mais dès que Juliette fut revenue, Deering devint le plus tendre des pères, et sembla jouir à tel point de la présence de son enfant que Lizzie s'étonna qu'il n'eût pas paru souffrir de son absence.

La jeune femme avait remarqué tout cela quand il s'agissait de Juliette, mais avait trouvé tout simple que son propre cas fût différent, et qu'elle fût l'exception que chaque femme se figure être pour l'homme qu'elle aime. Certes,elle savait maintenant qu'elle ne pouvait modifier les habitudes de son mari, mais elle s'imaginait qu'elle avait enrichi sa sensibilité et donné plus de profondeur à ses sentimens. Et elle s'apercevait tout d'un coup que les raisons données par Deering pour n'avoir pas répondu à ses lettres avaient précisément été le point de départ de toutes ces illusions! De fait, le temps avait simplement manqué à Deering pour lire ses lettres... Autrefois, cette découverte aurait été le coup le plus cruel pour Lizzie. Mais combien ce temps était loin! Aujourd'hui, elle eût pu pardonner à son mari de l'avoir oubliée; mais jamais, elle ne pourrait lui pardonner d'avoir menti...

Elle s'assit et de nouveau regarda vaguement autour d'elle. Tout à coup, elle entendit au-dessus d'elle le pas de Deering, et son cœur se serra. Elle craignait qu'il ne descendît la rejoindre. Vivement elle verrouilla la porte; puis, tremblante et lasse, elle s'effondra sur une chaise, comme si d'avoir poussé le verrou eût demandé un grand effort. Un instant plus tard, elle entendit Deering dans l'escalier et fut saisie d'un tremblement nerveux.

— Je te méprise, je te méprise! s'écria-t-elle.

Elle attendit avec appréhension qu'il mît la main sur le bouton de la porte. Il entrerait en fredonnant un air, il lui ferait une question oiseuse et mettrait un baiser sur ses cheveux. Mais non; elle se souvint qu'elle avait fermé la porte, et se sentit en sûreté.

Elle continua à écouter, et s'aperçut avec surprise que le pas de son mari s'éloignait. Il n'avait donc pas eu l'intention de venir chez elle. Il fallait qu'il fût descendu pour chercher quelque chose, un autre journal, peut-être, car il ne semblait rien lire d'autre. Elle se demandait même parfois où il avait pris ce qui faisait jadis le fond de leurs conversations « littéraires. »

Au bruit que fit en se refermant la porte de la maison, elle se leva d'un bond. Il sortait donc? Ce n'était guère dans ses habitudes de quitter la maison dès le matin... Regardant par la fenêtre, elle le vit marcher vers la grille en suivant l'allée bordée de lilas. Quel motif avait donc pu le forcer à sortir à cette heure si peu habituelle? Elle fut surprise qu'il ne le lui eût pas dit, et ce seul fait rappela à Lizzie le degré de leur intimité. Elle était devenue pour lui une habitude, et Deering aimait ses habitudes. Mais à ce moment-là elle eut l'impression que c'était un étranger qui quittait la maison, et elle se demanda ce qu'il ressentirait s'il pouvait deviner cette pensée...

« Il la saura tout à l'heure! » se dit-elle avec une farouche exaltation, et dramatisant déjà la scène. Dès qu'il rentrerait, elle le ferait monter chez elle et lui tendrait les lettres sans rien dire. Un instant elle s'attacha à cette vision, puis s'en détourna, car elle se sentait humiliée à la pensée d'humilier Deering. Elle tenait à conserver son image intacte. Non, mieux valait ne pas le revoir.

Il lui avait menti au sujet des lettres, — il lui avait menti quand il voyait un intérêt à regagner ses faveurs. Oui, voilà ce qu'il fallait retenir; il l'avait recherchée parce qu'il la savait riche, il était même revenu d'Amérique tout exprès pour l'épouser. Oui, c'était cela, sans aucun doute... Comment ne l'avait-elle pas compris sur le moment? Elle se sentit écœurée de sa propre sottise, et de la grossièreté des artifices de l'homme.

Mais pourquoi était-il sorti à pareille heure? Et elle s'en voulait de se préoccuper encore des allées et venues de son mari...

Se détournant de la fenêtre, elle revint s'asseoir, se demandant ce qu'elle allait faire. Non, elle ne lui montrerait pas les lettres; elle les laisserait simplement sur sa table et s'en irait. Elle quitterait la maison avec son fils et Andora. C'était déjà un soulagement que d'entrevoir un plan défini, un acte auquel pouvaient se raccrocher ses pensées en déroute. Elle s'en irait, bien entendu; et en attendant, afin de ne pas le voir, elle feindrait une migraine et resterait dans sa chambre jusqu'après le déjeuner. Puis elle et Andora rassembleraient quelques effets, et s'enfuiraient avec l'enfant, tandis que Deering resterait à paresser là-haut dans l'atelier. Lorsque la maison s'écroule, il

faut bien la quitter ; rien de plus simple, rien de plus inévitable...

Elle fut arrêtée par l'impossibilité de se figurer ce qui arriverait ensuite. Quelques efforts qu'elle fît, elle n'arrivait pas à s'imaginer, elle et l'enfant, loin de Deering. Faiblesse, sans doute; car n'avait-elle pas tous les atouts de son côté, jeunesse, fortune, énergie? Il était bien plus difficile de s'imaginer ce que deviendrait Deering, incapable de rien en dehors d'elle. Combien ils avaient vécu heureux ensemble! Si illogique et même immoral que cela lui parût, elle savait cependant quel bonheur il avait éprouvé par elle. Certes, ce n'est pas comme cela que cela se passe dans les romans! Lorsque le bonheur est « fondé sur un mensonge, » il s'écroule fatalement. D'après ce qui se passait dans tous les romans qu'elle avait lus, Deering, lui ayant menti une fois, aurait continué à le faire. Et pourtant, elle savait bien qu'il n'en avait rien été; car, s'il l'avai épousée sans amour, à coup sûr il l'aimait aujourd'hui.

Elle chercha à s'imaginer ce que serait sa nouvelle vie. Ses amis ne l'abandonneraient certainement pas; mais elle n'éprouva aucun soulagement à cette pensée. Elle n'avait qu'un désir : demeurer ce qu'elle avait été avant que son enfant n'eût joué avec le sachet. Pourquoi le lui avait-elle donné? Elle était si heureuse! Et ne l'étaient-ils pas tous les trois? Tout en elle criait vers ce bonheur perdu, comme le petit avait crié quand on lui avait enlevé son jouet. Combien elle regrettait d'en savoir si long! Les parens laissent ignorer tant de choses aux enfans, — ils les protègent contre tous les sombres secrets du mal et de la douleur. Et de même, pour que leurs aînés pussent supporter la vie, ne valait-il pas mieux qu'ils ignorassent bien des choses?...

Mais après tout, pourquoi quitterait-elle cette maison qui était la sienne? Ici, avec son fils et Andora, elle pourrait encore se faire un semblant d'existence. Ce serait Deering qui partirait; il comprendrait son devoir dès qu'il aurait vu les lettres.

En esprit, elle le vit s'en aller, sortir de la maison comme il l'avait quittée tout à l'heure. Elle vit la grille se refermer sur lui pour la dernière fois. Elle le voyait aussi clairement que s'il se fût trouvé dans la pièce... Il en coûterait à Deering d'en revenir aux privations et aux expédiens d'autrefois; et cependant elle savait qu'il n'implorerait pas son pardon...

Tout à coup il lui vint une autre idée. Andora n'aurait-

elle pas couru lui annoncer la découverte des lettres avec une de ses phrases romanesques : « Fuyez, vous êtes découvert? » Et si vraiment Deering l'avait quittée pour toujours? Après tout, cela n'aurait rien d'étonnant de sa part. Sous son apparence de douceur, il demeurait toujours évasif et fermé. Il s'était peut-être dit qu'il irait au-devant de Lizzie et se placerait sur la défensive. Il se pouvait en effet qu'elle l'eût vu sortir de cette grille pour la dernière fois...

Elle jeta de nouveau un regard autour d'elle, comme si cette pensée revêtait d'un nouvel aspect ce qui l'environnait. Oui, cette sortie de son mari ne s'expliquait qu'ainsi. Midi, l'heure de leur déjeuner, avait déjà sonné, et Deering était d'une exactitude scrupuleuse. Seule une circonstance inattendue pouvait l'avoir décidé à quitter la maison à cette heure-là. Et sans la prévenir!... Après tout, il valait peut-être mieux qu'Andora lui eût parlé! Lizzie se défiait de son propre courage; elle espérait presque que son amie lui aurait épargné cette épreuve. Ce ne fut toutefois pas sans un certain dépit qu'elle envisagea cette possibilité. « Pourquoi Andora s'est-elle mêlée de cela? » Elle éprouvait un vague ressentiment à la pensée que Deering avait peut-être été soustrait à sa vengeance. En ce moment-là, s'il s'était trouvé à la maison, elle serait aussitôt allée chez lui et lui aurait jeté son mépris au visage. Mais il était sorti; elle ne savait où aller le chercher, et chose étrange, à la colère qu'elle ressentait contre lui se mêlait un secret instinct de protection, de cette sollicitude particulière chez la femme habituée à veiller sur l'homme qu'elle aime. Qu'il lui paraîtrait étrange de ne jamais plus sentir cette sollicitude, de ne jamais plus l'entendre dire, la main posée sur ses cheveux : « Comment, petite sotte, vous étiez vraiment inquiète? »

La pensée de ce contact devint tout à coup une sensation si réelle que Lizzie se raidit et rejeta la tête en arrière comme pour écarter la main de son mari. La seule pensée de ses caresses lui était devenue odieuse; et cependant, elle en ressentait l'impression dans tout son corps. Elle la ressentait, mais avec horreur et répugnance. C'était comme une étreinte à laquelle elle cherchait à se soustraire, et qu'elle resserrait en faisant des efforts pour s'en débarrasser. On eût dit que son esprit sondait son corps pour être sûr de sa soumission, épiant en lui le moindre mouvement de révolte...

Pour échapper à cette obsession, elle se leva et s'approcha de la fenêtre. Il n'y avait personne dans le jardin, mais tout à coup Lizzie vit la grille s'ouvrir et son cœur tressaillit de joie ou de regret, — elle n'eût su dire lequel. Un instant plus tard, la porte livra passage à une voiture d'enfant poussée par la bonne, et escortée de Juliette et d'Andora. Les yeux de la jeune femme se posèrent, comme si elle le voyait pour la première fois, sur le groupe familier, et elle demeura immobile au lieu d'aller à la rencontre des enfans.

Elle entendit sur l'escalier un bruit de pas, et Andora frappa à la porte. Lizzie tourna la clé et ouvrit à son amie, qui la pressa avec émotion sur sa maigre poitrine.

— Ma chérie! soupira miss Macy, rappelez-vous que vous avez votre enfant, et moi!

Lizzie se dégagea doucement. Elle regarda Andora avec une répulsion qu'elle ne pouvait s'expliquer.

— Avez-vous parlé à mon mari? demanda-t-elle, en reculant avec froideur.

— Si je lui ai parlé? Non, répondit Andora, avec un regard étonné.

— Alors, vous ne l'avez pas rencontré depuis qu'il est sorti?

— Mais non, ma chérie. Il est donc sorti? Je ne l'ai pas vu.

Lizzie s'assit avec un vague sentiment de soulagement. Son émotion lui remonta à la gorge et l'empêcha de parler.

Tout à coup une idée vint à Andora :

— Je comprends, ma chérie! Vous ne vous sentez pas la force de lui parler vous-même. Vous voulez que j'y aille à votre place?

Elle regarda vivement autour d'elle, flairant la lutte.

— Vous avez raison, chérie! Dès qu'il rentrera, j'irai le trouver. Le plus tôt sera le mieux.

Elle suivit Lizzie qui, machinalement, était revenue à la fenêtre, et l'entoura de son bras. Soudain la grille s'ouvrit de nouveau, et Deering entra.

— Le voilà! s'écria miss Macy, serrant le bras de Lizzie. Je vais descendre tout de suite. Vous me permettez de parler pour vous? Vous avez confiance en mon tact? Oh! croyez-moi, vous pouvez vous fier à moi! Je saurai ce qu'il faut lui dire.

— Ce qu'il faut lui dire? répéta distraitement Lizzie.

Tandis que son mari remontait l'allée, elle eut la vision de leurs trois années de mariage. Ces années étaient toute sa vie. Jusque-là tout dans son existence avait été incolore et inconscient, telle la vie de la plante tant qu'elle n'a pas atteint la surface du sol.

Ces trois années ne lui avaient sans doute pas apporté la réalisation de ses rêves de jeune fille. Mais si certaines de ses illusions avaient été détruites, celles-ci se trouvaient être remplacées par des réalités autrement précieuses. Lizzie comprit maintenant qu'elle s'était peu à peu faite à la nouvelle image de son mari, tel qu'il était, tel qu'il serait toujours. S'il ne lui représentait pas le héros de ses rêves, c'était du moins l'homme qu'elle aimait et qui l'avait aimée. Et elle s'aperçut, dans un dernier éclair de pitié et d'intelligence, que, de même qu'un marbre compact peut être fait de cailloux et de débris sans valeur, peut-être n'est-il pas impossible, avec de médiocres élémens, de façonner un amour capable de résister aux plus forts assauts de la vie...

Elle sentit la pression de la main d'Andora se faire plus lourde.

— Ayez courage, ma pauvre chérie! Je lui donnerai les lettres sans dire un mot. Vous pouvez vous en rapporter à mon sens de la dignité. Je sais tout ce que vous éprouvez en ce moment!

Deering avait atteint le seuil de la maison. Lizzie le suivit des yeux silencieusement jusqu'à ce qu'il eut disparu sous l'auvent de la porte; puis elle se retourna et jeta sur son amie un regard où il y avait de la pitié.

« Pauvre Andora! » dit-elle, « mais vous n'en savez rien, non, absolument rien!... »

EDITH WHARTON.

DEUX CONCEPTIONS

DE

L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION

TAINE ET M. AULARD

Se quereller sur la Révolution est vain. Mais une question de principe et de méthode se pose et a été soulevée à propos de l'histoire de la Révolution, et elle a une portée qui dépasse le débat un peu trop personnel d'où elle est sortie. C'est M. Aulard qui a pris l'offensive. M. Aulard, professeur d'histoire de la Révolution à la Sorbonne, est un spécialiste par définition. Non seulement la Révolution est son domaine, mais il a une tendance, après l'avoir exploré durant une trentaine d'années, à le regarder comme un domaine réservé. Il fait involontairement grise mine aux indiscrets qui s'aventurent sur ses terres, ou même qui s'y sont aventurés avant lui, surtout si le produit de leur chasse diffère du sien. C'est dans cet esprit qu'il a consacré deux ans de sa vie à dresser un réquisitoire contre Taine historien (*Taine historien de la Révolution française*). Il attaque sa méthode en général et sa documentation en particulier. Taine bourre son texte de citations et ses notes de références dont l'appareil a imposé jusqu'ici. Même un journal socialiste, *l'Humanité*, s'est cru obligé de qualifier Taine de « grand historien » quand on lui éleva une statue dans sa ville natale en 1905. M. Aulard, qui avait refusé son obole à la souscription, a tenu à dire pourquoi. C'est que les références

de Taine n'ont aucune valeur. Il les a « toutes vérifiées, du moins celles qui étaient vérifiables, » et il a été scandalisé du résultat. L'érudition de Taine est de mauvais aloi. Son énorme travail est superficiel, et « presque inutile à l'histoire. » Un candidat à l'agrégation « se disqualifierait s'il alléguait Taine comme autorité dans une question d'histoire. » Et M. Seignobos, abondant dans le même sens, n'a pas craint d'écrire que Taine était « probablement le plus inexact des historiens du siècle. » (*Hist. de la litt. française* de Petit de Julleville, t. VIII, p. 273.)

***

Cette condamnation, qui paraît si sûre de son fait, ne laisse pas d'émouvoir. Pourtant, si Taine peut se tromper, M. Aulard est-il infaillible? Il y avait lieu de contre-vérifier ses critiques. Ce travail a été fait, au moins partiellement, par un jeune archiviste paléographe, qui est descendu à son tour dans la fosse aux documens avec une lanterne perfectionnée, et qui n'a pas cru irrévérencieux de faire subir à M. Aulard la même épreuve que celui-ci avait infligée à Taine (*La crise de l'histoire révolutionnaire* : *Taine et M. Aulard*, par Augustin Cochin). D'autres se sont demandé s'il n'y avait pas parfois dans tout cela quelque malentendu, et si certaines inexactitudes de Taine ne s'expliquaient pas par de petites défectuosités de travail matériel, qui n'enlèvent rien à la probité intellectuelle de l'historien, ni, d'une manière générale, à la sûreté de son information (Christian Schefer, *Annales des Sciences politiques*, 15 mai 1909). Taine n'était pas originairement un professionnel des Archives. Ajoutons qu'à l'époque où il a commencé à y faire des fouilles, il était sur bien des points un précurseur. Il avait des procédés de travail qui n'étaient qu'à lui. Il n'attachait pas assez d'importance au côté matériel du « métier » d'historien. Il ouvrait plusieurs cartons à la fois, empilait, dit M. de Boislisle, sur de grandes feuilles, les indications les plus disparates. Un autre s'y serait perdu ; lui-même ne s'y retrouvait pas toujours. Il lui est arrivé de laisser échapper certaines inadvertances, de se tromper de renvois. Il lui est arrivé aussi de ne pas remettre telle ou telle pièce à sa place, ce qui fait qu'on ne la retrouve pas du premier coup, bien qu'elle existe. Il ne faut pas oublier non plus que certains numéros de cartons ont été changés depuis le temps où il s'en est servi. Tout cela complique le

travail de vérification. Le tort de M. Aulard a été de croire trop vite, dans bien des cas, que Taine était en faute. C'est ainsi que plus d'une pièce a été retrouvée par M. Cochin, qui avait échappé à M. Aulard.

En veut-on quelques exemples? Taine compte dans une pièce du carton H 1453 un total de 36 comités ou corps municipaux « qui refusent de protéger la perception des taxes. » Il n'y en a que 16, rectifie M. Aulard. Mais M. Aulard se trompe de pièce; il consulte la pièce 245, Taine se réfère à la pièce 270. C'est M. Aulard qui est en défaut. Voici mieux. Taine cite un passage de l'*Histoire de la Révolution* de Poujoulat sur l'assassinat de Foullon et renvoie à la page 100. Il n'y a rien, dit M. Aulard: « ni au tome I, ni au tome II de cet ouvrage il n'est question de Foullon à cette page, ni même, si j'ai bien cherché, ailleurs. » M. Aulard a mal cherché. Il a consulté l'édition en deux volumes de 1848, au lieu de l'édition de 1857 en un volume. Dans cette dernière, la citation se trouve à la page indiquée, et comme Taine ne fait pas mention d'un tome, c'est bien à l'édition en un volume qu'il fallait se reporter. La référence est juste, c'est le reproche qui ne l'est pas. Et les cas de ce genre ne sont pas rares. Sur vingt-huit erreurs matérielles que relève expressément M. Aulard dans les cent quarante pages de l'*Anarchie spontanée*, il y en a treize qui sont des erreurs de M. Aulard, d'après la contre-vérification de M. Cochin, qu'il faut tenir pour exacte, puisque M. Aulard, après plus d'un an, n'y a pas répondu. Mais ces chicanes de virgules, de numéros de cartons, de dates, de pagination, sont un peu mesquines. Elles s'en prennent souvent, chez Taine comme chez M. Aulard, à de pures fautes d'impression.

Voici qui est plus grave: c'est l'accusation de s'être permis des citations altérées, des citations tendancieuses. Voyons-en quelques spécimens. Taine, à propos de troubles à Montlhéry, en mars 1789, dit: « La maréchaussée est découragée, écrit le subdélégué. » M. Aulard, méfiant, se reporte au texte de la lettre du subdélégué et le rétablit ainsi: « La maréchaussée, insultée et battue, ne peut plus espérer de mettre de l'ordre; elle est découragée. » En quoi la citation incomplète altère-t-elle le sens ou change-t-elle la portée de la citation complète? Certes, il faut citer avec exactitude, et c'est une imprudence chez Taine de ne pas y mettre toujours le soin méticuleux qu'on exige

aujourd'hui. Mais quand le témoignage invoqué concerne un détail, à quoi bon citer ce qui ne s'y rapporte pas? Que gagne-t-on, sauf de la lourdeur et de la confusion, à pousser la religion de l'exactitude jusqu'au fétichisme? Pour cette fois, M. Aulard veut bien admettre que c'est « peu grave. » Ce qui suit le serait davantage, c'est une « déformation » de témoignage. Taine cite un passage de Mme de Genlis ainsi conçu: « Il est d'*usage*, surtout pour les jeunes femmes, de s'émouvoir, de pâlir, de s'attendrir, et même en général de se trouver mal en apercevant M. de Voltaire... » Taine a oublié de souligner: d'*usage*. M. Aulard voit dans cette inadvertance typographique une intention machiavélique. « En mettant en italique ce mot d'*usage*, Mme de Genlis voulait dire, en souriant, que c'était là le bon ton de quelques personnes prétentieuses. Taine ôte l'italique; il croit ou donne à croire que presque tous les visiteurs de Voltaire faisaient ces gestes ridicules. » Telle est la glose de M. Aulard (page 41). Il faut de bons yeux pour découvrir tant de noirceur dans l'omission de cette italique. Mais il y a pis. Voici une « altération » que M. Aulard qualifie de « moins innocente. » Taine, voulant prouver qu'il y a de la misère dans le Limousin, dit: « Tout l'argent que les maçons rapportent en hiver sert à payer les impositions de leur famille. » Il renvoie à un carton contenant une lettre de l'intendant où se trouve ce passage: « La seule ressource de cette province est le commerce des bestiaux, et le peu d'argent que rapportent tous les ans les maçons qui s'expatrient et se rendent dans tout le royaume pour venir en hiver payer les impositions de leur famille. » M. Aulard remarque doctement: « L'intendant ne dit pas du tout que *tout* cet argent servît à payer les impositions. » Évidemment, ce *tout* n'est pas dans sa lettre. Ce *tout* est resté au bout de la plume de l'intendant, dont le rôle n'est pas d'insister sur l'exagération de l'impôt. Ce *tout* est de Taine, et ce *tout* est un des triomphes dont il ne faut pas refuser la satisfaction à M. Aulard.

Mais comment avec une telle sévérité de principes M. Aulard ose-t-il écrire quelque chose? Qui peut se flatter d'échapper à tant d'écueils? Qui peut se piquer de ne jamais « altérer » un texte en oubliant une italique, en négligeant une virgule, en n'attachant pas assez d'importance à la présence réelle ou implicite d'un monosyllabe? M. Aulard lui-même a terriblement

falsifié une citation de Taine, il l'a falsifiée au point de la rendre inintelligible. L'accusera-t-on d'y avoir mis une criminelle intention? Taine écrit en parlant de la Législative : parmi ses membres, « pas un noble ou prélat de l'ancien régime. » M. Aulard cite : « pas un noble, dit-il au prélat de l'ancien régime. » C'est grave. Prêter à Taine une conversation avec un prélat de l'ancien régime, c'est le compromettre outrageusement. Sous la Terreur, il n'en eût pas fallu davantage pour le conduire à l'échafaud. A descendre jusqu'à certaines querelles d'Allemand, on aboutit à des absurdités. Parmi les erreurs matérielles reprochées à Taine par M. Aulard, il apparaît qu'un certain nombre sont des erreurs de M. Aulard, d'autres sont grossies au delà de toute proportion, beaucoup sont de simples *lapsus* ou inexactitudes de transcription sans conséquence. Est-il permis, pour si peu, de réduire à rien le fruit d'un pareil labeur? Dira-t-on que M. Aulard ne mérite aucune confiance parce qu'il lit Tournon pour Tournus, parce qu'il lui arrive de se tromper de carton, de confondre une pièce avec une autre, ou de ne pas trouver sur la carte tel village comme Bascon en Beauce, facile pourtant à identifier avec Baccon en Loiret? Ces petits accidens sont inséparables de tout travail un peu minutieux : ils sont véniels à nos yeux quand il s'agit de M. Aulard; pourquoi sont-ils impardonnables aux yeux de M. Aulard quand il s'agit de Taine?

Passons à des reproches de plus de portée. Taine, dit M. Aulard, a la généralisation trop facile. C'est en effet la tendance de Taine, comme de tous ceux qui ont l'ambition de tirer des faits autre chose qu'un simple récit. Mais voyons comment procède M. Aulard pour justifier cette assertion. Il prend pour exemple un passage où Taine rapproche et groupe un certain nombre de troubles ou d'émeutes qui se sont produits en diverses provinces au sujet des subsistances. Taine conclut : « La première des propriétés, celle des subsistances, est violée en mille endroits. » *Mille* endroits! s'exclame M. Aulard. Il compte sur ses doigts les exemples allégués, il en trouve 17. (En réalité il y en a 18, mais peu importe.) M. Aulard gourmande Taine qui a écrit : mille. Si vous disiez à M. Aulard qu'il a eu mille peines à écrire son *Histoire politique de la Révolution*, il vous répondrait qu'il ne les a pas comptées. Si vous lui parliez du Plateau de Millevaches, il

aurait des scrupules. La précision avant tout! Et il développe jusqu'au bout son idée. M. Aulard ne vous fait grâce de rien. Il y avait alors en France, dit-il, 40 000 agglomérations. Même si Taine avait relevé 1 000 cas de troubles, « il n'en resterait pas moins, à prendre au pied de la lettre ses dires, que dans les trente-neuf quarantièmes de la France, il n'y avait pas eu de troubles. » Tel est dans toute sa candeur le dernier mot de la méthode historique de M. Aulard. Elle se confond avec l'arithmétique. Si vous apprenez que 1 000 localités sont troublées, une élémentaire soustraction vous rassurera sur le sort des 39 000 autres, qui sont forcément calmes et tranquilles. Cette extraordinaire argumentation se trouve à la page 79 du *Taine historien.*

Ce n'est pas d'ailleurs un accident. M. Aulard raisonne de même quand il s'agit de déterminer l'étendue de la documentation des *Origines de la France contemporaine*. Cette documentation est insuffisante. Taine n'a pas tout lu. Il a même peu lu, affirme M. Aulard. Comment le sait-il? D'une manière bien simple. Il a relevé patiemment toutes les indications de sources données par Taine, et il tient pour acquis que Taine n'a rien consulté en dehors de ce qu'il a cité. Taine a beau déclarer qu'il a dépouillé « une multitude de documens manuscrits, la correspondance d'un grand nombre d'intendans, directeurs des aides, fermiers généraux, magistrats, employés et particuliers de toute espèce et de tout degré, pendant les trente dernières années de l'ancien régime... etc., » M. Aulard n'en a cure. Il prétend établir « à l'aide des cotes que Taine donne lui-même en références quels sont les cartons ou registres qu'il a réellement consultés aux Archives. » Et il en trouve peu. Telle série compte 92 cartons, Taine n'en cite que 36, donc il n'a pas ouvert les 56 autres. C'est une conception de la critique historique qui peut mener loin! Pour paraître bien informé aux yeux de M. Aulard, il faudra désormais faire étalage de tout ce qu'on a consulté. L'essentiel ne sera plus de se documenter, mais de montrer qu'on s'est documenté. Au lieu de se documenter pour écrire, on écrira pour prouver qu'on est documenté. Il faudra entasser, même si elles sont inutiles, toutes les références imaginables. C'est une conception de professeur auquel ses élèves doivent prouver matériellement qu'ils ont effectué les recherches prescrites. A part cela, c'est une puérilité. Quand un

fait est établi sans conteste par un témoignage probant, à quoi bon corroborer ce témoignage par d'autres qui n'ajoutent rien au premier et n'en sont parfois qu'une reproduction ? Si vous avez un rapport d'intendant ou de préfet aux Archives nationales, serez-vous obligé de citer le brouillon qui se trouve dans tel carton départemental, uniquement pour montrer que vous avez fait des recherches en province ? Et si vous dédaignez ce procédé de trompe-l'œil, en conclura-t-on que vous n'avez rien vu en dehors de ce qui se trouve à Paris?

La prétention de M. Aulard sur ce point est du reste contraire à sa propre méthode. Quand il écrit pour son compte, il se garde bien de vider ses cahiers de notes au bas des pages, et il a raison. Si l'on jaugeait sa documentation au nombre des cartons qu'il cite, on la trouverait encore plus pauvre que celle qu'il trouve insuffisante chez Taine. Cela prouve simplement qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre de ceux qui cèdent à l'ostentation des cotes d'archives. Rien de mieux ; mais pourquoi M. Aulard fait-il un grief à Taine de ce qu'il considère sans doute comme un mérite dans ses propres livres? Pour quiconque n'admet ni deux poids ni deux mesures, l'impression finale que laisse l'énorme travail de contrôle effectué par M. Aulard sur les matériaux de l'œuvre de Taine n'est pas celle que M. Aulard a éprouvée lui-même. Il y a disproportion entre sa conclusion négative et ses prémisses. Taine n'a pas bâti en l'air. Ses livres n'ont pas plus vieilli que ne vieillissent en un quart de siècle les meilleurs ouvrages d'érudition.

*
* *

Reste la question de méthode générale. Qu'a voulu faire Taine? Avant tout, il a voulu ne pas faire l'histoire officielle de la Révolution, d'après les sources officielles, en expliquant les événemens intérieurs qui choquent trop visiblement la raison, la justice et les principes de 89, par la thèse commode et toujours prête du péril extérieur. Il a voulu démonter les ressorts secrets du drame révolutionnaire, il a cherché les dessous psychologiques des faits. Il a été frappé de ce phénomène que « le peuple » au nom duquel on parle, légifère et agit, est en réalité dominé et tyrannisé par une minorité, le « petit peuple » jacobin qui, sous prétexte qu'il est seul patriote, vertueux, conscient, s'arroge le droit de tout décider. D'où vient la toute-puissance

momentanée de cette classe dirigeante improvisée qui se croit des grâces d'état et en qui s'incarne le gouvernement révolutionnaire? La « thèse des circonstances » explique en partie que les Jacobins aient été amenés à faire ce qu'ils ont fait, mais il reste à expliquer comment ils ont pu imposer leur volonté à la majorité. Comment cette Révolution, dont tous les chefs ont « le cœur sensible » et la bouche pleine de tirades humanitaires, a-t-elle pu aboutir à la Terreur? Voilà le problème.

Taine le résout par des raisons psychologiques. Il explique la marche de la Révolution française par l'abus délétère du rationalisme abstrait et de l'esprit classique. Ce qui caractérise le jacobin, dit-il, c'est « l'amour-propre exagéré et le raisonnement dogmatique. » Et toute cette analyse du jacobin est d'une force de pénétration à laquelle les esprits les plus libres ont rendu hommage. Mais Taine, emporté par la logique, néglige ou paraît négliger l'influence exercée par les événemens extérieurs, en quoi il s'expose au reproche qu'il adresse aux hommes de la Révolution : il travaille dans l'abstrait. M. Aulard triomphe ici à peu de frais. Taine, expliquant la Révolution sans parler de la guerre civile et étrangère, est, dit-il, comme un historien qui raconterait le siège de Paris et la Commune sans parler des Prussiens. Nous voyons se démener un combattant sans qu'on nous dise qu'il se bat : nous le prenons pour un épileptique. C'est la « démence d'Ajax, » disait Edgar Quinet. Le reproche est mérité dans une certaine mesure, mais il ne faut pas exagérer. Dans la *Conquête Jacobine* (p. 409), Taine avertit le lecteur : « Si l'on veut, dit-il, comprendre les événemens, il faut apercevoir l'émotion spontanée que soulève en eux (les jacobins) le procès du roi, la défaite de Neerwinden, l'insurrection de la Vendée, l'accusation de Marat, l'arrestation d'Hébert, et chacun des dangers qui tour à tour viennent fondre sur leur tête. » Il y a là plus qu'une « insignifiante et équivoque allusion, » quoi qu'en dise M. Aulard.

Au surplus, les autres, ceux qu'on a appelés plaisamment les historiens de « défense républicaine, » ceux qui prétendent tout expliquer par la « thèse des circonstances, » ne sont pas moins coupables d'exclusivisme. Ils ne sont que les historiographes en titre du parti régnant. Ils ne nous donnent pas l'histoire de la Révolution, ils nous servent la version officielle des Jacobins. Ceux-ci sont « peints par eux-mêmes. » Ce sont des agneaux

qui, terrifiés par l'approche du loup, deviennent enragés. On ne nous fait pas comprendre en quoi et pourquoi ils étaient prédisposés à le devenir, et c'est cela qui serait le plus intéressant à savoir. Taine écarte le plus qu'il peut les documens officiels, tout ce qui est écrit pour le public, tout ce qui a un caractère gouvernemental. Il recourt de préférence aux témoignages privés, à ceux qui n'étaient pas destinés à être utilisés pour les besoins d'une propagande quelconque. C'est une gêne souvent, une infériorité parfois, mais aussi une chance de voir juste; en tout cas, c'est le moyen de voir par ses propres yeux. Les actes authentiques ont un grand avantage. On sait où les trouver, ils ont un air d'autorité. Mais il ne faut pas trop s'y fier. Combien de bulletins de victoire, de communications diplomatiques, de déclarations gouvernementales, ont pour but de donner le change! Combien d'inscriptions sont menteuses comme des épitaphes! Ce sont des pièces vraies destinées, le cas échéant, à suggérer une impression fausse. « Pitt et Cobourg » ont du bon. On peut leur faire endosser les responsabilités que nul n'est pressé d'assumer. Et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on l'a fait. La thèse des circonstances, entre les mains d'un historien qui l'admet trop complaisamment, est d'une admirable commodité. Il n'y a pas à la forger, il n'y a qu'à la reproduire. Les documens et les argumens se groupent d'eux-mêmes pour la fortifier. Ils en ont l'habitude. Mais il ne faut pas s'y tromper. C'est une explication aussi incomplète et aussi forcée que l'explication philosophique de Taine. Un historien qu'on n'accusera pas de manquer de méthode et d'indépendance d'esprit, M. Gabriel Monod, l'a parfaitement indiqué. « Expliquer, dit-il, l'évolution de la Révolution française uniquement par la guerre civile et étrangère est tout aussi faux que l'expliquer par les défauts de l'esprit français, car d'autres ont connu des dangers intérieurs et extérieurs analogues, sans que ces dangers aient produit les mêmes effets. » M. Aulard reproche à Taine de recourir trop aveuglément aux Mémoires qui, écrits pour la plupart loin des événemens, souvent sous la Restauration, sont gâtés par la déformation des souvenirs. Croit-il trouver plus de garanties dans les documens contemporains comme des journaux de parti? C'est cependant ceux qu'il invoque : « J'ai choisi de préférence, dit-il, ceux qui eurent visiblement de l'influence, qui furent les organes d'un parti ou d'un individu important, comme

le *Mercure national*, organe du parti républicain naissant, ou le *Défenseur de la Constitution*, organe de Robespierre. » (*Histoire politique de la Révolution*, Avertissement, p. xi.) Est-ce là qu'on peut espérer trouver un commentaire objectif des événemens? Est-ce d'après de pareils témoignages qu'on peut se flatter d'opérer un triage judicieux et impartial de ce que Taine appelait les « faits significatifs? »

On se rappelle le passage de la préface de son livre sur *l'Intelligence* où Taine expose ses idées sur ce point : « De tout petits faits bien choisis, dit-il, importans, significatifs, amplement circonstanciés et minutieusement notés, voilà aujourd'hui la matière de toute science. Chacun d'eux est un spécimen instructif, une tête de ligne, un exemplaire saillant, un type net auquel se ramène toute une file de cas analogues. » Même si l'on conteste que Taine ait toujours bien choisi les faits qu'il invoque, on ne peut contester la nécessité de choisir. M. Aulard aussi fait son choix : « Les faits qui ont exercé une influence évidente et directe sur l'évolution politique, voilà, dit-il, ceux qu'il faudra choisir pour y concentrer le plus de lumière. » (*Avertissement*, p. vii.) La règle est la même. La différence entre les deux écoles, c'est que les choix de M. Aulard lui sont dictés par les hommes au pouvoir, tandis que Taine consulte ceux qui ne sont rien ou qui sont dans l'opposition.

On l'accuse, il est vrai, de leur accorder trop facilement confiance. Il suffit qu'un témoignage émane d'un adversaire du parti régnant pour qu'il y croie. « Tout témoignage lui paraît croyable, écrit M. Aulard, s'il est hostile, mais doublement croyable, s'il est à la fois hostile et anglais. » Est-ce exact? En ce qui concerne le témoignage des étrangers ayant séjourné en France à l'époque de la Révolution, Taine est en effet très porté à le prendre en sérieuse considération, parce qu'un étranger lui paraît offrir des garanties spéciales d'impartialité, et c'est là une manière de voir qui se défend. Quant à la confiance préalable qu'il éprouve d'une manière générale pour toute espèce de témoignage, quand ce témoignage n'est pas celui des hommes au pouvoir, elle n'est pas si absolue qu'on veut bien le dire. Certes, Taine, qui était la véracité même, croyait trop spontanément à la véracité d'autrui. En outre, comme il était habitué à calculer ses expressions et qu'il n'écrivait rien au hasard, il avait une tendance excessive à peser et à prendre dans leur

sens littéral les moindres termes tombés d'une plume parfois distraite ou inexpérimentée. Enfin il lui est arrivé de verser dans cette erreur assez commune de croire qu'un fait, affirmé par un témoignage et qui n'est infirmé par aucun autre, revêt par cette seule absence d'opposition un caractère de certitude. C'est une illusion qui peut mener loin, car tout fait connu par une source unique est par là même incontesté, et il n'en résulte pas nécessairement qu'il soit incontestable. Mais il ne faut cependant pas conclure de quelques gaucheries que « Taine gobe tout, » pour parler comme à la Sorbonne. « Taine gobe et veut nous faire gober... » écrit textuellement M. Aulard (*Taine historien*, p. 229). Gouverneur Morris, chargé par les États-Unis d'une mission financière et politique en France, en relations avec les personnages les plus considérables et les plus divers de l'époque révolutionnaire et parfaitement placé pour connaître bien des détails qui ne figurent pas dans les documens officiels, est également traité de « gobeur malveillant. » Il est trop facile d'éliminer d'un mot dédaigneux tout témoignage qui gêne ou qui déplaît, et c'est ce que fait sans cesse M. Aulard. Voici, par exemple, les *Mémoires* de Garat. « Si spirituel que fût Garat, dit l'éminent professeur, son témoignage n'est peut-être pas suffisant quand ce témoignage est seul. » Certes, mais ce n'est pas non plus une raison pour le rejeter sans plus ample informé. Le témoignage d'un homme spirituel et plutôt sceptique vaut bien celui d'un fanatique ou d'un sot.

En voici un autre pour lequel M. Aulard n'est pas moins sévère. Il s'agit de l'abbé Grégoire. Celui-là n'est pas un contre-révolutionnaire, ni un repenti. D'autre part, c'est un homme de caractère et de conscience. Néanmoins, comme il s'est exprimé sans indulgence sur le compte des meneurs jacobins, M. Aulard déclare que « la passion politique ou plutôt religieuse pousse Grégoire aux plus fantaisistes exagérations de la calomnie. » Et M. Aulard en voit une preuve manifeste dans cette phrase que Taine n'a d'ailleurs pas utilisée : « A la fin du XVIIIe siècle, on a fait en grand l'expérience que les prétendus philosophes, les athées, sont les êtres les plus intolérans et les persécuteurs les plus barbares. » Où est la « calomnie » dans cette constatation faite en 1796 dans une lettre privée, par un homme qui a traversé la Terreur sur les bancs de la Convention ? Si le témoignage d'un Montagnard, d'un régicide, d'un évêque assermenté,

est suspect, à qui pourra-t-on s'adresser? Aux gouvernans eux-mêmes, à ceux dont il s'agit de juger l'œuvre, et c'est en effet à quoi M. Aulard en revient toujours. Ainsi, à propos des comités révolutionnaires des départemens, dont l'action et le personnel sont durement appréciés par Taine, que répond M. Aulard, qui pourtant n'ose pas les défendre? On ne pourra se prononcer, dit-il, « tant qu'on n'aura pas lu tous leurs registres. » Voilà en effet un témoignage qui sera probant, décisif, exempt de parti pris et de passion! Auprès d'une telle crédulité, celle de Taine paraît de la méfiance. Car Taine n'accepte pas tout en bloc et formule maintes fois des réserves. On lui reproche de citer les *Mémoires* du royaliste Montjoie. Or il nous dit lui-même : « Montjoie, suspect en beaucoup d'endroits, mérite d'être consulté pour les petits faits dont il a été témoin oculaire. » Le plus beau de la chose, c'est que M. Aulard, après avoir cité cette note, ajoute : « Et pourquoi Montjoie mérite-t-il d'être ainsi consulté? Taine ne le dit pas. »

Ce n'est pas la seule fois que Taine se justifie d'invoquer sur un détail particulier tel ou tel document suspect dans l'ensemble. Utilisant les *Mémoires* de Barère, il dit de même : « Si menteur que soit Barère, on peut admettre ici son témoignage : je ne lui vois aucune raison pour mentir, et il a pu être bien informé, puisqu'il était du Comité de Salut public. » Ce n'est pas le langage d'une crédulité irréfléchie. Taine donne ses raisons de croire. On peut les trouver insuffisantes, mais il les donne. Il faut qu'il s'agisse d'un « témoignage oculaire, » et ensuite que ce témoignage porte sur un « petit fait. » Est-ce d'une si mauvaise méthode? Que dirait-on d'un juge d'instruction qui écarterait un témoin oculaire sous prétexte que ce témoin ne mérite pas toujours une absolue confiance? Le devoir de l'historien, comme du juge, est de peser et de contrôler les témoignages, non d'opérer entre eux une sélection *a priori*. Nous remarquons en outre que Taine recourt à de pareils témoignages pour de « petits faits » précis, que le témoin sera moins tenté d'altérer, ne leur attribuant pas d'importance et ne soupçonnant pas qu'ils en puissent avoir pour d'autres. Certes, l'application de cette méthode peut être délicate et hasardeuse; mais, en soi, elle n'a rien d'antiscientifique. Taine n'est pas impeccable. Il croit trop à la sincérité et à la bonne foi de quiconque n'est pas jacobin. Il trouve significatifs des petits faits qui parfois ne le sont pas,

et en oublie ou rejette au second plan qu'un autre estimerait plus utiles à mettre en lumière. Soit, mais qui peut se flatter de posséder un critérium infaillible de la valeur relative des témoignages et des événemens?

M. Aulard, par exemple, néglige dans son *Histoire politique de la Révolution* la Constitution civile du clergé. Est-ce là un fait sans conséquence, un de ceux dont on peut croire qu'ils n'ont pas exercé une « influence évidente et directe » sur la marche des événemens? Nul ne le prétendra. Le vote de la Constitution civile est une des fautes initiales de la Révolution. L'obligation du serment a détaché ou écarté de la Révolution la grande majorité du clergé et des fidèles qui l'avaient d'abord acclamée. Et si déplaisante que fût cette constatation, il a bien fallu se résigner à la faire. Seulement, le parti au pouvoir a essayé de déplacer les responsabilités. Il a rejeté sur les prêtres réfractaires la responsabilité des troubles causés par la question religieuse, comme si le vote de la Constitution civile et l'obligation du serment n'avaient pas précédé le refus de prêter ce serment. Un décret de l'Assemblée législative contre les prêtres insermentés (26 août 1792) s'appuie sur ce considérant « que les troubles excités dans le royaume par les ecclésiastiques non sermentés sont une des premières causes du danger de la patrie. » Assurément, mais à qui la faute s'il y a une question des prêtres « non sermentés? » M. Aulard supprime le point de départ, comme le supprimaient eux-mêmes les révolutionnaires. Les prêtres réfractaires ont l'air de s'insurger sans raison, comme les Jacobins de Taine ont l'air de s'emporter sans motif. Dirons-nous que M. Aulard est de mauvaise foi et cherche à égarer son lecteur? Rien de tel. Il est simplement victime de sa conception historique. Il ne voit pas ce qui se passe de l'autre côté de la barricade, parce qu'il s'est placé à un poste d'observation d'où il ne peut pas le voir.

Taine, de son côté, néglige les événemens extérieurs. Ce n'est pas à dire qu'il les omette par système. S'il en fait trop bon marché, c'est qu'il ne les voit pas, n'en ayant pas besoin pour expliquer le phénomène qu'il étudie. Son esprit logique et déductif cherche au delà. Il collectionne les « petits faits significatifs, » en négligeant les dates et les lieux. Sa logique constructive l'entraîne à tenir insuffisamment compte du temps et de l'espace, circonstances accessoires à ses yeux, et qui le sont

parfois en effet pour l'objet qu'il se propose. Il observe et classe les faits comme des abstractions. Ce qui ne répond pas à sa préoccupation immédiate, à l'idée dans laquelle il s'absorbe, lui paraît naturellement « accessoire. » Ce n'est pas du parti pris, c'est l'effet de sa tension d'esprit. De là viennent certaines contradictions qu'on a pu lui objecter, et qui ne sont que des changemens de point de vue. Le même personnage change d'aspect, selon qu'il est vu de face ou de profil. Taine par tempérament voit surtout les ombres, mais pas toujours les mêmes. Il trouve, par exemple, que la Constituante est mal composée, et plus loin, arrivant à la Législative, il écrase cette dernière sous la comparaison avec « les grands talens, les grandes fortunes, les grands noms » que Mme de Staël trouve parmi les Constituans. Est-ce vraiment une contradiction? En tout cas, ce n'est pas un artifice comme celui dont usa constamment le parti jacobin, et dont usent aujourd'hui ceux qui plaident sa thèse en croyant raconter l'histoire de la Révolution. Les Jacobins ont toujours entretenu une savante confusion entre « la défense de la patrie » et la défense de leur cause. C'est encore ce que fait M. Aulard à propos du coup de force qui chassa les Girondins de la Convention: « On peut dire que la journée du 2 juin 1793 fut une véritable journée de *défense nationale*. » (*Taine historien*, p. 177.) Taine a raison de ne pas croire sur parole ceux qui pensent et parlent de la sorte. Il n'a pas voulu entrer dans leur jeu, c'est-à-dire les juger sur les intentions qu'ils se prêtent et les excuser à la faveur des circonstances derrière lesquelles ils s'abritent. Il a voulu en savoir plus long. Ce qu'il a cherché à trouver n'était pas peu de chose, non plus que n'est peu de chose ce qu'il a su trouver. « Taine n'a pas eu tort, et c'était nouveau, conclut un critique dont M. Aulard ne récusera pas le témoignage, de chercher à déterminer quelle part revient, dans les convulsions révolutionnaires, à la psychologie même du peuple français et aux conditions créées par la brusque transformation de toutes les institutions traditionnelles. Ce qu'il a écrit sur l'anarchie spontanée, produite par l'application radicale des idées de Montesquieu sur la séparation des pouvoirs, contient des observations très fortes et très neuves, et je crois qu'il y a aussi une foule d'observations justes et profondes dans tout ce qu'il dit sur la nature de la conquête jacobine et de l'esprit jacobin. » (Gabriel Monod, *Revue Historique*, janvier-février 1908, p. 142.)

Et ces lignes ont été écrites après la publication du livre de M. Aulard, comme toutes les appréciations sur Taine dont nous avons fait état dans cette étude.

***

L'essentiel, en histoire comme en toute chose, c'est de faire œuvre utile. Même une compréhension étroite ou incomplète de la tâche à poursuivre peut aboutir à d'appréciables résultats. Mais il faut évidemment viser plus haut. C'est pourquoi les questions de méthode tiennent une si grande place aujourd'hui dans la formation intellectuelle des futurs historiens. L'histoire passe périodiquement par une crise. Chaque génération a plein la bouche de sa « méthode » et professe un superbe dédain pour celle de la génération précédente. Aujourd'hui on se défie des idées générales, des théories, des coups d'œil d'ensemble, de tout ce qu'on rangeait et confondait naguère sous le nom démodé de « philosophie de l'histoire. » On se moque des tableaux brillans, des « résurrections, » des morceaux à effet, de tout ce qui suppose de l'art et du style. Le travail historique se ramène assez volontiers à une besogne mécanique faite en conscience; le sens historique est subordonné au métier, et le métier lui-même est considéré à peu de chose près comme un ensemble de pratiques, sinon de recettes, où l'habitude joue un plus grand rôle que l'intelligence. Cette conception modeste a d'ailleurs beaucoup d'avantages, y compris celui de permettre aux esprits les plus ordinaires de « faire de l'histoire » sans perdre absolument leur temps. Mais on finit par en abuser. On dirait que les historiens dont la vocation n'est pas de la première heure, comme M. Aulard, agrégé des lettres et ci-devant professeur de rhétorique, ont peur de n'être jamais assez stricts. M. Aulard tient positivement rigueur à Taine de son talent littéraire. On a pu dire à moitié sérieusement qu'il s'applique lui-même par protestation à n'en montrer aucun. Un lettré n'écrit pas sans le faire exprès des phrases invertébrées comme celle-ci sur Taine : « Littérateur, et littérateur classique, lui qui a tant vilipendé l'esprit classique, chez lui l'ordre, le mouvement, l'enchaînement des idées, la structure et les parures sont selon les recettes de la rhétorique scolaire, avec, en plus, la couleur locale des romantiques. » (*Taine historien*, p. 10.)

La méthode historique n'a d'ailleurs rien de mystérieux. C'est

simplement le meilleur moyen d'arriver à la vérité, et les règles de Descartes valent pour l'histoire comme pour tout ordre de recherche scientifique. Ne rien admettre comme vrai que ce qui est reconnu évident, c'est toujours le grand et le même principe. Mais on arrive à l'évidence historique autrement que par le raisonnement. On y arrive par l'étude et la critique des sources. Ce sont là à proprement parler les élémens du métier d'historien, qu'on enseigne et qu'on peut enseigner avec fruit sous le nom de méthode historique. Et ces élémens varient selon la période à étudier. L'historien de la Révolution n'a besoin d'aucune « science auxiliaire. » Il peut n'être ni un épigraphiste, ni un paléographe, ni un philologue, ni même un humaniste. Il peut passer pour un érudit sans rien savoir de particulier. Les sources dont il se sert n'offrent d'autre difficulté que d'être nombreuses et en partie encore enfouies dans des cartons d'archives. Et ce dernier inconvénient va en s'atténuant de jour en jour. Depuis une vingtaine d'années on a imprimé une masse de documens. M. Aulard a donné en bien des cas l'exemple ou l'impulsion, il a rendu en cela de grands services, et Taine aurait été le premier à lui en témoigner sa reconnaissance. La collection des documens relatifs à l'histoire de la ville de Paris pendant la Révolution, publiée sous le patronage du Conseil municipal, forme à elle seule une petite bibliothèque. Des monographies consciencieuses nous offrent un tableau circonstancié de l'état d'esprit d'un certain nombre de départemens, en attendant l'époque prochaine où nous pourrons avoir une vue de l'ensemble. Nous commençons à posséder des renseignemens précis et locaux sur la vente des biens nationaux, une des opérations capitales de la Révolution. Les affaires religieuses ont provoqué des recherches et des travaux qu'on ne saurait trop louer. Cet énorme travail de déblaiement préliminaire était à peine entamé lorsque Taine s'est mis à l'œuvre, et c'est pourquoi il s'est trouvé en face de la double tâche d'extraire les matériaux de la carrière et de construire le monument. Dans cette tâche écrasante, s'il a montré parfois quelque hésitation ou quelque fatigue, qui pourrait s'en étonner?

Nous sommes plus favorisés aujourd'hui. C'est pourquoi la meilleure critique de Taine, et la plus utile, ce serait de faire mieux que lui. Mais de celle-là il n'est pas question, et pour cause. L'histoire, ce n'est pas seulement la science de réunir les

matériaux, c'est l'art de les mettre en œuvre. On peut même dire que l'histoire commence au moment précis où le sens historique entre en scène. Certes, les matériaux, il faut d'abord les classer, les peser, vérifier leur « force de résistance, » et cela peut s'apprendre sur les bancs. Mais il restera toujours une part de jugement personnel qu'on ne peut remplacer par aucun instrument de précision. On peut être un préparateur impeccable, connaître tous les petits secrets de laboratoire, avoir le tour de main d'un excellent praticien, sans être capable de la moindre recherche originale. En revanche, c'est le privilège d'un esprit supérieur de réaliser parfois un chef-d'œuvre avec des matériaux imparfaits. *Materiam superabat opus*, disaient les anciens. C'est ce qu'exprime Renan dans une phrase qui n'est paradoxale qu'en apparence : « Le talent de l'historien est de faire un ensemble vrai avec des traits qui ne le sont qu'à demi. » Mais, dira-t-on, il ne s'agit pas d'une œuvre d'art. Sans doute. Écoutons pourtant ce que n'a pas craint d'écrire M. Gabriel Monod : « Quelque paradoxale que puisse paraître cette affirmation au premier abord, les généralités en histoire offrent souvent plus de vérité et de certitude que les détails mêmes qui leur servent de base... Les inexactitudes, loin de s'accumuler, se compensent pour un historien d'esprit critique. » (*Revue Bleue*, 18 avril 1908, p. 488, *La méthode en histoire : la synthèse*.) Et M. Monod, en écrivant ces lignes, pensait particulièrement à Taine, car on retrouve la même idée, presque en termes identiques, dans l'article déjà cité de la *Revue historique* consacré par lui au livre de M. Aulard.

On pourrait apporter bien des preuves en faveur de l'assertion de M. Monod. Taine a souvent vu juste, sans disposer des élémens d'information qui nous permettent aujourd'hui d'y voir mieux que lui, et avec infiniment moins de mérite. Quand il assure que dans les élections les Jacobins empêchaient la majorité de voter par l'intimidation, il énonce une vérité dont les publications nouvelles nous apportent la confirmation chaque jour. M. Aulard le reprend d'avoir écrit que pour Paris « aux élections de 1791, sur les 81 200 inscrits plus de 74 000 manquent à l'appel. » Or M. Étienne Charavay, dont M. Aulard invoque le témoignage autorisé, dit que le nombre des votans était médiocre : « On n'en comptait pas plus d'un dixième en moyenne. » N'est-ce pas, à peu de chose près, la proportion indiquée par Taine?

A propos du plébiscite du mois de juillet 1793, pour la ratification de la Constitution ultra-démocratique de l'an I, Taine avait insisté sur le peu de sincérité du vote, attesté par le faible nombre des votans et par l'infime minorité des opposans. Il se trouva en effet 1801918 voix pour, et seulement 11610 contre, sans compter 424 cantons dont on n'a jamais connu ou fait connaître le résultat. Ces chiffres sont ceux que donne M. Aulard lui-même. Ils justifient l'opinion exprimée par Taine, car, sans savoir au juste le nombre d'électeurs que pouvaient compter normalement les assemblées primaires, on l'évalue au moins au quadruple du nombre de ceux qui ont voté. Les opposans n'ont pas osé se montrer. Sur les 12000 environ que la France tout entière a pu à peine fournir, il s'en trouve 9965 pour le seul Finistère. On votait à haute voix, le plus souvent par acclamation, ce qui était merveilleusement propre à faire l'unanimité. Les opposans comprenaient que le silence est d'or. Si le scrutin avait été libre et secret, le résultat eût été différent. Dans l'assemblée primaire du Donjon (Allier), le vote ayant eu lieu au bulletin fermé, on trouva dans l'urne 122 oui, 22 non, 9 ni oui ni non. Ce n'est pas la proportion habituelle. Voyons le département de la Vienne qui vient d'être l'objet d'un travail tout récent et particulièrement complet. On y constate en tout 17 opposans. Est-ce conforme à ce qu'aurait répondu l'opinion régulièrement consultée? Les plus fervens « patriotes » n'osent s'en flatter. La lettre du président et du secrétaire rendant compte à la Convention de l'assemblée électorale de Mirebeau, après avoir complaisamment dépeint l'enthousiasme des assistans, ajoute mélancoliquement : Cet enthousiasme « était-il bien sincère en tous? C'est ce que nous ne pouvons assurer. » Voilà un aveu dépouillé d'artifice, que Taine n'aurait pas manqué de recueillir, et qui, sorti de pareille source, vient assurément à l'appui de sa thèse. Du reste, M. Aulard lui-même, à travers toute sa sévérité, laisse échapper un mot qui atteste que Taine n'étaie pas toujours des idées préconçues sur des documens fantaisistes. Il veut bien admettre que « Taine analyse très finement l'état d'esprit révolutionnaire du paysan. » (*Taine historien*, p. 117.)

Mais passons. Au fond, le grand grief de M. Aulard contre Taine, c'est un grief d'ordre politique. La Révolution est encore trop près de nous, nous vivons encore trop dans l'atmosphère de lutte où elle s'est développée, pour que tout le monde soit

capable de l'étudier avec la même sérénité que « les révolutions d'Athènes ou de Florence, » comme Taine s'était flatté de le faire. M. Aulard ne croit pas à l'impartialité de Taine : « C'est en homme de droite que, flatté de la bienveillance du beau monde, il écrira l'histoire de la Révolution. » (*Taine historien*, p. 68.) Et il va jusqu'à le soupçonner d'« arrivisme, » alors que Taine a eu le secret peu envié de se faire des ennemis dans tous les camps, à mesure que paraissait chacun de ses volumes. Faire de Taine un arriviste et un snob, c'est véritablement dépasser les bornes du paradoxe. Faut-il rappeler le billet qu'il adressa (février 1887) à la princesse Mathilde qui s'était choquée de son portrait de Napoléon, comme M. Aulard se choque du portrait de Robespierre? « Il est dur parfois d'écrire l'histoire en historien critique et sincère. J'ai blessé à fond les royalistes en trouvant le chiffre de l'impôt sous l'ancien régime, les 81 pour 100 du revenu net, extorqués au paysan par les taxes royales, seigneuriales, ecclésiastiques. J'ai blessé plus à fond les républicains et toutes les puissances actuellement régnantes en montrant ce qu'a été véritablement la Révolution, c'est-à-dire d'abord une jacquerie rurale, puis une dictature de la canaille urbaine. Je vais blesser les partisans de l'Empire et les admirateurs de la France administrative, centralisée, manœuvrée tout entière de haut en bas, telle qu'elle existe encore aujourd'hui. Tant pis pour moi, j'y étais résigné à l'avance. » (*Hippolyte Taine, sa vie et sa correspondance*, tome IV, p. 229.) On avouera que, pour un homme désireux de plaire et de parvenir, il eût été plus commode et plus avantageux de choisir un autre sujet, ou de traiter celui-ci différemment.

D'ailleurs, le tort de Taine n'est pas uniquement de troubler les mânes des grands conventionnels, c'est, d'une manière générale, de contrarier les idées reçues, de déboulonner des statues. « On ne fait pas d'histoire, dit quelque part M. Frédéric Masson, sans casser des réputations. » Il faut s'attendre à des représailles. Un autre historien, qui n'était pas suspect d'arrière-pensées politiques, et qui s'occupait de questions qu'on qualifiera difficilement de brûlantes, n'a pas davantage été épargné pour s'être écarté trop volontiers, lui aussi, du chemin battu. Dans sa préface de la *Monarchie franque*, Fustel de Coulanges écrivait en juin 1888, guère plus d'un an avant sa mort : « Pas plus dans ce nouveau volume que dans la *Cité antique*, je n'éprouverai de

scrupule à me trouver en désaccord avec quelques opinions régnantes, pourvu que je sois d'accord avec les documens. Je n'ignore pas à quelles hostilités cette méthode m'expose. J'irrite, sans le vouloir, tous ceux dont mes recherches dérangent les systèmes. J'offense, sans y penser, tous ceux dont mon travail déconcerte la demi-érudition traditionnelle. Ce sont hommes qui ne pardonnent guère. » Si Taine était là pour se défendre, il s'exprimerait sans doute avec la même philosophie que son jeune camarade d'École normale. C'est le ton de sa lettre à la princesse Mathilde. Et il souhaiterait sans doute que les efforts de tous ceux qui sont attelés à la même tâche s'associassent au lieu de se contrecarrer.

Une histoire générale de la Révolution, fondée sur un ensemble de documens irrécusables, et d'où se dégageraient un certain nombre de points désormais indiscutés, ne sera plus très longtemps impossible à écrire. Tout le travail collectif d'analyse et de dépouillement méthodiques auquel nous assistons prépare l'œuvre de puissante synthèse qu'un Fustel de Coulanges, un Taine ou un Albert Sorel de l'avenir pourra seul nous donner. Mais cet ouvrage lui-même ne sera pas définitif, pas plus que n'a eu la prétention de l'être celui de Taine. Il n'y a rien de définitif en histoire. Ce qu'on appelle de ce nom, c'est l'ouvrage qui, à un moment donné, fixe les résultats acquis et marque, pour ainsi dire, une borne d'arrivée. A peine paru, il devient un point de départ. Il est à son tour analysé, disséqué, passé au crible. On en dénonce les lacunes, on en détermine les points faibles, on en met en lumière les contradictions, et une nouvelle équipe de travailleurs amasse des matériaux pour gravir un degré de plus. Et il faut qu'il en soit ainsi : c'est la condition du progrès. Il y a beaucoup d'échelons à l'échelle par laquelle la vérité cherche à sortir du puits.

Du moins, l'effort accompli n'est jamais perdu. A travers tout ce chassé-croisé de critiques et de répliques, le travail de l'homme serre de plus en plus près la vérité. Les différens aspects de chaque question se précisent. La marche est lente, mais on avance. Ce qui la retarde, c'est que pour avancer, en histoire, on marche toujours sur les pieds de quelqu'un. Ceux qui font avancer sont ceux qui osent conclure. Quand on jette un coup d'œil en arrière sur les étapes parcourues, on s'aperçoit que chacune est marquée par un nom et par une œuvre.

Par là on est amené à croire que le talent n'est pas une infériorité ou une vaine parure, que le sentiment des nuances est indispensable pour interpréter les textes, pour faire la part des circonstances sans réduire celle des hommes, et que l'art d'écrire comme l'art de penser ne sont pas moins utiles qu'autrefois à l'historien, dès qu'il veut produire autre chose que des manuels scolaires ou d'érudites monographies. Les conséquences du dédain de la forme commencent d'ailleurs à frapper tous les yeux qui ne sont pas incurablement fermés à l'évidence. Voici en quels termes s'exprime le dernier rapport sur le concours d'agrégation d'histoire : « Composition d'histoire moderne : deux défauts : 1° extrême imprécision ; 2° manque général de personnalité. On ne s'y est point préoccupé de faire le départ entre ce qui est essentiel et ce qui est négligeable, de montrer quelque personnalité dans la compréhension, quelque finesse ou quelque vigueur dans l'exposition. La plupart des compositions sont ainsi longues, molles, superficielles, plates, ternes. Résultats un peu inquiétans, s'il faut y voir, non un fait occasionnel, mais la preuve que, pour des raisons que nous n'avons pas à rechercher ici, il y aurait moins de maturité d'esprit et une éducation scientifique moins développée aujourd'hui qu'il y a quelques années. » On voit que le sacrifice des qualités littéraires n'a même pas été compensé par un progrès de l'esprit scientifique. Tout au contraire. « Pareils aux lettres écrites avec les encres chimiques, disait Albert Sorel, les documens veulent, pour livrer leur secret, qu'on les réchauffe et les éclaire à la flamme de la vie. » La « flamme de la vie, » c'est le don de faire jaillir l'idée du rapprochement des faits. A ce signe on distingue les historiens de race des historiens d'occasion. Quant à la méthode, qui n'est qu'un moyen et dont nous tendons à faire une fin à force de la quintessencier, ce n'est pas la rabaisser que de la ramener à quelques principes d'une lumineuse simplicité : donner ses preuves, en donner qui soient bonnes et n'en pas ajouter d'inutiles ; ne jamais qualifier de certain ce qui reste douteux. — Joignons-y une règle morale toujours excellente à rappeler : ne pas ériger en article de foi ce qu'on pense et ne pas prêter d'arrière-pensées basses ou égoïstes à ceux qui pensent autrement.

A. ALBERT-PETIT.

LA CRISE DE L'AÉRONAUTIQUE FRANÇAISE

Il y a un mois à peine, on pouvait se demander si nous avions perdu l'empire de l'air? La France, berceau des Mongolfier, des Pilâtre de Roziers, des Meunier, des Giffard, des Dupuy de Lôme, des Charles Renard, pour ne parler que des morts, considérait depuis plus d'un siècle l'atmosphère comme un domaine qui devait lui appartenir un jour. Si la conquête de l'air a de tous temps préoccupé l'humanité, notre pays a joué le rôle principal dans les entreprises qui ont été tentées depuis la fin du XVIIIe siècle pour faire de ce rêve longtemps caressé une réalité tangible; il semblait donc évident à tous nos compatriotes que le jour où l'on serait parvenu à évoluer à son gré au sein de l'atmosphère, ce seraient les aéronefs français qui, par leur nombre, leur importance, leurs qualités nautiques, occuperaient la première place, et que dans l'océan aérien les Français pourraient se considérer comme chez eux au même titre que les Anglais à la surface de l'océan maritime.

Il ne faut donc pas s'étonner si, à l'automne de 1909, en apprenant qu'il y avait dans le monde une flotte aérienne qui pouvait déjà passer pour supérieure à la nôtre, nous avons éprouvé une déception cruelle et de patriotiques inquiétudes. Elles étaient d'autant plus justifiées, que les navires aériens de nos voisins d'outre-Rhin étaient des engins de guerre ; ce n'était donc pas un simple froissement d'amour-propre que nous

devions éprouver, mais des craintes sérieuses de voir notre armée inférieure sous ce rapport à l'égard de l'Allemagne.

Le brillant résultat du circuit de l'Est est de nature à rassurer les moins optimistes. L'aéroplane est en effet né d'hier ; il y a deux ans, à pareille époque, les aviateurs s'essayaient dans des vols timides de quelques minutes et à moins de 10 mètres du sol. Aujourd'hui, nous venons de les voir parcourir près de 800 kilomètres, suivant un itinéraire déterminé, s'élever à plusieurs centaines de mètres de hauteur par-dessus les forêts, les rivières, les collines et arriver à chaque gîte d'étape plus rapidement qu'on n'aurait pu le faire par tout autre mode de locomotion.

En 1908, il ne manquait pas de gens qui, tout en reconnaissant l'intérêt de l'aviation naissante, déclaraient que ce ne serait jamais qu'une curiosité scientifique et tout au plus un sport nouveau ; c'était le petit nombre qui croyait à l'avenir de l'aviation et à son entrée prochaine dans le domaine des applications pratiques. L'événement a donné raison à ces derniers.

Certes, les exploits de Leblanc et d'Aubrun ne sont encore qu'un fait isolé, et il ne s'est trouvé que deux aviateurs pour accomplir entièrement le parcours prévu; mais les résultats d'une invention nouvelle commencent toujours par être des faits exceptionnels, puis peu à peu ils se généralisent. Il y a deux ans, les pilotes d'aéroplane qui avaient pu se maintenir un quart d'heure de suite dans l'atmosphère étaient au nombre de deux; aujourd'hui, aucun aviateur n'oserait se vanter d'un pareil exploit tant il semble d'une réalisation facile. Dans un an, les voyages analogues à ceux de Leblanc et d'Aubrun se seront multipliés et paraîtront des choses toutes naturelles.

Le circuit de l'Est n'aura pas fourni l'occasion des premiers voyages en aéroplane proprement dits ; plusieurs mois auparavant, Paulhan était allé de Londres à Manchester, et il y a plus d'un an que Blériot a traversé le Pas de Calais. Néanmoins, cette série d'étapes parcourues à jours fixes montrent tout ce que l'on peut attendre de l'aviation au point de vue pratique. Ce sera certainement le point de départ d'une ère nouvelle, et la France peut être fière du résultat obtenu.

Ce qui, au moins autant que le circuit proprement dit, mérite de fixer l'attention, ce sont les voyages aériens accomplis au cours de cette épreuve par nos officiers aviateurs. Ils n'ont pas

pris part au circuit comme concurrens, mais les raids qu'ils ont accomplis prouvent péremptoirement que plusieurs d'entre eux s'y seraient classés en places très honorables. L'ensemble des parcours qu'ils ont effectués est, pour quelques-uns, égal à celui des aviateurs civils. Mais ils ne se sont pas bornés à se rendre d'un point à un autre : ils ont parcouru des itinéraires déterminés en passant, par exemple, au-dessus de Verdun ou de Toul pour se rendre de Mourmelon à Nancy, et en exécutant en cours de route de véritables reconnaissances militaires.

La plupart du temps chaque aéroplane était monté par deux officiers : un pilote et un observateur, comme cela aurait lieu nécessairement en temps de guerre. Tout cela est fait pour nous donner pleine confiance dans l'avenir.

Ce fut d'ailleurs pour le public une véritable révélation. On savait bien qu'au camp de Châlons et en quelques autres points du territoire, les officiers s'exerçaient à l'aviation ; mais on ne se doutait pas de l'ampleur qu'avait prise cet enseignement et des résultats obtenus. Les noms des lieutenant Féquant et Cammermann étaient inconnus hier; aujourd'hui, ils ont acquis une popularité universelle et de bon aloi.

Il en sera toujours ainsi lorsqu'on fera appel au zèle et au dévouement de nos officiers; comme toujours ils travailleront en silence, sans se soucier d'une vaine gloire, et tout d'un coup la France aura la satisfaction d'apprendre ce qui s'est fait, et de constater une fois de plus qu'en toutes circonstances elle peut compter sur son armée.

Nous verrons, dans le cours de cet article, pour quelles raisons il ne faut pas encore s'adresser exclusivement aux aéroplanes pour constituer notre flotte aérienne de guerre; mais le spectacle dont nous venons d'être témoins prouve que ce moment approche, et qu'en attendant qu'ils possèdent toutes les qualités requises au point de vue de la guerre, les aéroplanes militaires peuvent déjà rendre de précieux services.

Ce sont des constatations que je suis heureux de faire au début de cette étude, et si, dans les pages qui vont suivre, j'ai à faire quelques critiques, le lecteur voudra bien ne m'accuser ni de pessimisme, ni d'esprit de dénigrement systématique. En France, on peut quelquefois faire fausse route, mais on sait souvent rentrer dans la bonne voie et on ne doit jamais désespérer de rien.

I

Quoi qu'il en soit, on ne peut pas se dissimuler que l'aéronautique militaire traverse en France une crise sérieuse. Pour se rendre compte de son importance et de son issue probable, il est indispensable de savoir quels services on peut attendre des aéronefs aux armées.

On a proposé de les utiliser dans des emplois extrêmement variés : transport de personnel ou de matériel, signaux visibles à grande distance, bombardement au moyen de projectiles lancés du haut des airs, etc., etc.

En organisant il y a près de 120 ans le corps des aérostiers militaires, le Comité de salut public énumérait les avantages qu'on pourrait tirer de ce nouvel engin, et entre autres la faculté « de lancer des proclamations dans les pays occupés par les satellites des despotes. » Nous ne comptons plus aujourd'hui sur ce procédé pour faire de la propagande politique ; mais il reste d'autres moyens d'utiliser les aéronefs aux armées. Ceux que je viens d'indiquer et beaucoup d'autres analogues ne sont toutefois que d'un usage exceptionnel. La véritable manière à la guerre de se servir des navires aériens est de les employer aux reconnaissances et aux observations ; ils doivent être l'œil de l'armée, et il n'est pas besoin d'insister longuement pour comprendre les immenses avantages que l'on peut tirer de semblables observatoires.

La grande difficulté pour un général en chef est en effet de connaître les intentions de son ennemi, les dispositions de ses troupes et les mouvemens qu'elles exécutent. Tous les procédés anciens d'exploration, reconnaissances de cavalerie, espions, prisonniers de guerre, correspondances saisies, sont sujets à caution, et ne donnent en tout cas que des renseignemens de détail forcément incomplets. Les reconnaissances de cavalerie, en particulier, viennent se heurter en certains points à la résistance de l'adversaire ; en centralisant les renseignemens qu'elles donnent, on peut tracer sur la carte une ligne limitant la zone occupée, à un moment donné, par les troupes ennemies. Mais qu'y a-t-il derrière ce rideau ? en quel point se trouve la masse importante ? de quel côté l'adversaire va-t-il diriger son attaque ? La cavalerie est absolument impuissante à nous le dire.

Aussi, de tout temps, a-t-on cherché à s'élever de manière à plonger ses regards sur la zone occupée par l'ennemi, et à constater *de visu* l'emplacement de ses troupes. Les arbres, les clochers, les collines ont toujours été recherchés comme observatoires militaires, et dans tous les tableaux de bataille, on voit le général et son état-major sur une sorte de tertre d'où il embrasse l'ensemble du théâtre de la lutte. Mais ces observatoires terrestres ne dominent, en général, que d'une faible hauteur le terrain à observer; les rayons visuels y arrivent sous une incidence rasante, et des obstacles de faible hauteur tels que des haies, des forêts, des maisons, des plis de terrain, suffisent à dissimuler les troupes aux yeux des observateurs.

Dès l'invention des ballons, on fut frappé des services que ces « nouvelles machines, » comme on disait alors, pouvaient rendre aux armées. A cette époque, on ne pouvait les utiliser que de deux manières: à l'état libre ou à l'état captif.

Les aérostats libres sont le jouet du vent: toutefois, en choisissant convenablement le point de départ, on peut, dans certaines circonstances, faire passer un ballon libre au-dessus d'une zone à observer; mais l'aérostat libre va toujours où le vent le mène, et il est incapable de revenir rendre compte de sa mission à celui qui l'a envoyé. Les renseignemens qu'il recueille ne peuvent donc être transmis qu'en faisant de grands détours par voie de terre, ou en franchissant les lignes ennemies, ou encore par voie aérienne au moyen de pigeons voyageurs. Tous ces procédés sont lents, précaires, et jamais le ballon libre ne sera un engin pratique de reconnaissances militaires. Ses applications à la guerre ont été d'un tout autre ordre; il en est une célèbre dans l'histoire, c'est l'emploi des aérostats pendant le siège de Paris, en 1870-71, pour faire communiquer la capitale investie avec le reste de notre territoire. Ils rendirent alors des services énormes, et ce fut la plus belle page de leur histoire militaire, sinon la seule.

En raison de ces inconvéniens du ballon libre, on songea naturellement à utiliser les aérostats à l'état captif. Maintenu ainsi à proximité de l'état-major qu'il est destiné à éclairer, le ballon peut lui faire parvenir rapidement ses renseignemens; en revanche, il est obligé d'avoir son point d'attache sur le terrain occupé par les troupes amies, c'est-à-dire à une assez grande

distance de l'ennemi ; il ne domine donc pas verticalement ses positions, mais les observe de loin.

Grâce à sa faculté de monter à plusieurs centaines de mètres, les rayons visuels partant de la nacelle jusqu'à la zone à observer sont plus relevés que ceux qui viennent d'un observatoire terrestre d'une hauteur de quelques dizaines de mètres. Néanmoins, la zone d'observation d'un ballon captif est assez limitée : à partir d'une distance égale à dix ou quinze fois sa hauteur, il ne peut voir le terrain que sous une incidence rasante, et les renseignemens qu'il peut donner sont forcément incomplets. En somme, le ballon captif est un observatoire terrien perfectionné en ce sens qu'il est plus élevé que ceux dont on dispose ordinairement, et que de plus il est transportable ; cependant, il subit, bien qu'à un degré moindre, les inconvéniens inhérens à ceux-ci.

Dès lors, il ne faut pas s'étonner si l'emploi des ballons captifs aux armées à la fin du XVIIIe siècle eut un succès relatif. Après quelques années, leur suppression fut décidée, d'abord sur la demande de Hoche, et plus tard d'une façon définitive par Napoléon Ier. Pourquoi ces hommes de guerre, dont nul ne peut discuter le mérite, renoncèrent-ils à ce nouvel engin d'observation ? C'est parce qu'à leur avis les services rendus n'étaient pas en proportion avec la gêne que causaient les ballons captifs et leur manœuvre. Dans l'état de la science, à cette époque, les ascensions, les transports, se faisaient à bras, ce qui était pénible et fatigant ; mais le plus gros inconvénient consistait certainement dans la difficulté de la production de l'hydrogène en campagne, et du gonflement du ballon. Pour procéder à cette opération, il fallait passer plusieurs jours à construire un fourneau en briques, et d'autres journées à faire l'opération chimique proprement dite. C'était au bas mot une grande semaine d'immobilisation pour chaque gonflement. Aussi l'opération était-elle renouvelée le plus rarement possible ; on était par suite condamné à transporter le ballon gonflé avec les moyens rudimentaires dont on disposait. Les aérostiers militaires étaient surmenés, et, malgré toute leur bonne volonté, le ballon ralentissait la marche des troupes. Un homme comme Bonaparte qui aimait à la guerre les mouvemens rapides ne pouvait pas s'accommoder d'un semblable matériel.

Aujourd'hui, il n'en est plus de même ; grâce aux progrès de

la chimie et de la mécanique, on peut transporter le gaz comprimé dans des tubes d'acier placés sur des voitures ou des wagons de chemin de fer; en moins d'un quart d'heure, le ballon est gonflé; en une demi-heure, il est équipé et prêt à s'élever dans les airs. Les ascensions se font mécaniquement au moyen de treuils à vapeur, installés sur des voitures qui servent en même temps au transport du ballon sans fatiguer les hommes. Les progrès de la métallurgie ont permis de construire des câbles en acier à la fois solides et légers avec lesquels on atteint un kilomètre de hauteur au lieu des 500 mètres auxquels se bornaient les ascensions il y a cent ans. Au moyen du téléphone, l'observateur peut être en communication permanente avec le sol, et par suite avec le général et son état-major. Enfin, la photographie permet de fixer rapidement les observations, et souvent de constater, grâce à un examen attentif, des particularités qui avaient pu échapper aux regards de l'officier observateur. Grâce à tous ces avantages, les ballons captifs peuvent aujourd'hui rendre aux armées des services remarquables; et, en raison de la rapidité et de la commodité du gonflement, ils ne doivent jamais être une gêne, car on n'hésite pas à les dégonfler dès l'instant qu'ils deviennent un embarras.

Mais, à côté de ces conditions favorables, les parcs militaires de ballons captifs rencontrent à notre époque des difficultés qui étaient inconnues des aérostiers de la première République. Ceux-ci n'étaient gênés dans le transport du ballon que par les arbres qui bordaient les routes, et quelquefois par des portes de villes fortifiées qu'il s'agissait de franchir. Aujourd'hui, nos chemins sont constamment traversés par des obstacles qui les dominent, et notamment par des ponts de chemins de fer, des lignes télégraphiques, ou, ce qui est plus grave, par des câbles de transport d'énergie électrique. On est arrivé par des manœuvres appropriées à exécuter ces franchissemens avec rapidité; ils n'en sont pas moins une gêne pour le transport du ballon gonflé.

Un autre inconvénient beaucoup plus grave résulte des progrès de l'artillerie. Le ballon captif a son point d'attache sur le sol, et ce point doit être à peu près à l'abri des projectiles ennemis. Or, en 1792, il suffisait de s'éloigner de quelques centaines de mètres des batteries de l'adversaire pour être dans une sécurité complète; aujourd'hui, c'est à cinq ou six kilo-

mètres qu'il faut se maintenir. Le terrain qu'on a à examiner est donc à une grande distance de l'observateur aérien, et malgré la faculté de s'élever à 800 et 1 000 mètres, on ne domine pas encore suffisamment la zone occupée par l'ennemi. Les renseignemens fournis par le ballon captif sont donc moins complets qu'il y a cent ans, car si l'on peut s'élever deux fois plus haut, il faut se tenir dix fois plus loin de l'adversaire.

Comme engin de reconnaissance, le ballon captif n'est donc aujourd'hui qu'un procédé précaire et insuffisant.

II

Il en est tout autrement du navire aérien dirigeable. Qu'il soit plus lourd ou plus léger que l'air, l'aéronef peut en effet se transporter au-dessus de la zone occupée par l'ennemi, y séjourner tout le temps qu'il le juge nécessaire, et rapporter au général en chef toute une moisson de renseignemens, de photographies, de croquis, d'un prix inappréciable. On comprend l'avantage énorme qu'un général habile peut tirer d'une semblable source d'informations. S'il est seul pourvu d'une flotte aérienne, la lutte est assimilable, suivant une comparaison bien souvent répétée, à une partie d'échecs dans laquelle un des deux joueurs aurait seul la permission de voir l'échiquier dont la vue serait dérobée à son adversaire; l'issue d'une semblable partie ne serait pas douteuse.

Aussi, depuis longtemps, les militaires ont-ils appelé de leurs vœux la réalisation de la navigation aérienne par le plus léger ou par le plus lourd que l'air; mais, pendant longtemps, ce desideratum était considéré comme un rêve chimérique.

C'est dans l'armée française que se sont rencontrés tout d'abord les hommes de foi qui, malgré les probabilités contraires, ont poursuivi la réalisation de cette prétendue utopie. Dès 1872, le lieutenant Charles Renard avait attiré l'attention de ses chefs par des études remarquables sur la navigation aérienne. En 1875, une commission spéciale présidée par le colonel Laussedat fut créée au ministère de la Guerre pour étudier la question sous toutes ses faces. Charles Renard, récemment nommé capitaine, fut désigné comme secrétaire. Seul de ses collègues il apportait des idées précises sur la question, et, dès la première séance, il parla de ballons dirigeables comme pre

mière étape, et d'appareils d'aviation pour l'avenir. Il s'aperçut bien vite qu'il faisait fausse route, et qu'en continuant il acquerrait la réputation d'un rêveur dont les idées devaient être combattues comme irréalisables. Il changea résolument son fusil d'épaule, et, quoi qu'il pût lui en coûter, se résigna pendant plusieurs années à s'occuper exclusivement de ballons libres et de ballons captifs, dont il renouvela, d'ailleurs, de fond en comble la technique, et dont il soumit la construction et les manœuvres à des règles précises et rationnelles.

Cette période ne fut pas complètement perdue pour le but principal. En étudiant dans tous les détails des engins d'une valeur secondaire, il acquit une compétence toute spéciale dans les constructions aéronautiques. et devint ainsi capable d'entreprendre l'étude d'un dirigeable sans être arrêté à chaque instant par des difficultés techniques. Il avait donné sa mesure comme inventeur et ingénieur, et vers 1879, il put sans crainte du ridicule, parler de nouveau d'aérostats dirigeables. Néanmoins, la crainte d'un échec et la routine administrative auraient sans doute pendant longtemps paralysé ses efforts, s'il n'avait rencontré un appui tout à fait inattendu en la personne de Gambetta, alors président de la Commission du budget. C'est grâce au tribun qu'un crédit fut voté et mis à la disposition du jeune officier pour construire le premier dirigeable digne de ce nom. Quelques années plus tard, en 1884 et 1885, le dirigeable *la France* exécutait plusieurs voyages avec retour au point de départ par ses propres moyens, fait qui, jusqu'alors, était sans précédent et passait de plus pour irréalisable.

Ces expériences eurent un grand retentissement, et dès lors, parmi les spécialistes et le grand public, on cessa de traiter d'utopie la direction des aérostats. Des esprits sages considérèrent désormais le problème non plus comme insoluble, mais comme ayant reçu une première solution susceptible de perfectionnemens dans l'avenir.

Ces perfectionnemens se firent attendre. Le dirigeable de 1884 avait une vitesse insuffisante, et ne pouvait rester en l'air qu'une heure et demie ou deux heures; il lui était donc impossible de rendre aux armées des services réels. Il fallait perfectionner ce premier appareil, et à cette époque, il y avait pour résoudre ce problème technique une question qui dominait toutes les autres, celle du moteur à la fois puissant et léger.

A l'heure actuelle où l'on entend parler couramment de moteurs pesant 10 kilos, 5 kilos, 3 kilos par cheval, il est difficile de se rendre compte des difficultés du problème il y a vingt-cinq ans. Les moteurs les plus légers employés vers 1885 pesaient au moins 200 kilogrammes par cheval. Si Charles Renard avait pu faire évoluer un dirigable, c'est parce qu'il avait imaginé une pile électrique grâce à laquelle le poids du cheval avait pu descendre au chiffre, très faible alors, de 44 kilos. On put, grâce à cette découverte, embarquer 9 chevaux à bord de *la France*, ce qui eût été impossible avec tout autre moteur.

Mais ces neuf chevaux ne donnaient qu'une vitesse insuffisante; il en aurait fallu une soixantaine pour constituer un aéronef pratiquement utilisable. Le poids du moteur par cheval devait descendre aux environs de 10 kilogrammes, même de 5; on était donc loin du compte. Aussi Charles Renard fut-il dès lors bien convaincu que la première chose à faire était de chercher des moteurs de plus en plus légers; tant qu'on ne les aurait pas, on ne ferait que répéter d'une façon plus ou moins sensationnelle, mais sans aucun profit réel, les expériences de 1885. S'il n'avait eu en vue que sa réputation personnelle, il aurait eu tout intérêt à exécuter de nouveaux voyages aériens; mais il estimait qu'en conscience, cette manière d'opérer serait un véritable gaspillage des deniers de l'État, et il préféra s'adonner exclusivement aux recherches silencieuses relatives à l'allégement des moteurs. C'est ce qui explique son inaction apparente après le brillant succès de ses premières tentatives.

Le moteur léger tant désiré par les aéronautes devait leur être fourni par une industrie nouvelle, l'automobilisme, et vers la fin du XIXe siècle on songea de toutes parts à utiliser les merveilleux moteurs à essence pour la propulsion des aérostats.

Ce n'est pas ici le moment de retracer toutes les tentatives qui furent faites en France et à l'étranger. C'est au début du XXe siècle qu'elles prirent corps, et grâce aux Santos-Dumont et aux Lebaudy, malgré quelques catastrophes et un certain nombre d'insuccès, tout le monde fut bientôt convaincu que les aérostats dirigeables allaient entrer dans la pratique courante.

Les armées ne pouvaient pas rester indifférentes à cette évolution; aussi, vit-on partout les gouvernemens encourager les recherches de navigation aérienne, faciliter les manœuvres des dirigeables, dresser à leur emploi le personnel militaire, en

construire dans leurs établissemens ou en commander dans l'industrie privée. L'intérêt de la question n'était mise en doute par personne.

Tout le monde se rappelle le voyage du dirigeable *Patrie* de Paris à son port d'attache de Verdun. On sait aussi comment cette première unité pour ainsi dire réglementaire de notre flotte aérienne fut perdue à la suite d'une bourrasque. Mais ce n'était qu'une perte matérielle; la *Patrie* fut bientôt remplacée par la *Ville de Paris*, et l'accident fut oublié.

III

Telle était la situation vers le commencement de 1907. A partir de cette époque nous vécûmes dans la persuasion que notre flotte aérienne irait en se développant progressivement et que nous pourrions maintenir notre avance sur les étrangers. Nous savions bien qu'en Allemagne on ne restait pas inactif, et les essais des immenses dirigeables à carcasse métallique du comte Zeppelin ne pouvaient pas passer inaperçus; mais nous considérions, avec raison d'ailleurs à mon avis, que ce système de construction lourd, coûteux et encombrant ne devait pas être imité. Nous plaisantions volontiers ce colossal aéronef qui n'osait jamais s'écarter du lac de Constance, et prendre le contact du sol; et nous étions bien persuadés que les dirigeables français valaient mieux que ceux de nos voisins.

Nous avions du reste le plaisir de constater à intervalles assez rapprochés l'apparition de nouvelles unités. La *République*, le *Clément-Bayard* évoluaient de temps à autre d'une manière satisfaisante. En Allemagne, outre les ballons Zeppelin, on construisait des dirigeables d'un modèle différent, tels que ceux de Gross ou de Parseval; mais, nous nous en inquiétions d'autant moins que, parfois, un accident retentissant nous permettait de souligner l'infériorité de nos émules.

Du commencement de 1907 jusque vers le milieu de 1909, nous nous intéressions certainement aux dirigeables, nous constations avec satisfaction l'accroissement et les progrès continus de notre flotte aérienne, mais ce n'était pas pour l'opinion publique française une préoccupation intense.

Un événement inattendu vint, d'ailleurs, détourner l'attention du grand public. De tous temps, le système du plus lourd que

l'air, l'aviation, avait eu ses partisans convaincus. J'ai même entendu plusieurs d'entre eux déclarer que la découverte des Montgolfier avait été néfaste; elle avait orienté les chercheurs dans la voie de la direction des aérostats qui ne pouvait donner que des déceptions, tandis que la vraie, la seule solution du problème de la navigation aérienne consistait dans l'emploi des appareils plus lourds que l'air. Opinion exagérée, selon moi : je suis persuadé qu'il y aura longtemps encore dans l'atmosphère place pour des aéronefs de tous systèmes. Néanmoins, l'idée de la supériorité de l'aviation était instinctive dans notre pays. Aussi, dès qu'on entendit parler d'aéroplanes qui enlevaient des hommes, et parcouraient plusieurs centaines de mètres, on s'y intéressa vivement, et les dirigeables furent instantanément relégués au second plan dans l'opinion générale.

Les merveilleux progrès accomplis en 1908, année mémorable au cours de laquelle les trajets exécutés en aéroplanes ont passé de 1 kilomètre à plus de 120, ne firent qu'orienter davantage les esprits du côté du plus lourd que l'air.

Après quelques mois de recueillement, au début de 1909, les aviateurs reprirent leurs exploits avec une ardeur nouvelle. La traversée de la Manche par Blériot, les admirables performances accomplies aux portes de Reims pendant la grande semaine de Champagne, semblèrent consacrer définitivement la supériorité de l'aviation sur l'aérostation.

Cet enthousiasme, justifié d'ailleurs, de l'opinion publique devint contagieux, et il fut partagé par des personnages qui auraient peut-être dû réagir contre cet emballement et chercher à examiner les choses de plus près. Nous voulons parler du ministre de la Guerre et des officiers qui, sous ses ordres, avaient la responsabilité des destinées de notre aéronautique militaire. Beaucoup d'entre eux en arrivèrent à se demander si, en présence des progrès de l'aviation, il fallait continuer à s'engager dans la voie douteuse des dirigeables, et s'il n'était pas préférable d'attendre des aéroplanes la solution du difficile problème de l'aéronautique militaire.

IV

Le mois de septembre 1909 vit s'ouvrir la crise aéronautique actuelle. Nous étions encore sous l'émotion des triomphes des

aéroplanes en Champagne, quand la mort d'un des pionniers de l'aviation, le capitaine Ferber, vint jeter sur nos têtes un voile de deuil. Quelques jours après, ce n'était plus un accident isolé, mais une véritable catastrophe, la perte du dirigeable *République* et de son équipage, qui venait nous frapper. La foi dans la conquête de l'air fut peut-être ébranlée dans certains esprits, et notre confiance en nous-mêmes, si complète le mois précédent, se trouvait diminuée. C'est dans cet état d'âme que nous apprîmes sans nous y attendre les projets de nos voisins d'outre-Rhin; ils mobilisaient une véritable flotte aérienne, au moyen de laquelle ils allaient exécuter des manœuvres de plusieurs jours. Ces manœuvres eurent lieu; malgré des accidens et des accrocs inévitables, elles furent satisfaisantes dans leur ensemble; l'Allemagne en triompha bruyamment, suivant son habitude.

En France, on fut presque atterré. Les journaux parlèrent avec éloges des manœuvres allemandes, et notre infériorité fut soulignée d'une façon peut-être exagérée. Il était malheureusement vrai qu'à l'automne de 1909, nous aurions été incapables de mettre en ligne autant de dirigeables que les Allemands, et d'exécuter les manœuvres auxquelles s'était livrée leur flotte aérienne.

L'opinion publique s'en émut, et légitimement. Un aéronaute français, M. Capazza, qui avait assisté aux évolutions des dirigeables allemands, se fit le porte-paroles de l'inquiétude générale. Peut-être apporta-t-il dans cette campagne un peu d'exagération méridionale. On ne saurait méconnaître néanmoins qu'il rendit alors un véritable service dont tous les patriotes doivent lui être reconnaissans; il contribua à secouer la torpeur de l'opinion publique, et il en résulta un mouvement, confus d'abord, mais dont les conséquences auront été certainement heureuses.

La presse ne fut pas seule à se mettre en branle. Les sociétés aéronautiques s'émurent de la situation et cherchèrent à y remédier; des démarches furent faites près des pouvoirs publics: dans les deux Chambres, des groupes se formèrent pour favoriser la navigation aérienne. Dans ces groupes, des sénateurs et des députés, appartenant à toutes les nuances de l'opinion politique, se rencontrèrent et cherchèrent ensemble de bonne foi le moyen de sortir avantageusement de la crise actuelle. Des interpellations eurent lieu, le gouvernement promit de s'occuper de la question,

quelques crédits furent votés pour encourager la navigation aérienne, des décorations furent distribuées aux aviateurs et aux aéronautes, tout le monde fit assaut de bonne volonté.

Néanmoins, le résultat tangible se fit longtemps attendre. En fait, depuis le commencement d'octobre jusqu'à la fin de mars 1910, c'est-à-dire pendant six mois, on a beaucoup parlé, on a beaucoup écrit, on a réuni de nombreux auditoires pour les entretenir de la crise actuelle de l'aéronautique militaire en France, les démarches ont été multipliées auprès des pouvoirs publics; le résultat fut nul ou à peu près.

A quoi tient le prolongement regrettable d'une situation reconnue fâcheuse par tout le monde? En partie peut-être au scepticisme de nos dirigeans. Il semble en effet qu'au lieu de guider en cette matière l'opinion publique et de la précéder, ils aient attendu d'être impérieusement poussés par elle. Mais la véritable cause de ce retard regrettable, c'est l'incertitude sur les moyens à employer pour sortir de notre état d'infériorité relative. Devait-on chercher la solution du problème dans l'emploi des dirigeables ou dans celui des aéroplanes? et, en adoptant l'une ou l'autre des solutions, quel genre d'appareils y avait-il lieu d'employer? Enfin, comment organiser notre service aéronautique militaire? Telles sont les questions que se posèrent pendant des mois entiers les Pouvoirs publics, et le ministère de la Guerre en particulier, sans parvenir à les résoudre. Pour mon compte, je pense que la solution aurait dû être trouvée rapidement, qu'elle s'imposait aux esprits réfléchis et initiés à la question, et que depuis plusieurs mois nous aurions dû cesser de délibérer pour agir vigoureusement, en employant les moyens nécessaires en vue de parer à la situation actuelle. Si l'on avait eu au ministère de la Guerre, au point de vue technique, des idées précises qu'il était possible d'avoir et qui avaient été énoncées depuis longtemps, on ne se serait pas laissé surprendre par l'Allemagne, et on aurait pu, dès le commencement de 1908 ou de 1909, constituer largement notre flotte aérienne militaire, et lui donner une organisation incomparable.

Ce qu'on aurait dû faire, il y a près de deux ans, il est encore temps, je l'espère, de le faire aujourd'hui.

V

L'année dernière, j'ai entretenu les lecteurs de la *Revue* de ce qui constitue la supériorité d'un navire aérien; on se souvient peut-être de la conclusion de cet article d'après lequel la vitesse propre, c'est-à-dire la vitesse mesurée par rapport à l'air ambiant supposé immobile, est le véritable critérium de la valeur d'un aéronef (1).

Cette qualité est d'une importance capitale, car sans elle la direction dans l'océan aérien est forcément précaire. Lorsqu'il s'agit d'aéronefs militaires, la vitesse propre présente un intérêt tout particulier; nous verrons plus loin, en effet, que, pour se débarrasser de ces observatoires très gênans pour lui, l'ennemi sera forcé d'aller attaquer les navires aériens dans leur propre élément, c'est-à-dire au sein même de l'atmosphère, en envoyant contre eux d'autres aéronefs. On doit donc s'attendre dans les guerres de l'avenir à voir des combats aériens, comme il y a des combats navals. Or, bien que l'on n'ait encore aucune expérience à ce sujet, il semble évident *a priori* que la victoire appartiendra au plus rapide Il sera en effet maître d'imposer le combat à l'adversaire ou de le refuser, s'il ne se sent pas en force; il choisira donc son jour et son heure. Lorsqu'un aéronef se croira assuré de sa supériorité contre son ennemi, si sa vitesse propre est plus grande que la sienne, il l'atteindra forcément, et une fois qu'il l'aura joint, il ne laissera pas à l'adversaire la possibilité de s'échapper. Si, au contraire, l'aéronef ennemi semble devoir remporter la victoire, le premier n'aura qu'à fuir à grande allure et il sera impossible à son antagoniste de le rattraper.

Il convient, d'ailleurs, de remarquer qu'il ne s'agit ici que de la vitesse propre; le vent n'a rien à voir dans la question. Si un aéroplane français part de Toul pour aller attaquer un dirigeable allemand stationnant au-dessus de Metz, et si l'on suppose que l'aéroplane a une vitesse propre de 70 kilomètres à l'heure, tandis que le dirigeable n'en a que 50, dès que celui-ci se sera aperçu de la poursuite dont il est l'objet, il se hâtera de fuir; au bout d'une heure, il se sera éloigné de 50 kilomètres, mais pendant ce temps-là l'aéroplane se sera rapproché de 70, et finalement la distance qui les séparait primitivement aura

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre 1909.

diminué de 20 kilomètres. La distance au début étant de 50 kilomètres environ, elle ne sera plus que de 30 une heure plus tard; au bout d'une deuxième heure, elle sera réduite à 10, et une demi-heure après, les deux adversaires seront en contact. A partir de ce moment, l'aéronef le plus rapide n'aura qu'à modérer sa vitesse, et il restera constamment à proximité de son adversaire. Celui-ci, au contraire, ne pourra pas lui échapper.

Si pendant cette poursuite l'air est absolument calme, les deux navires aériens se rencontreront après que le dirigeable aura fait deux fois et demie 50 kilomètres, c'est-à-dire 125, et c'est à quelque distance au sud de Trèves que le combat aérien aura lieu.

Si au contraire, comme ce sera le cas général, le vent souffle avec une certaine vitesse, vers l'Ouest par exemple, en même temps que l'aéroplane s'élancera à la poursuite du dirigeable, il sera transporté ainsi que son adversaire vers l'Ouest avec la vitesse du vent, et si l'on suppose que ce vent fait 25 kilomètres à l'heure, le point de la rencontre sera à soixante et quelques kilomètres à l'Ouest de la position primitivement calculée, c'est-à-dire aux environs d'Arlon dans le Luxembourg belge. Mais cela n'empêchera pas l'aéroplane d'avoir gagné à chaque heure 20 kilomètres sur son adversaire, et la rencontre aura lieu comme dans le cas de l'air calme au bout de deux heures et demie. Quelles que soient la vitesse et la direction du vent, celui-ci n'aura d'autre influence que de changer le lieu du combat : l'heure de la rencontre et l'issue de la lutte resteront les mêmes.

De tout ce qui précède, le point à retenir est que la vitesse est une qualité plus importante pour les aéronefs militaires que pour les autres.

A ce point de vue, les aéroplanes ont aujourd'hui une supériorité incontestable sur les dirigeables; il semblerait donc qu'il convient de leur donner la préférence pour constituer notre flotte aérienne. Ce sera probablement vrai dans quelques années; mais, à l'heure actuelle, cette conclusion serait prématurée.

L'importance de la vitesse ne doit pas nous faire négliger les autres qualités. Parmi celles-ci, il en est deux qui, au point de vue militaire, présentent une importance toute particulière : le rayon d'action, et l'altitude.

Le rayon d'action est, comme on le sait, la faculté de couvrir

un itinéraire de grande étendue sans être obligé à faire escale. En vue des reconnaissances stratégiques qui leur seront confiées, on est d'accord aujourd'hui pour estimer que les aéronefs doivent pouvoir s'éloigner de leur point de départ d'au moins 200 kilomètres et y revenir sans toucher terre. Si l'on y ajoute les circuits et les zigzags qu'ils sont obligés de faire pour explorer à fond le terrain dont ils ont la surveillance; si, de plus, on tient compte du vent qui, lorsqu'on exécute un circuit fermé, est toujours une gêne pour le navire aérien, gêne qui se traduit par une augmentation de la durée du voyage, on arrive à conclure que l'aéronef militaire doit pouvoir exécuter en air calme au moins 600 kilomètres sans reprendre contact avec le sol.

Or, comment obtenir un rayon d'action suffisant? C'est une question de capacité de transport; on doit pouvoir embarquer à bord du navire aérien la quantité de combustible et d'huile nécessaire pour marcher pendant un temps donné. Si l'on veut exécuter 600 kilomètres avec une vitesse propre de 50 kilomètres à l'heure, un approvisionnement de 12 heures est indispensable.

A cette charge, il faut en ajouter une autre. La fonction de pilote suffit pour absorber l'attention d'un homme; si le voyage est de longue durée, il est même nécessaire d'avoir deux pilotes qui sont alternativement de service. Pour exécuter des reconnaissances militaires, il doit donc y avoir à bord de l'aéronef des personnages tout à fait distincts de l'équipage proprement dit; ce sont généralement des officiers d'état-major spécialement chargés des observations aériennes. Pour eux aussi, le service absorbe complètement leur attention, et, pour de longs voyages, il sera nécessaire d'avoir deux observateurs qui se reposent à tour de rôle. Nous sommes donc amenés à embarquer à bord d'un aéronef militaire au moins quatre personnes. Cet effectif est suffisant pour les aéroplanes qui n'exigent qu'un seul homme occupé à la manœuvre; pour les dirigeables, il en est autrement; l'expérience apprend qu'il faut avoir un mécanicien et un pilote; avec la nécessité de la relève, l'équipage doit donc se composer de quatre hommes, ce qui avec les deux observateurs fait un total de six personnes. Les aéronefs militaires doivent posséder la capacité de transport suffisante pour porter ce personnel et l'approvisionnement nécessaire à la marche.

Si la capacité de transport est une qualité positive, la faculté de naviguer à une altitude élevée est, au point de vue militaire une qualité plutôt négative. Certes, il peut y avoir intérêt au point de vue des observations à s'élever à grande hauteur ; toutefois, en dehors des pays de montagnes proprement dits, lorsque l'on est à 4 ou 500 mètres et que l'on a la faculté d'évoluer à son gré, on domine assez le terrain pour en observer les replis les plus cachés sans éprouver le besoin de s'élever plus haut.

Mais en se tenant à ces hauteurs modérées, les navires aériens constituent un but trop facile pour les projectiles de l'artillerie ennemie. Leur vitesse de translation gêne certainement le réglage du tir ; elle ne le rend pas impossible ; le seul moyen d'échapper au feu de l'adversaire est de s'élever assez pour se mettre hors de portée. Théoriquement, il faudrait monter à près de 3 000 mètres pour se procurer une immunité absolue ; mais on considère que dans la pratique une telle élévation ne sera pas nécessaire, et qu'en naviguant à 1 500 mètres, on aura très peu de chances de recevoir des projectiles.

Quoi qu'il en soit, l'ennemi ne renoncera pas à détruire nos aéronefs ; mais il sera obligé de venir les attaquer dans leur élément au moyen d'autres navires aériens. Comme il en aura besoin lui-même pour effectuer des reconnaissances, il ne pourra pas toujours les immobiliser dans des poursuites ; dans tous les cas, s'il veut détruire les flottes adverses, il faudra qu'il s'en donne la peine, et qu'il risque de compromettre ses propres dirigeables ou ses aéroplanes de guerre. Si des aéronefs militaires étaient incapables de s'élever à la hauteur de 1 500 mètres, ils rendraient la tâche de l'ennemi trop facile, et leur rôle effecti serait sans doute de courte durée.

Nous devons donc constituer notre flotte aérienne avec des unités susceptibles de naviguer pendant 600 kilomètres de suite, montées par quatre ou six personnes, capables de se maintenir à 1 500 mètres d'altitude, au moins pendant une grande partie de la route, et enfin douées d'une vitesse propre égale, sinon supérieure, à celle de l'adversaire.

VI

Parmi les navires aériens existant actuellement en France ou à l'étranger, quels sont ceux qui possèdent ces trois qualités

militaires à un degré suffisant? A l'heure actuelle, il n'en existe pas : tous laissent à désirer sous le rapport du rayon d'action ou sous celui de l'altitude.

Qu'il s'agisse d'aéroplanes ou de dirigeables, il faudra donc perfectionner les engins dont nous disposons aujourd'hui. Pour améliorer les aéroplanes, il n'y a pas de procédé spécial à employer; ces engins sont en effet d'une telle souplesse qu'on peut à volonté utiliser d'une manière quelconque leurs propriétés générales. Le même aéroplane peut faire de la vitesse, de l'altitude, du rayon d'action suivant la volonté de son pilote, mais le tout dans des limites déterminées. On ne peut pas lui imposer une charge supérieure à un poids donné; si on lui donne la charge maxima, il lui sera impossible de s'élever, et il en est de même de toutes les qualités possibles. Mais lorsqu'on aura perfectionné l'aéroplane, on pourra utiliser à son gré l'amélioration réalisée, soit à faire plus de vitesse, soit à porter davantage ou à augmenter le rayon d'action, soit à s'élever plus haut, soit enfin à combiner dans une certaine mesure ces diverses performances. On doit donc attendre que les aéroplanes se perfectionnent, et ils le font d'une manière continue; à un moment donné, ils auront fait des progrès suffisans pour qu'on puisse leur demander tout ce qui est nécessaire. A quelle époque en sera-t-il ainsi? Il est impossible de le préciser, car tout dépend de la rapidité d'évolution de ces appareils nouveaux. Sera-ce dans trois ans, dans cinq ans, dans dix ans? On peut faire là-dessus tous les pronostics qu'on voudra: il serait téméraire d'affirmer quoi que ce fût.

S'il s'agit de dirigeables, il en est tout autrement. Parmi les trois qualités militaires essentielles, l'accroissement de vitesse sera le résultat de perfectionnemens progressifs: ils resteront néanmoins toujours inférieurs aux aéroplanes. Mais, si l'on veut leur donner un grand rayon d'action, ou la faculté de s'élever à une altitude déterminée et de s'y maintenir pendant plusieurs heures, il y a pour cela un procédé infaillible, qui est d'augmenter leur volume. Chaque mètre cube ajouté augmente d'environ un kilogramme la capacité de transport; avec 70 mètres cubes de plus, on enlève un passager supplémentaire; avec 100 mètres cubes, on emporte un approvisionnement complémentaire de 100 kilogrammes d'essence ou d'huile, c'est-à-dire qu'on augmente la durée du voyage; ou bien encore, on em-

barque 100 kilogrammes de lest qui permettront de s'élever à cent ou deux cents mètres plus haut. On pourra donc, le jour où on le voudra, donner aux dirigeables les qualités militaires de rayon d'action et d'altitude qui leur manquent aujourd'hui, et constituer grâce à eux de véritables flottes aériennes militaires, qui assureront l'empire de l'air à leurs possesseurs.

Telle est du moins la théorie : en fait, tout n'est pas bénéfice dans une augmentation de volume ; le poids de l'enveloppe imperméable, celui de tous les agrès augmentent avec la force ascensionnelle de l'appareil ; la résistance à la marche en avant augmente aussi, ce qui force à employer un moteur plus puissant. Les difficultés de construction s'accroissent avec les dimensions de l'aéronef : elles ne sont pourtant pas de nature à faire reculer nos ingénieurs. Tout compte fait, on a un avantage certain, au point de vue du rayon d'action et de l'altitude, à construire des ballons de gros cube, pour employer l'expression consacrée, et ce sont là, pour quelques années du moins, les véritables unités militaires des flottes aériennes.

Ainsi, jusqu'à une époque indéterminée qui n'est pas très éloignée, je l'espère, nous ne pouvons pas employer les aéroplanes comme aéronefs de guerre ; nous devons compter exclusivement sur les dirigeables, et sur les dirigeables de gros volume ; ceux-ci sont la solution du présent, les aéroplanes celle de l'avenir. Quant aux dirigeables de petites dimensions, c'est-à-dire de trois à quatre mille mètres cubes, ils ne seront jamais des aéronefs militaires.

VII

Tout cela, on le savait depuis longtemps ; et, pendant que l'opinion publique s'enthousiasmait, avec raison, pour les aéroplanes, le ministère de la Guerre aurait dû s'en bien pénétrer. Tout en surveillant avec intérêt les progrès merveilleux des appareils plus lourds que l'air, son devoir était de constituer notre flotte aérienne avec des dirigeables de 8 à 10 000 mètres cubes. Le grand reproche qu'on peut lui faire, c'est d'avoir attendu plus de deux ans pour se convaincre de cette vérité.

Il est juste de dire qu'on ne manquait pas d'argumens pour appuyer l'opinion contraire : les dirigeables sont des engins très dispendieux, ils coûtent de 4 à 500 000 francs ; en y ajoutant

les hangars nécessaires pour les abriter, les approvisionnemens de toute nature qu'ils exigent, les frais d'entretien, ceux du personnel affecté à leur manœuvre, c'est une dépense d'au moins un million qu'il faut prévoir pour chaque unité. Un aéroplane, au contraire, coûte environ 25 000 francs; on l'abrite dans un hangar de dimensions restreintes; quelques hommes suffisent pour sa manœuvre et son entretien. C'est évidemment très séduisant; ce le serait même tellement qu'il faudrait renoncer aux dirigeables si les aéroplanes possédaient actuellement les qualités militaires requises. Malheureusement, ils ne les ont pas encore, et leur infériorité durera jusqu'à une époque indéterminée. Il faut donc, quoi qu'il en coûte, se résigner à construire des dirigeables de guerre et à faire tous les sacrifices nécessaires, soit au point de vue financier, soit au point de vue personnel, pour assurer leur fonctionnement régulier. Il faut même en construire un nombre fort respectable, une vingtaine au moins; c'est donc une dépense de vingt et quelques millions qu'on doit affecter à cet objet.

Si on avait commencé il y a deux ans, à une époque où, je le répète, on pouvait être fixé sur le but à atteindre et sur les moyens d'y arriver, nous aurions actuellement une flotte aérienne incomparable. Le rôle naturel du ministère de la Guerre était de diriger l'opinion, il a au contraire suivi lentement son impulsion. Tant qu'elle ne s'est pas émue de notre infériorité militaire aérienne, tant qu'elle s'est contentée de suivre avec intérêt les progrès des aéroplanes, il est resté nerte, et les sommes inscrites au budget pour l'aéronautique militaire étaient toujours les mêmes qu'il y a dix ou vingt ans. Sous la poussée de l'opinion publique, le Parlement s'est enfin décidé à intervenir, et il a forcé le ministère de la Guerre à sortir de sa trop longue inaction.

On se rappelle encore la vigoureuse interpellation faite au Sénat à la fin du mois de mars 1910 par le docteur Reymond. Elle paraît avoir abouti à un résultat effectif et, d'après ce que j'ai pu savoir officieusement, le ministère de la Guerre s'occupe activement aujourd'hui de l'organisation de notre flotte aérienne. Des commandes de dirigeables sont en cours d'exécution et des sommes importantes vont être affectées à ce service. Mieux vaut tard que jamais.

VIII

Toutefois, les dépenses faites et les travaux exécutés risqueraient d'être improductifs si, à côté de la question du matériel, on négligeait celle du personnel. Nos compagnies d'aérostiers ont été fondées il y a plus de vingt-cinq ans; elles étaient au nombre de 4 affectées au service des ballons captifs et de quelques ballons libres de forteresses. Malgré tous les progrès de l'aéronautique, ces quatre compagnies existaient seules il y a quelques mois; on vient enfin de se décider à en doubler le nombre. Mesure excellente, mais probablement insuffisante; il faudra augmenter encore l'effectif de ces troupes spéciales.

Ainsi que le faisait si judicieusement remarquer le général Langlois, dans la discussion qui a suivi au Sénat l'interpellation du docteur Reymond, la France, avec sa natalité décroissante, ne peut pas espérer entretenir sous les armes et mobiliser en temps de guerre un effectif égal à celui de l'armée allemande. Nous devons donc compenser cette infériorité numérique en mettant à la disposition de notre armée toutes les ressources que fournissent la science et l'industrie contemporaines : pour nos adversaires, c'est une chose utile; pour nous, c'est une nécessité de premier ordre. Que faut-il pour cela ? Le général Langlois l'a dit aussi. La France est le berceau de la plupart des découvertes, il nous suffit de savoir en profiter.

D'ailleurs, il ne faut pas s'exagérer la supériorité de la flotte aérienne de nos voisins. Si, au mois d'octobre 1909, ils ont pu mettre en ligne une véritable escadre de l'air, les manœuvres exécutés à cette époque, ou depuis, n'ont pas été irréprochables. Leurs dirigeables n'ont pas plus que les nôtres un rayon d'action suffisant, et les altitudes atteintes par eux sont inférieures à celles que nous avons obtenues. Mais, sachant aussi bien que nous qu'il suffit d'augmenter le volume des ballons pour leur donner ces qualités, ils ont déjà construit des ballons colossaux de 13000 mètres cubes et davantage. Ces géans de l'atmosphère, à côté de leurs qualités, ont leurs défauts. Ils sont tous du type Zeppelin, c'est-à-dire du système rigide; leur construction comporte l'emploi d'une carcasse en aluminium qui pèse plusieurs milliers de kilogrammes et qui nécessite pour être enlevée un volume de plusieurs milliers de mètres cubes

supplémentaires. Cette portion du volume doit être déduite de la capacité totale des ballons si on veut les comparer à nos dirigeables, qui, comme on le sait, sont tous du système souple ou semi-rigide. Un Zeppelin de 13 000 mètres cubes qui porte une carcasse pesant cinq tonnes est équivalent à un ballon français mesurant 8 000 mètres cubes seulement; et encore, nécessite-t-il pour s'élever à la même hauteur une projection de lest plus considérable. Il ne faut donc pas s'étonner si ces dirigeables ont toujours laissé à désirer au point de vue de l'altitude. D'ailleurs, les accidens nombreux dont ils ont été l'objet font ressortir chaque jour leurs inconvéniens au point de vue pratique : il est probable que les Allemands renonceront à bref délai à ces sortes d'aéronefs.

Remarquons-le en passant : au moment de l'espèce d'affolement qui s'est produit à la fin de l'année dernière, on a dit que nous n'avions qu'une chose à faire, abandonner complètement nos procédés de construction et adopter le type Zeppelin. N'était-ce pas grâce à ce système que les Allemands avaient conquis la suprématie dans l'océan aérien ? Cette manière de voir était complètement inexacte, comme le sont d'ailleurs presque toujours les opinions exagérées.

IX

Mais s'il ne faut pas se faire une trop haute idée de la valeur des dirigeables allemands, il faut reconnaître la supériorité de l'organisation de nos voisins. Ils possèdent pour abriter leurs navires aériens des hangars admirablement aménagés; ils ont constitué des approvisionnemens d'hydrogène comprimé et de matériel de rechange de toute nature. Pour s'en tenir à l'hydrogène qui constitue à lui seul la partie de beaucoup la plus importante de l'approvisionnement nécessaire, ils ont disposé à l'avance des réservoirs d'acier sur des wagons constituant des trains entiers; ces trains sont tout formés; il en existe dans un certain nombre de stations importantes, et, lorsqu'un aérostat dirigeable se trouve en détresse en un point quelconque du territoire, il n'a qu'à téléphoner pour demander un envoi d'hydrogène, et deux ou trois heures après, son ravitaillement est assuré. Les Allemands ont constitué également un personnel nombreux familiarisé avec les manœuvres aéronautiques; tou-

tefois, certains incidens semblent faire croire que ce personnel ne possède pas toujours les qualités nécessaires.

Quoi qu'il en soit, c'est pour notre administration militaire un devoir impérieux de réorganiser sur des bases nouvelles notre corps d'aérostiers. Il faut en augmenter l'effectif; quant à son éducation professionnelle, nous sommes certains qu'elle ne laisse rien à désirer ; les excellentes traditions de ces troupes et leurs services antérieurs sont un sûr garant de ce qu'on peut attendre d'elles à l'avenir.

Rappelons à ce propos quelques faits à l'actif de nos aérostiers militaires. En 1894, une équipe manœuvrait à bras un ballon captif; la force ascensionnelle de l'aérostat n'était équilibrée que par l'effort exercé par ces hommes dont chacun devait tirer sur une corde avec une force d'environ quinze kilogrammes. Au moment où la manœuvre s'exécutait, une détonation violente retentit; un hangar situé à 200 mètres environ sembla se sou lever loin du sol, et de ce point partirent des projectiles de toute nature, tuiles, débris de bois, morceaux d'acier dont quelques-uns venaient rouler jusqu'aux pieds des aérostiers. Dans ce hangar qui renfermait un approvisionnement considérable d'hydrogène sous pression, l'un des récipiens venait de faire explosion et d'occasionner tout ce désastre. Sous l'influence d'une émotion bien naturelle, les mains des aérostiers se seraient ouvertes, et le ballon se serait échappé qu'on n'aurait pas eu grand reproche à leur faire ; mais il n'en fut pas ainsi, les hommes tinrent bon, et, après quelques secondes d'hésitation, l'officier continua la manœuvre et fit rentrer le ballon en lieu sûr. Alors seulement on s'occupa d'aller constater les dégâts de l'explosion.

Sans nous étendre en détail sur les qualités des aérostiers, rappelons qu'ils parviennent couramment à gonfler et à mettre en position d'ascension, en moins d'une demi-heure, un ballon captif plié en paquet dans sa voiture de transport ; qu'ils ont, il y a un an, maintenu campé en plein air, par de véritables bourrasques, un dirigeable de plusieurs milliers de mètres cubes, et cela pendant quinze jours de suite. On peut tout attendre de troupes semblables. Notre personnel n'a donc besoin que d'être complété. Quant au matériel, il faut le constituer en commandant un nombre suffisant de gros dirigeables; mais il ne faut pas oublier qu'à côté de l'aéronef lui-même, on doit

penser à tout ce qui est nécessaire à sa manœuvre, notamment aux grands hangars pour l'abriter, aux usines pour fabriquer l'hydrogène et aux approvisionnemens de toute nature.

Chaque hangar avec le terrain qui l'environne et les appareils dont il est pourvu constitue un port pouvant servir à la fois d'escale et de lieu de ravitaillement aux dirigeables de notre armée. Ces ports aériens doivent être établis en nombre suffisant, dans des emplacemens fixés par l'état-major général d'après des considérations stratégiques. Il vaut mieux, si on dispose de crédits limités, réduire d'une ou deux unités le nombre de nos dirigeables, mais donner à chacun d'eux ce qui lui est nécessaire. Cette vérité, qu'on ne comprend pas toujours en France, n'est pas spéciale à l'aéronautique : elle s'applique à toutes les organisations possibles. Il vaut mieux avoir huit unités bien pourvues, que d'en avoir douze ou quinze manquant de tout et par conséquent inutilisables.

Au point de vue personnel, je n'ai parlé jusqu'ici que des aérostiers proprement dits, c'est-à-dire des troupes chargées de faire à terre la manœuvre de nos navires aériens : il faut aussi songer à l'équipage de ces navires qui doit comprendre des pilotes et des mécaniciens. L'instruction de ces derniers ressemble, sauf quelques détails, à celle de tous les mécaniciens; quant aux pilotes, il leur faut évidemment un apprentissage spécial.

Indépendamment de ce personnel technique, les équipages de nos aéronefs doivent comprendre des observateurs. Ceux-ci ne peuvent être recrutés que parmi les officiers d'état-major; ils doivent avoir la connaissance parfaite de toutes les formations et de tous les mouvemens des troupes; de plus, ils doivent posséder personnellement la confiance du général qui les envoie, afin qu'il attache aux résultats de leurs reconnaissances aériennes l'importance qu'ils méritent. Ce serait une erreur de croire qu'il suffit d'embarquer un officier d'état-major à bord d'un dirigeable pour qu'il devienne instantanément un bon observateur. Pour qu'il en soit ainsi, il faut encore qu'il se trouve parfaitement à son aise au sein de l'atmosphère, et qu'il puisse du haut de la nacelle observer avec autant de tranquillité que s'il était installé sur la terre ferme. Cela ne s'acquiert pas en un jour; il y a même des natures absolument rebelles aux voyages aériens et incapables de se trouver jamais en l'air tout à fait à leur aise.

L'expérience prouve que, sur quatre ou cinq personnes, une est dans ce cas. Les officiers qui présentent ces inaptitudes naturelles sont impropres aux observations aériennes. Quant aux autres, il faut leur donner l'habitude de l'atmosphère, et plusieurs moyens peuvent y servir ; mais le plus économique est certainement l'exécution d'ascensions dans de simples ballons libres.

A tout prendre, il n'est ni très difficile, ni très coûteux de former un personnel d'officiers observateurs pour nos dirigeables ; il suffit pour arriver à un bon résultat d'avoir la ferme intention de l'obtenir.

Puisque nous parlons de ces questions de personnel, disons un mot d'une querelle bien mesquine, qui a divisé et qui divise peut-être encore malheureusement les dirigeans de notre armée. Doit-on confier le service de l'aérostation à l'artillerie ou au génie ? J'avoue que la question me laisse froid. Que le service aéronautique soit rattaché à la troisième ou à la quatrième direction du ministère de la Guerre, peu importe. L'essentiel est que ceux qui ont à s'en occuper s'intéressent réellement à ce service, et ne soient pas la proie du « scepticisme officiel » dénoncé par le général Langlois.

Mais ce qui était inadmissible, c'est que le service fût partagé comme il l'était il y a encore quelques semaines : les ballons libres, captifs ou dirigeables, et une partie des aéroplanes dépendaient du directeur du génie au ministère de la Guerre, tandis que le reste des aéroplanes dépendaient du directeur de l'artillerie.

Nous avons toujours eu la manie de ces divisions néfastes : pendant près de cent ans nous avons possédé des pontonniers du génie et des pontonniers de l'artillerie. Les uns faisaient les ponts de bateaux, les autres les ponts de chevalets, si bien que lorsqu'un général en chef désirait faire franchir un cours d'eau à ses troupes et qu'il s'adressait au génie pour faire construire un pont, on lui répondait parfois que la rivière était trop profonde pour qu'on pût employer les chevalets ; il recourait alors à l'artillerie qui lui répondait que le courant était trop rapide pour permettre l'emploi des bateaux. On perdait ainsi des heures et souvent des journées précieuses.

On avait eu le grand tort de commettre la même faute en aéronautique militaire. Je crois savoir qu'à l'heure actuelle on est revenu à de meilleures conceptions, et que l'on est sur le

point de se décider à placer le nouveau service sous une autorité unique et responsable qui coordonne les efforts de tous vers un but commun. On ne saurait trop applaudir à cette réforme.

D'ailleurs, lorsqu'il s'agit d'une chose aussi nouvelle que le sont aujourd'hui les dirigeables ou les aéroplanes, il faut faire appel à toutes les bonnes volontés. Je voudrais donc, — et c'est l'avis des plus éminens généraux de notre armée, — que le service aéronautique fût ouvert à toutes les capacités possibles. Que l'on soit, d'origine, fantassin, cavalier, artilleur ou sapeur, si l'on possède les aptitudes nécessaires, rien ne doit s'opposer à ce qu'on devienne pilote d'aéroplane, mécanicien de dirigeable ou observateur aérien. Il faudrait donc ouvrir largement les portes du nouveau service, ce qui n'empêcherait pas d'ailleurs de lui donner de l'homogénéité en concentrant fortement dans la main d'un même chef tout le personnel dirigeant.

X

Je crois avoir démontré que, pour le moment, les véritables navires aériens, les seuls qui puissent rendre complètement les services qu'on attend d'eux, sont des dirigeables d'au moins 8 000 mètres cubes de volume. Est-ce à dire que tous les autres aéronefs doivent être irrévocablement proscrits? Non certes; on ne sera pas toujours placé dans la nécessité de se tenir à 1 500 mètres de hauteur, et d'effectuer des circuits de 600 kilomètres. Dans des cas assez nombreux où les exigences seront réduites sous le double rapport de l'altitude et du rayon d'action, les petits dirigeables et les aéroplanes sont dès maintenant susceptibles de rendre des services. On ne doit donc pas les décourager. Néanmoins, on peut dire que les petits dirigeables ne joueront jamais qu'un rôle accessoire : on pourra surtout les charger d'un service de courrier et de liaison entre les grandes unités.

Quant aux aéroplanes, sans même attendre l'époque où ils seront devenus de véritables aéronefs militaires, ils pourront rendre certains services, et comme ils sont en voie d'évolution et de progrès rapide, ces services augmenteront tous les jours. Ce serait donc une faute très grave que de s'en désintéresser. Plus leurs vols se multiplieront, plus le nombre des pilotes augmentera, plus on hâtera l'époque où ils pourront rendre, dans des conditions beaucoup plus économiques, les services que nous

sommes obligés de demander aujourd'hui aux dirigeables de gros volume. C'est donc avec raison que le ministère de la Guerre encourage, parmi les officiers, la pratique de l'aviation.

Tout le monde a applaudi au raid aérien du capitaine Marconnet et du lieutenant Féquant qui, au mois de juin de cette année, se sont rendus en aéroplane du camp de Châlons au polygone de Vincennes.

Cet exploit n'est pas un fait isolé, car nous venons de voir, il y a quelques jours, les voyages remarquables exécutés par nos officiers-aviateurs à l'occasion du circuit de l'Est.

J'ai signalé au début toute l'importance de ces résultats; je me borne à les rappeler ici, car c'est une preuve de l'efficacité des mesures prises pour la formation de nos officiers-aviateurs.

Nous sommes donc certains, dès maintenant, que lorsque les aéroplanes auront atteint le degré de perfection qui leur permettra de se substituer aux ballons dirigeables, le personnel se trouvera constitué et parfaitement exercé. Dès aujourd'hui, tels qu'ils sont, on peut attendre d'eux des services très appréciables, et les dirigeables peuvent dès maintenant avoir à compter avec eux.

XI

L'émotion que nous avons éprouvée dans l'automne de 1909 et depuis a, somme toute, été salutaire; elle a ouvert nos yeux sur la nécessité où nous nous trouvions de faire des efforts sérieux pour maintenir et même pour reconquérir notre suprématie aérienne; mais il faut bien se convaincre que ce n'est pas au point de vue technique que nos voisins ont pu démontrer leur supériorité. Nos dirigeables valent largement les leurs. Quant aux aéroplanes, si l'on en excepte ceux de Wright, il n'y a que des modèles français; les appareils d'origine étrangère sont la copie presque servile de nos monoplans ou de nos biplans. L'habileté de nos pilotes est hors de pair, et, jusqu'à présent, ce ne sont pas des aviateurs allemands qui peuvent leur enlever le premier rang. Notre infériorité est avant tout une question d'effectif et surtout d'organisation. Par suite de circonstances malheureuses et aussi de négligence, le nombre de nos unités aériennes s'est trouvé inférieur à celui des aéronefs allemands. Le remède à cette situation est une simple question

d'argent. La France est assez riche pour faire l'effort financier nécessaire, et on est en droit d'espérer qu'on n'hésitera pas plus longtemps.

Quant à l'organisation matérielle, nous devons, sans hésiter, imiter ce qu'il y a de bon chez nos voisins. Lorsque nous aurons édifié, partout où besoin sera, des hangars abris dotés de tout le matériel nécessaire et assuré le transport de l'hydrogène comprimé avec la même perfection que les Allemands, nous n'aurons rien à leur envier.

Il nous suffira de prendre les mesures administratives nécessaires, en concentrant sous une même autorité notre personnel d'aéronautique militaire, et nous aurons sans peine, grâce à ces moyens, la première flotte aérienne du monde.

Voilà pour le présent.

Pour l'avenir, n'oublions pas un seul instant les aéroplanes; suivons leurs progrès avec attention; chacun de ces progrès nous rapprochera du jour où ils pourront constituer la majorité, sinon la totalité de notre flotte aérienne. Mais ne nous hâtons pas de croire ce moment arrivé, et, tant qu'il ne sera pas bien démontré que les aéroplanes constituent des aéronefs de guerre irréprochables, continuons à entretenir, quoi qu'il en coûte, notre flotte de gros dirigeables.

Tels sont les principes dont, je l'espère, les chefs de notre armée sont bien convaincus aujourd'hui. Il est à souhaiter qu'ils s'y attachent fermement, et ne se laissent pas influencer par les fluctuations de l'opinion publique, toujours prompte, en France, à tirer des incidens de chaque jour des conclusions exagérées. Fixité dans les principes et confiance dans leur valeur, voilà surtout ce qui nous a manqué dans le passé. C'est ce qui a amené la crise que nous venons de traverser et dont, il faut l'espérer, nous sommes sur le point de sortir à notre honneur.

Commandant Paul Renard.

LE ROMAN FRANÇAIS (1)

VII

L'AMANT DE LA NATURE

PAUL ET VIRGINIE (2)

Le règne de Louis XVI forme une période à part dans l'histoire du XVIIIe siècle. C'est une transition entre la vieille et la nouvelle France, entre la vieille et la nouvelle société. Et au point de vue littéraire, cette période a aussi son caractère particulier. Turgot, Malesherbes et Necker en sont les hommes d'État; Senac de Meilhan, le moraliste, le La Bruyère; Vicq d'Azyr, le médecin académicien; Bailly et Condorcet, les publicistes utopiques; Barthélemy, l'agréable érudit; La Harpe, le littérateur et le critique; Rivarol et Chamfort, les étincelans causeurs; Ramond, le voyageur pittoresque; Florian, le fabuliste et le petit romancier; enfin Bernardin de Saint-Pierre en est le grand poète officiel.

Cette période fut relativement une époque de paix et de bonheur. Et d'abord, c'est l'*âge des illusions*. On respire et on espère, on voit toutes choses en beau; malgré le désordre des finances et les signes précurseurs de la Révolution, on croit à l'avenir; pour guérir les maux du présent, chacun a sa panacée qu'il propose de bonne foi, comme un remède infaillible. C'est aussi l'*âge des bonnes intentions*. On vit sous un roi qui en est

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.
(2) *Copyright by* Mme Gabriel Lippmann.

plein, sous une charmante reine qui peut commettre des imprudences, mais qui ne demande pas mieux que de faire des heureux. Qu'est-ce, après tout, que Louis XVI et Marie-Antoinette? Ce sont de bonnes intentions couronnées. Hélas! ces bonnes intentions ont mal fini, comme elles finissent presque toutes; car elles sont une faiblesse, le caractère seul est une force; et Louis XVI était tout, sauf un caractère.

Cependant le succès semble justifier d'abord ces illusions et ces bonnes intentions. La prospérité renaît, comme l'a remarqué M. de Tocqueville, la population et les richesses s'accroissent. Un esprit nouveau, l'*esprit d'entreprise*, se répand partout, en attendant la grande entreprise de la Révolution. Le prix des fermages va s'élevant; le bail de 1786 donne 14 millions de plus que celui de 1780. Dans le compte rendu de 1781, Necker assure que le produit de tous les droits de consommation augmente de deux millions par an. Avec cela le génie de la philosophie humanitaire et sensible du XVIIIe siècle a gagné le gouvernement et l'administration. L'esprit de Montesquieu et de Voltaire est maître de la place.

Comme le remarque encore M. de Tocqueville, le contrôleur général et les intendans de 1780 ne ressemblent pas à ceux de 1740. L'intendant de 1740 ne s'occupait que de maintenir sa province dans l'obéissance, d'y lever la milice et d'y percevoir la taille. L'autre a la tête remplie de projets de réformes. Sully devient à la mode parmi les administrateurs. On crée partout des routes, des canaux, on encourage l'industrie et l'agriculture. Les jurisconsultes sont portés à l'atténuation des délits et à la modération des peines. La vie humaine est toujours plus respectée. On se préoccupe des souffrances du pauvre; les violences du fisc sont plus rares. La torture est abolie. Bailly est chargé de faire un rapport sur l'Hôtel-Dieu. Il y présente un lamentable tableau de ces lits où quatre à six malades, atteints de maladies différentes, étaient couchés ensemble, incapables de faire un mouvement. En lisant ce rapport, les beaux yeux de Marie-Antoinette daignèrent se mouiller de larmes. Il est vrai que plusieurs des réformes rêvées demeurent à l'état de projet, et que l'embarras des finances va toujours croissant; mais on s'aveugle sur les dangers de la situation, on croit à la toute-puissance des remèdes. Vicq d'Azyr célèbre avec effusion cet état des esprits en 1788.

Quel rire ironique devait laisser échapper le Génie de la Révolution, qui, embusqué dans l'ombre, guettait sa proie et se préparait à la curée ! Mais ce rire, personne ne l'entendait. On ne savait pas le danger qu'il y a à verser du vin nouveau dans de vieux vaisseaux ; ni ce qu'il en coûte de vouloir marier ensemble l'avenir et le passé, d'associer des nouveautés, des aspirations vers l'inconnu à d'antiques traditions. Le dieu étranger, dit Diderot, se place d'abord humblement sur l'autel à côté de la vieille idole du pays; peu à peu il s'y affermit, il se met à l'aise, il prétend à la place d'honneur; un beau jour, il pousse du coude son camarade, et voilà l'idole séculaire tombée et jonchant le sol de ses débris.

Mais en attendant, on jouit de la vie. Jamais les mœurs n'avaient été si douces, jamais la sociabilité n'avait eu tant de charme. La culture intellectuelle et morale a descendu de classe en classe, la délicatesse du sentiment se marie à la politesse de l'esprit; l'agréable, le joli, sont à la mode dans tous les genres, dans la littérature comme dans la vie. Les portraits de l'époque en font foi. Au XVIIe siècle, ainsi que le dit Cousin, le fond de la beauté était la force, et cette force, cette vigueur des contours, cette puissance de la vie, on la retrouve dans les portraits de femmes célèbres de ce temps-là. Mais à la fin du XVIIIe siècle, les jolies femmes musquées et poudrées sont à la mode; on leur demande d'être menues, fluettes, voire un peu languissantes, un peu maladives, avec ce que l'on appelait alors *des yeux doublés d'âme*. Les vapeurs deviennent le mal aristocratique par excellence; et les médecins à l'âme sensible règnent en souverains parmi cette bonne compagnie vaporeuse. Aussi les femmes ne sont-elles nommées que le *sexe charmant ;* et ce sexe charmant introduit dans les usages du monde, dans le code du savoir-vivre, des raffinemens, des recherches, des nuances jusqu'alors inconnues; car les barrières tombent de plus en plus entre les classes, et les grands seigneurs, les financiers, les fermiers généraux, les gens de lettres, les savans et les artistes se rencontrent habituellement dans les mêmes salons; c'est par des nuances imperceptibles dans les manières qu'une maîtresse de maison marque exactement le degré d'estime qu'elle ressent pour chacun des habitués qui fréquentent son salon; et les mêmes nuances se retrouvent quand il s'agit de passer du salon dans la salle à manger.

Necker, qui, en sa qualité d'étranger, fut mieux placé que personne pour observer la physionomie de cette société, est curieux à consulter dans la description qu'il en fait en 1786. Il y a, dit-il, un moment de conflit pour les amours-propres ; c'est lorsqu'il faut passer du salon dans la salle à manger. « Les hommes ne donnent plus la main aux femmes, comme ils le faisaient autrefois ; cet usage a probablement changé, à mesure que le système des vanités s'est plus subtilisé ; il a fallu alors mettre les hommes hors de la question, parce qu'ils introduisent inévitablement du positif dans les affaires. Voilà donc les femmes qui, toutes ensemble, s'approchent de la porte de la salle à manger. On dirait à leur air délibéré qu'aucune idée de rivalité n'entre dans leur esprit, et peut-être que dans ce moment-là c'est leur seule occupation. Quelques-unes, en feignant une distraction absolue, sont les premières à la porte du salon, et là, s'apercevant tout à coup qu'elles ne sont pas encore suivies, elles font des cris d'étonnement sur leur préoccupation, ou elles rient aux éclats. Elles se retirent en même temps un peu en arrière, et on leur dit : *Allons, mesdames, passez ;* et celles qui parlent ainsi ont repris leur avantage ; car, *passez* est une sorte de permission. La supériorité est bien plus marquée, quand on dit : *Passez donc, mesdames, vous êtes près de la porte ;* car la permission, pour être motivée, ne met pas plus à l'aise. On se venge en disant : *Venez donc, madame la maréchale, personne ne passera devant vous.* Madame la maréchale cède à l'invitation, et passe la première. Les autres suivent alors ; mais quelques dames sont restées en arrière, elles ont mieux aimé que le petit conflit se terminât sans elles, elles ont craint plus que d'autres le jeu de l'amour-propre, elles se croyaient de moins belles cartes. L'une a laissé tomber son éventail, pour avoir l'occasion de retourner en arrière, l'autre a pris le bras d'un homme et a ralenti sa marche en lui parlant, et une autre enfin s'est arrêtée devant une glace pour raccommoder une boucle de ses cheveux. Enfin, dans cette petite scène, chacun joue son rôle avec beaucoup de soin... »

Cependant cette société, au milieu des douceurs de sa vie, est atteinte et rongée, par momens du moins, d'un secret ennui, comme il arrive aux époques où l'on pense et où l'on parle beaucoup, et où les occasions d'agir sont rares. Telle avait été pour la France la seconde moitié du XVIIIe siècle. Les grands

événemens s'y passent dans le royaume des idées ; des doctrines nouvelles sont enfantées, circulent partout, sont adoptées avec enthousiasme ou rejetées avec horreur ; mais en face de cette fécondité intellectuelle, les faits sont stériles, il ne se passe rien de grand ; la France ne vit en quelque sorte que par la tête et par le cœur ; ses membres sont paralysés. Cette société, affranchie par l'esprit, est condamnée à l'inaction ; point d'activité politique, point d'aliment donné à ce besoin d'agir qui la tourmente. La liberté intellectuelle demande pour complément la liberté politique ; car l'homme est plus qu'un cerveau. Position grave pour un peuple, que d'avoir la tête en fermentation et de se sentir les bras liés. De là ce bouillonnement maladif de l'esprit, cette espèce de fièvre de parole qui travaille la France à la veille de la Révolution. Parler, parler, parler toujours, c'est la seule occupation que cette société puisse se donner, et elle s'afflige en songeant à l'inutilité de ses paroles. Parmi ces causeurs infatigables qui évaporent leur verve en menus propos, plus d'un s'afflige secrètement que cette verve soit confinée entre les quatre murs d'un salon ; plus d'un aspire à son propre insu aux joutes glorieuses de la vie parlementaire ; une parole libre tombant du haut d'une tribune comme un éclair sur un peuple libre, voilà le rêve qui travaille plus d'une imagination.

Songez à ce que devait éprouver entre 1780 et 1789 Mirabeau condamné à la causerie, à la causerie à perpétuité ! Quel supplice pour cette âme volcanique d'être contrainte à retenir captive en elle la lave brûlante que le malheur, les passions et le génie y avaient amassée, et qui demandait à s'épancher !

Un peuple devenu majeur, qui s'est exercé pendant de longues années à tout discuter, tout jusqu'aux principes mêmes du gouvernement, un peuple qui se sent capable de faire lui-même ses affaires, de régler ses destinées et qu'on s'obstine à retenir en tutelle, c'est là une situation pleine d'inquiétude et de malaise. Être condamné à la vie intérieure, cela peut convenir aux contemplatifs, mais ne peut suffire à un grand peuple dont la pensée est affranchie. Et c'est ce malaise qui explique la fougue, l'enthousiasme avec lequel une partie de la noblesse fut se jeter dans la guerre d'indépendance de l'Amérique. C'était une occasion offerte à son besoin d'agir, un palliatif contre sa fièvre.

Mais ce qui marque mieux encore le secret malaise qui tour-

mentait cette société, c'est le besoin de rêver qui s'empare d'elle. Par momens, elle se sent lasse d'elle-même, elle cherche à s'étourdir, à s'oublier ; ses plaisirs lui semblent fades, ses raffinemens l'ennuient. Aussi les bergeries reviennent à la mode; à ce point que Marie-Antoinette en personne s'en va jouer à la bergère à Trianon. Plus d'une grande dame avait son agneau, un joli agneau blanc, paré de faveurs bleues et roses, et, tout en le regardant brouter, elle lui chantait des romances du temps. Ce goût de rêverie pastorale se révèle jusque dans les modes. En 1788, on se met à porter des fracs à queue d'hirondelle ornés de larges boutons composés d'un cercle en cuivre doré dans lequel on enchâssait, sous un verre, des brins de mousse, des sauterelles et de petites mouches. En 1788, on avait imaginé la *coiffure à la jardinière* faite d'une serviette à liteaux rouges dans laquelle le célèbre Léonard entortillait artistement un jeune artichaut, une jolie carotte et quelques petites raves. La comtesse Charles de Lamotte en fut, dit-on, si charmée qu'elle s'écria : « Je ne veux plus porter autre chose que des légumes. Cela a l'air si simple, des légumes ! C'est plus naturel que des fleurs ! »

La Nature ! Ce mot est dans toutes les bouches. L'état de nature ! Ce terme est dans toutes les théories. Les bergeries sont à la mode ; mais cette fois, ce sont des bergeries utopiques. La société de ce temps sent sa vieillesse, sa décrépitude ; cependant, elle ne songe pas à mourir ; elle veut se rajeunir par des moyens magiques, retourner à l'enfance. Il lui faut une fontaine de Jouvence où elle puisse noyer ses rides, ses ennuis et ses années.

Deux grandes doctrines sur l'histoire de l'humanité se partagent alors les esprits. D'une part, Turgot, le ministre philanthrope, et, après lui, Condorcet développent le système de la perfectibilité indéfinie de l'humanité. De siècle en siècle elle s'avance, sans jamais reculer, vers un état de choses accompli où régnera le souverain bonheur. D'autre part, Bailly transporte dans le passé, aux origines mêmes de l'histoire, le règne de l'âge d'or ; il suppose qu'aux premiers jours du monde un peuple antédiluvien habita les hauts plateaux de l'Asie, peuple de bergers, à la fois sage, savant, vertueux, inventeur, découvrant les arts, les sciences, et conciliant avec les lumières d'une civilisation avancée le charme et les douceurs de l'innocence pastorale.

Au fond, il y avait quelque chose de commun à ces deux théories, issues de l'influence de Rousseau, dont l'une idéalisait le passé et l'autre l'avenir. C'était la foi à un âge d'or réalisé par une vie conforme à la nature. — Alors que les hommes n'étaient pas encore éloignés de la nature, l'âge d'or régnait sur la terre, — c'est le principe de Bailly. — Quand la société sera retournée à l'état de nature, l'âge d'or recommencera, — c'est la pensée de Condorcet. Et au fond de ces deux théories, on trouve la même contradiction, le même idéal contradictoire, à savoir : la combinaison impossible de la simplicité primitive et des délicatesses, des raffinemens de la civilisation.

La tête des octogénaires est hantée par des fantômes qui sont les souvenirs de leur enfance. Leurs yeux revoient de préférence les objets où s'arrêtèrent leurs premiers regards. Leurs premières joies et leurs premières douleurs sont seules en possession de faire battre ces cœurs qui ont perdu la faculté de se créer de nouvelles émotions. Et pour eux leur enfance s'embellit, se transfigure, se pare d'une grâce prestigieuse. Ils se disent qu'alors le monde allait mieux de tout point, que les printemps étaient plus doux, que les âmes étaient plus belles; les cerises mêmes avaient une saveur plus agréable. Illusion à coup sûr qu'un poète allemand a plaisantée agréablement en nous représentant deux enfans de dix ans qui s'écrient : « Ah ! de notre temps, le café était moins cher, et l'amour moins rare. »

« Les femmes ne savent plus sourire! » disait un vieillard qui s'était aventuré dans une salle de bal, et qui n'y avait pas retrouvé les enchantemens de ses jeunes années. On aurait pu lui répondre : Si vous préférez les sourires d'autrefois à ceux d'aujourd'hui, c'est que vous voyez les derniers avec vos yeux que les années ont affaiblis, et que vous considérez les autres avec votre imagination où votre vie s'est réfugiée. Tel est le secret de cette illusion à laquelle aucun homme n'échappe. On transfigure son enfance, et les bonheurs dont elle fut pleine, parce qu'on se représente que ces bonheurs on en jouissait alors comme on se sent capable d'en jouir en souvenir. Et cependant, la faculté même de jouir, elle est en nous l'œuvre des années. On se représente qu'enfant on joignait à la fraîcheur des premières sensations cette délicatesse de perception et cette profondeur dans les impressions que peuvent seules développer la vie et les

années. L'enfant ne pense pas assez pour jouir de lui-même; aussi ne jouit-on pleinement de son enfance qu'après l'avoir perdue.

Pareillement, par l'effet d'une illusion semblable, les sociétés vieillies aiment à retourner en imagination aux jeunes années de l'humanité, elles se complaisent aux rêves d'une vie innocente, passée sous un beau ciel et dans l'intimité de la nature, loin des agitations stériles et des gênes factices de la civilisation, sous le règne de la loi naturelle bien supérieure à toutes ces conventions artificielles qui régissent les États policés. Elles s'empressent vers le berceau de l'humanité; elles voudraient s'y coucher, y goûter la douceur de leurs premiers sommeils et surtout le charme de ces réveils où un regard vague, incertain, se promène au hasard parmi les formes enchantées d'une nature encore jeune. Voir pour la première fois le ciel, les arbres, les nuages! entendre pour la première fois le bruit du vent dans les feuilles, quelle ivresse!

Les sociétés oublient que pour que ce bonheur de l'homme naturel, de l'humanité naissante, fût autre chose qu'une fiction, il faudrait supposer à cet homme naturel la délicatesse de sentiment, la richesse d'imagination et de pensée, et cette pleine conscience de soi-même que la civilisation seule peut donner. L'enfant qui sentirait en enfant et penserait en vieillard, l'homme naturel qui joindrait à la vivacité des premières sensations la sagesse réfléchie du civilisé, ce serait là le bonheur suprême. Mais ce bonheur est une chimère; car il suppose qu'on peut avoir tous les âges en même temps, et malheureusement le cadran de nos années ne marque jamais plus d'une heure à la fois.

Il est facile de comprendre, maintenant, quel poète, quel romancier attendait la France de Louis XVI, quelle fiction elle appelait de ses vœux! La bonne compagnie, fatiguée d'elle-même, frappe le sol du pied, non pour en faire sortir des légions, comme Pompée, mais un rêve, le rêve d'un Éden, d'un âge d'or, d'une première ou d'une seconde enfance. Et la bonne compagnie est servie à souhait! En 1788 paraît *Paul et Virginie*, et ce roman obtient le même accueil que, vingt-sept ans auparavant, la *Nouvelle Héloïse*. A peine a-t-il paru qu'on en tire des sujets de romances, de pièces de théâtre. Un grand nombre de mères font porter à leurs enfans les noms de Paul et Virginie. Ce roman est traduit dans toutes les langues et partout il fait verser

des torrens de larmes. Bernardin de Saint-Pierre a exprimé et rendu avec un vrai talent d'écrivain le rêve que choyaient les imaginations des contemporains de Louis XVI. Dans *Paul et Virginie*, il a chanté l'âge d'or, l'innocence et les félicités de l'Éden. Lui-même avait d'abord tenté de découvrir cet Éden, quelque part dans le monde, ou de le créer. Son idéal était de fonder une colonie patriarcale où il aurait régi, aux sons de la flûte et du flageolet, des hommes dociles et heureux. En Russie il espéra un moment obtenir de l'impératrice Catherine le droit d'établir cette colonie aux bords du lac Aral, colonie cosmopolite qui eût servi de refuge aux étrangers pauvres et vertueux. Plus tard il rêva de transporter quelque fondation du même genre aux rivages de Madagascar, puis en Corse et plus tard encore au nord de la Californie. Il portait dans sa tête un projet de gouvernement idyllique qu'il lui tardait de réaliser. Ce n'est qu'à la fin et en désespoir de cause, que cet utopiste prit la plume et, faute de mieux, exécuta son rêve sur le papier.

Bernardin de Saint-Pierre était un disciple et un admirateur enthousiaste de Jean-Jacques. Il lui ressemblait à certains égards; comme lui, il était tendre, romanesque, susceptible, ombrageux, défiant et porté à l'hypocondrie ; car il ne faut pas le juger sur le portrait un peu flatté qu'en a tracé Aimé Martin. Mais Rousseau était une âme, une nature, un génie. Bernardin de Saint-Pierre est essentiellement un homme de lettres de grand talent. C'est un auteur dans le sens propre du mot; un auteur qui a fait de beaux ouvrages, ou qui du moins a écrit de belles pages. Définition qu'à coup sûr on ne peut donner de Rousseau. Aussi ce dernier répondit-il un peu froidement aux avances de l'enthousiaste Bernardin. Dans sa vieillesse il lui accorda quelquefois l'honneur de sa société, mais il la lui fit payer par plus d'une rebuffade. On raconte que le misanthrope Timon eut à Athènes des imitateurs qui, comme lui, se piquaient de mépriser et de fuir le commerce des hommes. Un jour, l'un de ces Timon au petit pied vint visiter le grand Timon et obtint de dîner avec lui. « Ah ! que nous sommes heureux, lui dit-il, d'être ici seuls, toi et moi, sans aucun tiers haïssable qui trouble le charme de nos entretiens. — Cela serait bien plus charmant encore, lui répondit Timon, si tu n'y étais pas. » Voilà ce que Rousseau dut dire quelquefois à Bernardin pendant les promenades qu'ils firent ensemble entre 1772 et 1776.

Du reste Bernardin est un imitateur qui a son originalité. C'est un cœur sensible et un disciple de Jean-Jacques qui a passé l'équateur, — l'équateur du globe terrestre et l'équateur du bon sens; — *Paul et Virginie* est un roman dont la scène se passe près du tropique du Capricorne, et ce roman est aussi une utopie sociale qui ne peut se réaliser que par delà l'équateur du bon sens. Je m'occuperai d'abord du roman, ensuite de l'utopie.

Bernardin de Saint-Pierre veut peindre un monde enchanté, le monde de l'âge d'or. Il faut qu'il l'éloigne le plus possible de Paris, qu'il le place dans le sein de la nature luxuriante qui convient à un Éden. Il choisit à cet effet l'Ile de France qu'il avait visitée dans l'un de ses voyages ; et le premier en France, il décrit cette nature tropicale avec ses enchantemens et ses terreurs, avec sa lumière éclatante, avec ses mornes, ses ravines, ses avenues de bambous, ses pitons escarpés qui attirent les nuages, ses palmiers murmurans dont les longues flèches sont toujours balancées par les vents, ses rochers où pendent des lianes semblables à des draperies flottantes qui y forment des courtines de verdure, ses oiseaux vêtus d'or ou de pourpre, les bengalis au doux ramage, les cardinaux au plumage couleur de feu, les perruches rouges comme des rubis ; et puis les flots du large se brisant au pied des falaises, ou précipitant sur la grève leurs volutes écumeuses et mugissantes.

Tout ce monde, ses teintes, ses parfums, ses murmures, ses bruits, tout cela est rendu par le pinceau de Bernardin avec une vérité que Humboldt a constatée et vantée. C'était enrichir la palette de la poésie française de couleurs nouvelles. Rousseau avait décrit les paysages de la zone tempérée, paysages sobres, éclairés par une lumière qui n'a rien d'éclatant ; et dans les descriptions de Rousseau, ce qui domine, c'est la fermeté du dessin, l'exactitude du trait, sans compter que chez lui le paysage est toujours subordonné à l'action ; l'âme y trouve un cadre pour ses émotions, ou un symbole de ses pensées et de ses passions, ou une source jaillissante de sentimens et de rêveries. Bernardin décrit pour décrire; il est intarissable, les contours succèdent aux contours, les couleurs aux couleurs ; et, tout en rendant justice à la richesse de cette imagination colorée, parfois l'éblouissement nous prend. Comparez la manière des deux peintres peignant des effets de lumière : « Nos repas étaient

suivis des chants et des danses de Paul et Virginie... Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestre convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène était, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt dont les percées formaient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions, à leur centre, abrités de la chaleur pendant toute la journée; mais, quand le soleil était descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeaient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses qui produisaient le plus majestueux effet. Quelquefois son disque tout entier paraissait à l'extrémité d'une avenue, et la rendait tout étincelante de lumière. Le feuillage des arbres, éclairés en dessous de ses rayons safranés, brillait des feux de la topaze et de l'émeraude; leurs troncs mousseux et bruns paraissaient changés en colonnes de bronze antique; et les oiseaux, déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluaient tous à la fois l'astre du jour par mille et mille chansons. »

Voici maintenant la description du lever du soleil tirée de l'*Émile* : « Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes : à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre ; à chaque instant on croit le voir paraître ; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace ; le voile des ténèbres s'efface et tombe. L'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent, et saluent de concert le père de la vie; en ce moment, pas un seul ne se tait; leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée, il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement, auquel nul homme ne résiste. Un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid. »

La différence est plus marquée encore entre les deux ro-

manciers considérés comme peintres de l'humanité. Rousseau vante les charmes de la vie patriarcale, mais il n'a pas transporté ses personnages dans la solitude; il les a laissés dans un pays policé. Bernardin de Saint-Pierre ne veut pas que les hommes se mettent entre la nature et ses personnages.

Deux femmes, amenées par leurs malheurs dans une gorge écartée de montagne, se décident à y passer leurs jours. Mme de La Tour a une fille, Marguerite un fils; ces deux enfans grandissent sous les regards de leurs mères, loin des humains, en dehors de la société dont ils ne connaissent ni les règles, ni les bienséances, ni les tyrannies que Bernardin de Saint-Pierre condamne. Leurs mères ont grand soin de les retenir dans l'ignorance qui convient aux amans de la nature. Paul n'étudie pas, nous dit l'auteur, les annales de l'humanité, ni l'histoire des esclaves et des tyrans, ni les secrets de la science des nombres. Ses occupations se bornent à planter des citronniers, des orangers et des tamarins, à trouer des sentiers dans les fourrés, à soigner ses vergers et ses rizières. Virginie lave le linge de la famille dans une fontaine ombragée de deux cocotiers : « Quelquefois, dit Bernardin, elle y menait paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisait à leur voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une corniche comme sur un piédestal. » Ou encore elle distribue du maïs et du millet aux oiseaux; « car voyant que ce lieu était aimé de Virginie, Paul y avait apporté des nids de toutes sortes d'oiseaux qui s'y étaient établis. »

Les plaisirs de Paul et Virginie sont le chant et la danse, ainsi que les pantomimes. Ou bien ils se créent des retraites charmantes qu'ils décorent de noms sentimentaux. Ici, c'est la *Découverte de l'Amitié*, rocher d'où l'on aperçoit venir de loin le seul ami qui les visite. Là se trouve *La Concorde*, cercle d'orangers, de bananiers et de jamroses plantés autour d'une pelouse où ils vont danser. Plus loin, voici l'arbre des *Pleurs essuyés*, à l'ombre duquel Mme de La Tour et Marguerite s'étaient raconté leurs malheurs. Puis le *Repos de Virginie*, où, dans un enfoncement, se trouve la fontaine ombragée des deux cocotiers, plantés à la naissance des enfans et nommés l'un, l'arbre de Paul, l'autre l'arbre de Virginie, et dont les palmes s'entrelacent au-dessus du bassin qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. « On avait

laissé cet enfoncement du rocher, dit Bernardin, tel que la nature l'avait orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnaient en étoiles vertes et noires de larges capillaires, et flottaient au gré des vents des touffes de scolopendre suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré... aux alentours des lisières de pervenches, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des pimens, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail... puis encore l'herbe de baume dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhalaient les plus doux parfums. »

Nous voilà avertis. Ce sont des *enfans de la Nature* qu'a voulu peindre Bernardin de Saint-Pierre. Et en véritables enfans de la Nature, la vie de Paul et Virginie est toute de sentiment. C'est ici que paraît le disciple de Jean-Jacques, mais un disciple qui, je le répète, a passé l'équateur du bon sens. On a vu ce que sont les contradictions de Rousseau et comment elles témoignent en faveur de la grandeur de son génie. Rousseau se contredit, parce qu'il n'est pas un génie harmonieux et parvenu à l'unité, mais parce qu'il est d'autre part un esprit complet, et qu'à tout moment une partie de lui-même proteste contre l'autre. L'âme de Bernardin ne connaît pas ces luttes intestines; il ne voit pas de difficultés, il ne s'adresse pas d'objection à lui-même; il poursuit son chemin sans que rien l'avertisse qu'il s'égare, et quand enfin il est arrivé à l'absurde, il se réjouit, il se félicite de sa conquête, il entonne un chant de triomphe.

Rousseau avait écrit un jour: *L'homme qui médite est un animal dépravé!* Ce n'était de sa part qu'une boutade, et une boutade qu'il a cent fois démentie, car mieux que personne, avec sa fermeté d'esprit, son bons sens naturel, sa faculté d'observer et de recevoir des leçons de l'expérience, il a montré et prouvé que le sentiment est sujet à s'égarer et qu'il a besoin d'une règle et d'un guide. Mais les Bernardin sont de ces hommes pour qui l'expérience n'existe pas, parce qu'ils voient ce qu'ils veulent voir, et que leur imagination, en quelque sorte, corrompt les faits, leur persuade de lui servir de complice et de témoigner en faveur de ses doctrines. Aussi, l'auteur de *Paul et Virginie* soutient-il sans scrupule, et comme vérités d'Évangile, des thèses dont l'absurdité saute aux yeux. C'est ainsi que dans sa *XII*[e] *Étude*, il ne craint pas de dire : « Les femmes se gardent bien, comme la plupart des hommes, de confondre

l'esprit et le cœur, la raison et le sentiment. Celle-ci, comme nous l'avons vu, est souvent notre ouvrage, l'autre est toujours celui de la nature. Ils diffèrent si essentiellement l'un de l'autre, que si vous voulez faire disparaître l'intérêt d'un ouvrage où il y a du sentiment, vous n'avez qu'à y mettre de l'esprit. La raison produit beaucoup d'hommes d'esprit, dans les siècles prétendus policés ; et le sentiment, des hommes de génie, dans les siècles prétendus barbares. La raison varie d'âge en âge, et le sentiment est toujours le même. Les erreurs de la raison sont locales et versatiles, et les vérités de sentiment sont constantes et universelles. La raison fait le moi grec, le moi anglais, le moi turc, et le sentiment, le moi homme et le moi divin. Il faut des commentaires pour entendre aujourd'hui les livres de l'antiquité, qui sont les ouvrages de la raison, tels que ceux de la plupart des historiens et des poètes satiriques et comiques, comme Martial, Plaute, Juvénal, et même ceux du siècle passé, comme Boileau et Molière ; mais il n'en faudra jamais pour être touché des prières de Priam aux pieds d'Achille, du désespoir de Didon, des tragédies de Racine, et des fables naïves de La Fontaine. »

Voilà un raisonnement qu'il n'est pas nécessaire de réfuter. Je me contenterai de dire que, si nous sommes touchés des prières de Priam, du désespoir de Didon, des tragédies de Racine et des fables de La Fontaine, c'est que partout, dans La Fontaine comme dans Racine, dans Virgile comme dans Homère, paraît cette raison supérieure qui est le signe du génie, et que si nous avons peine aujourd'hui, malgré les incontestables beautés qui s'y trouvent, à relire jusqu'au bout *Paul et Virginie*, c'est que nous y reconnaissons l'ouvrage d'une sensibilité maladive et déraisonnable, à laquelle un vigoureux bon sens ne sert jamais de contrepoids.

Quoi qu'il en soit, *sentir* est toute la vie de Paul et Virginie Ils n'ont qu'une étude. Paul s'étudie à plaire à Virginie Virginie à plaire à Paul. Ils n'ont qu'une science. Paul sait ce qui se passe dans le cœur de Virginie, Virginie sait ce qui se passe dans le cœur de Paul. Ils n'ont qu'une occupation sérieuse : Paul aime Virginie, Virginie aime Paul. L'univers est circonscrit pour Paul dans les lieux qu'habite Virginie, et il n'y a pour lui d'air respirable que celui que respire Virginie. L'amour que Saint-Preux ressentait pour Julie exaltait son âme, excitait les

puissances de son être et le jetait dans des rêveries où il oubliait tout, jusqu'à Julie elle-même, pour s'identifier avec le grand tout. Mais pour Paul, le *grand tout* a pris une figure visible, le grand tout a la tête ombragée de cheveux blonds, — car du temps de Louis XVI on donnait la palme aux blondes ; — le grand tout a des yeux bleus et des lèvres de corail, des regards auxquels leur obliquité naturelle vers le ciel ajoute une expression de sensibilité extrême, même celle d'une légère mélancolie. En un mot, le grand tout pour Paul, c'est Virginie. Et aussi longtemps que vivra Paul, il pensera de même, car il accable d'un superbe mépris tout ce qui n'est pas Virginie, les arts, les lettres, les sciences, la politique, la société. Pour lui, vivre, c'est sentir, et sentir, c'est aimer Virginie et n'aimer qu'elle. Aussi Saint-Preux paraît-il avoir eu la force de survivre à Julie; mais quand Virginie périt dans les flots, Paul meurt sans retard. Il n'a plus rien à faire sur la terre.

Puisque Paul, avant de mourir, s'était décidé à apprendre à lire, je regrette qu'on ne lui ait pas donné un livre dont il aurait pu faire la lecture en quelques heures, à l'ombre d'un bananier, ou dans la retraite des *Pleurs essuyés*. Ce livre est un roman anglais paru vers le milieu du XVIIIe siècle, et intitulé : *Le vicaire de Wakefield.*

Il y a un moment où le vicaire se persuade que le bonheur consiste à vivre par le cœur et à s'enfermer chez soi, les pieds sur les chenets, fenêtres et portes closes. Puis, lorsqu'un soir on vient lui apprendre qu'Olivia sa fille s'est enfuie, enlevée par un ravisseur, il prend sa Bible et son bâton et s'en va courir les grands chemins à la recherche de la fugitive qu'il ne trouve nulle part ; et quand enfin, malade, à bout de force, ne sachant plus où tourner ses pas, il se décide à rentrer chez lui, il rencontre sur la route une troupe de comédiens ambulans avec lesquels il se met à parler de Shakspeare et de Dryden. Le vicaire aime l'art et la poésie qui entrent en combattans dans son cœur ravagé et mettent du baume sur ses blessures. Un peu plus tard, le vicaire est accosté dans une auberge par un inconnu, grand raisonneur en politique ; la conversation qui s'engage entre eux s'anime, s'échauffe, et le vicaire, qui est un ardent patriote réussit à oublier un instant encore ses malheurs pour ne s'occuper que de son pays, de sa gloire, de son avenir.

Le vicaire de Wakefield aurait pu se féliciter de s'être fait

naturaliser dans le royaume des éternelles beautés que ne sauraient troubler les tempêtes de la vie, et d'être autre chose qu'un cœur sensible, qu'un père de famille, mais aussi un citoyen de la libre Angleterre, de pouvoir se passionner pour des idées, pour des intérêts généraux qui l'arrachent quelques heures aux misères de sa destinée. Et enfin, lorsque, le sort s'appesantissant de plus en plus sur lui, le vicaire se voit traîné en prison et enfermé dans un cachot, là encore il ne s'abandonne pas. Il entreprend de ramener au bien ses compagnons de servitude. Il leur prêche le repentir, leur annonce Dieu, l'âme immortelle; et du milieu de la sombre nuit des cachots, il fait apparaître l'image rayonnante du ciel. — Le vicaire de Wakefield est un homme complet. Paul est une machine à sentir.

Je dis une machine; car c'est bien d'une machine qu'il s'agit, fabriquée de main d'homme. Rousseau et Marivaux ont peint des cœurs sensibles qui étaient l'ouvrage de la nature, et qui, tragiques ou non, sont profondément vrais, de cette vérité qui ne passe point. Mais Paul et Virginie sont faux; leurs sentimens sentent la fabrication, comme certains vins falsifiés qui contiennent du bois de Campêche et je ne sais quels autres ingrédiens chimiques. Oui, tout est faux dans ce roman, tout, sauf les sites et les paysages. Les deux héros nous offrent l'amalgame le plus bizarre de la sauvagerie et de la civilisation, amalgame qui caractérise les rêves d'une société raffinée qui aspire à se rajeunir. Paul et Virginie sont tout à la fois des sauvages et des civilisés, des habitans des Tropiques et des Parisiens contemporains de Louis XVI; ils veulent être naïfs et ils ne le sont pas. Paul est un innocent qui par instans raisonne comme un disciple de Jean-Jacques, ou compose des madrigaux dans le goût de la meilleure compagnie. Virginie est tour à tour une enfant de la nature et, selon l'expression de l'auteur, *une demoiselle sensible et vertueuse*. Aussi leur langage trahit les incohérences de leur âme; tous les tons s'y mêlent et s'y contrarient. Écoutez-les se déclarer l'un à l'autre leur amour :

Paul dit à Virginie : — « Mademoiselle, vous partez, dit-on, dans trois jours... vous trouverez bientôt, dans un nouveau monde, à qui donner le nom de frère, que vous ne me donnez plus... Mais pour être plus heureuse, où voulez-vous aller ? Dans quelle terre aborderez-vous qui vous soit plus chère que celle où vous êtes née ?... Où trouverez-vous une société plus aimable

que celle qui vous aime? Comment vivrez-vous sans les caresses de votre mère, auxquelles vous êtes si accoutumée?... Que deviendra la mienne, qui vous chérit autant qu'elle!... Cruelle! je ne vous parle point de moi. Mais que deviendrai-je moi-même quand, le matin, je ne vous verrai plus avec nous, et que la nuit viendra sans nous réunir? Quand j'apercevrai ces deux palmiers plantés à notre naissance, et si longtemps témoins de notre amitié mutuelle? Ah! puisqu'un nouveau sort te touche, que tu cherches d'autres pays que ton pays natal, d'autres biens que ceux de mes travaux, laisse-moi t'accompagner sur le vaisseau où tu pars. Je te rassurerai dans les tempêtes, qui te donnent tant d'effroi sur la terre. Je reposerai ta tête sur mon sein, je réchaufferai ton cœur contre mon cœur; et en France, où tu vas chercher de la fortune et de la grandeur, je te servirai comme ton esclave. Heureux de ton seul bonheur, dans ces hôtels où je te verrai servie et adorée, je serai encore assez riche et assez noble pour te faire le plus grand des sacrifices, en mourant à tes pieds. »

« Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendîmes Virginie qui lui disait ces mots entrecoupés de soupirs : — C'est pour toi que je pars... Est-il une fortune digne de ton amitié?... Ah! s'il m'était encore possible de me donner un frère, en choisirais-je un autre que toi? O Paul! ô Paul! tu m'es beaucoup plus cher qu'un frère! Combien m'en a-t-il coûté pour te repousser loin de moi! Je voulais que tu m'aidasses à me séparer de moi-même jusqu'à ce que le ciel pût bénir notre union. Maintenant je reste, je pars, je vis, je meurs : fais de moi ce que tu veux. Fille sans vertu! j'ai pu résister à tes caresses, et je ne puis soutenir ta douleur! »

« A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, et, la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible : « Je pars avec elle! rien ne pourra m'en détacher! » Nous courûmes à lui. Mme de La Tour lui dit : « Mon fils, si vous nous quittez, qu'allons-nous devenir? » Il répéta en tremblant ces mots : « Mon fils, mon fils... Vous ma mère! lui dit-il, vous qui séparez le frère d'avec la sœur!... Mère barbare! femme sans pitié! Puisse cet Océan où vous l'exposez ne jamais vous la rendre! Puissent ces flots vous rapporter mon corps et, le roulant avec le sien parmi les cailloux de ces rivages, vous donner par la perte de vos deux enfans un sujet éternel de douleur!.. » Le désespoir lui ôtait la

raison. Virginie, effrayée, lui dit : « O mon ami! j'atteste les plaisirs de notre premier âge, tes maux, les miens, et tout ce qui doit lier à jamais deux infortunés, si je reste, de ne vivre que pour toi, si je pars, de revenir un jour pour être à toi. Je vous prends à témoin, vous tous qui avez élevé mon enfance, qui disposez de ma vie, et qui voyez mes larmes. Je le jure par ce ciel qui m'entend, par cette mer que je dois traverser, par l'air que je respire et que je n'ai jamais souillé du mensonge. »

« Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme à la voix de l'objet aimé. Sa tête altière était baissée, et un torrent de pleurs coulait de ses yeux. »

N'est-on pas frappé de ce qu'il y a de factice dans ce style? Chacun de ces discours est plein de ressouvenirs. Tantôt c'est Homère, tantôt la Pastorale de Longus, tantôt le Cantique des Cantiques, tantôt je ne sais quelle poésie de madrigal qui sent le musc. Ah ! dirai-je à ces deux aimables enfans, votre langage enchante. Il est si doux! Il chante si bien à l'oreille, mais cependant il nous arrive, en vous écoutant, d'entendre le petit bruit sec d'un rouage qui se déroule et de découvrir que vos mélodies délicieuses sont dues à une jolie machine fabriquée par un ouvrier très habile.

Et au surplus, cette incohérence du style de *Paul et Virginie* se retrouve dans le fond même de la composition. Qu'est-ce après tout que ce roman? Une idylle. Mais qu'est-ce qu'une idylle où la passion parle par intervalles le langage de la tragédie et marche sur des échasses? Une idylle entremêlée de dissertations sur l'ambition des rois, sur les fureurs des tyrans, sur les vertus patriotiques des Grecs et des Romains, sur la vertu condamnée à rester en France éternellement plébéienne sur la sainte égalité, et que sais-je encore?

Mais Bernardin de Saint-Pierre eût peut-être répondu que *Paul et Virginie* n'est pas une idylle, mais un grand roman enfermé dans un cadre idyllique. Nous rappellerons alors ce qui lui arriva un jour qu'il se promenait dans le voisinage de l'abbaye de la Trappe. On était au mois de mai, le temps était charmant, une paysanne vint à passer, et Bernardin lui dit : « Voilà une délicieuse saison, ma bonne femme. Que ces pommiers en fleurs sont beaux! Comme ces oiseaux chantent bien!

— Ah ! lui répondit-elle, je me soucie bien des bouquets et de ces petits oiseaux piauleurs, c'est du pain qu'il nous faut. »

Oui, nous aimons vos palmiers murmurans, vos bengalis au doux ramage, et vos fleurs éclatantes des Tropiques, mais vous nous refusez ce qui est le *pain bis* du roman ; c'est-à-dire des caractères vrais, des situations vraisemblables, la peinture fidèle de la vie et du cœur humain. Et si, dites-vous, la poésie n'est qu'un mensonge, alors mentez d'un bout à l'autre sans vous couper. Ainsi font les grands menteurs qui seuls sont admirables ; c'est ce qu'a fait l'auteur de *Peau d'Ane* ; et, si *Peau d'Ane* m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême.

Mais, après avoir lu *Paul et Virginie*, je me dis : La société de l'époque de Louis XVI et son romancier, Bernardin de Saint-Pierre, ont en vain cherché à se rajeunir, l'eau de la fontaine de Jouvence n'a pas produit son effet. L'enfance a sa beauté, la vieillesse a aussi la sienne qui est sacrée, mais on ne peut les mêler ensemble sur un même visage ; et de petits sourires d'enfans cadrent mal avec les rides vénérables d'un vieillard.

II

Bernardin de Saint-Pierre avait dit dans la préface de son roman : « J'ai désiré réunir à la beauté de la nature entre les Tropiques la beauté morale d'une petite société ! » La première partie de son programme, Bernardin l'a admirablement remplie. La nature tropicale revit tout entière dans son œuvre ; elle la remplit de ses rayonnemens, de ses murmures, de ses parfums : c'est un charme, c'est une incantation, une magie !

Ce côté si merveilleusement réussi de *Paul et Virginie*, on peut me reprocher de l'avoir trop laissé dans l'ombre et par suite d'avoir été injuste dans le résultat général de mes appréciations. Malheureusement, au point de vue qui m'occupe, les paysages, tracés avec tant d'art et de vérité par l'auteur des *Études de la Nature*, ne pouvaient être pour moi que l'accessoire ; car je suis à la recherche de *types moraux* et, comme peintre de la nature morale, Bernardin de Saint-Pierre perd une partie de ses avantages ; le charme lui reste, un charme qu'il n'est pas question de lui contester. Mais, en ce qui concerne la vérité ou la vraisemblance, il y a bien des réserves à faire, sur

lesquelles je me vois forcé d'insister, non pour diminuer Bernardin de Saint-Pierre, — ce qui entre aussi peu dans mes desseins que cela serait peu en mon pouvoir, — mais pour mieux marquer ce qu'il y a de chimérique dans ce type de l'*Amant de la Nature* dont Paul et Virginie sont les représentans par excellence.

J'ai dit que ces deux aimables enfans des Tropiques sont des êtres un peu plus artificiels que les palmiers à l'ombre desquels ils grandissent et que les bengalis dont le ramage leur plaît si fort. Mais j'ai abrégé ma démonstration, et je me suis contenté de citer leurs déclarations d'amour écrites dans un style où tous les tons se mêlent et se contrarient. Il me faut revenir sur une analyse trop courte et nécessaire aux conclusions que je me propose de tirer.

Si Bernardin de Saint-Pierre avait seulement voulu peindre l'amour ingénu, l'amour parlant le langage de la nature, l'amour tel qu'il se présente dans une sphère sociale où règne encore quelque chose des mœurs patriarcales, il n'aurait pas eu besoin de transporter la scène de son roman dans une des solitudes de l'Ile de France, dans le voisinage d'un des Tropiques; il eût fait naître ses héros au fond d'une province française quelconque, dans un milieu civilisé, mais d'une civilisation sans raffinemens et en quelque sorte aussi naturelle que la nature elle-même. Il eût fait, pour tout dire, comme Gœthe quand il a écrit cette idylle qui a nom *Hermann et Dorothée*, idylle qui est un poème, poème qui est une idylle où respire le génie d'Homère, parce que la sagesse et la passion y sont en présence l'une de l'autre et y parlent toutes deux un langage d'une antique simplicité.

Telle n'était point l'intention de Bernardin de Saint-Pierre. Son but était de réaliser sur le papier une utopie, dont je parlerai plus loin plus au long. Il voulait peindre deux enfans de la nature, c'est-à-dire deux êtres dont la nature fût la seule institutrice, qui n'entendissent d'autre voix que la sienne, qui ne reçussent d'autres leçons que les siennes, deux disciples, deux nourrissons de la nature.

Et voilà précisément ce qui était impossible, car entre la nature et deux âmes humaines, il se place toujours quelque chose ou quelqu'un; les sauvages mêmes ne sont pas les enfans de la nature; ils sont les enfans et les élèves de la sauvagerie,

et c'est même une question de savoir si la sauvagerie est chose plus naturelle que la civilisation. D'ailleurs, la pure sauvagerie eût révolté l'âme délicate de Bernardin de Saint-Pierre. Qui ne connaît cette étrange gravure où Rembrandt, se plaçant en dehors du point de vue traditionnel et biblique, a représenté Adam et Ève, tels qu'ils eussent été si la nature seule eût fait les frais de leur éducation? Au premier instant, en contemplant ces deux étranges créatures, le regard hésite, ne sachant si l'artiste a voulu peindre des êtres humains ou des singes. Il est vrai que Bernardin appelle quelque part les singes des enfans de la nature; mais ce n'est pas parmi de tels enfans de la nature qu'il pouvait être tenté d'aller chercher deux héros de roman. Rien de moins romanesque que les singes, et je crois qu'ils n'y prétendent pas; c'est le moindre de leurs soucis.

Ainsi, dans la première donnée déjà du roman, il entre quelque chose de conventionnel. Paul et Virginie sont la nature émondée, corrigée au gré de l'auteur. Et comment seraient-ils la simple nature? Ils sont élevés par deux mères qui appartiennent à l'Europe, à la société des civilisés, et c'est d'elles que ces oiseaux des bois reçoivent leurs premières becquées, que leurs cœurs et leurs esprits apprennent leurs premières chansons. Il est vrai qu'on a soin de les laisser dans l'ignorance de toutes choses, qu'on ne leur enseigne ni l'histoire, ni la géographie, ni les lettres, et qu'ils ne savent ni lire ni écrire. Mais à quoi bon? Mme de La Tour qui, elle, sait lire et écrire, leur fait continuellement des lectures à haute voix. Si Mme de La Tour apprécie tellement les avantages de la lecture, pourquoi se refuse-t-elle à leur montrer l'alphabet? et d'ailleurs, qu'importe qu'ils lisent par leurs propres yeux ou par ceux de leur mère? C'est toujours lire, et rien de moins naturel que de lire. Quelle invention qu'un livre! Il n'en pousse point dans les bois, ni dans les prés. Aussi est-il bien étonnant que des enfans auxquels on fait souvent la lecture en soient restés à ce degré d'innocence qu'ils ne sachent pas ce que c'est qu'un jour et qu'une année, et que Virginie en soit réduite, quand on l'interroge sur son âge, à répondre « qu'elle a l'âge du petit cocotier de la fontaine, que les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis qu'elle est au monde. »

Bernardin de Saint-Pierre voudrait aussi nous persuader que Paul et Virginie n'ont de religion que celle que la nature en-

seigne à ses enfans. Mais c'est une grande question de savoir s'il est une religion *naturelle* dans le sens propre du mot; c'est-à-dire si l'homme peut naître avec une religion toute faite, comme il naît avec des yeux et des oreilles. C'est le caractère de l'esprit humain de n'être pas naturellement ce qu'il est, mais de le devenir; et la foi à l'invisible est une sorte de violence sacrée faite à nos sens et aux aveuglemens obstinés de notre chair. Que si Bernardin avait donné à Paul et à Virginie la religion des sauvages, il aurait dû les emmailloter dans les langes du fétichisme. Et quelle religion que le fétichisme! N'est-ce pas plutôt le contraire de la religion? Car le fétichisme n'est qu'une forme de la magie, et la magie est un effort de l'homme pour maîtriser les forces de la nature; et cet effort, cette audace, sont précisément le contraire de ce sentiment de dépendance qui est à l'origine de toute religion.

Un voyageur raconte qu'il a pu étudier pendant des mois une peuplade sauvage, dans l'Amérique du Sud, sans y découvrir quoi que ce fût qui ressemblât à un culte; jusqu'à ce qu'un jour, un orage s'étant élevé, il vit ces sauvages sortir de leurs huttes et, poussant des cris terribles, courir çà et là en donnant des coups de poing contre le vent. Voilà certainement un culte étrange que Bernardin de Saint-Pierre eût rougi d'enseigner au fils de Marguerite. Quant aux religions qui méritent ce nom, les religions qui ont été celles de grands peuples, qui ont joué un rôle important dans l'histoire, qui ont su obliger de vastes communautés d'hommes à célébrer ensemble des actes d'adoration et à se prosterner devant les mêmes autels, ces religions n'ont point été créées par la nature, elles sont au contraire la marque d'une rupture entre l'homme et la nature, elles sont nées le jour où l'âme humaine a déchiré le voile de la nature pour chercher quelque chose derrière et au delà. Créer un dieu, drame mystérieux, qui agite la conscience jusque dans ses profondeurs, drame qui est une tragédie, et une tragédie sanglante; car on chercherait en vain dans le monde, de l'orient au couchant, le berceau d'un dieu qui n'ait été arrosé de larmes et de sang!

Que si la religion naturelle, telle que l'entendait Bernardin de Saint-Pierre, est une religion enseignant simplement un Dieu spirituel, architecte du monde, la Providence, l'immortalité de l'âme avec communication possible entre les vivans et les morts, cette religion n'est pas plus naturelle qu'une autre, elle

est l'œuvre de la pensée, de la réflexion, du raisonnement. Et cette religion, ce n'est ni les palmiers, ni les bengalis qui ont pu l'enseigner à nos deux enfans des tropiques; c'est l'auteur, l'auteur en personne qui a fait le voyage de l'Ile de France pour les instruire, et qui leur a communiqué les dogmes qu'il professait lui-même. Et encore semble-t-il s'être défié de ses propres lumières, car tout à coup, sans que rien nous y prépare, nous voyons apparaître dans la petite société naturelle un homme vêtu d'une soutane bleue, et il se trouve que cet homme est un ecclésiastique, missionnaire de l'Ile et confesseur de Mme de La Tour et de Virginie. Voilà les bizarres incohérences qui se rencontrent dans l'œuvre de Bernardin et qui en détruisent l'unité et la logique.

Aussi Paul et Virginie sont-ils perpétuellement en contradiction avec eux-mêmes, à ce point qu'il est permis de douter qu'ils aient un caractère ou que ce caractère puisse être défini. Nous savons que jamais on n'a fait à Virginie des leçons de morale, ce qui est étrange pour une fille qui a un confesseur. Mais si Virginie n'a jamais reçu d'instructions morales, si Virginie n'a pour règle de conduite que ses instincts naturels, d'où vient que subitement elle combat avec une sainte austérité sa passion pour Paul? De tels combats conviennent mal à une simple enfant de la nature. Et que dire de sa mort, causée par un excès de pudeur où la nature assurément n'a rien à démêler? Et de son côté, Paul réunit en sa personne des ignorances et des lumières, des simplicités et des raffinemens qui s'accordent mal ensemble.

Quand Virginie est partie pour la France, il apprend à lire et à écrire pour pouvoir entretenir avec elle une correspondance. Aussitôt le voilà qui s'occupe de rattraper le temps perdu; il étudie la géographie, l'histoire; surtout il lit des romans! « Il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, dit l'auteur, pleins de mœurs et de maximes licencieuses; et quand il sut que ces romans renfermaient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit que Virginie ne vînt à s'y corrompre et à l'oublier. » Ces romans à la mode... les *Liaisons dangereuses* peut-être, lues à l'Ile de France par un enfant de la nature, voilà qui est singulier. Et ces lectures profitent si bien à cet ingénu qu'il connaît en peu de temps les vices et les travers des sociétés; et dans sa fameuse conversation avec le vieil-

lard, il raisonne parfois en roué : « Au défaut d'un grand, je chercherai à plaire à un corps. J'épouserai entièrement son esprit et ses opinions; je m'en ferai aimer. »

Et cependant, ce même enfant, quelques lignes plus loin demande au vieillard qui l'endoctrine : « Vous qui avez tant de connaissances, dites-moi si nous nous marierons. Je voudrais être savant, au moins pour connaître l'avenir. » Voilà notre petit roué redevenu simple comme un Samoyède qui consulte son chamane.

Je passe au dénouement : Virginie en revenant de France périt dans les flots, en vue des côtes, sous les yeux de sa famille éplorée et de son amant. Le romancier nous a présenté une famille qui vit dans l'isolement, dans la solitude; des âmes obscures et ignorées, c'est son mot : « Dans cette île, dit-il, où, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leur nom étaient ignorés ; seulement, quand un passant demandait, sur le chemin des Pamplemousses, à quelques habitans de la plaine : « Qui est-ce qui demeure là-haut dans ces petites cases? » ceux-ci répondaient, sans les connaître : « Ce sont de bonnes gens. » Pour que le dénouement fût conforme aux harmonies de l'œuvre, il aurait fallu que la mort de Virginie passât inaperçue ; que la tristesse et l'horreur de cette tragédie fût renforcée par l'indifférence générale, cette indifférence égoïste qui est un trait saillant des populations des colonies où l'esprit de négoce et de lucre règne en souverain; que Paul creusât lui-même une fosse pour sa bien-aimée, entouré seulement des deux mères, de l'ami unique et des serviteurs de la maison, sans autres témoins que les bananiers et les palmiers agités par le vent, symbole de cette innocence ironique de la nature qui continue de vivre pendant que nous mourons, et de se réjouir au milieu de nos deuils : scène de solitude, d'abandon, de silence interrompu seulement par le murmure des vents, ou le chant des oiseaux.

Mais les Bernardin aiment les mises en scène. La mort de Virginie, de cette enfant de la solitude, est un malheur public. « Ce sont huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'Ile, vêtues de blanc, et tenant des palmes à la main qui portent le corps de leur vertueuse compagne. Un chœur de petits enfans le suivait en chantant des hymnes; après eux, venait tout ce que l'Ile avait de plus distingué dans ses habitans et dans son état-

major, à la suite duquel marchait le gouverneur, suivi de la foule du peuple. » Puis il faut mettre des gardes auprès de la fosse de Virginie pour en écarter quelques filles de pauvres habitans qui voulaient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avaient plus de consolation à espérer dans le monde, et qu'il ne leur restait qu'à mourir avec celle qui était leur unique bienfaitrice. Virginie est absente de l'Ile de France depuis bientôt quatre ans; comment ces jeunes filles ont-elles trouvé le secret de vivre pendant tout ce temps? Mais que dis-je?... la perte d'un *objet aimable*, s'écrie Bernardin, *intéresse toutes les nations*. Pour assister aux funérailles de cette jeune inconnue, accourent de toutes parts des négresses de Madagascar, des Cafres de Mozambique, des Indiennes du Bengale et de la côte du Malabar. Dans la plaine on n'entend que des soupirs et des sanglots; le désespoir s'empare de toute l'Ile de France. Les vaisseaux ont leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, ils tirent du canon par longs intervalles. Des grenadiers, qui ouvrent la marche du convoi, portent leurs fusils baissés, leurs tambours, couverts de crêpes, ne font entendre que des sons lugubres, et on voit l'abattement peint dans les traits de ces guerriers, qui avaient tant de fois affronté la mort dans les combats...

Et si vraiment toutes les nations, les nègres, les Cafres, les Indiennes et les grenadiers eux-mêmes ont le cœur si sensible, pourquoi nous dire tant de mal de l'humanité? Pourquoi nous parler de la solitude comme de la source unique du bonheur? Pourquoi nous représenter les hommes acharnés à persécuter leurs bienfaiteurs? Pourquoi nous les peindre, par une expression magnifique, comme enivrés de leurs propres misères, en proie à leurs passions et portés à mépriser ou à haïr le sage qui ne consent pas à courir après leur malheureux bonheur?

C'est que Bernardin de Saint-Pierre peignait tour à tour les hommes comme il les voyait et comme il les désirait; et que, préoccupé d'enseigner, plus que de raconter, il a voulu donner les grenadiers de l'Ile de France en exemple aux nations. Mais l'affliction de ces grenadiers me gâte mon émotion, elle me dispense de pleurer sur Virginie, je crains de ne pouvoir égaler les délicatesses et les effusions de leur sensibilité... Oui, si en lisant le récit des funérailles de Virginie, j'ai les yeux secs, il en faut accuser les larmes des grenadiers. Les funérailles de l'innocence malheureuse me laissent froid.. et cependant, ô mystère du

génie ! l'abbé Prévost me fera pleurer, s'il le veut, sur le cadavre de la plus légère, de la plus fausse des femmes, si cette femme s'appelle Manon Lescaut, et si elle a été transfigurée par le malheur, si un rayon de véritable amour a fini par pénétrer dans son cœur et illuminer son front, et si son amant inconsolable la voit mourir sous ses yeux, dans une solitude sauvage de l'Amérique et, seul avec elle, ensevelit de ses mains dans la terre cette dépouille adorée !

Mais oublions les funérailles de Virginie et les grenadiers qui lui servent d'escorte. J'ai dit que *Paul et Virginie* n'était pas seulement un roman, mais une utopie mise en action. Cette utopie, on pourrait la définir : *l'utopie en matière d'éducation à l'usage des amans de la nature contemporains de Louis XVI.*

Les Amans de la Nature ! Voilà un nom qui convient à Bernardin, comme il convient à Paul et à Virginie. Oui, Bernardin fut plus qu'un ami de la nature, il en fut l'amant. Il ressentit pour elle une tendresse qui tenait du culte, de l'idolâtrie. Il parle d'elle comme d'une maîtresse. Il l'exalte, il la célèbre, il l'adore. Il lui adresse des hymnes, des déclarations ; il l'interpelle et s'écrie : O nature, nature, parlez à mon cœur ! parlez à mon esprit ! Que votre souffle passe sur mes lèvres pour les rendre dignes de balbutier vos louanges et de réciter vos merveilles ! La nature, pour Bernardin, c'est la règle suprême, la législatrice, la source de tout ce qui est bon, de tout ce qui est beau. Le seul nom qui convienne à Dieu, c'est celui-ci : l'auteur ou l'architecte de la Nature ! Et pourquoi la nature est-elle à ses yeux si admirable et si divine ? C'est qu'elle représente l'ordre et l'harmonie, qui forment le sujet des *Études de la Nature*, dont *Paul et Virginie* n'est qu'un épisode. Dans ces *Études* pleines d'observations fines et ingénieuses, Bernardin de Saint-Pierre découvre partout dans la nature des convenances, des consonances, des contrastes, des progressions, des concerts, l'ordre et l'harmonie. Non seulement il se plaît à signaler les grandes lois qui régissent les êtres inanimés ou vivans, mais il aperçoit dans la nature une foule d'heureuses rencontres, de traits de génie et d'esprit qu'il ne se lasse pas de relever et de vanter. Bernardin écrivait ses *Études* sous le règne de Louis XVI, à l'époque des bonnes intentions. Il prête aussi à la nature une quantité de bonnes intentions ; il la montre, mère tendre et vigilante, s'occupant sans cesse, non seulement de pourvoir à nos

besoins, mais de procurer des plaisirs à notre imagination et à nos sens.

« La nature, dit-il par exemple, a songé à notre plaisir en ne donnant pas la couleur bleue aux fleurs ou aux fruits des arbres élevés, car alors, ils se seraient confondus avec le ciel; mais aux fleurs des herbes, telles que les bleuets, les scabieuses, les violettes, les hépatiques, les riz, etc., » — parce que leur couleur bleue forme un heureux contraste avec la verdure. — « Au contraire, ajoute-t-il, la couleur de terre est fort commune dans les fruits des arbres élevés, tels que ceux des châtaigniers, des noyers, des cocotiers, des pins. » Bernardin oublie ici que ce que nous voyons des châtaignes et des noix, c'est leur coque qui est verte. Mais qu'importe ! Sur d'autres points, il nous est plus facile d'entrer dans ses riantes imaginations; chimères ou non, nous aimons à nous tromper avec lui. Il nous plaît de croire, avec lui, que la nature n'a accordé aucun chant agréable aux oiseaux de marine et de rivière, parce qu'il eût été étouffé par le bruit des eaux et que l'oreille humaine n'en eût pu jouir.

Avec quel charme ne nous peint-il pas les champignons! « La nature, dit-il, a dispersé les champignons dans la plupart des lieux ombragés, où ils forment souvent les contrastes les plus extraordinaires. Il y en a qui viennent sur les rochers nus, où ils présentent une forêt de petits filamens, dont chacun est surmonté de son chapiteau. Il y en a qui croissent sur les matières les plus abjectes, avec les formes les plus graves : tel celui qui vient sur le crottin de cheval, et qui ressemble à un chapiteau romain, dont il porte le nom. D'autres ont des convenances d'agrément : tel celui qui croît au pied de l'aune, sous la forme d'un pétoncle. Quelle est la nymphe qui a placé un coquillage au pied de l'arbre des fleuves?... Le ciel a beau verser des pluies abondantes, les champignons, à couvert sous leurs parapluies, n'en reçoivent pas une goutte... les champignons semblables à ces petits savoyards qui sont placés comme des bornes aux portes des hôtels et établissent leur subsistance sur la surabondance d'autrui ; ils naissent à l'ombre des puissances des forêts, et vivent du superflu de leurs magnifiques banquets. »

Ailleurs, c'est le lierre qui prend une voix et nous prêche l'amitié généreuse : « Le lierre qui ne s'attache qu'aux malheureux, et qui, lorsque la mort même a frappé son protecteur, le

rend encore l'honneur des forêts où il ne vit plus : il le fait renaître, en le décorant de guirlandes de fleurs et de festons d'une verdure éternelle. » Ailleurs encore, Bernardin nous montre la nature servant de modèle à toutes les mères dans les soins qu'elle prend de faire servir le calice des fleurs à la conservation de la corolle. Mais que dire surtout de cette aimable tourterelle d'Afrique, « qui porte sur son plumage gris de perle, précisément à l'endroit du cœur, une tache sanglante mêlée de différens rouges, parfaitement semblable à une blessure ; il semble que cet oiseau, dédié à l'amour, porte la livrée de son maître, et qu'il a servi de but à ses flèches. » Et, ajoute-t-il : « Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que ces riches teintes cornalines disparaissent dans la plupart de ces oiseaux après la saison d'aimer, comme si c'étaient des habits de parade qui leur eussent été prêtés par la nature seulement pour le temps des noces. » Cette tourterelle d'Afrique fit, dit-on, l'enchantement de Marie-Antoinette. Qui aurait la cruauté de condamner d'aussi charmantes rêveries !

Non, ne soyons pas trop sévères pour cet amour un peu sentimental de la nature qui respire dans les écrits de Bernardin de Saint-Pierre ; car si le sens de la nature est aujourd'hui répandu, si l'admiration des beautés naturelles, l'amour des fleurs, des bois, des rossignols, des paysages est devenu accessible à tous les hommes, c'est à l'influence de Rousseau et de son disciple Bernardin qu'on le doit. Avant eux, il y avait bien en France des yeux et des oreilles, mais qui ne voyaient, ni n'entendaient, car pour voir les beautés de la nature et pour entendre ses harmonies, il s'agit de sentir. Le propre du génie est de rendre ses sensations contagieuses ; c'est ainsi que Rousseau et Bernardin nous ont appris à sentir ce qu'ils avaient senti. Ils nous ont prêté leurs yeux et leur âme pour contempler ce qu'ils avaient découvert dans l'univers. Grâce à eux nous avons perçu le murmure d'une foule de voix secrètes dont les sons confus ne parvenaient pas jusqu'à nous.

On décerne une place d'honneur à la mémoire des hommes qui ont enrichi la civilisation par quelque découverte nouvelle. Devons-nous moins de reconnaissance à ceux qui ont agrandi notre être en mettant à notre portée des jouissances qui sont une richesse, qui nous ont révélé la poésie familière des choses et les joies qu'elle fait savourer à ses initiés, qui nous ont appris

à étendre notre âme à tout ce qui nous entoure, à posséder l'univers par le sentiment, et à nous faire découvrir dans un coin de haie, sur un talus de fossé fleuri par le premier souffle de printemps, comme une source inépuisable de rêveries délicieuses? Oui, sourions, si nous le voulons, des effusions sentimentales de Bernardin de Saint-Pierre; mais que ce sourire ne se tourne pas en un rire ironique; autrement, notre sagesse dédaigneuse, volontiers ergoteuse et dogmatique, se condamnerait elle-même en condamnant les naïvetés du cœur sensible; car s'il est malheureux de sentir avec excès, quelle infortune seraitce donc de ne pas sentir du tout!

Mais l'esprit humain est ainsi fait que, d'excès en excès, il arrive à la vérité. Bernardin de Saint-Pierre est si prévenu en faveur de la nature qu'elle seule lui est sacrée et qu'il ravale tout ce qui n'est pas elle. En face de l'ordre merveilleux qu'il voit éclater de toutes parts, et dans la révolution des astres et dans les lois de la végétation, dans la voûte étoilée et au sein des prairies, il détourne avec horreur les yeux du spectacle que lui offre l'humanité. La désunion, la discorde, la violence, le règne des passions brutales, l'anarchie, voilà ce qui remplit pour lui les annales de l'histoire. En face d'une marguerite des prés, emblème d'innocence et de douceur, qu'est-ce que le livre des destinées humaines, livre souillé de sang à chaque page! Et dans son indignation il déclare que l'homme fait tache dans l'univers, que l'homme est une dissonance dans l'universel concert, qu'il est une lamentable exception à l'universelle harmonie; et il ne craint pas d'ajouter que l'homme est la seule espèce qui ne soit pas nécessaire dans ce monde et que son existence compromet la perfection du grand ouvrage du Créateur. Ici Bernardin oublie qu'il est quelque chose qui surpasse toutes les merveilles de la nature, c'est la liberté, et que la liberté n'est rien si elle n'est aussi la liberté de faillir; il oublie qu'il est quelque chose de supérieur à l'ordre des sphères célestes, je veux dire, les désordres de cet être pétri d'un peu de limon, mais qui a reçu du ciel le don de vouloir et de penser; il oublie qu'il est un spectacle plus grand que les chênes des forêts et que ces soleils si sûrs de leur chemin qui ne le demandent jamais à personne, c'est un homme qui cherche sa route, qui s'égare, qui trébuche, qui tombe et qui peut-être demain se relèvera. Bernardin oublie ce qu'avait écrit Pascal.

Mais si sévère que soit Bernardin de Saint-Pierre pour l'humanité, il entre de la tendresse dans sa sévérité. Il condamne l'homme pour ce qu'il est, cependant il le juge capable d'une régénération prompte et complète. Il croit à la toute-puissance de l'éducation. Qu'on lui donne le genre humain à élever! Et il répond de sa vertu et de sa félicité. Comme tous les esprits utopiques, Bernardin ne s'embarrasse guère des difficultés, son imagination se joue avec elles et les écarte sans peine de son chemin. Il a la foi, il a cette foi enthousiaste qu'on avait au XVIIIe siècle et que nous n'avons plus, parce que les expériences qu'a faites la société depuis 89 lui ont appris que tout est compliqué, que tout est périlleux et que le fleuve du progrès est semé d'écueils et de bas-fonds où les navires les mieux gréés peuvent faire naufrage. Il a la foi d'un utopiste, et, pour sauver l'humanité, il propose sa panacée comme un remède infaillible dont les effets ne se feront pas attendre. La nature, c'est l'ordre, l'harmonie. L'humanité, c'est le désordre. Pour rétablir l'ordre dans la société humaine, il faut faire rentrer l'homme dans l'ordre naturel, par l'effet irrésistible d'une éducation conforme à la nature. Faites élever l'homme par la nature, et elle mettra dans son cœur et dans son esprit ces divines harmonies dont elle a le secret. Faites de la nature l'institutrice de l'homme, et vous aurez ajouté une note, un instrument de plus au concert qu'il troublait par ses dissonances. Bernardin écrivit *Paul et Virginie* pour mettre en action sa théorie sur l'éducation de l'homme par la nature, telle qu'il l'avait exposée dans sa *XIVe Étude*.

Tous les penchans de l'homme sont bons par eux-mêmes; mais ils peuvent devenir mauvais par la révolte de l'égoïsme contre l'intérêt de tous. Apprenez à l'homme à se considérer comme la fraction d'un tout, comme un anneau dans une chaîne; en un mot, donnez-lui la notion et le sentiment de l'ordre, et l'homme sera bon. Or ce sentiment de l'ordre, c'est dans une communion incessante avec la nature qu'il le puisera. Qu'un enfant, comme Paul, aime et sente la nature, son innocence est à ce prix. Et pour cela, puisqu'il s'agit de lui apprendre à aimer, bannissez de l'école où se passent ses jeunes années les instrumens de châtiment, les épouvantails. Le fouet! la férule! Voilà ce que hait tout particulièrement Bernardin. Si l'éducation première a été affranchie dans ce siècle de ces barbaries d'autrefois, que les enfans en bénissent Bernardin de Saint

Pierre après Rousseau, car leur influence n'a pas été perdue.

« Faire apprendre la verge à la main, jusqu'à l'Évangile, s'écrie Bernardin, et enseigner à l'enfance une sagesse qui consiste à ne pas remuer les jambes, sous peine du fouet ! O folie ! » Et il raconte qu'une femme d'esprit, qui aimait les enfans, vit un jour, chez une marchande de la rue Saint-Denis, un petit garçon et une petite fille qui avaient l'air fort sérieux : « Vos enfans sont bien tristes, dit-elle à la mère. — Ah ! madame, répondit celle-ci, ce n'est pas manque que nous les fouettions bien pour ça... » Mais Bernardin n'est pas homme à demeurer dans un sage tempérament. Ce n'est pas seulement le fouet, mais tous les genres de sévérités et de rigueurs qui lui paraissent odieuses, et il s'indigna un jour contre l'Académie parce que dans son Dictionnaire, au mot *châtier*, elle avait inscrit cet exemple : *Un père a le droit de châtier ses enfans.*

Faire pleurer l'enfant, quel crime ! Aussi Bernardin de Saint-Pierre dit en parlant de Paul et Virginie : « Jamais des sciences inutiles n'avaient fait couler leurs larmes. Jamais les leçons d'une triste morale ne les avaient remplis d'ennui. » Point de menaces ! point de punition ! C'est par leurs penchans même, habilement démêlés et gouvernés, qu'il faut conduire les enfans, et, avant Fourier, Bernardin invente le travail attrayant ; avant Fourier, il décrète que les attractions sont proportionnelles à la destinée ; c'est-à-dire que toute âme est portée d'instinct et par un attrait invincible, qu'il s'agit seulement de favoriser, vers la carrière qu'elle doit fournir et la destinée qu'elle doit remplir. Mais en homme de goût, en poète, Bernardin ne prend pas sous son patronage tous les penchans de l'enfance. Plus conséquent, Fourier ayant observé que l'enfant a une sympathie naturelle pour la malpropreté et un penchant décidé pour ce qu'il appelle le *patrouillage*, Fourier veut utiliser dans l'intérêt social cette heureuse disposition et il enrégimente les bambins qui aiment à se salir les doigts, dans les rangs d'une nombreuse armée qu'il appelle, si je ne me trompe, l'armée des chenapans et des chenapanes ; et qu'il charge d'enlever la boue des rues. Voilà un réalisme éducatif qui eût fait horreur à Bernardin. Ce n'est pas pour rien qu'il est poète. Il veut entourer l'enfant d'objets gracieux et charmans qui produisent sur sa jeune âme des impressions décisives et la prédisposent aux sentimens nobles et doux.

Bernardin de Saint-Pierre a soin de placer l'école dans un lieu champêtre. A défaut des palmiers et des bengalis qui furent les instituteurs de Paul et Virginie, on se contentera de cerisiers et de rossignols. Au lieu de cloches pour annoncer les divers exercices, on emploiera le son des flûtes, des hautbois et des musettes. Tout ce qu'apprendront les enfans sera mis en vers et en musique : « Qui pourrait, dit-il, oublier les saintes lois de la morale, si elles étaient mises en musique et en vers aussi agréables que ceux du *Devin du Village.* » L'essentiel est que les leçons se prennent aussi souvent que possible en plein air, au milieu d'une verte prairie, à l'ombre de quelque arbre séculaire, afin que les effluves qui se dégagent de l'âme de la mère nature puissent pénétrer de toutes parts dans ces jeunes cœurs comme dans des vases découverts. Point de bancs poudreux, point de pupitres noircis, point de plumes, d'écritoires, point de tristes murailles ; mais des marguerites blanches, des vergers, des arbres pliant sous le poids de leurs fruits. Le moyen de penser à mal quand on a sur la tête le ciel bleu, sous les yeux des fleurs et des ruisseaux !... Et puis, quand l'enfant a grandi sous ces sereines et douces influences, quand il est devenu un jeune homme, servez-vous, pour allumer en lui une sainte et noble ambition, servez-vous du sentiment dont la nature a déposé le germe dans les âmes, sentiment qui l'anime elle-même ; feu divin qui est en elle le principe de la vie, l'amour, ce maître tout-puissant du ciel et de la terre.

C'est l'amour qui a inventé les arts, les métiers, les sciences. C'est par amour que Paul s'était perfectionné dans l'agriculture, qu'il avait appris l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, c'est par amour que Paul apprend à lire et à écrire, pour pouvoir entretenir une correspondance avec Virginie ; et qu'il voulut s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarquerait, et toujours par amour qu'il se mit à étudier l'histoire pour connaître les mœurs de la société dans laquelle elle allait vivre. « Car la nature, dit Bernardin, ayant fait de l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés et l'instigateur de nos lumières et de nos plaisirs. » « Que chaque Paul ait donc sa Virginie et que le désir de lui plaire soit l'aiguillon qui le pousse aux grandes choses. Que ne fait pas un Paul pour obtenir un regard favorable des beaux yeux bleus de sa Virginie ? Et voilà pourquoi,

dans un roman de la fin du siècle dernier, écrit sous l'influence de Bernardin de Saint-Pierre, on voit un père qui se tourmente sur l'avenir de son fils et se demande avec terreur si ce ne sera pas un jour un illustre scélérat. Qu'a fait le pauvre enfant pour inquiéter ainsi son père? Il a treize ans et il n'aime pas encore!

Au surplus, pour compléter l'éducation naturelle dont il attend d'impérissables résultats, Bernardin recourt à deux moyens qui lui paraissent tout-puissans et qui jouent un rôle important dans l'éducation de Paul et Virginie, à savoir: *les inscriptions* et *les cérémonies*. Les inscriptions! C'est la manie de Bernardin de Saint-Pierre. Il en veut mettre partout; il attribue une vertu magique à certains mots écrits en majuscules, en gros caractères, gravés sur la pierre ou sur le bois et de nature à frapper les regards. Aussi rêve-t-il d'établir dans une des îles de la Seine ce qu'il appelle: un Élysée, c'est-à-dire un lieu consacré à la fraternité et à l'union des cœurs sensibles. Dans ce lieu, enrichi des statues des bienfaiteurs de l'humanité, s'élèvera un temple, en forme de rotonde, portant sur la frise cette inscription: *A l'amour du genre humain.* A la vue de ces mots magiques, comment ne pas aimer le genre humain! Et tout à l'entour de cette inscription, il y en aura d'autres qui répandront dans les cœurs l'amour de toutes les vertus: « sans doute, dit Bernardin, ceux qui reposeraient aux environs de ce temple ne seraient pas des saints, mais au-dessus de la principale porte on lirait, sur une table de marbre blanc, ces paroles divines: *On lui a beaucoup remis, parce qu'elle a beaucoup aimé*; sur une autre partie de la frise on graverait celle-ci, propre à réprimer nos ambitieuses émulations: *Le plus petit acte de vertu vaut mieux que l'exercice des plus grands talens.* »

Et aux inscriptions s'ajouteraient les cérémonies. Pour honorer la mémoire de quelque homme illustre, ou à certaines époques chères à la patrie, l'État donnerait des repas au petit peuple, en le faisant asseoir sur l'herbe, par corps de métiers, autour des statues de ceux qui les ont inventés ou perfectionnés, et au son des flûtes et des musettes. De grandes processions feront le tour de ce lieu de délices, processions où figurera la jeunesse distribuée en chœurs, la tête couronnée de feuillages et de fleurs des champs. Il n'y manquera ni jeunes filles en robes blanches, ni grenadiers émus et sensibles.

Des inscriptions et des cérémonies! Plus tard Saint-Just

aussi les aima jusqu'à la folie, et, s'inspirant du tendre auteur des *Études de la Nature*, il en voulut faire le moyen de régénérer le genre humain. Saint-Just qui, en tête de son *Essai sur l'esprit de la Révolution*, écrivait ces mots : « Puissiez-vous en le lisant aimer le cœur de son auteur! Je ne demande rien davantage. » Saint-Just était persuadé, lui aussi, qu'en inscrivant pompeusement sur tous les murs les mots de Vertu et de Fraternité, on rendrait les âmes vertueuses et fraternelles; et parmi les nombreuses cérémonies qu'il imagina, il en est une qui plus que les autres dut enchanter Bernardin. Il décida que les hommes ayant toujours vécu sans reproche auraient, à soixante ans, le droit de porter une écharpe blanche, et qu'à cet effet ils se présenteraient, le jour de la fête de la Vieillesse, dans le temple de la Patrie, et que là, en présence du peuple assemblé, ils recevraient des mains d'un magistrat cette glorieuse écharpe qui les recommanderait au respect de toutes les nations. Des monumens, une Virginie, des inscriptions, une écharpe blanche, et voilà la société sauvée et l'humanité régénérée!

Que dut penser un Bernardin de Saint-Pierre en voyant un Saint-Just s'emparer de ses idées, et en faire l'emploi que l'on sait? Que dut penser Bernardin quand il vit tomber sur l'échafaud la tête du prince dont il avait attendu la restauration de la France et qu'il avait proclamé, à la fin de ses *Études*, le bienfaiteur de ses sujets et de l'humanité? Que dut-il penser au milieu des tempêtes révolutionnaires, en face de la guillotine en permanence, des discordes civiles, des violences des partis, des fureurs des clubs, en face surtout de cette race de sentimentaux qui avaient des taches de sang au bout des ongles? Sans doute Bernardin de Saint-Pierre rentra-t-il en lui-même, se dit-il que les rajeunissemens faciles qu'il avait rêvés étaient une chimère, que l'humanité ne se transforme pas à la baguette et en un jour, que les Eldorados sont impossibles, que les progrès sont lents et qu'ils coûtent cher; et que la terre n'était pas mûre pour le règne de l'innocence et d'une félicité sans nuage!...

Ah! juger ainsi de Bernardin, ce serait mal connaître la race des utopistes. Bernardin, au milieu des troubles et des orages, demeura convaincu que des marguerites, une Virginie, des inscriptions, et peut-être l'écharpe blanche imaginée par Saint-Just, c'en était assez pour sauver la société et régénérer

le genre humain; et au fort de la tempête révolutionnaire, Bernardin composa les *Harmonies de la Nature*, dans lesquelles il y a encore un peu plus de lumière, de parfum, un peu plus d'enthousiasme et de candeur; et, dès les premières pages, il y consigne une importante découverte dont il est fier, à savoir : que le soleil est une grande masse d'or en fusion, et il semble en conclure que le soleil étant d'or, l'âge d'or est promis par le ciel au genre humain, et qu'aussitôt l'éducation naturelle mise en vigueur, cet âge d'or répandra sur l'humanité des délices et des félicités indicibles. Cela ne prouve-t-il pas qu'on peut guérir de la fièvre tierce et de la fièvre quarte, mais qu'on ne saurait guérir de cette fièvre particulière qui s'appelle une utopie?

Et maintenant que la critique a tout dit, je souhaite que la fantaisie vienne aux lecteurs de rouvrir le roman de *Paul et Virginie*, et d'y relire, entre autres pages, le récit de cette tempête où périt Virginie. Ils croiront revoir, ils reverront cette lune entourée de trois cercles noirs, cette vaste nappe d'écumes blanches, creusée de vagues profondes dont les flocons blancs et innombrables ressemblaient à une neige qui sortait de la mer; ces nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers, et cette lueur olivâtre et blafarde qui éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux. Et alors saisis, émus, ravis, ils s'écrieront, après Napoléon qui s'y connaissait : « La plume de Bernardin est un pinceau. »

Que son Élysée et son soleil d'or lui soient pardonnés!

VICTOR CHERBULIEZ.

LA

PEINTURE FLAMANDE AU XVIIE SIÈCLE

A L'EXPOSITION DE BRUXELLES

Un musée sans analogue de la production artistique des Flandres au temps des archiducs Albert et Isabelle : tel est ce Salon de *l'Art belge au XVIIe siècle*, organisé à Bruxelles dans les nouveaux locaux du Palais du Cinquantenaire (1). Le succès est dû au dévouement passionné du baron Descamps, ministre des Sciences et des Arts, à la ténacité sans exemple du baron Kervyn de Lettenhove, président du comité (c'est lui qui organisa les expositions des Primitifs flamands et de la Toison d'Or), à l'enthousiaste concours des érudits belges et enfin à la bonne volonté des propriétaires, d'autant plus courageuse et louable que l'opinion, on le sait, se montre de plus en plus hostile aux prêts et aux voyages des trésors artistiques.

Une grande partie de l'exposition évoque le décor contemporain par une succession d'intérieurs soigneusement reconstitués et un amoncellement d'objets précieux : orfèvreries, étoffes, sculptures, souvenirs corporatifs et militaires, documens de tout genre. Ici s'est exercée la méthode d'un sociologue éminent : M. Cyrille van Overbergh. Mais on sait que le XVIIe siècle flamand ne doit point sa grandeur à ses industries artistiques ;

(1) Le palais est situé à quatre kilomètres du « Solbosch, » où s'élève l'Exposition universelle qui vient d'être en partie détruite par un incendie. Léopold II, désireux de voir activer les travaux de l'arcade du Cinquantenaire, exigea que les expositions d'art de 1910 eussent lieu dans les nouvelles salles du Palais voisin. Sa résolution fut très critiquée. Comme nous devons aujourd'hui nous en louer!

le XVIe siècle lui est bien supérieur à cet égard. Nous parlerons donc des tableaux. Ils racontent avec détails la gloire de Rubens et de son école. Ces détails sont souvent inédits. Jamais en outre une vue d'ensemble de cet art n'avait été présentée d'une façon aussi concrète à notre admiration. Cette école si prisée au XVIIIe siècle, étudiée avec tant d'ardeur par Delacroix, commentée avec une attention si fervente par Fromentin, retrouve enfin son prestige. Depuis un quart de siècle il était compromis par la diffusion des écrits ruskiniens, l'inclination des historiens de l'art pour les périodes primitives, le charme subitement découvert par l'esprit moderne dans la naïveté des écoles archaïques. Les peintres d'Anvers, — à part van Dyck avec ses portraits féminins, — n'étaient plus des « peintres à la mode. » Notre crise de primitivité, dans son exagération, touche à sa fin. Lès van Eyck, les Roger van der Weyden, les Memling, depuis que nous les connaissons mieux, nous sont plus chers que jamais; et pourtant Rubens et ses grands contemporains nous réservent des émotions uniques à l'exposition ouverte depuis quelques semaines, et déjà nous redoutons le moment où leurs chefs-d'œuvre, réunis dans la capitale belge, reprendront le chemin de l'exil. Certes, les organisateurs ne songeaient pas à une réparation. Pouvaient-ils s'imaginer qu'on eût jamais cessé d'aimer de tels ancêtres? Il ne nous est pas moins doux de constater qu'ils ont fait pour Rubens et son école, — et cela, malgré les morceaux secondaires ou douteux auxquels n'échappe aucun salon rétrospectif, — ce que le Louvre réalisa si somptueusement pour le seul peintre de l'*Histoire de Marie de Médicis*. Depuis 1900, Rubens occupe sa vraie place parmi les maîtres proposés à l'admiration française. Grâce à l'exposition du Cinquantenaire, voici que l'admiration universelle prépare une nouvelle ère de vie et de gloire aux grands *fiamminghi* du XVIIe siècle.

***

Commençons par la petite salle dite d'Otto Vœnius. Quelques œuvres du troisième maître de Rubens y sont placées, notamment le groupe du Louvre : *Otto Vœnius et sa famille*, et deux grandes peintures du musée d'Anvers : la *Vocation de saint Mathieu* et la *Charité de saint Nicolas*. Ces deux dernières sont des œuvres types de la peinture romaniste des Flandres à la fin

du XVIe siècle : têtes idéalisées, larges draperies à l'antique, absence complète de tout caractère local, tons criards et froids. Tel était le résultat d'un siècle de pénétration italienne. Michel-Ange avait bouleversé les cervelles septentrionales. On se transmettait sans aucun doute dans nos ateliers les propos du maître « *piu che mortale,* » notés par Francesco da Olanda. On ne voulait pas que la peinture flamande continuât de plaire uniquement « aux femmes, aux vieillards et aux enfans. » On aspirait à cette perfection idéale « par laquelle on se rapproche de Dieu et on s'unit à lui. » Et les bons Flamands devaient méditer ce langage platonicien : « Oui, la bonne peinture n'est autre chose qu'une copie des perfections divines, une ombre de son pinceau, une musique, une mélodie, si bien que seule une très vive intelligence peut en comprendre la difficulté. » Si intelligent et si attentif qu'il fût, Otto Vœnius pastichait en provincial ses maîtres romains, — des disciples maniéristes de Michel-Ange, — et ne perdait point sa froideur, même quand il avait recours, comme dans sa *Charité de saint Nicolas,* aux violens effets de lumière artificielle enseignés par le Tintoretto. Venise pourtant lui fut plus propice que Rome. *Otto Vœnius et sa famille* est à rapprocher des bons portraits de Martin de Vos, le meilleur élève flamand du peintre de San Rocco ; les tons aigres, vineux ou noirâtres font place à des harmonies presque délicates où les types vivent avec des expressions individuelles.

Au témoignage d'un neveu de Rubens, les œuvres que Pierre-Paul peignit avant son départ pour l'Italie avaient de grandes ressemblances avec celles de Vœnius. L'enseignement de ce dernier avait sans doute imprégné le jeune artiste de l'amour du coloris vénitien et du respect des doctrines romaines. Arrivé à Venise, Rubens fut tout de suite conquis par le Titien ; il le fut même pour la vie. Suttermans n'a-t-il pas dit : « Il enferma le Titien dans son cœur, comme une dame y enferme l'élu de ses pensées? » François Pourbus, que Rubens doublait à la cour de Mantoue, ne devait point détourner son jeune compatriote de cette passion. L'exposition nous fait connaître ce Pourbus, non par la rigide image de *Dorothée de Croy* qu'envoie le musée de Valenciennes, ni par le tableau, charmant d'ailleurs, exécuté avec la collaboration de Francken II : le *Bal des Archiducs* (Mauritshuis) dans lequel il peignit froidement et minutieuse-

ment quelques têtes, — mais par une œuvre capitale : le portrait de *Marie de Médicis* (?) de la collection Morrisson. L'artiste que Vincent de Gonzague employait comme peintre en chef, alors que Rubens n'exécutait encore que des copies pour ce seigneur, le portraitiste par qui le même duc de Mantoue faisait peindre en buste les plus jolies femmes des cours d'Europe, François Pourbus se découvre à nous comme un maître dans cette prétendue Marie de Médicis, à la haute chevelure d'or, aux mains à la fois fines et grasses, aux chairs délicates et resplendissantes. Nous sommes si près de Rubens que l'on s'est demandé si ce portrait n'était point une œuvre de jeunesse du maître. Mais qu'on regarde le travail « gothique » de la robe pourpre. Pourbus le jeune est encore attaché à la manière que son grand-père Pierre Pourbus pratiquait à Bruges, au milieu du XVI[e] siècle. Peut-être Rubens trouvait-il cette manière un peu caduque ; mais pour ce qui était de la beauté vénitienne des chairs, des cheveux et des mains, il devait applaudir sans réserve son aîné, — Pourbus avait huit ans de plus que lui, — et se dire que la vérité était là.

*
* *

Le peintre de la *Descente de Croix* règne dans deux salles : l'une, considérable, toute vibrante de l'orchestration sans pareille de ses grands décors religieux ; l'autre, plus petite, illuminée de la flamme subtile d'un grand nombre de ses esquisses. D'autres salles nous réserveront encore la surprise de quelques chefs-d'œuvre. Mais la forte émotion nous attend ici et je n'ai point vu de visiteurs qui, pénétrant pour la première fois dans le grand salon de Rubens, ne s'arrêtassent, interdits de la magnificence des parois, et comme contraints de saluer de leur admiration muette l'artiste qui les recevait.

Les années italiennes (1600-1608) ne sont pas très abondamment représentées, et l'exposition renseigne d'une manière sommaire sur les études considérables que le grand Anversois entreprit à Mantoue, à Parme, à Florence, à Gênes et surtout à Venise et à Rome. Au surplus, l'histoire sur ce point est fixée, et l'on sait avec quelle énergie et quelle patience, en quelque sorte scientifique, Rubens s'assimila le génie italien, — celui des maîtres contemporains (éclectiques, naturalistes et baroques), celui des classiques de la Haute-Renaissance, à commencer par

leur précurseur Mantegna, et même celui des Romains de l'antiquité qu'il pénétra si avant avec le concours de son frère Philippe, présent dans cette grande salle (portrait de la collection von Hollitscher, de Berlin) et souriant de sa physionomie intelligente et robuste à l'œuvre radieuse de Pierre-Paul.

Cinq ou six pièces rappellent quelques aspects importans de cette phase italienne si studieuse et si courageuse. C'est d'abord le portrait du jeune *François de Gonzague ;* il se rattache par la largeur un peu froide du modelé aux œuvres des derniers grands portraitistes toscans tels que Bronzino. Nous ne pensons pas qu'il ait appartenu à l'énorme peinture de Rubens : les *Gonzague adorant la Trinité*, mutilée aujourd'hui en trois parties mais qui forment chacune un tout. La vigueur sommaire de ce portrait, — le jeune Francesco, à cet égard, n'est point différent des princes représentés sur le fragment du musée civique de Mantoue, — rend difficilement acceptable l'hypothèse des critiques allemands qui voient dans un charmant *Jeune homme*, prêté à l'exposition par M. Henry Hymans, le visage de Rubens jeune par lui-même. Nous n'y reconnaissons ni les particularités physionomiques du maître, ni sa facture de jeunesse. Et ce même portrait de François de Gonzague nous apprend que Pourbus, peignant vers cette époque à la cour de France des œuvres plus raffinées, avait dû agir par sa claire souplesse sur Rubens, plutôt qu'il n'avait subi le génie naissant du futur grand homme.

L'*Hercule ivre* (musée de Dresde), œuvre peinte à Mantoue, et la *Louve allaitant Romulus et Remus* (musée du Capitole), datant de l'un des séjours du maître à Rome, sont à l'exposition pour indiquer avec quelle sûreté Rubens marchait vers son idéal personnel en combinant l'enseignement des Vénitiens et son intelligence de la beauté romaine. Dans les tonalités brunâtres des deux œuvres, — concession à l'esthétique caravagesque, — la nymphe aux pieds de chèvre qui entraîne l'Hercule rubescent de Dresde et les enfans tout en clarté devant la Louve capitoline, sont les créations d'un Rubens pleinement original. Le *Coq* prêté par le musée Suermondt d'Aix-la-Chapelle est plus rubénien encore. Ce n'est point Chantecler, c'est le coq des Flandres élevé pour le combat. En le peignant à Rome pour le médecin qui l'avait guéri d'une cruelle maladie, Rubens devait songer aux rustres, aux fermes et aux aurores du pays natal. Le détail des plumes enflammées, la richesse éclatante de la crête

et de la barbe imposent le souvenir du mot où Guido Reni note si bien la fougue originale du grand peintre : « Rubens mêle du sang à ses couleurs. » Par exemple, le paysage de ce *Coq* est bien banal. Est-il d'un disciple? Mais dans ce cas, Rubens aurait gardé l'œuvre bien longtemps avant d'en faire don à son sauveur.

Le même musée d'Aix-la-Chapelle prête une *Chute des Anges* peinte à la fin du séjour d'Italie ou peu de temps après le retour à Anvers (Rubens la répéta plus tard, en grand, dans une composition de la Pinacothèque de Munich). Ce n'est pas seulement Michel-Ange qui parle ici ; — que de longues journées le jeune *pittore fiammingho* passa dans la Sixtine à étudier, à dessiner les figures « absurdes et sublimes » de la Voûte et du *Jugement!* — mais aussi la vieille imagination parénétique des sculpteurs septentrionaux et de nos faiseurs de diables, résumés par Jérôme Bosch et son successeur Bruegel l'Ancien. Nul tableau à l'exposition ne frappe plus la foule bénévole que ce sermon de l'Alighieri anversois. Luxurieux, gourmands, adultères, sodomites, criminels de tout genre, se confondent en grappes et en chaînes hardies; ici, les corps verdâtres tombent du ciel et rougissent en touchant aux lueurs d'enfer; là, des démons s'accrochent aux longs cheveux dorés d'une femme qui, la tête en bas, traverse toute droite l'espace maudit; un tigre déchire le flanc d'un glouton ventru; un démon emporte sur son dos une lourde ribaude quinquagénaire; des calomniateurs hâves et blêmes, — ce sont des portraits assurément, — claquent des dents aux coins sombres, tandis qu'au centre du gouffre, des démons empourprés et des serpens d'azur s'enroulent autour de la chair à jamais damnée. C'est pittoresque et joyeux comme une vision d'Uylenspiegel; c'est riche, — mystérieusement, — comme du Gustave Moreau. Et c'est du très bon Rubens.

*
* *

Rubens revient à Anvers en 1608. Pendant les huit années de son séjour en Italie, il a contrôlé le grand travail d'absorption auquel les Flamands s'appliquaient depuis près d'un siècle. Il était devenu le plus illustre de nos italianisans. Mais sa nature flamande n'avait point sombré dans cette intimité méridionale, et, à présent, elle allait s'épanouir sans jamais oublier les leçons latines. L'italianisme ne fut point un mal dans nos régions où

les mondes germain et roman confinent, et d'ailleurs les pastiches froidement emphatiques des Floris, des Coxcie, des Vœnius avaient montré à Rubens ce qu'il fallait éviter. Déjà sa décoration de Santa-Maria-Nuova (il l'achevait quand une lettre lui apprit que sa mère se mourait à Anvers, et ce furent ses derniers coups de pinceau à Rome) annonce le prodige de ses grandes synthèses picturales. Plus d'une fois, aux heures de lumière propice, nous avons frémi de joie en voyant dans la vieille église de Saint-Philippe de Néri ces grandes figures solennelles, conçues à l'antique et comme électrisées du romantisme septentrional. D'autres peintres flamands avaient deviné l'avenir de l'école dans l'union de la culture étrangère et du génie national, — au profit de ce dernier : Wenceslas Coeberger, Abraham Janssens. Mais leurs moyens étaient débiles. Une œuvre typique de Janssens (musée d'Anvers) nous montre la pucelle Antverpia recevant des mains du vieux Scaldis une urne pleine de fruits. Ce ne sont point là de ces êtres viables, « capables de faire souche, » dont la création révèle le vrai génie. — Le maître inconnu qui peignit le *Tribut de saint Pierre* prêté par l'église Saint-Jacques d'Anvers, entrait résolument, dans la voie de l'avenir. Quel est ce peintre? Adam van Noort, disait-on jadis. Mais si nous savons toujours peu de chose sur le second maître de Rubens, du moins pouvons-nous dire aujourd'hui qu'il était attaché comme Vœnius aux formules italianisantes et d'une manière tout aussi dogmatique. Faut-il continuer de voir dans l'auteur de ce *Tribut* un précurseur du peintre de la *Descente de Croix*? Nous ne le croyons pas. Au contraire, il s'inspire de Pierre-Paul; c'est Jordaens jeune ou van Dyck à ses débuts. Peut-être est-ce Rubens lui-même. Seul en tout cas, le peintre de la cour de Gonzague pouvait répondre victorieusement au sphinx qui gardait les routes futures de l'école flamande.

Le retour de l'Œdipe anversois coïncida avec une aurore de paix dans les Flandres. En 1609, l'archiduc Albert concluait avec les Hollandais la fameuse trêve de douze ans, et cet événement, si important pour l'avenir de Rubens et de son école, est rappelé à l'exposition par le tableautin compliqué et spirituel (musée du Louvre) où le peintre hollandais Adrien van de Venne raconte les « joyeusetés et esbattemens » par lesquels on fêta le traité. Seigneurs, nains, amours, musiciens, hallebardiers, valets, paysans peuplent un charmant paysage parmi les car-

rosses, les chevaux, la vaisselle. C'est une « garden party » monstre retracée par un chroniqueur minutieux. La Mère Flandre gaiement se réveille. Les plantureuses agapes bourguignonnes vont revivre. Un éclat nouveau va parer les cortèges de l'Ommegang. Les joyeux rois de l'Épiphanie vont étouffer de rire dans les festins jordaenesques. Rubens brossera « le quadrille fou » de sa *Kermesse*. Et voilà que la Flandre est soudain saisie d'une activité prodigieuse. Les églises se relèvent et se multiplient. Les grandes industries nationales, — la tapisserie, la dentelle, — connaissent une splendeur nouvelle...

Il est incontestable que les archiducs ont puissamment agi sur l'art flamand par leur goût, par leurs édits, par leurs deniers. Ils décidèrent Rubens à rester à Anvers, bien qu'il eût formellement promis au secrétaire de Vincent de Gonzague de revenir au service du duc : « la volonté de ce dernier devant toujours et en tout être suivie par lui comme une loi inviolable. » Et c'est autant par affection et par reconnaissance pour l'infante Isabelle que par amour pour sa « chère Flandre » que Rubens dans la suite accepta ces nombreuses missions diplomatiques d'où résultèrent pour lui tant de déboires. Il est certain, en outre, que l'ardente mysticité de l'archiduc Albert, tout entière vouée à la restauration du catholicisme septentrional, fut également l'un des facteurs décisifs de la renaissance picturale des Flandres. Héraut de la Contre-Réforme, Albert mit l'art au service de son apostolat. Et ses meilleurs serviteurs, les Jésuites, chez qui son zèle se ramifiait sans arrêt, l'imitèrent Pour la dernière fois, on vit un grand ordre religieux utiliser et seconder l'effort d'une grande génération artistique. Spectacle émouvant entre tous que celui de ce prince idéaliste, consolidant la croyance traditionnelle avec l'aide de religieux et d'artistes en avance sur leur temps ! Le culte se vêtit d'une pompe inusitée, parce qu'il fallait retenir l'âme vacillante des foules et parce que la beauté classique du siècle précédent s'ornait de tout le luxe du style baroque. L'élite s'enthousiasma pour ces Jésuites qui restituaient une telle grandeur à la religion en comprenant si bien leur siècle. Rubens, van Dyck, Daniel Seghers s'affilièrent à la Société de Jésus. Jordaens, il est vrai, devint protestant ; mais il acceptait des commandes pour les églises. L'art trouva son meilleur soutien dans le néo-catholicisme, et si l'archiduc Albert est le grand ouvrier politique de ce mouvement de la

pensée septentrionale au XVIIe siècle, il est non moins vrai que Rubens incarne la beauté par laquelle la Contre-Réforme faisait entrevoir aux fidèles les délices et les richesses du ciel.

Ses grandes compositions réunies à l'exposition indiquent avec quelle volonté et quel enthousiasme Rubens se pénètre du nouveau lyrisme religieux. La *Flagellation* de l'église Saint-Paul d'Anvers, la *Descente de Croix* du musée de Valenciennes, l'*Adoration des Mages* de l'église Saint-Jean de Malines, la *Pêche Miraculeuse* de l'église Notre-Dame de Malines, sont antérieures à 1620 et relèvent de l'idéal dramatique et technique exprimé par le maître à son retour d'Italie, dans ses retables célèbres de la cathédrale d'Anvers. L'action scénique importe avant tout aux yeux du peintre, et les couleurs s'individualisent tout comme les attitudes des personnages. Ses rouges, ses gris, ses noirs ont une valeur propre; les tons brunâtres de la période italienne peu à peu disparaissent, mais les teintes maîtresses s'isolent, participent peu ou point des couleurs voisines. Regardez l'étonnant pêcheur qui, dans le tableau de Malines, hisse d'un effort héroïque la nasse miraculeuse: peu de types sont plus saisissans dans la figuration populaire des tragédies rubéniennes. Avec sa barbe en broussaille d'or, sa rouge vareuse de mer, ses hautes bottes de cuir lisse, tendues comme une peau de phoque, il semble échappé de je ne sais quel poème moderne du travail. Mais il a presque trop d'importance; c'est un grand premier rôle qui risque de compromettre le rythme général du retable.

Avec quelle souplesse et quel élan Rubens va peu à peu substituer le lyrisme au drame, et préférer l'unité d'accens et d'effet à tout autre idéal, c'est ce que démontrent à l'exposition le retable de *Saint Roch* (1623), de la collégiale d'Alost, encadré de son imposante boiserie à colonnes dessinée, dit-on, par le maître lui-même, le retable de *Saint Bavon* (même année) de la cathédrale de Gand, la délicieuse *Éducation de la Vierge* (1625) du musée d'Anvers, l'énorme *Mariage mystique de sainte Catherine* des Augustins d'Anvers (1626) et le *Martyre de saint Liévin* du musée de Bruxelles (1635). Le *Mariage mystique* est à la place d'honneur de la grande salle. C'est une vision céleste, et Reynolds n'exagérait point en disant: « Je crois n'avoir jamais trouvé plus de puissance dans une œuvre d'art. » La vierge trône sur un large piédestal où la petite sainte Catherine s'agenouille devant le bambino. Puis tout autour, la couronne de

saints et de saintes se déploie avec une noblesse et une grâce de lignes intraduisibles. Cette fois, les figures s'harmonisent étroitement dans une vaste ligne rythmique, et les teintes, — chasubles d'or des évêques, bure d'un saint moine, grand corps nu de saint Sébastien, cuirasse d'acier sombre des guerriers divins, tons rouges, bleus et gris-nacrés des robes de femmes, pourpre des étoffes agitées par les anges, — se confondent, s'unissent, s'épousent dans une atmosphère impondérable où les contours vibrent mieux tout en s'atténuant, où la matière échappe à l'analyse, où la peinture n'est plus qu'une « ombre du pinceau, une musique, une mélodie. » Car c'est un Flamand, c'est Rubens, mis sur la voie par les Vénitiens, qui devait le mieux comprendre les paroles de Michel-Ange. Et dès lors nul ne traduit aussi sûrement que lui la mysticité de la religion rajeunie; il peint les joies célestes telles qu'on se les représentait, héroïques et théâtrales, mais la sincérité et la profondeur de son ode sont indiscutables. Il n'est pas vrai, comme on l'a dit, que le coloris était devenu pour lui « l'unique affaire. » La couleur n'était qu'un moyen. Pour peindre la céleste assemblée, pour faire apparaître la Vierge et les saints aux yeux des fidèles d'Anvers, toujours épris de belles couleurs, il lui fallait une palette divine. Il sut la conquérir, et ce fut l'un des grands miracles de la foi nouvelle.

L'esquisse de ce *Mariage mystique de sainte Catherine* envoyée par le musée de Berlin et celle de la *Flagellation* (collection van Mallmann) sont les deux seules études que l'exposition ait pu rapprocher des grands tableaux dont elles sont le germe. De nombreuses esquisses, plus précieuses les unes que les autres, les entourent. La joie de les admirer fut si vive les premiers jours, qu'elle rendit injuste pour le Rubens des grandes compositions. Tous les visiteurs semblaient avoir lu Diderot: « Les esquisses ont communément un feu que le tableau n'a pas. C'est le moment de la chaleur de l'artiste;... c'est l'âme du peintre qui se répand librement sur la toile. » Sans doute. Mais on peut se demander quelle eût été la signification de Rubens, s'il n'avait peint que des esquisses? Ses élèves l'aidaient, il est vrai (et ces collaborations sont trop connues pour qu'il faille insister). Mais n'achevait-il point le plus souvent ses grandes œuvres sur place? En laissant courir son pinceau dans ces petites inventions, ne songeait-il pas avant tout aux

effets monumentaux qu'il devait obtenir, et n'était-il pas toujours et avant tout le génie incarné du décor? Ceci entendu, ses esquisses reprennent leur rang d'esquisses. Qui ne sait d'ailleurs avec quel éclat elles chantent la jeunesse perpétuelle du premier des coloristes? *Vers la clarté!* Telle est l'impression qu'elles suggèrent irrésistiblement, surtout quand on leur restitue leur ordre chronologique.

La petite *Fuite en Égypte* du musée de Cassel, exécutée en 1614 (une miniature très précieuse plutôt qu'une esquisse), est l'exemple le plus frappant des études faites par Rubens à la suite des clair-obscuristes de l'école du Caravage, des Carrache et d'Elsheimer. Les rayons de la lune éclairent vivement la vierge et le grand manteau ocré de saint Joseph; le reste est plongé dans les ténèbres. En 1616, des préoccupations identiques apparaissent dans la petite *Pietà* prêtée par le musée de Berlin. Même opacité du fond noir, et cette fois, dramatisation de la scène par la lumière artificielle d'un flambeau. C'est le Rubens romantique; nous le retrouverons. Admirons en attendant ce petit Christ étendu, figurine peinte à pleine pâte, d'une étonnante ampleur avec des ombres bleues courant dans le modelé satiné des chairs, le plus beau Christ peut-être que Rubens ait peint. Puis savourons les esquisses du musée de Gotha qui rappellent la gigantesque décoration de l'église des Jésuites d'Anvers exécutée en moins d'un an, celles des retables de la même église (*Miracles de saint Ignace* et *Prédication de saint François-Xavier* du musée impérial de Vienne), puis encore des projets pour le plafond de White Hall (baron Oppenheim), les belles figures de saint Pierre et saint Paul à la Fra Bartholomeo (collection Philippson) et enfin les ravissantes peintures mythologiques (collection Errera) faites, dirait-on, avec les tonalités irisées des plus merveilleux coquillages et où Rubens, à la fin de sa carrière, mais plus jeune que jamais, retrace, en vue de la décoration du château de la Parada, les plus belles histoires des *Métamorphoses* d'Ovide.

Dans cette même salle des esquisses, est exposé le tableau de la succession de Léopold II, les *Miracles de saint Benoît*, que le maître ne termina point et que ses héritiers offrirent au peintre Crayer. C'est une œuvre pleine de trouvailles attirantes, mais à laquelle Rubens, en l'achevant, aurait sans doute donné plus d'unité. Saint Benoît paraît au haut des marches de l'abbaye du

Mont-Cassin ; devant nous, des malades et des possédés ; à gauche, des guerriers (la suite de Totila?) dont quelques-uns seulement ébauchés ; à droite, des moines accueillant des enfans au monastère ; dans le ciel, une ronde d'anges entourant la Sainte Trinité. Et ces anges vêtus de soleil, et ces moines perdus dans une pénombre rembranesque, et ces guerriers animés et multicolores, composent autant de tableaux inoubliables. L'ensemble est légèrement disparate, mais l'âme romantique du maître parle à nouveau avec une extrême vivacité. La mise en scène est comme shakspearienne, et l'on comprend que Delacroix ait aimé et copié ce tableau, composé de plusieurs chefs-d'œuvre. Les beaux effets de clair-obscur, la poésie romantique des *Miracles*, on les peut noter également dans le *Bain de Diane* (collection Schubart-Czermarck, Munich), merveilleux fragment d'une œuvre achetée par Richelieu à la mort de Rubens, et qui satisfit si fort le cardinal qu'outre le prix de l'achat, il fit parvenir à la veuve du peintre une montre avec diamant. Il ne reste de ce qui représentait primitivement *Actéon surprenant Diane* que la déesse se revêtant hâtivement avec l'aide de ses femmes et détachant sa nudité sur les ombres tressaillantes de la forêt. Quel étonnement de voir, à côté de ce tableau délicieusement adouci par le temps, la *Madone à la corbeille à ouvrage* prêtée par l'empereur d'Allemagne ! La composition de cette œuvre, peinte vers 1616, est d'une grâce toute raphaëlesque. Mais les restaurateurs de l'Allemagne officielle lui ont impitoyablement enlevé ses vieux vernis et sa patine séculaire. Désagréablement miroitante, on dirait aujourd'hui d'une peinture sur porcelaine. Une autre *Vierge* de Rubens, venue également de Potsdam, — et d'une facture si moderne qu'on songe tout de suite à Léon Fréderic, — a été nettoyée de la même manière. Fameuse et redoutable boîte Peterkofer où l'on baigne les tableaux dans la vapeur de l'alcool, voilà sans doute de tes méfaits ? Vraiment, les conservateurs allemands n'outrepassent-ils pas leurs droits en transformant, d'après leur idéal de parfaite ménagère, des chefs-d'œuvre qui sont le patrimoine de l'humanité ?

Après ces fâcheuses surprises, c'est une fête sans mélange de contempler le grand tableau de lord Darnley : *Thomyris faisant plonger la tête de Cyrus dans un bain de sang*. Il n'y a point à l'exposition de tableau qui rivalise avec celui-ci pour le coloris ; il n'y en a point qui soit mieux conservé. L'œuvre doit dater

des environs de 1620; exposée plusieurs fois en Angleterre, elle est peu connue de ce côté du détroit; on comprend l'enthousiasme qu'elle provoquait jadis chez un Bürger. Au centre, un éphèbe, un peu académique, — mais quelle grâce dans l'ondulation du corps et quel charme brillant dans les modelés! — tient la tête sanglante du roi des Perses. Derrière lui, un groupe de neuf guerriers et de dignitaires scythes à manteaux, cuirasses et coiffures pittoresques, regardent. Qui ne serait frappé du personnage sec et nerveux, à moustaches orientales, vêtu de cramoisi, qui se tient de profil, « les mains derrière le dos, à la manière des enfans et des vieillards quand ils contemplent quelque chose qui les intéresse vivement? » Une manche de satin orange se pose sur son épaule, un manteau bleu sombre, bleu d'acier, vient ensuite, puis c'est une cuirasse d'un noir ardent, et l'œil absorbe avec délices le régal des tonalités rares. Jamais Rubens ne fut à un tel point le souverain incontesté de la couleur. Et quels types variés et vivans que ces hommes chez qui l'orientalisme mis à la mode par les Vénitiens se double de la plus énergique vérité individuelle! Le groupe des femmes est merveilleusement peint, — sans cette rare diversité de physionomie. La plus jolie d'entre elles est empruntée à Véronèse. Quant à Thomyris, éblouissante dans ses atours de satin blanc broché d'or, c'est une Flamande bien en chair; on n'y reconnaîtra pas la buveuse de sang de la légende, et le modèle de Rubens n'avait sans doute jamais bu que de la bière. Pas plus que dans le tableau du Louvre où le maître anversois a traité le même sujet, il n'y a ici à proprement parler de drame, et l'on serait surpris d'entendre cette Thomyris grasse et effrayée clamer les paroles : « Bois à loisir, bois, cruel, d'une liqueur dont tu n'as pu te rassasier pendant ta vie, et, puisque rien n'a pu contenter ta soif que le sang, savoure-le pour le moins après ta mort. » Mais quelle figuration de drame shakspearien ou romantique! Ne semble-t-il pas que ces figures sont sorties du cerveau d'un Hugo de la peinture? Et en somme si, — chose exceptionnelle chez Rubens, — l'action n'est point sensible, quel magnifique tableau d'histoire le maître propose à notre admiration!

***

Ainsi nous avons rencontré à l'exposition le Rubens des peintures religieuses (mentionnons aussi la belle *Rencontre*

d'Abraham et de Melchisédec prêtée par le musée de Caen) et celui des peintures historiques et mythologiques (de ce dernier nous aurions encore dû citer le beau tableau du baron de Schlichting, *Ixion trompé par Junon*, peint vers 1610 et d'une si jolie teinte blonde). Le peintre de genre et de paysages n'est guère représenté, non plus que le peintre des chasses héroïques. En revanche, le portraitiste se manifeste de manière souveraine et nous introduit, par étapes, dans l'intimité de son existence prodigieuse. Voici le buste d'Isabelle Brandt (collection Porgès), sa première femme, qu'il jugeait ainsi dans une lettre à Pierre Dupuy : « J'ai perdu une excellente compagne qu'on pouvait ou plutôt qu'on devait aimer, car elle n'avait aucun des défauts propres à son sexe ; vivante, on l'aimait pour ses vertus ; morte, elle est regrettée de tous. » Voici le profil tout à fait remarquable de son grand ami Nicolas Rockox, le bourgmestre d'Anvers qui, en qualité de chef-homme des Arquebusiers, commanda la *Descente de Croix*; (ce portrait appartient à M. Ch. L. Cardon, le grand collectionneur bruxellois à qui incomba la tâche délicate d'ordonner les tableaux dans les salles); voici le confesseur du maître, le moine Ophovius (Mauritshuis), visage de bonté largement peint; puis Anne d'Autriche, morceau de grande distinction envoyé par M. Pierpont-Morgan, et Suzanne Fourment (collection Franck Chauveau), la célèbre personne au *Chapeau de paille*, en qui la légende veut voir l'amie du peintre, celle qui devait le consoler de la perte d'Isabelle Brandt, mais à laquelle il préféra finalement sa sœur cadette Hélène. Si l'exposition ne rassemblait que les morceaux ci-dessus, nous pourrions donner raison à Fromentin : « Ses portraits sont faibles, peu observés, superficiellement construits, et partant de ressemblance vague. Quand on le compare à Titien, Rembrandt, Raphaël, Sébastien del Piombo, Velazquez, van Dyck, Holbein, Antoine More, — j'épuiserais la liste des plus divers et des plus grands, et je descendrais de plusieurs degrés jusqu'à Philippe de Champaigne au XVIIe siècle, — on s'aperçoit que Rubens manquait de cette naïveté attentive, soumise et forte, qu'exige, pour être parfaite, l'étude du visage humain. » Mais on a pu réunir le portrait d'*Hélène Fourment* du Rycksmuseum d'Amsterdam, que Fromentin avait sans doute mal regardé, le *Ferdinand d'Autriche* de la collection Pierpont-Morgan, et le *Rubens âgé* du musée impérial de Vienne, que l'auteur des *Maîtres d'autrefois* ne

connaissait point. Ce sont trois morceaux d'inexprimable beauté et devant lesquels toute critique se tait. L'impression unanime est que les plus beaux van Dyck ne surpassent point ces chefs-d'œuvre. Hélène Fourment a le visage le plus frais, le plus jeune, le plus éclatant qui soit au monde. C'est la jeune fille, au sourire d'enfant, aux yeux de femme; c'est la plus jolie des Anversoises, — l'infant Ferdinand prit la peine de le remarquer dans une de ses lettres, — et c'est l'une des plus jolies créatures que les mortels aient contemplées. Gevartius, le dernier humaniste flamand, autre intime de Rubens, n'exagérait point en évoquant dans son épithalame le souvenir d'Hélène de Troie... Et me trompé-je en m'imaginant que l'un des plus grands portraitistes de la femme moderne, Albert Besnard, a regardé longuement cette adorable personne blonde et rose,

Dont le nom est doré comme un flot de moisson?

Le cardinal infant Ferdinand d'Autriche, le successeur de l'archiduchesse Isabelle, cuirassé, juvénile, le visage clair encadré de cheveux d'or, n'est pas moins éclatant (un peu trop même, à croire qu'il a pu être un instant livré aux restaurateurs allemands). Le jeune et fringant vainqueur de Calloo n'avait du prélat et de l'Espagnol que sa répugnance pour les beuveries flamandes : « Ils ont tous été ivres, écrivait-il à son frère après la kermesse d'Anvers de 1639; sans cela, il n'y a point de fête ici... »

Le souvenir de la Joyeuse Entrée du cardinal infant à Anvers et de sa victoire de Calloo est rappelé par de belles esquisses de Rubens (musée d'Anvers) et par les fameux portraits d'Albert et d'Isabelle du musée de Bruxelles. Cette Joyeuse Entrée coûta un an de travail sans relâche au maître. Il livra les plans et dessins des arcs de triomphe érigés à cette occasion, discuta ses projets avec Rockox et Gevartius, mais supporta seul le fardeau de l'exécution. « Je suis tellement accablé de besogne, écrivait-il en décembre 1634 à son ami Peiresc, que je n'ai pas le temps d'écrire, ni même de vivre. » Il vivait pourtant, et comme le dieu de la peinture. N'est-ce pas vers ce moment qu'il peignit son *Martyre de saint Liévin*, sa *Marche au Calvaire* et cette *Madone de saint Georges* qui donne de son génie une idée si exquise, et ces portraits d'Albert et d'Isabelle, brossés en quelques heures pour l'un des arcs de la Joyeuse Entrée et dé-

crits en termes si mâles dans l'une des plus belles pages des *Maîtres d'autrefois* ? Il vivait dans son beau palais du Wapper parmi ses amis, ses disciples, ses tableaux italiens et flamands, ayant à ses côtés cette belle enfant des Flandres, cette Hélène Fourment qu'il ne cessait de peindre en sainte femme, en Vénus, en Diane. Il vivait, créant sans cesse de la beauté, produisant sans relâche, animant ses élèves, communiquant sa flamme aux peintres, aux sculpteurs, aux graveurs, aux tapissiers de son école. Il vivait heureux du bonheur et de la lumière qu'il répandait. Tout le monde l'aimait. Quand le graveur Vosterman, perdant la raison, poursuivit Rubens dans les rues d'Anvers, la population spontanément demanda qu'on protégeât son peintre. Et comment ne point l'aimer? Regardons son portrait que nous envoie le musée de Vienne. Il a soixante ou soixante-deux ans. Il est devant nous sans fierté, et pourtant, quoi de plus aristocratique que cette attitude? Il n'a dissimulé aucun des stigmates de l'âge : rides, bouffissures des yeux, alourdissement des chairs; et pourtant, comme il est jeune dans son vêtement noir, où la collerette met sa large tache blanche! Sa main gauche s'appuie sur le pommeau de l'épée; la droite, — celle qui continue de produire des chefs-d'œuvre, — est gantée et se perd dans l'ombre. Est-il exagéré de dire que Rembrandt n'a jamais été plus sincère, Velazquez plus sobre, Titien plus noble, — et que Rubens lui-même n'a jamais été plus grand? Et pourtant, le maître n'a plus que quelques années à vivre. Dans deux ou trois ans, son grand cœur aura cessé de battre, sa « main turbulente » sera froide à jamais. Mais ses créations resteront une source inépuisable de force, de vie, de lumière, et ceux qui voudront dire la gloire du héros flamand craindront toujours de mériter le reproche qu'un vieux biographe adressait à ses panégyristes : « Ils prennent du charbon pour peindre le soleil d'or. »

***

Les œuvres de van Dyck constituent une part non moins considérable de l'exposition. Dans une vaste salle, pendant du salon Rubens, les grandes toiles religieuses que le disciple préféré exécuta pour les églises des Flandres, sont réunies et soumises une nouvelle fois à une épreuve, redoutable pour leur gloire (on les avait déjà rassemblées à l'exposition van Dyck à

Anvers en 1899). Le fameux *Saint Martin* de Saventhem, ce délicieux tableau que les nettoyeurs belges n'ont peut-être pas suffisamment respecté, et l'esquisse du *Saint Martin* de Windsor (collection Ch. L. Cardon) représentent la période antérieure au voyage d'Italie. Encore est-il possible que le tableau de Saventhem, — objet de la plus sentimentale et de la plus fausse des légendes, — ait été peint après la réinstallation du maître à Anvers. Un charmant *Mariage mystique de sainte Catherine* (collection Sprague, Chicago), aux teintes fondues de pastel, aux lignes pleines de grâce, date des années italiennes. Enfin les grandes toiles : l'*Extase de saint Augustin* (église des Augustins, Anvers), les *Calvaires* de Saint-Rombaut de Malines et de Saint-Michel de Gand, les *Mises en croix* de Termonde et de Courtrai (cette dernière fut volée, il y a près de deux ans, et retrouvée après une odyssée héroï-comique) sont de la période flamande (1628 à 1632). On ne saurait cacher qu'elles impressionnent médiocrement; leurs tonalités sombres et mornes, leur pathétique maniéré, la faiblesse même des compositions nous mettent bien loin de Rubens qui, à cette époque, concevait des odes religieuses colossales telles que son *Mariage mystique de sainte Catherine*. Reynolds s'était enthousiasmé pour le *Calvaire* de Saint-Rombaut au point de déclarer que c'était « le plus beau tableau du monde ! » D'où vient la déchéance de cette peinture? Nous réclamons aujourd'hui un mysticisme plus puritain; en outre, bien des œuvres de van Dyck ont depuis poussé au noir, et particulièrement celles de Malines et de Gand. L'émotion originale peut s'être ainsi évanouie. Le tableau des Augustins, très sombre aussi, conserve pourtant je ne sais quelle richesse veloutée en intime harmonie avec l'élégance recherchée des figures. Car, pour la grâce des types et des attitudes, van Dyck reste toujours van Dyck, dans les tableaux d'églises comme dans ses portraits, et là sans doute est la raison de son prestige sur les maîtres du XVIII[e] siècle qui se reconnaissaient si bien dans son génie de délicatesse.

Le Christ de van Dyck, affiné, douloureux, faible, est plus original et fut plus longtemps imité que celui de Rubens. La Vierge du tableau de Malines dégage un charme profond, un attrait irrésistible de tristesse harmonieuse. Le seul rival de van Dyck à cette époque pour la grâce et le goût était un autre maître flamand, le sculpteur bruxellois François Duquesnoy,

l'auteur de cette adorable *Sainte Suzanne* conservée à l'église de Notre-Dame de Lorette à Rome et que Burckhardt tenait pour la plus belle statue du XVIIe siècle. Nos maîtres restaient donc dignes de ce grand XVe siècle flamand qui avait imposé le mot *flämisch* comme synonyme d'élégance et de bon ton. Les portraits de van Dyck ne le proclament-ils pas dans toutes les galeries du monde? Ils le redisent avec la même éloquence au Palais du Cinquantenaire. Les organisateurs de l'exposition en ont pu faire venir une bonne trentaine d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne, de Russie, et qui illustrent tout au long la carrière du maître.

Tout de suite, un point d'interrogation se pose devant le *Portrait de vieillard* envoyé par M. Kleinberger et signé *A. D fecit ætatis 14*. Sans doute van Dyck fut un incomparable virtuose dès ses débuts. Sans doute cet enfant prodige, ce Mozart de la peinture, a dû peindre de beaux portraits dès l'adolescence. Mais à quatorze ans, un tel raffinement de coloris (ces nuances bleues dans les cheveux d'argent!) une telle habileté dans le modelé (ces rides, ces creux si bien marqués dans les chairs vigoureuses du vieillard!), c'est presque invraisemblable. Nous voulons bien que le portrait soit de van Dyck, mais admettre l'authenticité de cette inscription est chose plus malaisée. Le *Portrait de femme* du musée de Dresde (épouse supposée de Jean Woverius), la *Vieille Dame* du musée de Lille, le *Vieillard* rudement, mais brillamment peint, de la collection della Faille, sont bien d'un débutant, riche de dons, découvrant d'instinct des attitudes, traduisant sans hésiter les expressions, mais se contentant d'une exécution sommaire, ou se fiant à sa miraculeuse facilité. Le portrait de la comtesse de Kenelmaccy (collection de lord Denbigh) date sans doute du premier séjour de van Dyck en Angleterre (1620-1621) et n'apporte aucune surprise. Rentré à Anvers, le maître accomplit un pas énorme, s'il est vrai que le *Couple* du musée de Budapest, d'un sentiment beaucoup plus réfléchi que les premières œuvres et d'une facture à la fois plus aisée et plus sûre, est bien antérieur à la période italienne comme le prétend la critique allemande et comme nous penchons à le croire. A peine sa carrière est-elle commencée que l'artiste tout de suite atteint les sommets. Il est en effet probable que le brillant *Groupe de famille* (*Snyders, sa femme et leur enfant*?) envoyé par l'Ermitage fut peint entre

1621 et 1623. Je ne crois pas qu'aucun des portraits de Rubens, antérieurs à cette époque, puisse être comparé à ce joyau. A chacune des expositions rétrospectives de l'art belge, les musées de Saint-Pétersbourg ont apporté une participation exceptionnellement précieuse par la qualité des envois. A l'exposition van Dyck en 1899, c'était le séduisant *Jeune homme à la houlette*, à la Toison d'Or la miraculeuse *Annonciation* de Jean van Eyck. Voici le fameux *Snyders et sa famille*. Disons tout de suite qu'on ne saurait maintenir ce titre. A l'époque où van Dyck peignit cette œuvre, Snyders était de dix ans plus âgé que le modèle représenté. On a proposé le nom de Wildens, plus jeune de sept ans. Mais le Wildens, envoyé par le musée impérial de Vienne, et d'une identité certaine, n'a qu'une ressemblance douteuse avec le Wildens présumé de l'Ermitage. La critique, on le voit, a de quoi s'exercer. Quant à la question, posée par certains, de savoir si le tableau de l'Ermitage n'est pas plutôt l'œuvre de Corneille de Vos, elle nous paraît bien vaine. N'exagérons pas les mérites de Corneille de Vos; on peut en faire une sorte d'émule de van Dyck, on ne saurait voir en lui le rival triomphant de l'illustre portraitiste. Dans le beau salon où le tableau de l'Ermitage fait jouer ses harmonies dorées sur un fond de lampas bleu sombre, le *Couple noble* de Corneille de Vos envoyé par le musée de Berlin nous permet de mesurer la distance qui sépare les deux peintres. De Vos a bien pu parfois égaler comme coloriste le grand disciple de Rubens, — dans son chef-d'œuvre du musée de Bruxelles notamment, — mais jamais comme créateur de types vivans. Ses modèles, aux têtes très expressives d'ailleurs, auraient bien de la peine, semble-t-il, à quitter leur siège, à marcher, à agir. Quelle promptitude à se mouvoir on devine en revanche chez les êtres peints par van Dyck! Que ce *Groupe* de l'Ermitage renferme de vie! Comme ces trois êtres sont assis et unis sans raideur, sans pose, et qu'ils sont différens à cet égard du *Couple* un peu maladroit de Corneille de Vos! Et puis, ce dernier est resté très exclusivement et assez étroitement anversois par le choix de ses modèles et l'allure bourgeoise de ses types. Van Dyck, comme Rubens, pour être un plus merveilleux peintre de sa race, a considéré son milieu d'un peu haut. Après avoir peint ce chef-d'œuvre de l'Ermitage, — ai-je dit la gravité bienveillante de l'homme, la douceur inaltérable de l'épouse et la turbulence de l'enfant si

richement vêtu de vert et d'or? ai-je dit la splendeur contenue de cette toile et la valeur d'une facture encore impétueuse étalant sans reprises les larges coulées, au risque de laisser apparaître le grain de la toile? — van Dyck pouvait prétendre à devenir le portraitiste international de toutes les aristocraties. Il le fut dès son arrivée en Italie en 1623.

Quelques beaux portraits racontent son fastueux passage à Gênes : un *Cavalier* (collection Agnew) très parent par l'allure et le geste du *Marquis de Brignole* conservé au palais Rosso, les *Frères de Wael* (musée du Capitole), si naturels qu'on les croirait prêts à se mêler aux curieux venus pour admirer les œuvres de leur ami van Dyck, une belle réplique du portrait présumé de la *Marquise Polixena* (M. Kleinberger), et enfin, la haute, fine et brillante figure de la jeune *Marquise Spinola* (M. Pierpont-Morgan) engainée dans une toilette de soie pourpre, ayant à ses côtés un délicieux *fanciullo* en satin bleu sombre avec galons d'or. Devant le *Groupe* de l'Ermitage, les partisans de Corneille de Vos prétendent que van Dyck n'avait jamais peint un enfant aussi remuant; en effet, le jeune Flamand rebondi du tableau de l'Ermitage est moins tranquille que le rejeton des Spinola dans le tableau de M. Pierpont-Morgan ; mais tous deux ont une main droite identique de dessin, de modelé, d'esprit. Quand il s'agit du « peintre des mains, » cela vaut une signature. — Ces portraits italiens sont tous d'une exécution rapide et d'une matière très mince; c'est au Titien sans doute que van Dyck emprunte cette facture lisse. Quelques-uns de ces portraits ont pris malheureusement un aspect bitumeux (les *Frères de Wael* notamment) où perce l'influence de l'Italie contemporaine éprise des grandes taches brunes et des ombres violentes de l'école napolitaine. La pâte se raffermira, le clair-obscur s'assouplira dès le retour du maître à Anvers.

Une dizaine d'œuvres remarquables nous permettent d'étudier la facture extrêmement sérieuse de van Dyck pendant les nouvelles années flamandes de 1627 à 1632 : les portraits de *Pierre Stevens* et de sa femme *Lady Wake* (Mauritshuis), le *bourgmestre van der Borght* (Rycksmuseum), le peintre *Franck* (même musée), le peintre *Crayer* (Liechtenstein), le peintre *Martyn Pepyn* (musée d'Anvers), le graveur *Pontius* (collection Schloss), le *Jésuite della Faille* (collection della Faille), etc. Jamais peut-être van Dyck ne fut plus appliqué que pendant cette période;

il vise bien moins les effets de couleurs que la sûreté du dessin, le fini de toutes les parties, l'exacte distribution des ombres et des lumières. Ses moyens simples, classiques sont de ceux qui ne conviennent qu'au génie. En vain rechercherait-on la fougue juvénile des débuts; en vain redemanderait-on cette poésie charmante, mais parfois artificielle, que le *pittore cavalieresco* mettait dans ses portraits italiens. La maturité est inscrite dans toutes les œuvres flamandes. Et, bien entendu, elle n'exclut ni le charme, ni la poésie; mais elle les traduit avec mesure, et on ne les découvre qu'avec plus d'attrait dans les portraits, sérieux et profonds, tels que ceux de Pontius, de Pierre Stevens et de sa femme.

Les portraits de la période anglaise rassemblés au Cinquantenaire n'atteignent ni le nombre, ni la haute qualité de ceux que l'on vit à l'exposition de 1899. Néanmoins, l'importance des années anglaises ne saurait être mise en cause. C'est alors, — de 1638 à 1641, — que se révèle le plus grand van Dyck. Mais les commandes étaient si nombreuses que souvent une grande partie de l'œuvre était abandonnée aux élèves. Il nous paraît certain que le très joli groupe *Guillaume II et sa fiancée Marie Stuart* envoyé par le Rycksmuseum est entièrement peint par un disciple d'après un dessin ou une ébauche du maître. La haute figure de Robert Rich, en armure de guerre (collection Pierpont-Morgan), le buste du comte de Pembroke d'une si précieuse matière (M. Francis Whale), le portrait présumé de Dobson (collection Paul Mayer-Warnant) sont de bons exemplaires de la série anglaise. Mais on ne saurait les comparer aux grands chefs-d'œuvre de cette époque : les nombreux portraits de Charles I[er], de la reine Henriette, des enfans royaux, du vicomte Grandison, des lords Wharton, Digby, William et de vingt autres. Une seule œuvre à l'exposition peut rivaliser avec les toiles maîtresses des années vécues à Londres et à Blackfriars : c'est le portrait de la comtesse de Clanbrasil envoyé par lord Denbigh. Il résume les dernières conquêtes de van Dyck. La comtesse est debout, vêtue de satin bleu, — un bleu effacé et profond, — et nous regarde en souriant. Elle a dix-sept, dix-huit ans, et son image, gracile et flexible comme une jeune tige, figure à nos yeux toute cette noblesse anglaise qu'un souffle de tempête humaine va renverser. Sa poitrine mince se couvre de grosses perles; ses fines épaules sont nues; elle tient à la

main une transparente écharpe de gaze verdâtre. Et parée pour quelque réception à la Cour, la voici dans un site presque sauvage, entre un rocher et un gros tronc d'arbre. N'allez pas croire que ce décor choque le moins du monde. Il relève cette royale peinture d'une pointe de romantisme, — l'art flamand du XVII[e] siècle en est plein, décidément. Rapprochez de la comtesse Clanbrasil le *Charles Ier* du Louvre et deux ou trois autres portraits féminins de la période anglaise et vous avez la clef, — clef magique, — de tout l'art du portrait en France et en Angleterre pendant cent cinquante ans, et plus peut-être.

***

Rubens et van Dyck n'épuisent point l'intérêt de l'exposition, mais tout, ou presque tout, pâlit à côté d'eux. Jordaens ne produit qu'une impression inégale; néanmoins, les deux salles qui lui sont consacrées ne laissent pas d'apporter quelques enseignemens. Ce n'est point le peintre des gaietés populaires, des vieux proverbes flamands, des fêtes de l'Épiphanie qui est mis en valeur (les trois versions exposées du *Roi Boit* ne valent point celles du musée de Bruxelles), mais, chose assez inattendue, le portraitiste, avec un portrait de jeune femme, — sa fille? — ardent et de la plus rare richesse de tons (collection Mrs Fleischmann), et le peintre religieux, avec le grand tableau d'autel de l'église de Dixmude, une *Adoration des Mages* peinte en 1644. Rubens et van Dyck avaient disparu quand Jordaens exécuta cette page considérable; il était désormais le chef de l'école; il se montrait digne d'un tel honneur. Son *Adoration des Mages* sera pour beaucoup une révélation. Certes, van Dyck eût imaginé une Vierge plus gracieuse; Rubens eût employé des couleurs plus franches ou les eût orchestrées avec plus d'éclat. Mais ni l'un ni l'autre (et bien entendu van Dyck moins encore que son maître) n'auraient à ce point mis toute la Flandre des bonnes gens dans un grand tableau d'apparat. Au-dessus de la Vierge et de saint Joseph se hissent des tâcherons hilares qui sont les descendans authentiques des joyeux compères que Bruegel l'Ancien plaçait dans ses *Nativités*. Le mage thuriféraire est énorme, ventru, joufflu, solennel comme un syndic de corporation, imposant comme un doyen de brasseurs. Essoufflé de la course qu'il a fournie, il encense néanmoins l'Enfant divin de toute sa vigueur de colosse anversois. Et l'âne et le

bœuf? Quelles bêtes superbes des polders scaldiques! Le bœuf est au premier plan; son mufle semble sortir de la toile, son encolure géante fait dans l'angle du tableau la plus magnifique tache rousse. Que pensent de cette bête unique les animaliers de la Flandre moderne, — Frans Courtens, Stobbaerts et Claus, — pour qui les vaches au soleil sont des fleurs? Il est un autre morceau de Jordaens, — très modeste de dimensions, — qui retiendra les artistes : ce sont les deux *Têtes d'Hommes* prêtées par le musée de Gand. Rien de plus solide que cette étude; et rien de plus libre que ces empâtemens nets, brusques, que cette facture sans apprêt à côté de laquelle la technique d'un Manet paraîtrait timide et pleine de concessions au bon goût.

Nous descendons de quelques degrés avec les autres peintres de figures. Ces satellites eussent été peu de chose sans l'astre qui les entraînait dans son orbite. Enlevez Rubens, — les Gérard Seghers et les Corneille Schut seraient retombés dans la morne emphase des romanisans du XVIe siècle ; leurs immenses toiles de l'église de Saint-Charles Borromée d'Anvers sont là pour le prouver. Grâce au chef de l'école, ils savent ordonner une peinture monumentale et mettre de l'animation dans les attitudes. Le Gantois Nicolas de Liemakere doit sa réputation à l'opinion flatteuse que Rubens avait de lui ; mais le titan anversois était vraiment trop bon prince, ou peut-être n'avait-il jamais vu que cette *Sainte Famille*, envoyée par le musée de Gand, assez gracieuse et clairement peinte. Gaspar de Crayer fait excellente figure avec une toile harmonieuse et d'allure vraiment grandiose : l'*Assomption de sainte Catherine* de l'église Sainte-Catherine de Bruxelles. Un disciple pour ainsi dire inconnu de Rubens, appelé Wolfvoet, se révèle avec une toile envoyée par l'église Saint-Jacques d'Anvers : une *Visitation* peinte en 1639, où l'on voit Élisabeth interroger le ventre de la Vierge du geste dont on frappe aux portes!... De Boyermans, une toile : la *Vision de sainte Madeleine de Pazzi* (musée de Gand) nous renseigne sur l'admiration de ce peintre pour van Dyck. De Justus d'Egmont, voici *Trois petites filles* dans un jardin (collection du comte de Waziers), la première armée d'un sabre, la seconde parée de roses, la troisième entourée de lévriers, — Diane, Flore et Minerve? On peut se demander si nous voyons apparaître dans ce petit tableau les déguisemens mythologiques en honneur chez les portraitistes du XVIIIe siècle. — Aucune

œuvre importante n'est à signaler de ces déracinés de marque : Philippe de Champaigne, peintre de la cour de France, et de Sutterman, peintre de la cour des Médicis.

Une vaste salle ne suffit pas à contenir les œuvres des animaliers, des peintres de fleurs et de natures mortes : Snyders, Jean Fyt, Adrien van Utrecht, Pierre Boel, Paul de Vos, décorateurs somptueux et trop peu appréciés. Il fallait à Snyders une bravoure héroïque pour peindre le *Marchand de gibier*, immense, presque démesuré, prêté par M. Fievez. Sans être de dimensions aussi colossales, son *Intérieur d'office* du musée de Caen est une peinture tout aussi énergique et de la plus radieuse ampleur : le cygne blanc modelé sur le drap rouge serait d'un effet plus puissant encore si l'artiste n'avait pas accordé tant d'importance à son grand ciel bleu. La lourde et souple *Guirlande* prêtée par la ville de Bruxelles dit la virtuosité incomparable de Snyders comme peintre de fruits. — Jean Fyt est un portraitiste sans pareil de la race canine, un analyste minutieux du gibier de plume et de poil et un coloriste infiniment subtil. L'exposition le glorifie à souhait et les tableaux envoyés par MM. Beernaert (l'éminent ministre d'État dont les hautes influences furent bien précieuses aux organisateurs), Porgès, Duveen, Crews, lord Aldenhand, et le musée d'Anvers procurent une véritable délectation. Quelle minutie dans l'exécution, quelle variété de tons et quelles harmonies profondes ! Quel régal que ce ventre de lièvre aux poils blancs, jaunes et azurés ! Quelle fierté dans ce chien dressé sur le butin et dominant les sangliers égorgés ! Généralement Fyt maintient ses compositions dans un clair-obscur qu'on dirait emprunté à Rembrandt ; mais parfois aussi, rarement d'ailleurs, il éclaircit sa gamme et produit des tableaux d'une délicieuse tonalité gris-argentée, comme ces *Chiens et Gibier* de lord Aldenhand. On songe alors irrésistiblement à Oudry. D'ailleurs, les animaliers flamands, — et l'on doit ajouter, à ceux que nous venons de citer, l'impétueux Paul de Vos, bien représenté avec un *Sanglier attaqué par des chiens* du comte Constantin de Bousies, — sont les maîtres des animaliers français et anglais, comme van Dyck est le père du portrait en France et en Angleterre.

Les paysagistes font assez modeste figure : quelques tableaux de d'Arthois, le peintre de la forêt de Soignes, une belle composition italianisante de Corneille Huysmans (musée du Havre) et

trois paysages de Jean Siberechts. Ce dernier est un maître en avance sur son temps (tableaux de la ville de Bruxelles et de la collection Ch. L. Cardon). Il peint les cours des fermes flamandes et les travaux rustiques avec une simplicité et un réalisme qui ne reparaîtront que deux cents ans plus tard.

*
* *

Je ne saurais, — sous peine d'allonger démesurément cet article, — accorder aux « petits maîtres » la place qu'ils méritent. Leur exposition est des plus attrayantes et nous pourrions nous attarder sans ennui devant les van Balen, les Francken, les Absoven, les Teniers, les Brouwer, les van Craesbeek, les Coques, les Ryckaert, les van Duyn, les Breughel de Velours, les van der Haecht, les Daniel Seghers. On a rarement vu pareille sélection de ce que les Hollandais appellent si joliment les « *Kabinetstukjes.* »

Le Mauritshuis a envoyé ses deux *Galeries de Tableaux*, — l'une peinte par vingt artistes différens, l'autre exécutée, croit-on, par van der Haecht, — et qui, toutes deux, sont des chefs-d'œuvre du genre. On se demande, en les regardant, si les grands collectionneurs du XVIIe siècle couvraient ainsi les hautes parois de leur galerie jusqu'aux voûtes et s'il arrivait que des Titien et des Corrège célèbres se perdaient dans les frises? Nos peintres assurément préféreront le système actuel du « tout à la rampe. »

Parmi ces « petits maîtres, » la faveur du public va surtout à ce charmant quatuor: David Teniers II, Adrien Brouwer, van Craesbeek et Gonzalès Coques. Le *Paysage avec pêcheurs* du Kaiser Friedrich Museum, le *Marchand de moules* du duc d'Arenberg, le *Cabaret* de M. Kappel, le *Tir à l'arc* du baron Oppenheim, les *Joueurs de Boules* du baron Janssen et la belle *Nature morte* du docteur Bredius sont d'excellens spécimens de l'art avec lequel Teniers établit ses valeurs sur une trame argentée. Il a rarement recours aux effets d'ombre, chers à la dynastie des van Ostade, et ses scènes nocturnes, — telles que ses *Paysans jouant aux cartes* de Mme A. Thième, — sont exceptionnelles. A dire vrai, David II (le plus notoire des nombreux peintres de la famille Teniers) ne sort pas grandi de l'exposition. Adrien Brouwer en revanche, avec les envois de MM. Schloss, Leo Nardus et van Gelder, reconquiert le rang que lui assurait au XVIIe siècle l'amitié de Rubens. On sait qu'il aimait les bouges

enfumés, les galanteries et les repues populacières. Il n'en fut pas moins un des premiers peintres de son temps, modelant ses figurines avec amour, faisant vibrer délicatement les ombres (ce qui est son moyen habituel de créer de la lumière) et communiquant parfois une vie fantastique à ses sujets grâce à l'originalité de ses effets lumineux, — comme dans l'*Heureux Musicien*, de M. van Gelder, dans son *Pouilleux*, de M. Schloss, et dans son incomparable *Festin de paysans* (même collection) si vrai qu'il empeste la cervoise, si beau qu'on ne peut s'en détacher... Gonzalès Coques, qui est moins un peintre de genre qu'un portraitiste, ne fréquente que des gens de bon ton. Il représente des familles nobles ou bourgeoises groupées dans de beaux intérieurs ou à la terrasse d'un château, devant les perspectives d'un parc. Ses petites figures, vêtues de noir, se reconnaissent au premier coup d'œil; entre toutes, celles du *Jeune savant et sa sœur*, — elle, devant le clavecin, lui, rêvant à sa table garnie de pièces anatomiques, — séduisent par leur naturel parfait (Galerie royale de Cassel). Avec Josse van Craesbeek, — ce boulanger du village de Neerlinter dont Adrien Brouwer fit son compagnon et son élève, — nous quittons les castels des hobereaux anversois et les intérieurs tapissés de cuirs cordouans, pour retourner au cabaret, assister à des rixes ou parfois à quelque scène d'évangile rendue dans un style boschien. On ne connaissait que très peu ce van Craesbeek; sa facture est assez sommaire, mais il atteint à la force par des éclairages artificiels où il exagère le fantastique des lumières de Brouwer. Il est doué, en outre, d'une vive imagination qui le rapproche de Jérôme Bosch, le visionnaire du XVIe siècle, à qui son *Christ devant le Peuple* (collection van Gelder) fait penser. Sa *Rixe* du musée d'Anvers se relève d'une note symbolique assez inattendue. Des paysans en sont venus aux mains devant un cabaret; un homme est tué et les siens tout éplorés entourent son cadavre. La bataille néanmoins continue, et voici que la mort, sous l'aspect d'une hideuse bête à silhouette humaine, apparaît dans le groupe des rustres jetés les uns sur les autres. Les coups ne cessent de pleuvoir. Rien n'arrête la folie des hommes... Et sur le devant de la scène, un petit squelette ironique sort d'une cruche de bière pour indiquer sans aucun doute que l'ivrognerie engendre la mort. Peinture anti-alcoolique d'autant plus curieuse que la chronique nous représente comme d'intrépides buveurs

ce van Craesbeek et son maître Adrien Brouwer, — de qui le fameux *Fumeur* de la collection La Caze est tout justement reproduit sur l'enseigne du cabaret coupe-gorge.

Il me faut résister à la tentation de tracer un portrait de Jean Breughel de Velours, roi des petits maîtres du xviie siècle, fils du grand « Bruegel » des paysans et collaborateur de Rubens. Pour avoir ressuscité l'art des miniaturistes brugeois dans ses *Paradis terrestres*, ses tableaux compliqués des *Quatre Élémens*, et ses *Guirlandes de fleurs* où s'immobilisent les mouches en trompe-l'œil, il connut, de son vivant, les plus grands succès. Certes, Jean Breughel est séduisant par sa distinction personnelle, son goût des étoffes rares (d'où cette addition aristocratique à son nom : de Velours). Mais sa peinture méritait-elle pareils honneurs? Je serais tenté de répondre oui, en regardant son *Paradis terrestre* (collection du prince Doria) où les animaux, — copiés probablement dans la ménagerie des archiducs librement accessible aux grands peintres, — et toutes les plantes imaginables ont de quoi ravir les naturalistes les plus exigeans (j'entends ceux de l'espèce Pline, Buffon, Jean-Jacques, et non les naturalistes du genre Courbet). Rubens, qui jugeait bien ses contemporains, avait pour Jean Breughel une tendresse qui allait jusqu'à la condescendance la plus rare. En rentrant d'Italie, Pierre-Paul fut le secrétaire de Jean de Velours et écrivit pour lui maintes lettres en italien au cardinal Francesco Borromée, le neveu de saint Charles. Il est vrai que Rubens, Anversois pratique, réussit de la sorte à vendre au cardinal Francesco des tableaux qu'il peignait en collaboration avec ledit Jean Breughel. Cette collaboration nous a valu d'exquises madones entourées de fleurs et ce prodigieux chef-d'œuvre *Adam et Ève au Paradis terrestre* du Mauritshuis. Fait digne de remarque : le grand animateur de la peinture flamande à la domination de qui nul n'échappait et dont il était glorieux de recevoir quelques parcelles d'éloquence et d'héroïsme, Rubens trouvait en Breughel de Velours un tempérament fermé à toute influence. Des deux c'était le peintre de la *Descente de Croix* et du *Martyre de saint Liévin* qui devait céder. Collaborateur de Jean Breughel, Pierre-Paul s'exerce à des délicatesses touchantes d'enlumineur et, — faut-il s'étonner des miracles du génie? — il y réussit. Le précieux petit tableau *Jésus chez Marthe et Marie*, prêté par la galerie de Dublin, l'atteste. Dirk van Delen y a peint les

architectures, van Kessel les oiseaux multicolores étalés en chapelet sur le sol, Jean Breughel les animaux et le beau parc bleuâtre du fond, Rubens les figures. Et, dans cette petite œuvre de joaillerie picturale, le chef de l'école est si brillant, si délicat, si parfaitement en accord avec l'art de son ami Breughel, qu'il se fait presque une autre personnalité et cesse d'être Pierre-Paul Rubens pour devenir Pierre-Paul de Velours.

*
* *

En quittant l'exposition, le visiteur doit s'arrêter devant les grandes tapisseries de l'*Histoire de Constantin* tendues dans le hall d'honneur et gracieusement prêtées par le Mobilier national de France. Il se sentira brusquement ressaisi et emporté par le grand lyrisme rubénien. Tissées de laine et de soie, rehaussées d'or, ces huit pièces ont été fabriquées à la manufacture de la Planche, d'après des cartons de Rubens. Bien qu'aucune de ces compositions ne vaille les cartons célèbres de l'*Histoire de Decius Mus* ou du *Triomphe d'Henri IV*, elles sont de la plus mâle et de la plus impressionnante beauté. Elles rappellent non seulement le rôle actif de Rubens dans la renaissance de cette industrie flamande entre toutes, la tapisserie; elles redisent aussi l'ampleur de son génie décoratif, son érudition sans limite, sa connaissance de l'antiquité si hautement prisée par le plus grand antiquaire du temps, Peiresc. Aucun moderne n'a ressuscité plus entièrement Rome et les Romains dans ses œuvres, et c'est au point que cette vision de Rubens, adoptée par la Cour de Louis XIV, est, à bien peu de chose près, celle-là même dont vivent encore nos esprits. La culture classique des trois derniers siècles doit quelques-unes de ses assises à l'interprète génial du néo-catholicisme, au plus lyrique et au plus romantique des peintres septentrionaux. Avec un tel fils, la race flamande se plaçait à jamais au premier rang des grandes familles humaines.

FIERENS-GEVAERT.

L'APPARITION DU CAPITALISME A ATHÈNES

AU SIÈCLE DE PÉRICLÈS

Quand le voyageur, arrivant par le golfe Saronique, se trouve à la hauteur d'Égine, on peut dire qu'il embrasse du regard la plus grande partie de l'Attique. Le cadre nous paraît petit pour un État puissant. Cependant, d'Athènes à Sounion, il y avait une longue journée de cheval, et autant d'Athènes à Marathon : les trains ne mettent pas plus de temps aujourd'hui de Paris à Marseille. En réalité, l'Attique fut un des plus étendus parmi les États grecs.

Le pays a changé quelque peu depuis trois mille ans. Le ciel même de l'Attique n'est plus tout à fait le même. Il va sans dire que les traits généraux du climat, étés de huit mois, pureté du ciel, vents de poussière, se retrouvent. Mais on sait par exemple que la moisson, qui maintenant est achevée à la fin de mai, se faisait en juin dans l'antiquité. Le changement de climat a donc été réel, quoique beaucoup moins sensible ici qu'en Italie.

L'aspect du sol a été modifié bien davantage, par le déboisement. On a peine aujourd'hui à se figurer les croupes montagneuses de l'Attique couvertes d'arbres. On sait pourtant que le déboisement durait encore en pleine période classique, au ve siècle avant Jésus-Christ : « Il est, écrit Platon, il est des montagnes qui aujourd'hui ne nourrissent plus que des abeilles, mais il n'y a pas bien longtemps qu'on les a dépouillées des arbres les plus propres à entrer dans les grandes constructions, et les abris ainsi bâtis sont encore solides. » Les arbres qui protégeaient le sol de l'Attique préhistorique ont été coupés, au

Laurion, pour faire fondre le minerai argentifère, dans toute la contrée, pour construire des trières. Le pays n'a donc pas toujours eu l'aspect de désert pierreux qu'on lui voit maintenant; mais il a toujours été pauvre. L'hectare, cultivé en blé, y rapportait tout au plus 12 hectolitres, et seulement une année sur deux (1). Cultivé en oliviers, il ne rapportait guère plus de 2 hectolitres d'huile. En Grèce même, la Béotie, l'Élide, la Laconie, étaient plus favorisées. Et l'on s'explique que la fertilité de l'Italie méridionale, de l'Égypte ou de la Chaldée ait longtemps paru fabuleuse aux Athéniens. Lorsque, dans un cadre naturel comme celui-là, on se trouve en présence de faits qui attestent la richesse des hommes, on peut les attribuer *a priori* à la mer, aux relations avec l'étranger. Par exemple, la contrée semble avoir traversé une première période de réelle prospérité aux lointaines époques que nous comprenons sous le nom de mycéniennes : on en a conclu avec raison qu'alors les marins orientaux fréquentaient avec régularité les côtes de l'Attique. Au siècle de Périclès, on peut heureusement étudier de plus près le phénomène.

I

Après l'époque lointaine et peu connue à laquelle nous venons de faire allusion, il s'est écoulé une longue période pendant laquelle la société attique a vécu de la terre.

Au début, nous entrevoyons un temps où deux ou trois cents grandes familles se partageaient la propriété de tout le pays. Cette classe avait fini par prendre les allures d'une véritable caste, lorsque, au VIIe siècle, Athènes passa au régime qu'un fougueux aristocrate de Mégare définissait par la formule : « De nos jours, c'est la propriété qui fait l'homme. » On établit alors quatre classes censitaires : les *pentacosiomédimnes* récoltaient sur leurs terres 500 mesures; les *chevaliers*, 300; les *zeugites*, 150; les *thètes*, moins (2). Plus tard, on a attribué cette division à Solon, l'archonte bien connu de 594-3. Mais on entrevoit seulement qu'au temps de Solon toute cette organisation était

(1) Les anciens Athéniens ont toujours laissé reposer la terre à blé de deux années l'une *au moins*.

(2) Ces mesures appartiennent au système éginétique. Quand Athènes passa au système euboïque, les chiffres furent : 666,66; 400; 200.

faussée par les dettes qui grevaient la propriété foncière, et que l'archonte, en retirant partiellement aux créances la sanction de l'autorité publique, remit les institutions d'accord avec la réalité. On put dès lors répartir entre les différentes classes les droits et les charges, et cette répartition resta en vigueur jusqu'au ve siècle.

On conçoit qu'à un moment donné, l'autorité ait fait procéder à un recensement général des propriétés. Mais comment s'expliquer que, dans une société primitive, l'État ait par la suite tenu la liste à jour, qu'on ait procédé régulièrement à l'opération si délicate qui consiste à déterminer le revenu de chacun?

Il faut remarquer d'abord qu'il ne s'agissait que de revenu foncier, et que, dès cette époque, certaines institutions supposent l'existence d'un cadastre au moins rudimentaire. On nous dit par exemple que, sous les Pisistratides (541-510), un impôt général était perçu sur les revenus du sol. Ainsi, jusqu'en 510 tout au moins, l'État connaissait ou était censé connaître ces revenus. L'impôt direct disparut avec le rétablissement du régime républicain : il était considéré assez généralement, chez les Grecs, comme un signe de servitude. A partir de ce moment, on dut s'en tenir à la déclaration des citoyens pour savoir quel rang devait leur être assigné dans la cité, à quels honneurs ils pouvaient prétendre, quelles charges ils étaient prêts à assumer.

Malgré tout, il vaut la peine d'examiner ce que représentent les chiffres fixés par les anciens législateurs, au moment où ils nous donnent encore une idée assez précise de la richesse des différentes classes. Ce sont des chiffres minima : mais on peut admettre que, dans chaque classe, la majorité des membres de la classe avait une fortune voisine de la limite inférieure. Le fait est assez général dans les sociétés humaines pour pouvoir être affirmé de la cité attique à l'époque des guerres médiques (490-480).

A l'origine, la division des classes avait été fondée uniquement sur la production en céréales : le terme de *pentacosiomédimnes* (les hommes aux 500 médimnes) est significatif à cet égard. Le *médimne* était l'unité de mesure *pour les solides*, représentant à peu près la quantité de blé qu'un homme peut porter seul (51 l. 84).

Nous avons peine aujourd'hui à nous représenter l'Attique comme une terre à blé, et pourtant, il est de fait qu'elle a longtemps nourri sa population (1). C'est par la déesse d'Éleusis, Déméter (Cérès), que le blé, d'après les Athéniens, avait été révélé aux hommes, et la légende n'a pu être inspirée que par la vue des riches moissons de la plaine Rarienne. Sans remonter au temps des dieux, nous savons que Solon (v. 594-3) avait dû interdire l'exportation de blé : les grands propriétaires, pour tirer meilleur parti de leurs terres en fournissant Mégare ou Corinthe, n'hésitaient pas alors à exposer le pays à la disette. Sous Pisistrate, les progrès de la culture, encouragés intelligemment, avaient été parallèles à l'accroissement de la population. Même au temps des guerres médiques, l'Attique se passait des blés du Pont (Russie méridionale), nécessaires déjà à tant de cités grecques. Hérodote raconte quelque part qu'en 480, Xerxès, traversant les détroits, rencontra des navires qui venaient de la Mer Noire porter du pain aux Grecs. Or, ces navires se rendaient *à Égine et dans le Péloponnèse* (sans doute à Argos, Corinthe, etc.) : ils n'allaient pas à Athènes.

La récolte du blé constituait certainement encore le revenu principal des propriétaires attiques. C'est à leur moisson que pensaient la plupart d'entre eux, dans l'amertume de l'invasion perse : « Nous compatissons à vos maux, leur disent les Spartiates en 479; vous avez déjà perdu deux récoltes, et voilà longtemps que vous êtes sans abri. Mais les alliés s'engagent à nourrir vos femmes et toutes vos bouches inutiles, tant que durera cette guerre. » Même au temps de la guerre du Péloponnèse, c'est au moment de la moisson que l'ennemi envahissait l'Attique, comptant exercer ainsi la plus grande pression possible sur la population.

C'est donc la production du blé qui nous donnera l'idée la plus claire de la richesse des différentes classes. Le pentacosiomédimne fait au moins 666,66 médimnes, revenu brut; mais le revenu net, d'après les évaluations les plus dignes de foi, était à peine égal à la moitié de cette quantité. Les anciens estimaient que c'était de quoi nourrir plus de 40 personnes. Comme il est spécifié que le revenu doit provenir « de la propriété, »

(1) Nous prenons blé dans le sens général. La céréale la plus répandue en Attique était l'orge : au IVe siècle, la proportion de l'orge au froment était de 10/1 à Salamine, il ne poussait que de l'orge.

le pentacosiomédimne aurait plus de vingt hectares *produisant* chaque année, soit une cinquantaine en tout. On voit que les plus riches citoyens d'Athènes sont encore des gens modestes.

Le chevalier, d'après les mêmes évaluations, récolte de quoi nourrir 24 personnes, et possède 30 hectares : c'est assez pour avoir « pignon sur rue » dans un des bourgs de l'Attique, et pouvoir se montrer à cheval dans la fête des Panathénées. Enfin, le zeugite récolte du blé pour 12 personnes, et possède environ 15 hectares : ces chiffres évoquent encore l'idée d'un paysan aisé, nourrissant facilement quatre enfans, et entretenant un ou deux serviteurs.

Quant au *thète*, c'est essentiellement un journalier agricole: le mot et le verbe qui en dérive se sont toujours appliqués à ceux qui se louaient aux propriétaires fonciers pour la moisson. Néanmoins, parmi les citoyens d'Athènes qui ne récoltaient pas chez eux 100 hectolitres par an, il y en avait évidemment un certain nombre qui possédaient leur part du sol, ne fût-ce qu'une cabane à Acharnes, au pied de l'Hymette, et surtout dans la montagne : ajoutons les pêcheurs de la côte. Mais, dans l'ensemble, la masse des thètes vivait en louant ses bras aux propriétaires grands et moyens des trois premières classes, comme fermiers, métayers, aides de culture, bergers, etc. On nous dit par exemple que Clinias, le grand-oncle d'Alcibiade, combattit à l'Artémision sur une trière équipée entièrement avec des gens *de sa maison :* ces gens étaient les tenanciers, fermiers, journaliers, etc., de ses domaines de Scambonides ou d'ailleurs, qu'il avait embarqués et dressés au difficile service de la rame (1). Sans faire aussi bien les choses, les autres triérarques, les Phormos, les Lycomède, avaient trouvé également sur leurs terres le noyau de leurs équipages. Cette discipline sociale encore très grande explique la rapidité, surprenante au premier abord, avec laquelle se forma la marine qui vainquit à Salamine.

Une autre culture avait gagné du terrain sans cesse depuis l'époque de Solon : celle de l'olivier, destinée à devenir la vraie richesse de la stérile Attique.

L'olivier était un arbre national en Attique : il passait pour un don d'Athèna elle-même. On lisait, sur les tables de Solon,

(1) L'équipage d'une trière comprenait 200 hommes.

une série de règlemens le concernant : le législateur avait dû prendre des précautions contre cette culture déjà envahissante, défendre de planter de nouveaux arbres à moins de 3 mètres des plants voisins, etc. Au temps des Pisistratides, les olivettes s'étaient particulièrement développées : au début du vᵉ siècle, elles étendaient déjà leur feuillage élégant autour d'Athènes et dans toute la Mésogée. La destruction des oliviers fut un des coups les plus sensibles portés à l'Attique par le passage des Barbares.

Dès le temps de Solon, il avait donc fallu tenir compte de la production en huile pour fixer les limites des différentes classes : ces limites étaient, on l'a vu, 666,66 — 400 — 200 mesures *solides ou liquides*. Pour les liquides, l'unité de mesure était le *métrète* (38ˡ,88) : on estimait donc alors que 266,66 — 160 — 80 hectolitres d'huile équivalaient à 333,33 — 200 — 100 hectolitres de blé. Notons que le capital foncier correspondant était sensiblement plus grand pour l'olivier que pour les céréales, d'autant que dans ce sol pauvre en eaux, les plants étaient particulièrement espacés. Mais le législateur athénien se fondait uniquement sur le revenu : or le métrète, comme le médimne, valait alors 1 drachme (1). — Il est intéressant d'examiner pourquoi, au bout d'un siècle, la correspondance des valeurs du blé et de l'huile avait pu se maintenir.

La culture de l'olivier ayant gagné, on s'attendrait d'abord à constater une diminution de la valeur de l'huile en Attique vers 500; si le fait ne s'était pas produit, c'est qu'en même temps, l'huile attique avait devancé et dépassé, sur les marchés du dehors, celle des autres pays grecs. Hérodote exagère certainement lorsqu'il prétend que, vers 600, il n'y avait d'oliviers qu'en Attique : mais il est sûr que Solon, en interdisant l'exportation des produits du sol, avait fait une exception pour l'huile. Depuis, le mouvement avait continué : on le suit, en quelque sorte, à l'expansion croissante de la poterie attique. Les vases qui figurent dans nos musées servaient avant tout à contenir l'huile, et l'art avec lequel on les ornait n'était qu'un effort pour mettre le contenant à la hauteur du contenu (2). Or, ceux d'entre eux qui datent de la fin du vıᵉ siècle et du début du vᵉ siècle se rencontrent

(1) Rappelons, une fois pour toutes, que le drachme valait un peu moins d'un franc, *en poids*. Le talent valait 6000 drachmes.

(2) Voyez sur ce sujet Pottier, *Rev. Archéol.* 1904, I, p. 48.

déjà jusque dans la lointaine Étrurie, où les portaient les vaisseaux d'Égine ou de Corinthe. Quand Athènes aura un commerce national étendu, le prix de l'huile s'élèvera plus rapidement encore.

On sera frappé de ce fait que le législateur athénien n'ait pas tenu compte, dans son recensement, des capitaux mobiliers, de l'argent.

La monnaie circulait à Athènes dès le temps de Solon, mais elle y était fort rare, puisque l'hectolitre de blé n'y coûtait que 2 drachmes (1 fr. 86). Le faible commerce qu'Athènes entretenait avec les pays environnans n'y apporta pas beaucoup d'argent au VIe siècle : dans les décrets de l'époque des guerres médiques, le taux des amendes nous paraît encore dérisoire. Les familles athéniennes qui apparaissent alors en possession de grands trésors devaient cette richesse à des circonstances tout exceptionnelles. D'autre part, Hérodote signale, à l'occasion de l'invasion perse (480), un détail significatif : lors de l'évacuation de la ville, il resta sur l'Acropole nombre de pauvres diables, qui n'avaient pas de quoi faire le voyage de Salamine et subsister jusqu'à la fin de la crise.

On s'étonne de cette pénurie de la société attique, quand on songe que les mines du Laurion avaient été connues déjà des Phéniciens. Mais, pendant la période qui suivit ces temps reculés, il semble que les anciens filons fussent épuisés, et qu'on n'en trouvât pas de nouveaux : en 483 seulement, on découvrit à Maronée (Camaréza) des gisemens bien plus riches que tous ceux qui avaient été connus jusque-là. Athènes avait trouvé son principal article d'exportation. Quelques années après la découverte, les « chouettes » attiques étaient déjà répandues dans l'Orient : on en a retrouvé au mont Athos, et, chose curieuse, jusque sur les bords de la Vistule.

L'argent avait donc été rare jusque-là, mais surtout, il n'était pas considéré comme une source régulière de revenus. Les fruits de la terre restèrent, jusqu'au temps de Périclès, le seul revenu régulier, celui sur lequel reposait toute maison bien tenue. Voici par exemple comment Périclès lui-même, d'après Plutarque, administrait sa fortune, qui était assez grande :

« Il avait assuré son revenu par le mode d'économie domestique qui lui paraissait le plus simple et le plus sûr : *c'était de*

faire vendre en masse toute sa récolte de l'année et ensuite d'acheter au marché toutes les denrées nécessaires, et de régler ainsi, sur son avoir, son intérieur et sa dépense de chaque jour. »

Comme lui, ses concitoyens, dans l'ensemble, devaient rester fidèles à leurs habitudes campagnardes jusqu'en 431.

La manière de voir d'Hérodote, qui était d'une génération postérieure aux guerres médiques, n'est pas moins caractéristique. Qu'on écoute par exemple les paroles qu'il prête à Solon, philosophant devant les trésors de Crésus :

« Un homme qui a de grands trésors n'a guère que deux avantages sur un modeste propriétaire, déclare-t-il : il peut satisfaire certains caprices, — et il est en état de résister à de grandes et subites catastrophes... »

Manifestement, l'or et l'argent sont pour Hérodote un appoint qui peut être précieux par aventure, mais ils ne sauraient servir de base solide à l'économie d'une famille.

Qu'on prenne encore chez lui, entre autres, l'histoire du Lydien Pythios. Ce Pythios avait reçu, à Célènes, le roi Xerxès et son armée, qui partaient pour la Grèce (480); il avait annoncé qu'il fournirait des subsides au Roi :

« Xerxès, étonné, demanda à Pythios à combien s'élevait sa richesse. « Roi, dit celui-ci, je ne te cacherai rien ni ne feindrai « de ne pas connaître ma fortune ; je la connais, et vais te la dire « exactement. Dès que j'ai su que tu allais descendre vers la mer « de Grèce, voulant t'aider dans cette guerre, j'ai fait le compte « de mes trésors, et j'ai trouvé, en argent, 2000 talens, et, en or, « 4 millions de dariques, à 7 000 près. Je te donne tout cela : pour « moi, mes esclaves et mes terres me suffisent. »

Il est possible que les chiffres soient exagérés : on voit en tout cas comment cet or, cet argent, dorment dans les coffres de Pythios, sans qu'il songe à faire travailler tant de capitaux. S'il en était ainsi en Lydie, pays de transit, où avait été inventée la monnaie, on ne sera pas surpris qu'il en fût de même à Athènes (1).

Lors de l'apparition de la monnaie, les premiers capitalistes qu'eût connus Athènes avaient avancé de l'argent aux propriétaires et aux tenanciers du sol, et l'Attique avait traversé, dès cette époque, une crise de dettes. Mais Solon, non content

(1) Notons qu'Hérodote appartenait à une grande famille d'Halicarnasse, et avait eu un patrimoine important à administrer.

d'effacer en partie les créances actuelles, avait aboli définitivement la sanction redoutable de l'esclavage pour dettes. Sous Pisistrate, l'État seul avait des garanties suffisantes pour avancer de l'argent aux cultivateurs. Le paysan de l'Attique est resté préservé du fléau de l'usure. Or, il n'existait pas, d'autre part, de grandes entreprises commerciales ou industrielles faisant un appel constant aux capitaux.

On peut presque dire qu'au VIe siècle le commerce national n'existait pas. Sans doute, Athènes avait eu de bonne heure quelques marchands: Solon en est un illustre exemple. Mais, depuis le temps du sage, rien n'avait changé, et le vieux port de Phalère était encore le seul de la contrée. Une flotte d'une cinquantaine de barques à 30 ou à 50 rames suffisait toujours à un des plus étendus parmi les États grecs. La mer n'a été révélée aux Athéniens que très tard — quelque peine que les générations futures, anciennes et modernes, aient eue à accepter cette idée.

C'étaient les vaisseaux éginètes ou corinthiens qui emportaient au loin les produits de l'Attique. L'activité d'Égine est la contre-partie de la longue torpeur commerciale d'Athènes. Égine a été, pendant tout le VIe siècle, un des principaux foyers du commerce de la mer Égée. Vers 500, elle était à l'apogée de sa fortune. C'est alors que s'y élevaient les temples dont nous admirons les débris, — alors que Pindare célébrait « les chevaux de ses bourgeois. » Or, Égine est à deux heures du Pirée: de l'Acropole, on voit l'île se dessiner, avec une netteté parfaite, sur la côte de l'Argolide. Pour que les vaisseaux venant d'Orient prissent le chemin d'Athènes, il fallait de toute nécessité qu'ils désapprissent d'abord celui de la ville des Éacides. C'est précisément dans la lutte contre Égine (487-47) qu'Athènes devait jeter les premières bases de sa prospérité maritime.

Quant aux industries, la principale était la poterie: et nous voyons, par les peintures de vases, combien les ateliers de potiers étaient modestes. Dans d'autres branches, par exemple dans la fabrication des armes, il semble que certains artisans arrivassent déjà à une large aisance, comme Sophillos de Colone, le père de Sophocle, qui put faire donner à son fils l'éducation « musicale » au sens grec du mot la plus complète. Mais pour satisfaire les exigences des habitans de l'Attique, il n'y avait encore nul besoin de ces grandes fabriques où plus tard des spéculateurs entasseront les esclaves, comptant se

dédommager du prix d'achat et de l'apprentissage par la production en masse et à bon marché.

II

Telle était la société, encore profondément enracinée, que vint secouer jusque dans ses fondemens la crise mondiale des guerres médiques. En 480, l'Attique est envahie une première fois, un pays grand comme un de nos départemens est évacué en quelques jours, une population de 100 à 150000 âmes forcée de fuir. Le retour offensif des Perses en 479 est plus destructeur encore que la première invasion. Le Barbare repoussé, Athènes se trouve en possession d'une flotte pour laquelle il faut improviser un grand port militaire. Puis, la ligue de Délos est fondée en 478-477 entre les villes de l'Archipel, et Athènes va avoir à soutenir, avec sa marine nouvelle, la guerre de représailles contre la monarchie perse.

Tous ces événemens ont eu sur la société attique des répercussions multiples, directes ou indirectes, qui en ont, au bout d'une génération, changé complètement la physionomie.

Tout d'abord, en revenant dans ses foyers, le propriétaire athénien trouva son champ ravagé. Pour la terre à blé, le mal n'était pas grave : ce n'était que deux récoltes perdues. Mais nous avons dit quelle extension avait déjà prise la culture de l'olivier : or, les arbres avaient été abattus, dans la Mésogée, dans la plaine du Céphise, dans la plaine thriasique, — partout. Il allait falloir quarante ans pour reconstituer en entier les plants ; le dommage était à peine réparé quand commença la guerre du Péloponnèse. La crise fut pénible pour des hommes dont la terre avait été jusque-là l'unique richesse, et elle n'eût pas été surmontée sans les débouchés nouveaux que l'essor du commerce national ouvrit bientôt aux meilleurs produits de l'Attique.

Le mal fut plus que compensé par ailleurs. Nous avons déjà fait allusion à la découverte des riches gisemens d'argent de Maronée (Camaréza). L'exploitation, momentanément troublée par l'invasion, reprit ensuite pour ne plus discontinuer. Or, la fondation de la ligue assura un débouché unique aux richesses tirées du sous-sol de l'Attique.

Les villes confédérées avaient à verser chaque année un

tribut de 400 talens, et, comme ce tribut était destiné à solder les matelots, qui exigeaient des espèces ayant cours partout, l'autorité fédérale insista dès le début pour que le tribut fût acquitté en chouettes attiques. Dix ou quinze ans après la fondation de la ligue, les monnayages locaux, si nombreux dans l'Archipel au VIe siècle, avaient été en grande partie découragés, et la monnaie attique circulait partout. C'est à ce moment que le type de la tête d'Athèna, pour ne pas déconcerter la clientèle, devenue innombrable, des ateliers attiques, fut fixé dans un archaïsme voulu. On sait que les figures des tétradrachmes d'Athènes, avec l'œil rond, le sourire stéréotypé, et tous les traits de l'art ancien, contrastent avec les monnaies contemporaines de Syracuse, non moins qu'avec la sculpture attique du siècle de Phidias. Ce fait constitue dans l'histoire de l'art une anomalie analogue à celle que présentent les monnaies d'Égine du siècle précédent, d'une grossièreté si déconcertante au premier abord : il s'explique par les mêmes raisons économiques.

Mais c'est l'essor du commerce maritime qui fournit à cet argent des placemens rémunérateurs.

Le commerce national d'Athènes ne put vraiment se développer qu'après la chute d'Égine (457-456), « la paille dans l'œil du Pirée. » L'emplacement du nouveau port d'Athènes, choisi depuis longtemps par Thémistocle, avait été entouré d'une enceinte dès le lendemain des guerres médiques, et le port militaire installé tout de suite (bien que l'aménagement définitif des docks ne date que de 450). Hippodamos de Milet avait même tracé dès ce moment, pour la ville future, le plan régulier qui formait un contraste si tranché avec les ruelles tortueuses de la ville haute. Mais il fallut du temps pour que le cadre ainsi tracé se remplît. En 453 pourtant, le mouvement commercial du port était assez grand pour justifier la création d'un tribunal maritime spécial. Puis, sous l'administration de Périclès, le Pirée devint un des grands marchés du monde grec. A la fin du Ve siècle, la douane y accusait un mouvement annuel de 2 000 talens (12 000 000 de francs), alors que tous les autres ports de l'Archipel ne faisaient ensemble que 30 à 40 000 talens (200 000 000 de francs).

C'est qu'à cette époque la « paix athénienne » avait transformé complètement la mer Égée, en mettant un terme à la

piraterie. Les récits d'Hérodote montrent l'Archipel, au VI[e] siècle, fourmillant de pirates ; Athènes avait pris, dès son entrée en scène, des mesures énergiques pour faire cesser ces maux, avait nettoyé Skyros, Karystos, etc. Par la suite, sa vigilance ne se relâcha pas : sous Périclès, soixante trières faisaient tous les ans, régulièrement, la police de l'Archipel. La piraterie, qui est encore un fait constant, courant, dans les récits d'Hérodote, apparaît déjà à Thucydide comme un indice de temps barbares et comme un fait criminel. Pendant soixante-trois ans (475-412), la mer Égée a connu la tranquillité et des relations maritimes régulières: lorsque les Athéniens, à la veille d'appareiller pour la Sicile, voulurent empêcher les bâtimens de commerce de prévenir trop tôt l'ennemi visé, ils mirent l'embargo d'un seul coup sur 100 vaisseaux.

Les risques de la navigation restaient gros, même ainsi, et l'on prêtait couramment à 20 ou 30 pour 100 sur les cargaisons de navire.

Ce commerce donna satisfaction au besoin sans cesse croissant de matières premières. La population ne se contenta bientôt plus du blé qui venait d'Eubée par Oropos et Décélie; il fallut lui apporter celui d'outre-mer, d'Égypte et surtout du Pont : la grande halle au blé, au Pirée, fut une des créations les plus remarquées de Périclès. Le bois aussi, bois de Macédoine ou de Thrace, arriva en plus grande abondance, à mesure que les montagnes d'Attique se dénudèrent, et que la marine se développa. D'une manière générale, on put écrire, vers 420, que tout ce que la Sicile, l'Italie, Cypre, l'Égypte, la Lydie, le Pont, le Péloponnèse, produisaient d'agréable, se retrouvait dans les bazars d'Athènes.

L'Attique ne se contenta pas longtemps de donner en échange de l'huile, des poteries et de l'argent. Bientôt y naquit une industrie qui travailla en grand, et pour l'exportation.

Certaines industries restèrent fidèles aux anciens procédés : par exemple, la poterie, qui vivait de sa renommée, maintenant universelle, de soin et d'élégance raffinée. Mais dans d'autres branches, où le travail soigné n'était pas nécessaire, où l'on pouvait produire en gros, et vendre de la pacotille, la production en masse, la production par des bandes d'esclaves, commença. Le premier exemple que nous connaissions est celui de ce Képhalos

qui vint s'établir au Pirée vers 435. Trente ans plus tard, quand les sbires des Trente pénétrèrent chez ses fils, ils y trouvèrent 120 esclaves occupés à fabriquer des boucliers. Il y avait 700 boucliers en magasin, de l'or, de l'argent, de l'airain en grande quantité. La fabrique de Képhalos était considérable, mais non pas exceptionnelle.

Ce genre de placement était rémunérateur, mais aléatoire: les esclaves ainsi employés, beaucoup plus malheureux que les esclaves domestiques ou les valets de ferme, s'échappaient en foule, par exemple en cas de guerre. Quand les Spartiates occuperont Décélie, il en fuira, en dix ans, jusqu'à 20000.

Or, pour acheter ces bandes d'esclaves, il fallait des avances de fonds. Nous voyons, dans Lysias, un Athénien, Eschine le Socratique, emprunter pour monter une simple fabrique de parfumerie, — qui ne devait pas exiger une main-d'œuvre énorme: « Je n'aurais jamais cru, s'écrie le prêteur trompé, qu'Eschine eût eu le front de paraître en justice pour soutenir un procès aussi peu honnête!... Ayant emprunté aux banquiers Sosime et Aristogiton... il vient me trouver et me prie de ne pas permettre qu'il se ruine en laissant accumuler les intérêts. J'ai dessein, dit-il, de m'établir fabricant de parfums, mais les fonds me manquent. Je m'engage à vous servir un intérêt de 9 oboles par mine (1). Je me laissai déterminer par ce discours, dans l'idée qu'Eschine étant disciple de Socrate, et ayant coutume de faire de longues et magnifiques dissertations sur la vertu et la justice, il ne se permettrait jamais de tenir la conduite la moins scrupuleuse... »

L'intérêt offert au prêteur dans cette affaire est de 18 pour 100: mais il faut remarquer que le fait est postérieur à l'époque de Périclès, et appartient à un moment de grande détresse.

Ainsi, quarante ans seulement après les guerres médiques, non seulement les capitaux mobiliers abondaient à Athènes, mais encore, fait plus important, les Athéniens avaient appris à les faire travailler, à les rendre productifs. « Seuls, disait Périclès en 431, nous nous servons de nos richesses, non pour briller, mais pour agir. » Cependant on sent, à certains indices, que la circulation n'est pas encore régulièrement établie. On confie

(1) L'obole valait environ 15 centimes; la mine, près de 100 francs en poids. Rappelons qu'il s'agit ici de l'intérêt *mensuel*.

volontiers son argent à un parent, à un ami mieux informé : c'est ainsi que Socrate avait confié sa petite fortune à Criton qui la faisait valoir. Déjà pourtant le rôle des intermédiaires entre capitalistes et entrepreneurs grandissait. La première banque dont on nous parle est celle d'Antisthène et d'Archestrate (vers 435-404), au Pirée, — celle même dont la direction passa ensuite à Pasion.

Le banquier devint un personnage plus nécessaire à mesure que, par suite de la situation impériale d'Athènes, les placemens au dehors se multiplièrent. On nous atteste cependant qu'au temps de la guerre du Péloponnèse, les Athéniens qui avaient prêté au dehors étaient forcés à des déplacemens fréquens pour surveiller leurs intérêts. Évidemment, la circulation n'était pas, au ve siècle, des plus régulières.

Ces placemens étaient souvent garantis par des hypothèques. C'est ainsi que Diodote a, vers 412, 2000 drachmes placées dans la Chersonèse de Thrace : on lui envoie tous les ans l'intérêt en blé, et l'intérêt doit être élevé, car, quand il meurt, on compte sur ces envois de blé pour nourrir ses deux enfans. Il est vrai que nous sommes en un temps où un homme fait peut vivre avec une demi-drachme par jour.

Pour que ces hypothèques fussent sûres, il fallait que l'Athénien pût acquérir de la terre dans l'étendue de l'empire. Or, on sait que l'acquisition de terres par des étrangers était tout à fait contraire aux coutumes grecques. Il avait fallu, pour la rendre possible, des conventions spéciales, plus ou moins extorquées aux villes alliées. Ce fut, avec les clérouchies dont nous reparlerons, un des mauvais souvenirs que laissa la domination attique.

Quoi qu'il en soit, il paraît qu'au temps de la guerre du Péloponnèse, une grande partie des capitaux athéniens étaient placés dans les îles. Le placement devait être avantageux, car à Délos, en 434-433, dans des conditions de sécurité exceptionnelles, le taux de capitalisation de la terre était de 8 pour 100, et l'intérêt de l'argent de 10 p. 100. Ces créances n'étaient garanties que par la puissance d'Athènes, en particulier par l'obligation, pour les alliés, de venir plaider devant les tribunaux athéniens : elles furent anéanties par la guerre du Péloponnèse. Mais, quand la crise de réaction anti-athénienne sera passée Athènes retrouvera sa place comme bourse du monde méditer-

ranéen : la maison de Pasion, au début du IVe siècle, sera la première de la Grèce.

III

Nous avons dit à quel point la plupart des grandes fortunes de l'Attique reposaient encore, en 480, sur la propriété foncière. Comme en outre c'étaient les propriétaires les plus riches et les plus hardis qui avaient, en général, fait la plus large part aux nouvelles cultures, la destruction des oliviers les atteignit avant tous. Certains incidens nous font deviner quelles catastrophes particulières ont été cachées par la gloire nationale. Voici ce qui se passait au camp athénien à la veille de la bataille de Platées (479), quelques jours avant l'action décisive.

« Toute la Grèce était dans l'attente, et le sort d'Athènes, en particulier, allait se décider, lorsque des hommes appartenant aux familles les plus connues et les plus riches de la ville, ruinés par la guerre et voyant, avec leur fortune, leur pouvoir et leur crédit leur échapper pour passer en d'autres mains, se réunirent dans une maison de Platées et s'entendirent pour renverser la Constitution, ou, si le coup manquait, pour mettre le trouble partout et passer aux Barbares. Cela se tramait dans le camp, et beaucoup d'hommes étaient déjà affiliés à la conjuration, lorsqu'Aristide (qui commandait en chef) fut averti : très inquiet, il pensa qu'il ne pouvait ni fermer les yeux, ni tout révéler, car il ne savait pas combien de gens seraient compromis, si on laissait libre cours à la justice. Il ne fit arrêter que 8 hommes : encore deux d'entre eux, sur qui pesaient les plus lourdes charges, Eschine de Lamptres et Agésias d'Acharnes, purent-ils s'échapper. Aristide relâcha les autres, pour rassurer ceux de leurs complices qui croyaient n'être pas encore découverts, et leur donner le temps de se repentir. « Le « champ de bataille, déclara-t-il, sera un grand tribunal où ils « pourront se laver de toutes les accusations, et prouver leur « loyalisme. »

On ne s'étonne pas qu'après avoir vu de près de tels désespoirs, Aristide, aussitôt après la victoire, ait fait voter des mesures permettant aux familles déchues économiquement de garder dans la cité l'autorité politique que la plupart d'entre elles avaient justifiée d'une manière si éclatante à l'heure du

péril : l'archontat devint accessible aux chevaliers, d'autres magistratures aux zeugites.

Aristide comprenait d'autant mieux l'état d'âme de ces vieilles familles rurales qu'il fut lui-même le plus illustre exemple du pentacosiomédimne ruiné. Il avait ses terres au Phalère, il avait été archonte en 489, il avait joui d'une aisance suffisante pour défrayer comme chorège des représentations dramatiques. Après 480, ayant dédaigné les moyens les plus admis de réparer les brèches faites à sa fortune, il vécut dans la gêne; quand il mourut vers 467, il fallut célébrer ses funérailles aux frais du public. Ses filles reçurent de l'État 3 000 drachmes pour leur dot; son fils Lysimachos fut tiré de la misère par un décret d'Alcibiade (le grand-père du grand Alcibiade), qui lui accorda une dizaine d'hectares. Il faut croire qu'en dépit de telles libéralités, cette famille ne se releva jamais, car Démétrius de Phalère (vers 310) connut un descendant d'Aristide qui gagnait sa vie en interprétant des songes! La richesse primitive d'Aristide et sa déchéance subite ont été plus tard l'objet de longues discussions entre les érudits de basse époque, qui ne se rendaient plus compte des graves conséquences de l'invasion médique.

L'exemple du « Juste » fut peu suivi. C'est l'appauvrissement de tant de vieilles familles de pentacosiomédimnes qui explique les bruits fâcheux auxquels donna matière la gestion financière de l'Aréopage, composé en grande partie d'archontes sortis de cette classe. Ce corps était le seul qui eût conservé encore une autorité suffisante pour modérer dans une certaine mesure le pouvoir de l'assemblée populaire et de ses favoris momentanés ; mais le pouvoir constituait maintenant pour les aréopagites une tentation à laquelle tous ne résistèrent pas. En tout cas, c'est par des attaques contre la probité de ses membres qu'Ephialtès prépara la révolution pacifique qui, en 462-461, dépouilla ce corps antique de ses attributions politiques.

Ce que nous venons de dire des pentacosiomédimnes est vrai aussi de la seconde classe, et la décadence de tant de familles, dont beaucoup se rattachaient aux plus anciens Eupatrides, a rapproché sensiblement celles qui étaient le moins oublieuses de leurs racines rurales des simples zeugites qui s'étaient maintenus ou enrichis. Des alliances se contractaient, dont les Georges Dandin du temps, paraît-il, ne se félicitaient

pas toujours. Témoin ce personnage des *Nuées* (423), qui nous fait en ces termes ses confidences :

« *Streps.* — Que n'a-t-elle d'abord honteusement péri! la faiseuse de mariages qui me rendit si vain que d'épouser ta mère. J'avais une vie de paysan charmante, toute à l'abandon, envahie par la mousse, oubliée du balai, où foisonnaient les abeilles, les brebis, le marc d'olive. Et voilà que j'épouse la nièce de Mégaclès, fils de Mégaclès, moi paysan, — une demoiselle imposante, façonnière, tout le portrait de la grande Césyra. Le jour de la noce, à table, à côté d'elle, « je sentais les cuves, les claies à « fromage, la laine, » — la richesse! Elle, c'étaient les parfums, les robes de safran, le gaspillage, la gourmandise!...

« Plus tard, quand ce fils nous fut né, à mon excellente femme et à moi, c'est sur le nom qu'alors on se querella. Elle y voulait de l'hippique, Xanthippe, Chaenippe, Callippide. Moi, du nom de son grand-père, je proposais Phidonide. La querelle dura longtemps : un beau jour nous nous mîmes d'accord, et on l'appela *Phidippide*. Ah ! ce fils ! la mère le prenait et le câlinait : « Quand tu seras grand, lui disait-elle, et que je te verrai sur « ton char, rentrant dans la ville, comme Mégaclès, dans un man- « teau de pourpre ! » Et moi, je reprenais : « Ah ! plutôt, quand « tu rentreras les chèvres, en dégringolant les rochers, comme « faisait ton grand-père, avec sa peau de bique ! » Mais de mes sermons il n'avait cure, et entre les mains du Phidippide mes pauvres écus ont pris le galop... (1). »

Les conséquences directes et indirectes des grands événemens de 480-477 ont compensé par ailleurs, et bien au delà, cet appauvrissement. Les familles anciennes qui ont su profiter des circonstances nouvelles se sont maintenues, et bien d'autres se sont élevées. Avant tout, la guerre médique même, le prestige que venait d'acquérir l'État athénien, fournirent plus d'une occasion favorable à ceux qui étaient encore chargés de sa direction, et la plupart d'entre eux n'étaient pas gens à n'en pas profiter. C'est ainsi que Thémistocle, dont la fortune, lors de son entrée aux affaires, n'était que de quelques talens, finit par en posséder 80 : il est vrai qu'il laissa une réputation détestable. Mais il n'était aucunement besoin de sortir des procédés les plus admis

(1) Pour ce passage d'Aristophane, je me suis servi de la traduction élégante de MM. Mazon et Bodin (*Scènes choisies d'Aristophane*).

pour s'enrichir à cette époque. Si les hautes fonctions militaires étaient honorifiques dans les armées nationales du temps, les stratèges, taxiarques, hipparques, triérarques, recevaient une large part du butin. Et les *proxènes* qui se chargeaient de représenter les villes d'Ionie ou de Grèce dans la puissante métropole de la ligue nouvelle étaient bien rémunérés. C'est ainsi que Cimon, qui conduisit la plupart des expéditions contre les Barbares, y trouva le moyen, non seulement de rendre à sa famille le rang qu'elle avait perdu par l'énorme amende infligée à son père, mais d'édifier une fortune considérable et d'étonner Athènes par sa munificence. Il est probable que la masse, là comme partout, s'est exagéré souvent les profits des grands, mais il est certain que les dépouilles laissées sur tant de champs de bataille, les rançons de tant de captifs appartenant aux grandes maisons de Lydie, de Phrygie ou de Perse, les services rendus à tant de cités, ont fait la fortune de plus d'un Athénien.

Une source de richesse plus abondante encore, et surtout plus régulière, fut le Laurion. Nous avons dit l'expansion rapide donnée au monnayage athénien par la fondation de la ligue. Il faut ajouter que les capitaux placés dans les mines se multipliaient vite, grâce à l'emploi de la main-d'œuvre servile. L'esclave ne coûtait alors que 200 drachmes, quand il n'avait pas besoin d'un apprentissage technique difficile, et c'était le cas pour le travail des mines. Quand le filon était riche, on gagnait une obole par jour, soit 30 pour 100. Nicias, fils de Nikératos, qui devait sa fortune aux mines, louait à un entrepreneur, Sosias de Thrace, 1 000 esclaves produisant, tous frais faits, 150 drachmes environ par jour. Hipponikos eut 600 esclaves, produisant 100 drachmes par jour ; Philémonide, 300 esclaves, rapportant 50 drachmes, etc.

La plupart des fortunes qui se sont édifiées alors à Athènes ont eu le Laurion pour origine. Et plus d'un, grâce à quelque coup de pioche heureux, a brûlé les « étapes, » comme cet Anthémion dont la statue, placée sur l'Acropole, rappelait encore au temps d'Aristote qu'il était

Passé du rang du thète au rang de chevalier.

A partir du moment où le commerce maritime prit son essor (vers 453), on vit naître aussi de rapides fortunes commerciales Le Diodote, que nous avons déjà rencontré, avait acquis ses

richesses par ce moyen : à sa mort (410), il avait une fortune de 30 000 drachmes, plus 42 000 autres placées sur des vaisseaux. Dès le temps de Solon, le commerce lointain était considéré avec honneur dans une société encore très aristocratique : nul doute qu'au v[e] siècle un homme comme ce Diodote n'occupât socialement une place correspondant à son opulence.

Il n'en était pas tout à fait de même pour l'industrie, et cela tient à ce que la grande industrie ne commença guère à se développer qu'au temps de Périclès. Jusque-là, les industriels n'étaient que des artisans, et l'ascension de leurs familles assez lente : le fils de Sophillos, il est vrai, a été reçu de plain-pied parmi les grands, — mais il s'appelait Sophocle. En revanche, Cléon, le corroyeur, eut encore, vers 440, à souffrir certaines rebuffades, qui, dit-on, le jetèrent dans la carrière démagogique. Ce n'est qu'au IV[e] siècle qu'on a cessé de s'étonner de voir un fabricant, comme Démosthène, à la tête de la cité.

L'esprit des deux premières classes a été profondément altéré par l'afflux de ces élémens nouveaux. Ils ont préparé en deux générations le riche de fraîche date, s'offrant le gouvernement comme couronnement de son opulence récente, et bien plus souple à la démocratie. Nicias en était le type vers 431. La crainte des chantages, à en croire les poètes comiques, fut toujours le mobile principal de ce successeur de Périclès. Sa richesse, dit joliment Plutarque, était un revenu assuré pour les drôles. Il finit par ne plus sortir, de crainte des mauvaises rencontres : il ne soupait avec aucun de ses concitoyens, il fuyait toutes les conversations. Lorsqu'il était archonte, il restait au palais jusqu'à la nuit : il arrivait le premier au Conseil, et n'en sortait que le dernier. Mais, n'avait-il rien à faire pour la République, il se renfermait dans sa maison. Il avait alors des amis placés à sa porte, exprès pour dire qu'il se tuait au service de l'État : un certain Hiéron était tout spécialement dressé à cet office. Nicias mérita ainsi la bienveillance fidèle de la masse, et fut réélu indéfiniment à des fonctions qu'il était incapable d'exercer.

IV

Le zeugite avait traversé, lui aussi, une dure période au lendemain de l'invasion, et Cimon gagna une grande popularité

en ouvrant à ses voisins appauvris son domaine du dème des Lakiades, dans la plaine du Céphise. De plus, le service militaire pesait durement depuis que les expéditions étaient continuelles et lointaines: sur les stèles funéraires du Céramique, on eut à inscrire, une année, jusqu'à 177 noms d'une seule des dix tribus! Il n'est pas douteux qu'un sourd mécontentement, conséquence de difficultés multiples, ne courut dans les vieilles familles de zeugites; lors de la chute de l'Aréopage (vers 460), Eschyle lui donna libre cours dans une protestation qui a traversé les siècles : l'*Orestie*.

Au reste, cette classe de la population athénienne, où se recrutait l'infanterie nationale, s'étendait constamment, par une conséquence naturelle de la diminution de valeur de l'argent. Au début du ve siècle, elle se composait encore des citoyens ayant réellement un revenu équivalant à 100 hectolitres. Mais, à partir de 483, année où la production du Laurion commença à jeter l'argent en masse sur le marché, les 200 drachmes qui définissaient la classe cessèrent de plus en plus de correspondre à cette valeur initiale. La milice nationale engloba désormais des propriétaires très modestes, et qu'on n'eût pu faire servir sans la solde, instituée à cette époque. En revanche, elle fit ainsi l'acquisition des rudes charbonniers d'Acharnes, qui gagnaient leur vie dans les bois du Parnès, et dont Aristophane devait illustrer les fils.

Le petit cultivateur attique s'est maintenu grâce à son adaptation aux nécessités nouvelles. Il a délaissé peu à peu la culture du blé, découragée par l'importation croissante de blé étranger : au IVe siècle il ne produisait plus que 400 000 médimnes, tandis que la quantité d'orge importée atteignait parfois le quadruple de ce total. Il s'est tourné de plus en plus vers les cultures dont on vendait au loin les produits : l'huile d'abord, dont les Grecs faisaient, dans l'alimentation, dans l'éclairage, dans les jeux, une si prodigieuse consommation (l'huile attique atteignit le prix de 17 drachmes), — puis le miel de l'Hymette, les figues, etc.

La classe est restée longtemps rurale dans son ensemble : en 451, on lui rendit les *juges des dèmes*, qui dispensaient le paysan de venir plaider en ville. Pendant longtemps encore, les habitans de la campagne d'Attique ne vinrent guère en ville qu'aux Dionysies, pour entendre leurs poètes favoris bafouer ces

politiciens auxquels leur indifférence a pourtant laissé toujours le pouvoir (1).

L'institution de 451 atteste pourtant la préoccupation de parer à l'envahissement de la ville. Déjà plus d'un zeugite habitait Athènes ou le Pirée comme artisan ou boutiquier : des types comme celui du père de Sophocle se sont multipliés dans la période qui suivit les guerres médiques. Le père dont Socrate naquit vers 469 faisait des images de sainteté, et sa mère était sage-femme : lui-même a pratiqué d'abord le métier paternel, et il est arrivé à joindre à sa terre patrimoniale le petit capital qu'il confiait à Criton.

En 431, Athènes pouvait mettre en ligne plus de 25 000 hoplites, — mais en comptant ses *clérouques*.

Déjà dans la période précédente, les gouvernans d'Athènes s'étaient occupés de pourvoir à l'accumulation du prolétariat en envoyant au loin des colonies. Ces colonies portaient le nom spécial de clérouchies; à la différence du colon des autres États grecs, le clérouque d'Athènes gardait son rang dans la cité.

La crise qui pesa sur la population rurale de l'Attique au lendemain même de l'invasion rendit plus nécessaire que jamais le recours aux clérouchies, en même temps que la force nouvelle d'Athènes en facilitait l'établissement. C'est surtout le gouvernement démocratique issu de la révolution de 462-1 qui, sous l'influence grandissante de Périclès, chercha à donner satisfaction au besoin de terres. Seulement, par une conséquence naturelle de l'extension qu'avait prise la classe des zeugites, on ne prit plus uniquement les colons parmi les thètes : la charte d'une de ces colonies, que nous avons conservée, l'atteste formellement, et sous une forme significative. Un décret avait réglé toutes les conditions de recrutement, et le mode d'envoi, de la colonie. Phantoclès y fait ajouter d'urgence un amendement spécial, portant que les colons seront pris « *parmi les zeugites* et parmi les thètes. »

Mais, que les colons fussent tirés au sort parmi les paysans les plus pauvres de l'Attique ou parmi les prolétaires, le but était toujours d'en faire des cultivateurs aisés. Les terres occupées, Lemnos et Imbros, la Chersonèse, Naxos, Andros, la Thrace,

(1) On peut consulter, sur cette démocratie rurale, le livre de M. Maurice Croiset, *Aristophane et les partis*, Fontemoing.

étaient toutes plus productives en blé que le sol attique. Elles avaient souvent des produits recherchés : les vins dans les îles, le bois en Thrace. Les lots distribués fournissaient aisément les 200 drachmes jugées nécessaires. On pouvait donc exiger que le colon résidât, fît souche sur son nouveau domaine. Comme les clérouques étaient astreints au service d'hoplites, cinquante ans après les guerres médiques, Athènes eut plus de 6000 fantassins en garnison sur différens points de l'Archipel.

Le système athénien a consisté, en somme, à tirer de la population nationale les élémens d'une nouvelle classe de propriétaires fonciers, établie au milieu de populations dépossédées en partie ou en totalité, — au lieu de chercher à absorber dans la cité dirigeante les élémens conservateurs des nations soumises, comme fit Rome. Le système parut naturel tant qu'il fut appliqué à des populations barbares; mais rien n'a soulevé davantage contre Athènes l'indignation générale que le spectacle répété de populations entières, de vieille souche hellénique et d'antique civilisation, brutalement déracinées de leurs domaines séculaires pour faire de la place à la plèbe attique.

V

Les événemens du commencement du siècle ont complètement transformé la quatrième classe des citoyens athéniens. L'effort fait en 480 et 479 est devenu permanent par suite de la fondation de la ligue : tous les ans, Cimon prenait la mer avec une centaine de trières, des milliers de rameurs. Dès lors, la population des districts côtiers ne suffisait plus pour le recrutement des flottes : les noms des districts de l'intérieur se lisent encore sur les bornes qui, au Pirée, indiquaient leur place aux matelots prêts à embarquer.

Dans l'intervalle des campagnes, ces hommes prenaient l'habitude de rester à la ville, et d'y chercher fortune. On préféra d'abord la ville haute, où la situation nouvelle d'Athènes multipliait les occasions favorables, où les riches, au milieu de la prospérité croissante, avaient la main large, et rendaient moins pénibles les débuts de la population nouvelle qui affluait. Cimon surtout fut la providence d'une multitude de

pauvres hères; peu après son ostracisme (461), un personnage de Kratinos soupirait ainsi dans les *Archiloques:*

> Et moi je me flattais, moi Métrobios le greffier,
> Que l'homme divin entre tous, le premier des Grecs,
> Cimon enfin, me ferait une vieillesse dorée, à ses côtés.
> Mais Cimon m'a laissé : il est parti avant moi.

Mais les immigrés restèrent de plus en plus au Pirée comme bateliers, ouvriers de constructions navales, etc. ; vers 453, le port commençait à être bien peuplé. C'étaient les élémens les plus actifs de la plèbe, ceux qui maintenant se sentaient nécessaires à la grandeur de la cité: toujours réunis, prépondérans dans les assemblées populaires, leurs votes avaient fait la révolution de 462-461. Aussi, dès que commencèrent les luttes avec le Péloponnèse, la première préoccupation du pouvoir nouveau fut de relier la capitale avec les ports, où résidaient ses adhérens les plus sûrs : de là la construction des Longs-Murs.

On comprend mieux maintenant la portée de l'évolution dont nous avons parlé, et qui avait englobé peu à peu dans la classe des hoplites jusqu'aux plus modestes propriétaires fonciers. La classe des thètes ne comprit plus guère désormais que la population urbaine de la ville et du Pirée, qui avait absorbé en un quart de siècle l'ancien prolétariat agricole. C'est pour elle qu'allaient être entrepris les grands travaux du temps de Périclès et de Nicias, le Parthénon, les Propylées, l'Erechthéion. Par suite de l'abaissement du cens des hoplites et de l'envoi des clérouchies, la classe des thètes, insouciante à Athènes comme partout, qui n'épargnait guère et multipliait beaucoup, s'est maintenue à peu près au chiffre de l'époque précédente : une vingtaine de milliers d'adultes. Lorsqu'Athènes mettait en mer des flottes de 100 trières, sous Périclès, elle ne fournissait plus guère que les pilotes, les soldats de marine, et les rameurs du premier banc, ceux qui maniaient les plus longues rames, « le peuple des *thranites,* sauveur de la ville. » Le reste était recruté à prix d'argent parmi les *métèques* (étrangers domiciliés), les esclaves, mais surtout parmi les étrangers, et le Pirée devint ainsi un lieu de va-et-vient pour les populations maritimes de l'Archipel.

Aussi fallut-il prendre des mesures pour empêcher un envahissement trop rapide de la dernière classe par les élémens venus du dehors.

Ces élémens, qui tenaient si peu de place dans la société attique du temps des « Marathonomaques, » s'étaient accrus incomparablement plus vite que la population indigène. On a calculé, d'après les listes de démotiques, que la répartition de la population entre les trois grandes circonscriptions (Ville, Intérieur, Côte,) vers 500, était à peu près celle-ci : un cinquième pour la Ville, deux cinquièmes pour l'Intérieur, deux cinquièmes pour la Côte, et il me semble, d'après le petit nombre des changemens apportés à la répartition des sièges sénatoriaux, que cette distribution n'ait pas varié au IVe siècle autant qu'on s'y attendrait. Or, elle serait invraisemblable si l'on ne songeait qu'il s'agit seulement, dans ces listes, du corps des citoyens. Athènes et le Pirée contenaient certainement plus d'un cinquième de la population totale, et le Pirée surtout comptait plus d'habitans que ne le donneraient à croire les listes de démotiques : mais c'était là que s'entassaient les métèques, dans les maisons de rapport si nombreuses au temps de la guerre du Péloponnèse. De même, la Côte devait être plus peuplée que l'Intérieur, puisqu'elle comprenait, outre Éleusis, le district du Laurion, où le théâtre de Thorikos, par exemple, bâti à la fin du Ve siècle, pouvait contenir 5 000 spectateurs : mais dans ce district se pressaient les cabanes d'esclaves.

Le grand essor donné à l'immigration des métèques date de la construction du Pirée. Thémistocle, qui avait jeté les bases de la nouvelle ville, et la considérait comme son œuvre, avait fait supprimer temporairement, vers 475, le droit de résidence qu'ils avaient à acquitter.

Nous avons vu qu'au Ve siècle le cens était évalué en argent, et les métèques, qui n'avaient pas droit à la propriété du sol, purent être astreints ainsi au service d'hoplites : or, 3000 eurent le cens de 200 drachmes, et la proportion des pauvres aux riches était bien plus forte dans cette classe que parmi les citoyens. A la fin du IVe siècle, Athènes comptait encore 10 000 métèques.

L'afflux des esclaves eut d'autres causes, mais fut plus considérable encore. Nous avons parlé du Laurion, puis de la naissance de l'industrie concentrée. Ces faits modifièrent profondément la société attique. Au temps des guerres médiques, elle occupait un rang intermédiaire entre des cités comme Égine, Corinthe, qui comptaient 60 000, 70 000 esclaves, — et le Pélo-

ponnèse, pays d'αὐτουργοί, de gens qui travaillaient eux-mêmes. Au temps de la guerre du Péloponnèse, des riches avaient jusqu'à 50 esclaves, de modestes propriétaires en avaient un ou deux. Au IVe siècle, Athènes a compté 150 000 esclaves. L'indice le plus certain de la multiplication du nombre des esclaves à Athènes est la diminution du prix de vente. D'une manière générale, l'argent, du VIe au IVe siècle, baissa de valeur dans la proportion de 5 à 1 à peu près. Or, au temps des guerres médiques, le prix courant de l'esclave semble avoir été de 200 drachmes. On s'attendrait donc à trouver par la suite des prix beaucoup plus élevés : *c'est plutôt le contraire qui se produit.* Dès la fin du Ve siècle, on trouve le prix de 150-160 drachmes, et au IVe siècle il en est de même. Il ne s'agit, bien entendu, que du prix de l'esclave ordinaire : nous trouvons des prix exceptionnels infiniment supérieurs.

Par suite de cet afflux, le nombre des alliances de métèques ou d'affranchis avec des citoyens, puis l'invasion dans la cité des enfans, nés de ces unions, augmentaient toujours. Pendant longtemps, on n'avait pas eu à s'inquiéter de ce mouvement; on encouragea même la tendance : on sait que, vers 507, Clisthène avait laissé bien des affranchis pénétrer dans la cité. Mais vers 451, on commença à se préoccuper de cette situation : le gouvernement issu de la réforme de 462-461, par suite de la paix, se trouvait alors en présence de difficultés sérieuses, ayant à subvenir aux besoins de l'agglomération urbaine toujours croissante. On porta donc, sur la proposition de Périclès, une loi dite *des bâtards* qu'on eut la sagesse de laisser dormir quelque temps : mais en 444, au moment où allaient commencer les grands travaux, à l'occasion d'une disette et d'une distribution de blé, les titres de tous les pauvres qui se présentèrent furent rigoureusement vérifiés, et ceux qui s'étaient frauduleusement introduits dans la cité furent vendus au profit du Trésor.

La mesure n'avait pas pour but, et n'eut pas pour effet, de décourager l'immigration qui, précisément, à ce moment recevait un nouvel élan de l'essor décisif pris par l'industrie et le commerce. Mais elle visait très délibérément à arrêter l'invasion de cette population attique (dont Périclès rêvait de faire l'élite de la Grèce) par des élémens trop souvent équivoques, venus de tous les points de l'Archipel, et de plus loin encore.

VI

Une mesure de ce genre devait avoir de singulières répercussions sur les classes supérieures, car ce n'était pas seulement par en bas que, depuis longtemps déjà, les élémens étrangers s'introduisaient dans la cité. L'histoire de Périclès lui-même est la plus instructive. Avait-il oublié, en portant sa loi, son union avec la Milésienne Aspasie, qui n'était pas reconnue par la loi attique? Toujours est-il que, lorsque les enfans de sa femme répudiée, les seuls légitimes, lui eurent été enlevés, il dut demander au peuple une dérogation à sa propre loi en faveur des fils qu'il avait eus d'Aspasie.

Il faut, en effet, se garder de se représenter les métèques et les esclaves même comme occupant toujours un rang inférieur dans la société capitaliste de la deuxième moitié du v[e] siècle.

Jusque-là, le métèque avait été un personnage modeste, parce que la propriété foncière jouait un rôle capital : il ne pouvait s'établir que s'il avait définitivement renoncé au pays natal, et, d'autre part, l'acquisition de terres dans sa patrie d'adoption lui était interdite. Avec le développement des capitaux mobiliers, beaucoup de métèques arrivèrent à une large aisance : nous avons dit que 3 000 possédaient, sous Périclès, le revenu de 200 drachmes nécessaire pour contribuer, comme hoplites, à la garde de la cité. D'aucuns même étaient opulens. Képhalos, venu d'Occident à Athènes vers 435, y réalisa une fortune énorme. Son fils Lysias, le fameux avocat, nous le présente en ces termes :

« Mon père Képhalos vint, sur les instances de Périclès, s'établir dans ce pays, où jamais, durant un séjour de trente ans, il ne nous arriva, pas plus à nous qu'à lui, d'être ni accusateurs, ni accusés. Mais nous y vécûmes, soumis à vos lois, sans faire d'injure à personne ni en recevoir de personne... »

C'est ce Képhalos qui laissa à ses fils la fabrique de boucliers plus tard mise à sac par les Trente.

La situation n'était pas la même pour les esclaves. La condition de ceux qu'on employait dans les mines, dans les fabriques, était fort dure, même à Athènes, et les chances d'amélioration de leur sort nulles pour eux, sauf l'espoir d'évasion. On réservait le travail des mines aux malfaiteurs ou aux barbares de

Thrace et d'Asie ; même pour eux, la pitié publique exigeait certains ménagemens ; par exemple, l'abatage des piliers de minerai qui empêchaient certains éboulemens meurtriers était défendu sous peine de mort. Quant aux artisans, il devenait difficile de les tenir lorsque l'ennemi était menaçant : les 20 000 esclaves qui s'échappèrent lors de la guerre de Décélie appartenaient pour la plupart à cette catégorie.

Mais ces 20 000 esclaves n'étaient qu'une minorité, et l'on voit que, même en une crise qui rendait facile la délivrance, la grande majorité restait fidèle au maître : c'étaient ceux qui vivaient avec lui, dans sa maison, à la campagne ou à la ville, aides de culture ou domestiques.

D'aucuns étaient plus heureux encore. Ils avaient une grande valeur et étaient employés à des tâches délicates. Nicias possédait ainsi un intendant qui lui avait coûté 6 000 drachmes, et qui dirigeait toute son exploitation du Laurion. Des hommes pareils, qui réglaient l'activité et pourvoyaient à la subsistance de centaines de travailleurs, étaient ménagés, et le maître les admettait parfois à la participation aux bénéfices.

On finit par voir des esclaves faire figure de gens riches, au grand scandale des réactionnaires :

« Les esclaves, lit-on dans un pamphlet de 424, ne sont nulle part aussi insolens qu'à Athènes ; on ne peut les frapper; un esclave ne se dérangera pas pour vous... Il arrive même (et l'on s'en étonne) que des esclaves vivent dans le luxe et mènent grand train ; c'est très naturel. Beaucoup de gens sont à la merci des esclaves qui négocient leurs affaires : ils sont donc obligés de leur laisser une grande liberté d'allures. Or, là où il y a des esclaves riches, il ne faut pas que mon esclave vous craigne. Vous voudriez que, comme à Lacédémone, mon esclave vous craignît. Mais si votre esclave me craignait, vous auriez à redouter qu'il ne me sacrifie les intérêts importans dont il a la garde, pour se garantir d'un risque personnel. Voilà pourquoi nous avons accordé cette égalité aux esclaves... »

La situation de tels esclaves aboutissait vite à l'affranchissement et dès lors les chances d'ascension devenaient les mêmes que pour les métèques. Mais on ne vit pas encore, dans la société contemporaine de Périclès, un affranchi devenir le premier banquier de la ville, comme le fut Pasion vers 400.

Nous espérons que les détails qui précèdent auront fait comprendre l'enrichissement de la société attique, de 480 à 431, mieux que ne le feraient des chiffres d'ensemble, toujours très délicats à comparer à des chiffres modernes. Mieux vaut, en terminant, appeler l'attention sur celui des symptômes de cet enrichissement qui intéresse le plus l'historien : nous voulons dire la manière, unique jusqu'alors, dont fut rémunéré à Athènes, dès le milieu du ve siècle, le travail intellectuel.

Nous ne parlons pas des grands travaux de Périclès, œuvre de l'État ou plutôt de l'empire, non plus que du théâtre, qui était une institution officielle. Mais l'art, la science, trouvaient alors à Athènes un public plus large que nulle part ailleurs, sauf peut-être dans l'Amérique des Grecs, la Sicile. Au lieu que les maisons de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle, vers 480, étaient dépourvues de tout ornement, la maison d'Alcibiade, vers 415, était déjà remplie d'objets d'art de valeur, et ce luxe de bon aloi devait se développer au siècle suivant. L'exemple était suivi de loin par la grande majorité des habitans d'Athènes, à en juger par les figurines innombrables auxquelles on cherche, — bien inutilement, — une destination religieuse. Et surtout, il y avait désormais à Athènes ce que Milet seule, auparavant, avait peut-être connu au vi^e siècle : un commerce de librairie. Dans la génération précédente, Pindare avait encore dû faire reproduire ses œuvres par son ami Énée, pour les quelques puissans personnages désireux de les posséder. Maintenant, à Athènes, malgré la cherté fréquente du papyrus, on trouvait dans les bazars de l'agora les œuvres d'Anaxagore pour 1 drachme. Un commerçant pouvait donc copier ou faire recopier à plusieurs exemplaires des livres de pure spéculation, anciens ou récens, venus d'Orient ou d'Occident, et compter qu'un bourgeois d'Alopèce passerait et les achèterait. Athènes seule pouvait offrir aux sophistes d'Ionie, aux rhéteurs d'Occident, un public aussi étendu et aussi averti que celui qui a critiqué Protagoras, et apprécié pour la première fois Hérodote.

E. Cavaignac.

REVUE MUSICALE

UN TRISTAN ESPAGNOL
LA CELESTINA, DE FELIPE PEDRELL (1)

Béni soit l'été, malgré sa froidure et sa pluie ; bénie la saison de loisir et de retraite à laquelle nous devons de connaître enfin l'ouvrage le plus original et le plus admirable peut-être, après *Boris Godounow*, qui, depuis les temps déjà lointains de *Falstaff*, nous soit venu de l'étranger. C'est à la fin de 1903 que nous reçûmes la nouvelle partition de M. Pedrell. Rien que le nom du maître catalan valait une promesse, et deux de nos confrères, l'un Espagnol, l'autre Français, nous assurèrent bientôt qu'elle avait été remplie (2). Mais quels délais n'imposent point les hasards, les travaux, les contretemps quotidiens ! Nous éprouvons, après sept ans passés, le regret, sinon le remords d'une trop longue attente. Pour racheter envers une œuvre de cette beauté notre involontaire silence, nous ne formons qu'un souhait : donner aux artistes le désir de la connaître et particulièrement inspirer à l'un d'eux, à M. le directeur de l'Opéra-Comique, désigné pour ce devoir et cet honneur, le ferme propos, d'un prompt effet suivi, de la représenter.

Elle forme, cette œuvre, la seconde partie de la trilogie « dramatico-lyrique idéale » que M. Pedrell s'est proposé d'écrire sur ces trois

(1) *Amor*. — *La Celestina*, tragi-comedia lirica de Calisto y Melibea, en cuatro actos, adaptacion de la obra del mismo titulo, de Fernando de Rojas, y musica de Felipe Pedrell. — Version francesa de Henri de Curzon, version italiana de Angelo Bignotti. — Reduccion completa para canto y piano. — Barcelona, Madrid y Bilbao.

(2) Voyez les articles de M. Henri de Curzon dans le *Guide musical* de février 1904 et le chapitre consacré à *la Celestina* par M. Rafael Mitjana dans son volume intitulé *Para musica vamos !...* (chez F. Sempere y Compañia, Valencia, 1909).

sujets ou ces trois emblèmes: *Patria, Amor, Fides. Los Pirineos*, épopée et drame à la fois, sont consacrés à la patrie. Nous en avons naguère entretenu les lecteurs de la *Revue* (1). L'amour est représenté par « *la Celestina*, tragi-comédie de Caliste et Mélibée. » Ce nom et ce titre sont exactement ceux du chef-d'œuvre littéraire, classique en Espagne, dont Fernando de Rojas fut l'auteur à la fin du xve siècle et que M. Pedrell a fait sien avec respect, avec amour, en grand artiste pieux.

Dès 1891, en son manifeste intitulé *Por nuestra musica*, étudiant l'avantage et les facilités que peut offrir à la musique un livret mêlé de poésie et de prose, M. Pedrell déclarait que l'idéal du genre, de ce genre mixte, lui paraissait réalisé par la célèbre tragédie de Caliste et Mélibée. Il a fallu naturellement réduire un original impossible à représenter (ne comportant pas moins de vingt et un actes) et l'adapter aux exigences, même littéraires, du drame lyrique. D'autre part, il a paru profitable à l'équilibre comme à la variété du drame, d'amplifier, de « pousser » telle ou telle scène accessoire, esquissée à peine dans le texte primitif, et de la transformer en tableau. Mais pour l'une et l'autre besogne, c'est de Rojas toujours, de son génie, au moins de son temps, que s'est inspiré M. Pedrell. C'est dans l'œuvre de Rojas, ou, à défaut de celle-ci, dans telle autre, contemporaine, analogue et s'y rapportant, que M. Pedrell a trouvé l'esprit et le plus souvent la lettre même des retouches nécessaires, sous forme tantôt de restriction et tantôt de développement.

En somme (et dans la préface du poème il s'explique et se justifie à cet égard), M. Pedrell n'a fait que ramener à la mesure non pas certes commune, mais possible, un ensemble démesuré. Le dessin général de l'action, l'évolution, les péripéties, le dénouement, les caractères, tout lui fut sacré. Surtout, suivant les termes que lui-même il emploie, il a respecté le texte de la composition primitive, « cette partie sculpturale qui se prêtait d'une façon tout à fait extraordinaire à recevoir un magnifique accroissement par l'exaltation de la parole chantée. » Et cela, nous le verrons bientôt, cette espèce de surcroît de lumière et de force que donne à la poésie la musique, cette transfiguration du verbe, et du verbe d'autrefois, par les notes d'aujourd'hui, forme un des caractères éminens de l'œuvre de M. Pedrell et l'une, qui n'est pas la moindre, de ses multiples beautés.

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre 1901.

A Salamanque et dans les environs, vers la fin du xve siècle. Hors des portes de la ville, devant le jardin fleuri de Mélibée, dames et cavaliers, le faucon sur le poing, se mettent en chasse. La sonnerie des cors s'unit au chant des vieux « romances » d'amour. Le jeune Caliste, épris de la belle Mélibée, n'a pas suivi ses compagnons. Demeuré seul, avec deux fripons de valets, il pénètre dans le jardin et se déclare à la jeune fille. Celle-ci, feignant un grand courroux, le repousse. Mais l'un des valets a tôt fait d'aller quérir et d'amener à son maître une digne personne, experte en cette sorte d'offices, la Celestina. Le premier acte s'achève sur la promesse qu'elle fait à Caliste de le servir, et sur le retour tumultueux de la chasse.

Second acte : chez Caliste, plein d'angoisse et d'espérance. Arrive, — déjà ! — la Celestina, apportant comme premier gage certain cordon bénit emprunté par elle à Mélibée sous prétexte de l'appliquer à guérir la blessure d'un seigneur de sa connaissance. Caliste, de plus en plus pressant, exige un rendez-vous et court à l'église, prier le Seigneur qu'il bénisse la mission de Celestina auprès de Mélibée.

Le Seigneur, au commencement du moins, ne la maudira pas. L'active Celestina obtiendra sans peine de Mélibée défaillante l'aveu de sa passion et la promesse d'un rendez-vous. Elle se hâte d'en porter la nouvelle à Caliste et sur le parvis de l'église elle reçoit de lui, parmi d'autres présens, une chaîne d'or qui lui sera funeste.

La nuit est venue. A travers la fenêtre grillée, Caliste et Mélibée échangent propos et sermens d'amour. Cependant la Celestina est retournée en son logis. Elle y a convié les deux valets ses complices et deux jeunes personnes, ses associées ou ses clientes, pour fêter le succès de l'affaire et pour en partager les bénéfices. Partage difficile, et qui finit mal. Les deux garnemens exigent plus que leur part. La chaîne d'or les tente et pour l'avoir ils assomment la duègne. Aux cris de leurs compagnes, on les arrête, on les condamne, et le tableau suivant nous les montre conduits à l'échafaud.

Acte quatrième et dernier. La nuit encore, chez Mélibée. Dans les jardins en terrasse, parmi les cyprès et les roses, au clair de lune, duo d'amour, de grand, de frénétique amour. En bas, au pied de la muraille, un petit page de Caliste fait le guet. Des passans lui cherchent querelle et l'attaquent. Son maître en toute hâte veut courir ou plutôt descendre à son secours, mais il manque un degré de l'échelle, il tombe et s'écrase sur le pavé. Alors, comme dit la mélancolique chanson, « Madame à sa tour monte. » Ses cris ont réveillé son père.

Avec douceur, avec tristesse, elle le prie de ne point la suivre, mais de l'écouter seulement. Du haut de la terrasse, dont elle a fermé la porte, elle raconte au vieillard son amour, sa faute, et la mort de l'amant, dont l'amante à son tour va mourir. Puis, s'étant plainte ainsi longtemps et longtemps pleurée elle-même, comparable, sur le sommet funeste, à la fille de Jephté, sinon pour l'innocence, au moins pour la jeunesse et le désespoir, elle se précipite et meurt.

« La passion brûlante et dominatrice, qui dans les conflits humains fait sortir brusquement la douleur du plaisir et de l'amour la mort. Rien de plus. » Ainsi M. Pedrell en sa préface définit le sujet, la matière de son œuvre. Et l'on sait que cela fait également la substance, ou l'essence, du *Tristan* de Richard Wagner. Tout au plus convient-il de noter que cette passion, maîtresse ici comme là-bas, est ici pourtant une maîtresse moins absolue. Elle n'y commande et n'y sévit pas sans trêve. Tout, absolument tout, n'y est pas son domaine, ou sa proie. Elle souffre çà et là quelque rémission, quelque diversion aussi. Des épisodes variés, extérieurs et pittoresques, des scènes ou des traits de comédie supérieure, mais de comédie, viennent tempérer et comme détendre l'unité, par eux moins terrible, du *Tristan* espagnol. Et puis et surtout, l'auteur encore y insiste, l'esprit ou le génie de cette œuvre, poésie et musique, est un esprit méridional, espagnol et latin. Les personnages ici n'ont pas besoin de philtre pour aimer. Humains et rien qu'humains, ils ne représentent nul symbole; ils n'ont d'autre philosophie que cette philosophie, ancienne et cependant toujours neuve, la passion amoureuse et mortelle dont nous rappelions tout à l'heure les mouvemens et les métamorphoses.

La musique aussi de *la Celestina* approche et s'éloigne à la fois de la musique de *Tristan*. Le *leitmotiv* y entre comme élément, il en constitue le fond et la trame. Mais il y paraît, il y reparaît beaucoup moins développé que rappelé seulement. Il n'y est pas à proprement parler objet de transformation, d'accroissement et de symphonie. Il revient, ou plutôt, car les thèmes sont nombreux et divers, ils reviennent tous, ils se suivent, sans jamais se rompre ou se morceler, et c'est avec tant de souplesse et de liberté, tant de naturel et de vie, que rien ne semble artifice, monotonie ou redite en l'ordre harmonieux de leur perpétuel retour.

Ici nulle trace de wagnérisme dans les rapports de l'orchestre avec la voix. Bien entendu, l'orchestre du maître espagnol ne se contente pas d'accompagner, encore moins de suivre : il coopère. Mais il ne préside, il ne prévaut pas. Actif, expressif, tantôt léger et tantôt puis-

sant, intense, il enveloppe l'action et les personnages, il les serre, les étreint s'il le faut. La circonférence en quelque sorte est son domaine; mais en cette forme du drame lyrique latin, le centre de gravité, de beauté, continue d'appartenir à la parole et au chant.

Wagnérienne, çà et là, telle forme, ou tel mouvement: soit, au dernier acte (avant-dernière scène), la progression véhémente que suit, jusqu'au paroxysme, l'admirable duo d'amour. Enfin, pour ne pas dire surtout, l'ensemble de l'œuvre est comme en proie à l'angoisse, à la fièvre d'un chromatisme que d'abord, en songeant à *Tristan* toujours, on pourrait qualifier de wagnérien. Mais il a, « ce genre » pathétique et douloureux, il a, dans la patrie même du musicien et de son œuvre, dans le génie et dans l'âme séculaire de la race, des attaches plus anciennes et plus profondes. A ce chromatisme général, si vous ajoutez l'altération de certaines notes et de certains intervalles, l'emploi des modes antiques et des thèmes populaires, vous aurez dénombré les élémens d'un caractère éminemment propre à la musique de M. Pedrell. Ce caractère est le nationalisme. Déjà naguère, à propos de *los Pirineos*, rapportant les idées et les paroles mêmes du maître, nous essayâmes de le définir. Nous le retrouvons ici, plus sensible encore jusque dans le détail et plus présent partout, soit dans la matière première, soit dans les diverses façons de la traiter, de la travailler. Aussi bien le nationalisme d'une telle musique n'a rien d'étroit ni de borné. Autant que la chanson populaire et l'instinct des époques primitives, il comprend, il revendique le génie et les chefs-d'œuvre des grands siècles d'art. Et justement, rien de tout cela n'est étranger à l'artiste complet qu'est M. Pedrell. Artiste, mais savant par surcroît, historien des maîtres d'autrefois et maître lui-même après eux, dépositaire et gardien, mais créateur aussi, l'éditeur des Victoria et des Cabezon, le compositeur de *los Pirineos* et de *la Celestina*, aura non seulement défendu, sauvé, mais accru le trésor musical de son pays. Presque rien (à peine quelque trace) de Wagner dans la forme de son œuvre personnelle, et rien dans le fond n'est étranger. Purement nationale par le sujet et le texte littéraire, *la Celestina* l'est par la musique avec une égale pureté. Les sons comme les mots, tout y est espagnol. Et plus d'une Espagne s'y rencontre et s'y reconnaît. L'Espagne du peuple d'abord, celle des chansons primitives, arabe au moins à demi; une autre ensuite, moins instinctive, plus savante, celle dont les maîtres de la grande époque, de l'époque sacrée, les polyphonistes du XVIe siècle, ont formé le génie et discipliné les chants. Enfin, sur tant de passé, le présent a mis son empreinte, mais pour le

consacrer, non pour l'abolir. Dans l'inspiration moderne palpite en quelque sorte le souffle de tous les âges, de toutes les âmes rassemblées. Ainsi composée, ainsi construite, l'œuvre de M. Pedrell a déjà l'air classique ; rien n'y trahit l'influence de la mode, le caprice d'un goût éphémère, et ce passé même qui survit en elle est pour elle un gage d'avenir.

On a vu précédemment le musicien, dans la préface du poème, signaler comme une des plus grandes beautés, la plus grande peut-être, de la composition de Rojas, le caractère sculptural du langage, étonnamment favorable à la magnifique exaltation de la poésie par la musique, du verbe par le son. Mais il est difficile d'imaginer, sans connaître la partition, le profit, non moins étonnant, que M. Pedrell a tiré de cette faveur; comment, de combien de manières, en combien de rencontres, il a su non seulement appliquer, mais ajouter la musique à la parole et multiplier au dedans, autour de cette dernière, par le contact avec l'autre, la force, la lumière, la flamme de la vérité et de la vie. Dans *la Celestina*, l'union ou plutôt l'unité, l'identité de la musique et de la parole est admirable. Elle l'est d'autant plus, que presque toujours ici la parole à mettre en musique était prose, et prose de grand écrivain, par là capable peut-être de servir, de porter la musique, peut-être aussi de peser sur elle et de l'écraser. Mais non, l'œuvre de « magnifique exaltation » que M. Pedrell avait prévue s'est partout accomplie.

Et quelquefois si aisément, j'allais dire à si bon compte, au moyen de si peu de notes, ajoutant à si peu de mots tant de grandeur et de beauté ! Du haut de l'échelle fatale, vient de tomber Caliste. Son petit page a relevé son corps inanimé, puis, appelant Lucrèce, la suivante de Mélibée : « Mon seigneur est mort. Dis-le à sa triste amie. *Diselo a su triste amiga.* » Et la sonorité des syllabes espagnoles, l'intonation brisée, puis traînée de la phrase musicale, l'harmonie déchirante, enfin le rythme funèbre, enferme en cinq mesures, comme dans un raccourci verbal et sonore, l'immensité de la douleur. Quelques pages après, voici la même puissance avec encore plus de brièveté. Mélibée, atteignant le sommet de la funeste tour, se penche et s'écrie : « Comme c'est haut ici ! *Muy alto es esto !* » Rien de plus, et cette fois il suffit de deux notes, mais séparées, déchirées brusquement par un large intervalle, pour mesurer, en même temps que la profondeur de l'abîme, l'horreur instinctive de la chute et de la mort.

Autant que dans les péripéties et les crises du drame, j'admire l'appropriation de cette musique à la parole dans la suite ou le courant

modéré de l'action et du discours. Entre les « endroits forts, » comme disait le Président de Brosses, rien ne faiblit ni ne languit, alors même que tout, ainsi qu'il convient, s'atténue et se tempère. La vérité, devenant alors moyenne et familière, n'en demeure pas moins la vérité. Je n'assurerais pas, avec le confrère espagnol cité plus haut, M. Mitjana, que dans *la Celestina* tout offre la même importance et le même intérêt. Mais plutôt il ne s'y trouve rien qui n'intéresse et qui n'importe. Il existe encore une fois, en tout sujet lyrique, au-dessous des points principaux et les reliant ensemble, des « passages, » comme disent les peintres, où la musique, trop souvent, tantôt se dérobe et tantôt s'embarrasse. Le récitatif italien d'autrefois les franchissait d'un bond; il arrive à la symphonie wagnérienne de s'y attarder et de s'y alourdir. De cet ensemble, ou de cet ordre secondaire, mais qui s'impose pourtant, M. Pedrell a su ne rien omettre sans insister sur rien. Il y apporte le même instinct, le même sens de l'expression que dans les plus importantes parties de son œuvre. Maître, ailleurs, de l'effusion lyrique, il sait l'être ici du simple dialogue. Aisément, dans un style aussi éloigné de la trivialité que de la recherche, il réalise l'idéal que les fondateurs du drame musical italien définissaient par ces mots : « *Un canto che parla, favellare in musica.* » Si nous avions le loisir d'analyser dans la partition de M. Pedrell les scènes et les types de comédie, la figure de la Celestina la première, celle de ses « filles » ou de ses commères, celle des deux valets de Caliste, on verrait comment cette musique excelle à dire les choses non pas communes encore une fois, mais prochaines et familières, comme elle sait être la musique de tous les personnages et parler le langage même de leur condition, de leur caractère et de leurs mœurs.

Elle parle, cette musique, mais toujours en chantant. Et que de fois, rien que musique alors, musique pure, elle ne fait que chanter! Elle chante à l'orchestre, elle chante par les voix. Toute cette œuvre résonne de chants, voire de chansons. Chansons individuelles et mélodiques, ou bien (tableau de la chasse) anciennes et douces *cantigas*, à plusieurs voix. Chansons des valets, dans la rue, à table avec leurs compagnes de rencontre; scherzos, qui semblent de symphonie, dans la scène vivante, brillante et pittoresque entre toutes du souper chez la Celestina. « Chante, chante, Lucrecia, » dit et redit ailleurs la maîtresse à sa suivante, et sur les lèvres de Caliste comme sur les lèvres de Mélibée, naissent et meurent, ailleurs encore, les amoureuses, les douloureuses chansons.

Ab exterioribus ad interiora. Pour connaître l'œuvre et la pénétrer,

suivrons-nous cette méthode et prendrons-nous ce chemin ? L'accessoire même et le dehors, ici tout a sa valeur. Jamais de vide et jamais de remplissage. Avec les scènes capitales, d'autres alternent, volontairement abrégées et légères, intermèdes, mais non hors-d'œuvre, où la musique, sans se relâcher en rien, se détend. Et cela donne à l'ensemble de l'équilibre et de l'harmonie. Ainsi le premier acte mêle, non pas à des chœurs de chasse proprement dits, mais à des indications, à des esquisses chorales, à des appels, à des fanfares, les tons un peu passés de deux anciens madrigaux d'amour. Le troisième tableau du second acte, devant l'église de la Maddalena, est une ébauche encore, mais pleine de couleur, de mouvement et de vie, où le dialogue savoureux des personnages se détache sur des chants liturgiques d'un style aussi ferme, aussi pur, que l'était précédemment celui des refrains amoureux. Quant à l'action enfin (scène du meurtre et scène du supplice), au lieu de la forcer, comme souvent il arrive, et de l'expédier en toute hâte, à grand bruit, la musique la suit, la mène, et jusqu'au bout, jusqu'au paroxysme, c'est musicalement qu'elle la traite et la représente. Ainsi dans la composition de l'ouvrage, en chacun des élémens, lyrique, dramatique, pittoresque, et autres encore, qui le constituent, le style, un grand style apparaît, par où, jusqu'au moindre détail, tout se rehausse et s'ennoblit.

Allons maintenant jusqu'au cœur, au cœur ardent et souffrant, qui fait courir à travers cette musique, des profondeurs aux sommets, la vie chaude et le sang vermeil. Nous le disions en commençant, la joie et la douleur, l'amour et la mort partout se touchent et se fondent ici. De leur contact et de leur fusion, jamais encore une fois, depuis *Tristan*, l'art lyrique n'avait aussi fortement exprimé le sombre mystère. Celui-ci, dès le début, dès la première rencontre de Mélibée et de Caliste, plane sur l'un et sur l'autre, introduit dans leur dialogue un accent de crainte et comme d'horreur sacrée autant que de tendresse. Il en est ainsi partout et ce rappel, ou plutôt ce présage funeste, donne partout à la passion une sorte de gravité grandiose. Il fait même plus que la grandir : il la purifie. Est-ce l'idée de la mort, présente, ou du moins pressentie, à chaque instant, qui sauve de la fièvre, du délire sensuel, et cela jusqu'en ses transports les plus exaltés, l'amour des amans de Salamanque ? Toujours est-il que la musique, leur musique, même à son comble, demeure noble et pure. Et sa dignité, sa pureté, j'insiste sur le mot, est telle, qu'elle se répand sur l'œuvre tout entière et, tout entière, la défend et la sauve. Réaliste par certains côtés, en plus d'un tableau, réaliste

avec franchise, avec vigueur, la musique de M. Pedrell a su l'être non seulement sans bassesse, mais sans trivialité. *Mi señora y mi madre:* Caliste, au comble de ses vœux, qualifie et remercie en ces termes la Celestina. Nous n'y prenons pas garde, ou plutôt nous l'excusons, nous lui pardonnons de s'exprimer ainsi et l'éclat dont un si bel amour rayonne, efface presque la honte sur le front même de la pourvoyeuse d'amour.

Ne craignons pas de le répéter : dans l'ordre ou dans le genre de l'amour-passion, comme aurait dit Stendhal, nous sommes ici devant une œuvre, un chef-d'œuvre peut-être, comparable à l'unique *Tristan*. Une admirable fin le résume et le couronne. Conçu le premier sans doute, le dernier acte de *la Celestina* est à la fois l'origine et le terme de l'ouvrage, le sommet d'où le flot de lave s'est précipité et où il remonte. Là s'unissent à jamais la joie et la douleur, l'amour et la mort, dont les actes précédens ne font que préparer la rencontre et le double triomphe. Mais dans cette préparation, dans ce progrès, dans la suite de l'action (purement intérieure) et dans le développement des deux principaux caractères, que de beautés, et de beautés croissantes ! Dès le début, Caliste, Mélibée sont eux-mêmes : lui, fougueux, chevaleresque, héroïque ; sur ses lèvres, pour la première fois mélodieuses, tout de suite se mêle au goût de l'amour un avant-goût de la mort. En attendant leur premier duo, qui ne viendra qu'au troisième acte, les deux amans, chacun dans une entrevue avec la Celestina, se déclarent et se découvrent à nous. Par traits, par touches successives, leurs deux figures se modèlent et se colorent. Le plus souvent, ils ont mêmes thèmes ou « motifs » musicaux ; ils se les partagent ; l'unité de leur langage, de leur lyrisme, exprime bien celle de leur passion. Et jamais ce lyrisme n'est monotone. Il prend des formes, il suit des mouvemens divers. Tantôt il se répand, ou s'emporte, tantôt il se resserre et se concentre. Tout vit, tout palpite, frémit, dans le duo de la fenêtre, de la fenêtre grillée. Le babil des valets en embuscade, les appels nocturnes et le passage des *serenos* y servent comme de fond au dialogue du premier plan. Ce dialogue même, avec des éclats et des explosions, a des réticences, ou des retenues, qui ne sont pas moins belles. C'est une longue phrase de Mélibée, intense, ardente et comme lourde d'amour. Surtout c'est, à la fin, le monologue de Caliste resté seul. Ici la musique descend, oui vraiment elle descend, par une série de chutes lentes, jusqu'au plus profond du sentiment et de l'âme. Elle prie, elle supplie le soleil de s'éteindre et les étoiles de paraître afin de hâter l'heure promise.

Trois fois répétée, l'adjuration chaque fois est plus pressante en demeurant aussi grave. Contre le cours inflexible des choses, je ne crois pas que la passion et que la voix humaine aient trouvé souvent un aussi pathétique recours.

Lisez le dernier acte et vous y verrez toute cette amoureuse et funèbre beauté s'épanouir en deux scènes, dignes des plus fameuses dans l'un et l'autre genre. La première est le duo wagnérien et, qu'on nous passe le mot, « tristanesque, » mais dans la mesure et sous les réserves précédemment indiquées. Admirable en lui-même, il est amené par un délicieux dialogue entre Mélibée et sa fidèle Lucrèce : cantilènes vaguement orientales, qui se mêlent et se répondent, se nouent et se dénouent, rêveuses, mélancoliques, originales par les intonations, les harmonies et les accens.

Peu à peu, autour des deux voix féminines et quasi fraternelles, s'élève un chœur invisible, à bouches fermées. Il psalmodie, à peine il murmure ; il chante cependant et sur le voile mélodieux qu'il tisse et qu'il brode, on croit reconnaître les fleurs et les étoiles de la nuit. Jusqu'à la fin de l'acte, ce chœur ne cessera guère. Il est, dans l'intention de l'auteur, « un élément purement sonore, destiné à réaliser par le prestige des voix, tantôt voluptueux, tantôt dramatique et funèbre, les différens épisodes et la marche de l'action. » Ce que dit très bien le musicien, la musique le fait mieux encore. Soudain l'entrée de Caliste vient rompre le demi-silence de cette attente et de ce mystère. Irruption magnifique, et qui livre le duo tout entier à la « *pasion ardiente y avasaladora,* » comme s'exprime le texte espagnol avec un éclat une force où notre français n'atteint pas. Elle anime, cette force, elle inspire, soulève la scène tout entière et lui donne tour à tour deux formes égales et diverses du lyrisme supérieur : l'exaltation, presque la frénésie, et l'extase, ou le ravissement.

Caliste est mort. Mélibée n'a plus qu'à mourir. Et sa mort aussi, la musique nous y prépare, nous y conduit, nous y élève par degrés. Le dernier, sur lequel elle s'arrête, est un adorable entretien de la jeune fille avec son père, le vieux Pleberio, qui ne fait que paraître, mais dont la figure se devine, tendre et noble, consolatrice et vraiment paternelle par la sollicitude, par l'indulgence et le pardon. Inquiet, et discret, le père invite l'enfant plaintive à monter sur la terrasse afin d'y respirer la fraîcheur et le calme de la nuit. « J'y monterai donc, et de là-haut je goûterai le spectacle délicieux de la rivière et des barques. » Ils parlent ainsi tous deux, ils chantent, que dis-je, ils soupirent à peine ; le chœur mystérieux, encore plus bas, les accom-

pagne, et dans leur dialogue de quelques lignes il y a tout, les âmes et les choses, l'angoisse avec l'espérance paternelle, le mensonge pieusement filial, et les parfums, et la brise, et là-bas, au clair de lune, les voiles blanches sur les eaux.

Après ce dernier et touchant épisode, voici la catastrophe. La scène finale se compose, dramatiquement, de récits, d'aveux, et d'adieux. Musicalement, elle prend aussi des formes différentes : celles de la déclamation et de la mélodie, celles de la cantilène et quelquefois de la parole, voire du simple cri. Mais rien d'hétérogène, de disparate en ce long monologue où l'héroïne s'accuse, se pleure, se punit elle-même, et semble en quelque sorte mener son propre deuil. Les mouvemens, les rythmes funèbres y abondent, y renchérissent les uns sur les autres. La voix constamment s'élève aux plus hautes notes pour en descendre avec lenteur, se traînant, se déchirant elle-même, pour y remonter ensuite et pour en retomber encore. Genre chromatique et modes anciens, musique de théâtre et pure musique, instinct ou génie d'une antique race, savoir, sentiment et style d'un grand artiste contemporain, tout cela compose l'éminente beauté de la scène, tout cela met — pour la première fois peut-être — le trépas d'une fille d'Espagne au rang des morts féminines les plus glorieuses que le drame lyrique ait chantées.

Appelons, accueillons cette sœur latine. *Muy noble y muy leal*, comme disent les écussons de sa patrie, elle est digne de notre audience et de notre hommage. Aussi bien, après les « saisons » russe, italienne, allemande, pourquoi ne pas en avoir une espagnole ? Des œuvres telles que *los Pirineos* et surtout *la Celestina* en feraient non seulement les frais, mais l'honneur. Ou plutôt il n'est pas besoin, pour contenter notre désir, d'une « entreprise » ou d'une « exploitation » extraordinaire. L'Opéra-Comique ne nous a rien celé des derniers « échos d'Italie. » Une autre voix, tout autre que celle des Mascagni, Puccini et Leoncavallo, vient à nous, de l'autre bord de la Méditerranée : en ce même théâtre nous demandons qu'elle chante. Pour la seconde fois, et nous terminons par là, c'est à M. Albert Carré que nous avons recours. Il est de ceux qui savent regarder, écouter au loin. Qu'il se fasse jouer et chanter la partition de *la Celestina*. Qu'il monte après nous, ou, s'il le veut bien, avec nous, sur la tour de Salamanque. De là-haut, il verra, il entendra quelque chose d'inconnu, quelque chose d'admirable, venir.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La loi interdit aux conseils généraux de faire de la politique, mais pour peu qu'elle les gêne, les radicaux savent très bien s'en affranchir. Cinq ou six conseils généraux viennent donc de se livrer, sous des formes diverses, à des manifestations politiques contre le ministère. Ici le président de l'assemblée départementale a prononcé un discours sévère contre ses tendances; là l'assemblée elle-même a voté contre lui une motion de blâme. Cinq ou six conseils généraux, c'est peu sans doute sur 86; mais comme on a entendu seulement ceux qui ont fait du bruit, les radicaux parlent volontiers à ce sujet de l'opinion du pays, et ils annoncent qu'à la rentrée de la Chambre, ils livreront au ministère un nouvel assaut. On s'y attendait. L'échec piteux du dernier qu'ils ont tenté n'a certainement découragé ni M. Berteaux, ni M. Cruppi, ni M. Pelletan; ils veulent prendre leur revanche; et M. Combes a fait savoir, dans une lettre adressée à ses électeurs, qu'il donnerait lui-même au Sénat. Tant mieux; la situation sera plus nette; le vrai général sera à la tête de ses troupes, et personne ne pourra se tromper sur le caractère de l'entreprise. Nous reviendrons dans un moment sur le cas spécial de M. Combes qui croit l'heure venue pour lui de rentrer en scène : il faut parler d'abord des conseils généraux.

Les élections dernières, qui ont porté sur le tiers de ces assemblées, n'en ont pas modifié la composition d'une manière sensible. Dans les élections législatives, les mouvemens de l'opinion, quoique rétrécis aux limites de l'arrondissement, parviennent à se manifester d'une manière apparente, on l'a bien vu il y a quelques mois; mais dans un canton, où les mares sont plus petites encore et plus stagnantes, les intérêts locaux et les influences personnelles l'emportent. Nous ne nous en plaindrions pas, puisque les conseils généraux ne

doivent pas faire de politique, si en effet ils s'en abstenaient toujours ; mais de tout temps, quelques-uns d'entre eux se sont plu à jouer les parlemens au petit pied et à adresser des remontrances au pouvoir. Le fait vient notamment de se produire dans le Puy-de-Dôme et dans le Rhône : parler de ces deux départemens nous permet de négliger les autres. A Clermont, c'est le président qui a pris la parole et, satisfait de son discours, il n'a pas demandé à l'assemblée de le consacrer par un vote. A Lyon, au contraire, une motion a été votée.

Le président du conseil général du Puy-de-Dôme est un député, M. Chamerlat. Sa modestie l'avait maintenu jusqu'à ce jour dans un rôle effacé, au point qu'en entendant prononcer son nom pour la première fois, tout le monde s'est demandé avec quelque étonnement ce qu'était cet homme farouche, et les biographes se sont trouvés en défaut. M. Chamerlat est un député comme tant d'autres, qui votent suivant le mot d'ordre de leur parti sans avoir, en temps ordinaire, la prétention de le donner. Faut-il croire que les temps ne soient pas ordinaires? Le péril a paru si grand à M. Chamerlat qu'il est sorti de son silence. « Notre situation politique intérieure, a-t-il dit, est d'une telle gravité qu'elle n'a certainement échappé à aucun de vous. Depuis l'arrivée au pouvoir du ministère actuel, une orientation nouvelle a été donnée à notre politique, orientation qui, a-t-on pu écrire justement, « permet aux réactionnaires de toute nuance de s'abriter, « pour se poser en républicains, derrière le nom et le langage du chef « du gouvernement. » Nous ignorons à qui M. Chamerlat a emprunté cette citation, mais elle exprime bien le principal grief de son parti. M. Chamerlat rappelle que ses amis, « les radicaux intransigeans, » avaient fait un chaud accueil au ministère Briand. « Pas un moment, dit-il, nous ne lui avons marchandé notre confiance. Pourquoi faut-il que son attitude ait refroidi notre zèle? Pourquoi jeter le trouble dans nos esprits? Pourquoi ces équivoques troublantes? Nous ne pouvons continuer de vivre dans cette incertitude et, si M. le président du Conseil ne veut pas le comprendre, il nous trace notre devoir. Pour nous, comme par le passé, le péril est à droite, et si c'est à droite que penche le gouvernement, ce n'est plus à ses côtés qu'il trouvera mes amis et moi pour le défendre, mais en face de lui pour le combattre. » M. Chamerlat, on le voit, parle en chef de parti. « Mes amis et moi, » dit-il fièrement, ce qui donne certes plus de portée à son discours, car si on le connaît peu lui-même, on connaît fort bien ses amis : ce sont les radicaux-socialistes qui, arrivés au pouvoir il y a une douzaine d'années, en ont fait un usage dont le pays commence

à être terriblement lassé. Ils représentent une force en voie de décroissance, mais avec laquelle on compte encore sur le terrain parlementaire. Peut-être cependant pourrait-on s'en passer; les radicaux-socialistes ne sont plus aussi sûrs qu'autrefois d'être indispensables; enfin ils sont divisés; de là le « trouble » qu'ils éprouvent et dont M. Chamerlat parle avec émotion. Que faire en pareil cas? Menacer, et M. Chamerlat menace; il espère faire peur. Y réussira-t-il? Quoi qu'il en soit, nous comprenons ses sentimens. Ses amis et lui sont le produit des abus d'un régime. Le jour où prendraient fin la pression et la corruption éhontées que l'administration exerce sur le corps électoral, leur sort serait réglé; il n'en reviendrait pas à la Chambre cinq sur vingt; nous connaissons des départemens où il n'en reviendrait pas un seul. Aussi M. Briand, qui parle de supprimer ces abus, apparaît-il à leurs yeux comme le pire ennemi. Heureusement, les préfets et les sous-préfets sont là, et c'est vers ces sauveteurs brevetés et dévoués que les radicaux-socialistes tournent des yeux éperdus. Ils continuent, en effet, de s'inspirer du pur esprit de M. Combes. M. Briand parle et ils agissent; mais c'est trop pour les radicaux que M. Briand parle. Il faut, comme les autres, qu'il obéisse et qu'il serve.

Ce qui s'est passé au conseil général du Rhône n'est pas moins significatif. Là, un socialiste unifié, M. Montet, a déposé l'ordre du jour suivant : « Considérant que les déclarations de M. le président du Conseil des ministres concernant la politique générale du gouvernement ont permis à tous les candidats des partis de réaction de s'en réclamer sans qu'aucun désaveu soit intervenu, proteste contre une politique qui, sous l'équivoque d'un apaisement trompeur, sert exclusivement les intérêts des adversaires de la république laïque, démocratique et sociale. » La motion de M. Montet ressemble singulièrement au discours de M. Chamerlat; motion et discours viennent d'une même inspiration. Le Rhône est administré par un préfet qui s'est fait une notoriété particulière par le cynisme avec lequel il a pratiqué la candidature officielle; il pourrait rendre des points à tous les autres; les préfets de l'Empire, — nous parlons de ceux qui sont restés légendaires, — étaient des innocens à côté de lui. Qu'a fait M. Lutaud en présence de la motion de M. Montet? Il l'a blâmée pour la forme et ne pouvait pas faire autrement: il a même proposé contre elle la question préalable; mais il a été battu; la motion a été votée par 15 voix, — celles de ses amis et de ses créatures, — contre 10, et il s'est retiré sans faire claquer la porte : à quoi bon, puisqu'il devait rentrer un moment après?

Revenons à M. Combes. Sa lettre à ses électeurs, le lendemain de sa réélection au conseil général de la Charente-Inférieure, a été le premier coup de clairon dans la campagne dont nous venons de voir les suites. M. Combes n'était pas content. Réélu, il l'était sans doute, mais à une majorité amoindrie; il avait pu mesurer le terrain perdu dans son canton depuis sa dernière élection; il avait senti le vent de la défaite passer assez près de sa tête grise; de là sa mauvaise humeur. Surpris et irrité, il a dénoncé tout de suite la corruption dont il avait failli être victime, et annoncé que, dès la reprise de ses travaux, il proposerait au Sénat de remettre à son ordre du jour le projet de loi qui a pour objet de la réprimer. Ici encore nous dirons : tant mieux ! mais à la condition qu'on trouve le moyen d'atteindre la corruption sous toutes ses formes, sans en excepter la pire de toutes, qui est la forme administrative. Quand un candidat indépendant corrompt ou essaie de corrompre les électeurs, il commet un acte répréhensible, coupable, criminel même si l'on veut, mais, en somme, il n'y emploie que ses propres ressources et son porte-monnaie est le seul à en souffrir. Que dire d'une corruption qui se pratique avec les ressources du budget, c'est-à-dire de tout le monde, et à laquelle chacun contribue de son argent, sans même en excepter le candidat contre lequel elle s'exerce? Aucune autre ne pénètre plus profondément dans le pays et n'y introduit un virus plus malfaisant. Voilà le mal dont nous souffrons le plus, et quel homme en a la principale responsabilité, sinon M. Combes lui-même? Oui, M. Combes a été le grand corrupteur de ce pays, et, par une ironie dont il ne sent pas la pointe, c'est lui qui se plaint le plus haut! *Quis tulerit Gracchos*, disait-on autrefois, *de seditione quærentes?* Il sera plaisant d'entendre M. Combes s'indigner contre la corruption. Peut-être, nous n'en savons rien, a-t-elle été pratiquée contre lui, mais il l'a pratiquée contre des milliers d'autres avec un bien qui ne lui appartenait pas, et en cela il a fait école. En veut-on un exemple? M. Milliard, qui a perdu son siège au conseil général de l'Eure, a écrit, lui aussi, une lettre de remerciement aux nombreux électeurs qui lui étaient restés fidèles et il leur devait, en effet, quelque reconnaissance, car ils avaient eu du mérite à ne pas l'abandonner. « Je tiens, leur dit-il, à enregistrer d'abord l'attitude de l'administration qui a mis, non seulement au cours de la campagne électorale, mais depuis six ans, toutes les forces administratives au service de mon concurrent. C'est elle qui a levé ses dernières hésitations. Il est donc en France au moins une préfecture où ne sont

pas obéis les ordres donnés du haut de la tribune par M. le président du Conseil. » On dira peut-être que c'est là une imputation d'un ordre général et par conséquent un peu vague : il faudrait des faits précis. M. Milliard en donne. Qui ne sait combien le paysan est sensible à toutes les obligations du service militaire? Aussi, n'a-t-on pas manqué de reprocher à M. Milliard d'avoir voté contre le service de deux ans et contre la réduction des périodes d'exercice. Mais ce n'est rien; voici la manœuvre qu'il dénonce : « Le contingent de notre canton, vous le savez, dit-il, se partage en deux parties à peu près égales, dont l'une est envoyée dans l'Est, tandis que l'autre reste en Normandie ou ne s'en éloigne guère. On prêtait à mon concurrent une influence à laquelle je ne voulais pas croire. Je commence à y croire, car les deux derniers jours de la période électorale, il a parcouru le canton en automobile, accompagné du commandant de recrutement de qui relève notre canton, à la stupéfaction des électeurs. Quand j'ai connu ce fait d'anarchie militaire, j'en fus, j'en suis encore aussi stupéfait qu'eux. » Nous serions curieux de savoir si M. Combes ne voit pas là un acte de corruption. Eh bien ! de tels actes sont un produit de son gouvernement ; ils s'y rattachent comme les effets à la cause, et la même cause a multiplié les effets de ce genre avec une si grande abondance que le pays en a été gangrené. Que M. Combes vienne après cela protester contre la corruption, on nous permettra d'en rire, c'est tout ce que mérite son intervention. Il est dans son rôle lorsqu'il annonce l'intention de dire du haut de la tribune du Sénat ce qu'il pense et « ce que sans aucun doute, assure-t-il, tout le parti radical et radical-socialiste pense aussi d'une situation politique qui permet aux réactionnaires de toutes nuances de s'abriter, pour se poser en républicains, derrière le nom et le langage du chef actuel du gouvernement. » C'est ce qu'ont répété après lui, presque dans les mêmes termes, M. Chamerlat à Clermont et M. Montet à Lyon. Il lui appartient très légitimement de donner le signal de cette campagne politique et de la diriger. Mais il n'a pas le droit de parler de la corruption électorale, car nul n'en a été l'instigateur et le propagateur avec plus de puissance que lui.

Il faudrait pourtant s'entendre sur les griefs du parti radical et radical-socialiste contre le ministère actuel. M. Chamerlat dans son discours et M. Montet dans sa motion affectent de parler, le premier d'« empiétemens sur les principes civils, d'accrocs aux lois de laïcité, » le second de « république laïque, démocratique et sociale. » Ailleurs encore on a fait allusion à l'école laïque comme si elle était menacée

Ces diversions ne trompent personne. Deux ministres ont pris la parole ces derniers jours, M. Barthou à Pau, dans son conseil général, et M. Millerand à Grenoble : on peut chercher dans leurs discours la vraie pensée du gouvernement. M. Barthou l'a exprimée avec des précautions qui lui sont personnelles et sur lesquelles il a particulièrement insisté, mais il l'a fidèlement reproduite. « Nul, s'est-il écrié comme s'il voulait dissiper les illusions de quelques réactionnaires, nul ne l'a dit avec plus de force que M. Briand : les grandes lois, les grandes et justes lois qui ont fait l'école laïque, supprimé l'enseignement congréganiste et séparé l'Église de l'État, sont le critérium auquel se reconnaissent les républicains dont le gouvernement sollicite le concours, à la fois pour les appliquer et pour les consolider dans la mesure nécessaire. L'école primaire, cette pierre angulaire de la République, que nous maintiendrons contre toutes les attaques, etc., etc. » Nous abrégeons le morceau, parce qu'il est bien connu et que M. Barthou l'a emprunté, en effet, à M. Briand, qui, lui-même, en avait hérité de plusieurs autres. Au surplus, il ne s'agit pas de tout cela. Si l'école primaire, et la séparation de l'Église et de l'État, et la question des congrégations étaient en cause, nous nous en expliquerions en toute franchise. Nous nous entendrions avec M. Barthou sur quelques points, nous différerions de lui sur plusieurs autres; mais, après avoir épuisé avec lui ces grandes controverses, nous serions à mille lieues du débat actuel. M. Briand l'a fort bien expliqué un jour à la Chambre : le désaccord entre les radicaux et lui ne porte pas sur les questions qui ont été débattues et plus ou moins bien résolues depuis quelques années, il porte sur la méthode même du gouvernement. Sans doute, il faut gouverner avec son parti, mais doit-on le faire pour lui seul et à son profit exclusif, ou pour le pays tout entier? Tout est là. Les radicaux ont gouverné jusqu'ici pour eux seuls et à leur seul profit; ils ont accaparé et exploité toutes les forces de l'État, toutes les ressources de l'administration, et, suivant l'expression populaire, il n'y en a eu que pour eux. Le mérite de M. le président du Conseil est d'avoir senti que cela ne pouvait plus durer, et non seulement que la République se déshonorait, mais qu'elle se perdait par cette manière de gouverner; la réaction était toute proche, elle pouvait être assez violente pour tout emporter. M. Briand qui, n'étant pas radical d'origine, ne s'est pas laissé entraîner et enlizer dans ces honteuses pratiques, a vu où elles menaçaient d'aboutir, et il a pris son parti en conséquence. A-t-il désavoué ou laissé péricliter entre ses mains quoi que

ce fût de l'œuvre radicale? Non, et les républicains progressistes, sans parler des conservateurs de droite, ne s'y sont pas trompés un seul moment; mais il a prononcé les mots d'apaisement, de détente, de justice pour tous, et ces mots étaient si nouveaux, ils correspondaient à des idées si méconnues, à des principes si oubliés par les ministères précédens que leur effet sur l'opinion a été immédiat et profond. On n'a rien demandé de plus à M. Briand : on s'est seulement repris à respirer. Les hommes politiques du centre et même de la droite ont un sens pratique assez délié pour s'être rendu compte de ce qui était actuellement possible et de ce qui ne l'était pas. Ils n'ont pas espéré un seul instant que M. Briand abandonnerait une partie de son programme pour exécuter une partie du leur et ils restent séparés de lui sur beaucoup de points importans. Mais il y avait une telle tension dans tous les ressorts de la machine politique, et les droits des particuliers, lorsqu'ils n'appartenaient pas à la majorité gouvernante, étaient si odieusement traités, que le langage de M. le président du Conseil a causé une impression de soulagement.

Ce langage, nous constatons avec plaisir que M. Barthou l'a tenu lui aussi lorsque, après avoir parlé des triomphes électoraux successifs qui ont définitivement consacré chez nous la République, il a ajouté : « Aussi, les mots de « parti républicain » ont-ils cessé d'avoir leur sens et leur raison d'être. Quand un « parti » assume depuis quarante ans la responsabilité des destinées intérieures et extérieures d'un grand pays, il doit avoir la noble préoccupation d'écarter, même dans les termes, tout ce qui pourrait laisser entendre qu'il n'a pas le souci exclusif de la nation elle-même, de ses intérêts généraux vitaux et permanens. » Le souci exclusif de la nation elle-même, indépendamment des partis, même du parti qui se dit plus spécialement républicain, c'est là tout un programme de gouvernement, et si c'est celui du ministère actuel, si, après l'avoir énoncé, il y reste fidèle et l'applique, il aura purifié la République et mérité la sympathie de ceux mêmes qui ne pourront peut-être pas lui donner indéfiniment leur concours. Y restera-t-il fidèle et l'appliquera-t-il? Oui, si on en croit M. Millerand qui a été plus net encore et plus affirmatif que M. Barthou. « Dans le calme des vacances, a-t-il dit à Grenoble, des voix isolées se sont fait entendre pour se plaindre que l'on ne se batte pas assez. Plus que jamais, le gouvernement est décidé à rester fidèle à sa devise, à sa méthode, à son programme, qui ont reçu l'approbation du Parlement et du pays. Nous ne disons pas que s'il est désirable de maintenir la paix entre les nations, il le soit moins de la maintenir entre

les Français. » Ce dernier trait paraît bien s'appliquer à M. Léon Bourgeois, un des principaux champions de la campagne radicale et radicale-socialiste. M. Millerand affirme d'ailleurs qu'il ne sera rien aliéné du programme politique et social du gouvernement, mais il estime que son exécution a tout à gagner à l'apaisement des esprits. Quand l'heure en sera venue, nous discuterons le programme ministériel, et peut-être alors des divergences sérieuses se manifesteront entre nous; mais il vaut mieux qu'elles se produisent sur de hautes questions politiques que sur des intérêts de personnes, et des passions de partis. Qui pourrait dire ce que sera l'avenir? Nous ne parlons que du présent.

L'avenir est d'autant plus incertain que, de la politique de M. le président du Conseil, on ne connaît jusqu'ici que les intentions, et sans doute elles suffisent pour lui assurer une place très distinguée, très honorable, parmi les hommes politiques qui ont marqué dans la République, mais non pas encore parmi les hommes d'État véritables. Nous n'attendons de lui que la réalisation de ce qu'il a promis; non pas, par conséquent, des corrections qui seraient pourtant très désirables à l'œuvre bâclée au cours de ces dernières années, mais l'égalité de tous les citoyens devant l'administration qu'ils entretiennent tous. Si M. Briand fait cela, il aura fait beaucoup et le pays lui en saura gré. Qu'on ne s'y trompe pas, en effet : le désaccord s'accentue entre les politiciens actuels et le pays. Celui-ci est avec M. Briand, alors qu'une partie de ceux-là, ceux qui viennent de manifester dans les conseils généraux, sont contre. Voilà la vérité. On parle beaucoup d'une équivoque : le mot est inexact. Il n'y a pas d'équivoque dans la situation, mais il y a seulement grande confusion. Elle vient de ce que l'évolution inévitable, fatale, est commencée, mettant en présence les intérêts, les habitudes, les mœurs du passé qui se défendent et les nécessités de l'avenir, déjà même du présent. Il faut la haute pensée d'un homme d'État pour présider à cette évolution et M. Briand semble en être doué; mais il y faut aussi une grande force de caractère et une grande habileté de main, car, en politique, la conception n'est rien sans l'exécution. M. Briand a-t-il ces qualités exécutives? On l'espère toujours: qui sait pourtant s'il n'a pas perdu un temps précieux? Il se tait, il réfléchit, il attend : nous souhaitons qu'à force d'attendre, il ne laisse pas échapper le moment opportun, qui si souvent ne revient plus.

Nous arrivons bien tard pour parler du circuit de l'Est. Que pour-

rions-nous en dire qui n'en ait déjà été dit? Mais comment ne pas mentionner dans une chronique de la quinzaine le principal événement qui l'a marqué? Le circuit de l'Est sera longtemps le principal sujet de toutes les conversations. Les imaginations en ont été frappées, non seulement en France, mais dans le monde entier. Son exécution a été un éblouissement. Il y a quelques semaines, personne ne l'aurait cru possible, et lorsque le journal *Le Matin* en a pris l'initiative, bien peu encore le croyaient. Cependant le miracle s'est accompli avec une exactitude parfaite, dans les conditions mêmes qui avaient été fixées, et deux des concurrens, Leblanc et Aubrun, ont franchi successivement les six étapes en dépit des obstacles que la pluie et la tempête leur ont quelquefois opposés. Ils sont partis, ils sont arrivés aux jours dits, ils ont vraiment fait la conquête de l'air. Quel champ nouveau ouvert à l'activité humaine, immense comme l'espace respirable au-dessus de nos têtes! Après être descendu dans la profondeur des mers, il restait à l'homme à s'élever dans la profondeur des cieux. Il l'a fait avec une adresse et un courage qui rappellent l'âge mythologique. Honneur à ceux qui ont péri dans ces nobles entreprises, car tout progrès, hélas! a ses victimes! Gloire à ceux qui ont triomphé!

Les aéroplanes, les plus lourds que l'air, sont entrés désormais dans le domaine pratique; ils ne sont plus un simple instrument de sport; ils peuvent servir à des buts utiles. Lesquels? C'est ici que les esprits se sont donné carrière, peut-être avec quelque excès, mais cet excès même était légitime : en somme, toutes les espérances sont permises. Nous publions, dans une autre partie de la *Revue*, une étude sur les aéroplanes et les dirigeables. Les uns et les autres ont leur mérite et ce n'est pas en parlant d'eux qu'on peut dire : ceci tuera cela. Les Allemands ont cru surtout aux dirigeables et ils ont, trop exclusivement peut-être, concentré sur eux leurs efforts. Nous avons été plus éclectiques, et nous avons lieu de nous en féliciter. Les aéroplanes sont en ce moment nos privilégiés, ils sont les enfans gâtés de l'air, et comme ils servent à l'essor de nos qualités les plus brillantes, nous leur accordons une faveur particulière. Ils en sont dignes, certes, ne fût-ce que parce qu'ils nous ont inspiré une plus grande confiance en nous-mêmes, en nous donnant le double sentiment de ce que peut notre génie et de ce que peut notre hardiesse.

N'exagérons rien toutefois; les aéroplanes viennent de naître, et quelque merveilleuse qu'ait été leur entrée dans le monde des réalités, il est encore trop tôt pour dire ce qu'ils y feront. La première

question qu'on s'est posée a été de savoir à quoi ils pourront être employés en temps de guerre. Par une singulière ironie des choses, ce sont quelques-uns de nos pacifistes les plus renforcés qui se sont le plus passionnément occupés des aéroplanes, et, le jour même où l'instrument qui venait d'être inventé a fait ses premiers essais, tout le monde l'a considéré comme une arme et s'est demandé quels en seraient l'usage et la portée. Cela prouve évidemment que, quelque pacifiques que nous soyons, et la France ne l'a jamais été davantage, le sentiment de la guerre possible est toujours resté dans notre conscience comme une des fatalités de la condition humaine. Avons-nous besoin de dire que ce sentiment ne nous est pas particulier ? Si nous ne l'avions pas eu spontanément, l'exemple d'autrui nous l'aurait impérieusement inculqué. Dieu sait le bruit que les Allemands ont fait avec leurs dirigeables, et de quels hymnes tout militaires ils en ont accompagné les moindres mouvemens ! Il nous était impossible de ne pas les entendre, mais nous n'en avons été nullement offusqués. Sachant très bien que l'homme est un animal naturellement guerrier, nous n'avons pas été surpris de la joie patriotique que les Allemands ont témoignée autour de leurs dirigeables, et qui a survécu à quelques déceptions. Ils ne nous ont pas rendu la pareille : autrement, nous aurions pu nous demander nous-mêmes si quelques articles de journaux français, — un très petit nombre d'articles et de journaux, — n'avaient pas manqué de mesure et de tact dans les manifestations de leur enthousiasme. Quel que soit l'avenir encore ignoré des aéroplanes, il aurait été de meilleur ton de n'en pas parler déjà comme d'un infaillible instrument de revanche. Mais, en vérité, après le déchaînement d'opinion qui s'est produit en Allemagne à ce sujet, nous n'avons nul goût à dire un seul mot qui pourrait être interprété comme une désapprobation même la plus légère. Croirait-on qu'un journal, *La Poste de Strasbourg*, a conseillé d'abattre à coups de fusil nos aviateurs s'ils franchissaient d'une ligne une frontière difficile à tracer exactement dans l'air? Il paraît qu'un d'eux, Legagneux, a poussé son vol jusque sur le territoire allemand. Peut-être aurait-il mieux fait de s'en abstenir, mais qu'a-t-il fait là de si coupable ? Est-ce qu'il n'arrive pas, et même assez souvent, aux aéronautes allemands d'atterrir sur le territoire français? Est-ce que les Anglais ont songé à recevoir Blériot à coups de feu lorsqu'il est descendu sur le rivage britannique après avoir traversé la Manche? Est-ce qu'un aviateur allemand n'était pas, au début, parmi les concurrens du circuit de l'Est? Non seulement il y avait été admis avec une parfaite courtoisie,

mais toute la presse et tout le public lui avaient témoigné de la sympathie et il aurait été acclamé s'il avait atteint le but. On aurait vu en lui l'heureux champion de la civilisation et du progrès, et non pas d'une nationalité hostile. Les Allemands savent tout cela, mais ils ont perdu la tête. *La Poste de Strasbourg* n'est pas le seul de leurs journaux qui ait tenu contre nous un langage qu'il faut bien qualifier de barbare. La poussée de fureur teutone a été d'abord la plus forte. Depuis, on s'est repris; on a expliqué qu'on ne nous en voulait pas de nos succès dans le domaine de l'air, mais seulement des fanfares dont nous les avons entourés. Il paraît que les Allemands ont seuls les droits qu'ils nous refusent, et que ce qui est innocent de leur part ne l'est pas de la nôtre. C'est une notion qu'ils feront bien de perdre.

Mais pourquoi insister? Nous voulons espérer que cet emportement sera passager, et nous serons peut-être les premiers à en perdre le souvenir : on nous accuse d'être si légers! Nous continuerons de travailler et d'inventer au profit de tous. Dans quelque temps, dans quelques mois peut-être, les Allemands feront des aéroplanes à l'instar des nôtres, et ils nous rejoindront dans le domaine où nous les avons précédés. N'est-ce pas ce qui arrive toujours? Est-ce qu'une découverte, un progrès fait par une nation ne profite pas bientôt aux autres? L'égalité, au moins sous ce rapport, ne tarde-t-elle pas à se rétablir? Les Allemands l'ignorent-ils? Une grande parole vient de se faire entendre à Kœnigsberg. L'empereur Guillaume s'est exprimé avec éloquence comme toujours, et assurément aussi avec franchise. Nul homme au monde ne dit mieux que lui ce qu'il pense, et même tout ce qu'il pense, ce qui n'est pas toujours sans inconvénient : mais, cette fois, les inconvéniens ne sont pas pour nous. L'Empereur qui s'était tu depuis deux ans, a affirmé de nouveau dans son langage lyrique le caractère surnaturel de la mission qu'il remplit ici-bas et qu'il tient de Dieu et de ses ancêtres, « non pas des Parlemens, des assemblées nationales et des plébiscites, » c'est-à-dire de l'opinion et de ses organes. « Me considérant, a-t-il ajouté, comme un instrument du Seigneur et indifférent aux manières de voir du jour, je poursuis ma voie uniquement consacrée à la prospérité et au développement pacifique de la patrie. » Ce discours, plein de réminiscences historiques et militaires et qui a évoqué en face l'une de l'autre les ombres tragiques de Napoléon et de la reine Louise, a produit une profonde émotion en Allemagne. On y a trouvé la marque d'un autre âge, et peut-être ne simplifiera-t-il pas au dedans la tâche, déjà difficile, du gouvernement. Pour nous, restant au point de vue

qui nous intéresse, nous n'en retiendrons qu'un mot. « Nous devons être toujours prêts, a dit l'Empereur, à maintenir notre armure sans défauts. Considérant que les puissances voisines ont fait de si puissans progrès, c'est seulement sur notre armée que repose notre paix. » La critique ardente, véhémente, acerbe parfois, est presque générale en Allemagne contre les autres parties de la harangue de Kœnigsberg, mais elle s'arrête devant celle-là : l'approbation y succède. L'Empereur a-t-il voulu faire allusion à nos aéroplanes quand il a parlé des « puissans progrès » de ses voisins ? Il a trop de sérieux pour croire que l'invention nouvelle change dès maintenant d'une manière sensible l'équilibre de nos forces ; mais ses paroles contiennent une leçon qui, en Allemagne et ailleurs, sera utile à tous ceux qui l'entendront.

Le voyage de M. le président de la République en Suisse a été une manifestation éclatante de la sympathie qui existe entre les deux pays. Cette sympathie est de vieille date ; la France et la Suisse ont eu des rapports nombreux dans le passé ; l'histoire de l'une a souvent influé sur celle de l'autre et réciproquement ; enfin l'analogie actuelle de leurs institutions politiques, bien qu'elle ne soit pas toujours une cause d'amitié, n'a fait que resserrer le lien qui nous unit. Il nous a été agréable de nous entendre traiter de République sœur. Les paroles échangées entre les deux présidens, M. Fallières et M. Comtesse, ont été empreintes de la plus franche cordialité, et c'est en effet ce sentiment qui préside aujourd'hui à nos relations communes. Depuis longtemps d'ailleurs, la France et la Suisse ne sont plus divisées par des intérêts politiques, mais elles l'ont été quelquefois par des intérêts économiques mal compris. Les dissentimens qui se sont produits sur ce terrain particulier sont heureusement dissipés pour le bien des deux États, que rien n'empêche plus de se tendre très fraternellement la main. Nous avons été touchés de la manière dont le président de la République française a été reçu en Suisse, et si les institutions de nos voisins permettaient au président de la République helvétique de se rendre en France à ce titre, il serait assuré d'y trouver à son tour le même accueil chaleureux.

Francis Charmes.

Le Directeur-Gérant,

Francis Charmes.

